



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

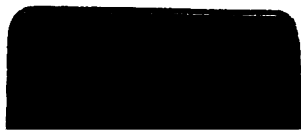
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06181116 6







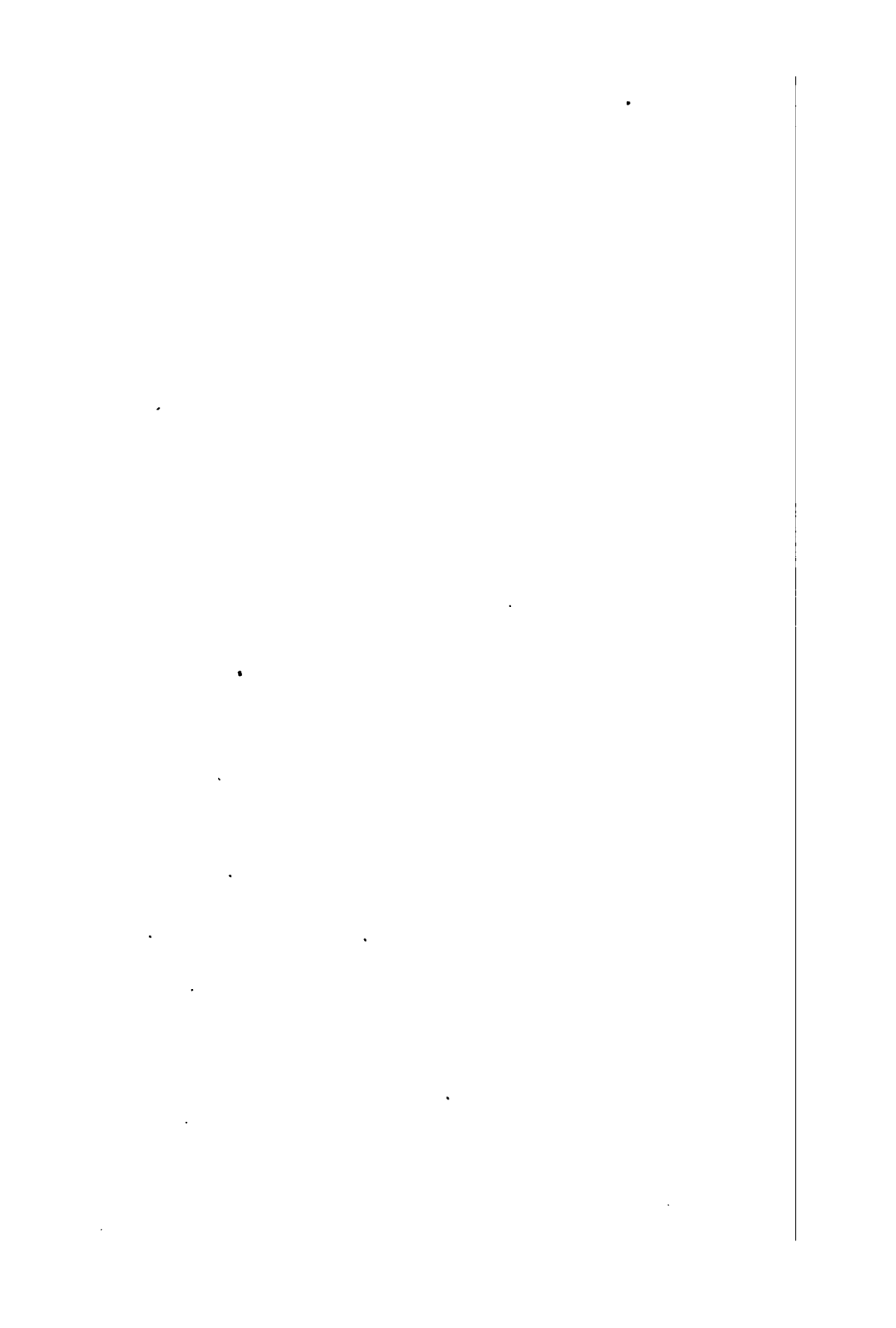






(Mickewicz-)

BTE

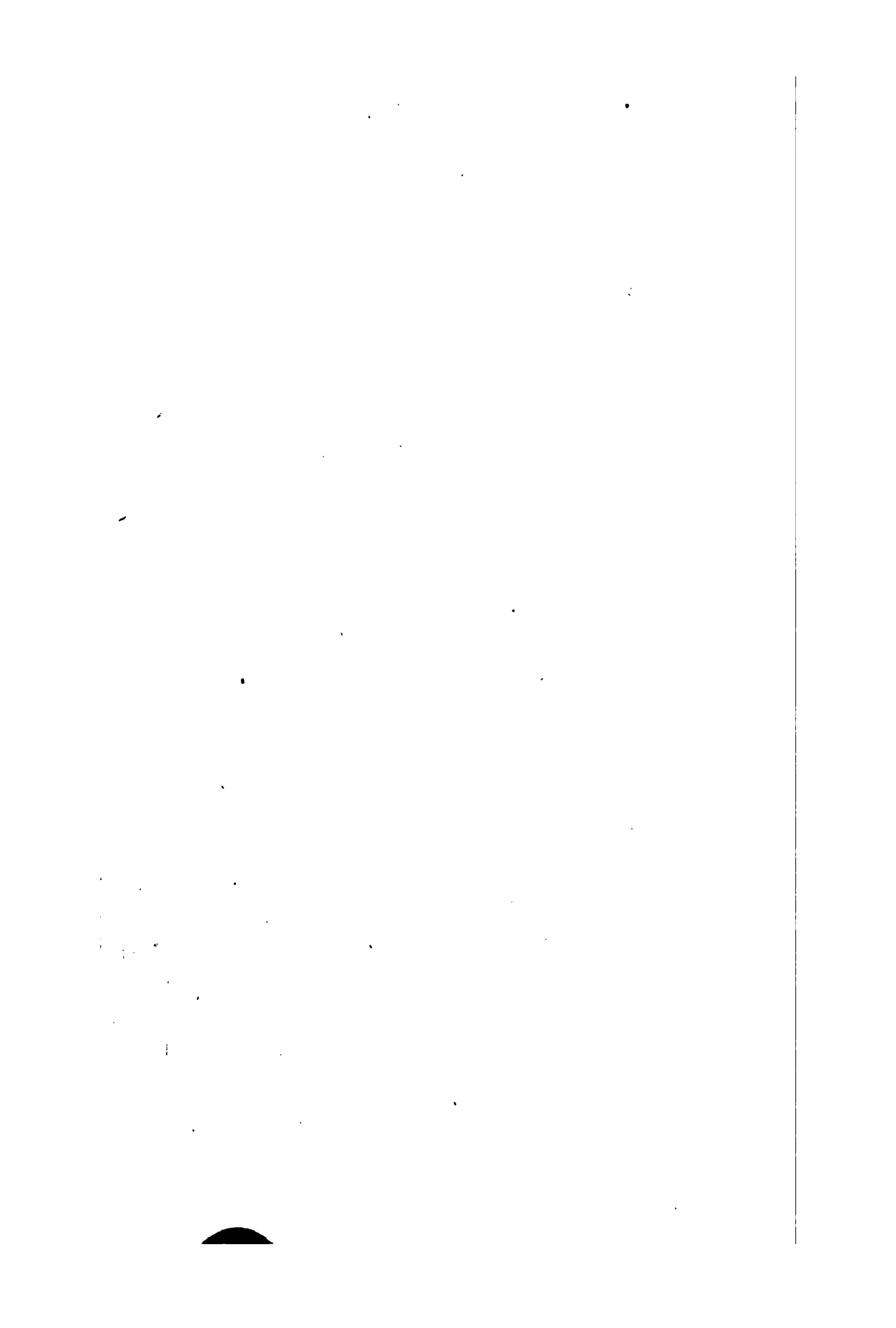


---

# LES SLAVES.

—

**TOME TROISIÈME.**



---

# LES SLAVES.

—

**TOME TROISIÈME.**



4895

# LES SLAVES

—  
COURS

PROFESSÉ AU COLLÈGE DE FRANCE,

PAR

**ADAM MICKIEWICZ,**

(1842),

ET PUBLIÉ D'APRÈS LES NOTES STÉNOGRAPHIÉES.

—  
TOME TROISIÈME.

La Pologne et le Messianisme.  
Histoire, Littérature et Philosophie.



PARIS.

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS,

—••••• COMON, ÉDITEUR •••••

QUAI MALAQUAIS, N° 15.

1849.

ns





## CINQUANTE-ET-UNIÈME LEÇON.

Littérature russe depuis Lomonosof jusqu'à Karamsin. — Histoire de l'empire russe; Catherine I<sup>re</sup>; Mienshtchikof; Pierre II. — Les Dolgoroukii remplacent Mienshtchikof au gouvernement de l'empire. — Leur marche politique contraire au système de Pierre le Grand. — Essai d'une charte constitutionnelle. — Parti des étrangers à Pétersbourg. — Anne, duchesse de Courlande, proclamée impératrice. — Chute des Dolgoroukii. — Biren; minorité d'Iwan. — Les princes allemands entrent dans la sphère de la politique russe; Antoine Ulrich, duc de Brunswick-Lunébourg. — Chute de Biren; Munnich. — Lestocq et la czarine Élisabeth. — Réaction contre le parti étranger. — La littérature russe devient en faveur à la cour.

Vendredi, 28 janvier 1842.

MESSIEURS,

Parmi les lettres que je reçois, et qui contiennent des remarques, tantôt sur mon cours en général, tantôt sur quelques unes de mes assertions, il y en a que je voudrais bien lire en public; mais je craindrais de tomber dans des redites et d'entamer des explications; que je réserve pour la clôture de ce

cours. Dans une de ces lettres, on m'accuse de nouveau d'avoir flétri la Convention, en comparant son système à celui de Pierre le Grand. L'auteur de cette lettre, d'ailleurs très remarquable, cite l'histoire et cherche à démontrer que la Convention avait une force organisatrice, tandis que Pierre le Grand n'a organisé qu'une vaste machine de destruction.

Sur cette question, je vous expose de nouveau mon sentiment : c'est que la force organisatrice de la Convention ressemble beaucoup à celle de Pierre le Grand. Si je suis assez heureux pour inspirer à mes correspondants l'intérêt de suivre ce cours avec quelque assiduité, je crois qu'ils y trouveront toutes les explications que je suis capable de leur donner : car je dois traiter encore une fois cette question sous le point de vue de la philosophie slave. Il a été donné à cette nation mêlée de tant de races, à cette nation qui a tour à tour été maîtresse et esclave de tant de peuples, il lui a été donné d'expliquer un des plus grands secrets de l'histoire, le secret des races humaines, d'expliquer la véritable signification et le vrai caractère des races. Vous verrez alors pourquoi certaines races disparaissent, tandis que d'autres restent immobiles et éternelles sur la terre; pourquoi on voit apparaître, sur des points différents du globe, dans un même temps, des individus qui portent les caractères d'une même race, qui ont des tendances communes, qui agissent de la même manière, et qui paraissent n'avoir entre eux aucun rapport de nationalité, de système et de philosophie. On verra alors pourquoi il a été impossible de civiliser certaines

racés, de leur faire apprendre les métiers et les arts de la société européenne ; pourquoi les Bedouins restent toujours nomades, et les Mongols toujours destructeurs ; comment il se fait qu'il y a des races privées de tout instinct de religion et d'organisation. Ce que nous avons jusqu'à présent exposé servira de preuve et d'éclaircissement à cette partie de la philosophie slave.

Nous allons reprendre le fil de notre histoire.

Je vous ai dit que depuis Lomonosof jusqu'au règne d'Alexandre I<sup>er</sup>, la littérature russe n'offrait aucun écrivain, aucun ouvrage qui fût digne de fixer l'attention de l'Europe, qui eût une signification générale. L'idée, les sentiments, la forme de Lomonosof continuant à se développer au milieu des changements politiques qui n'affectent en rien cette poésie de rhéteurs et de littérateurs. Il nous faudra suivre ces mouvements politiques ; vous y verrez pour la première fois une pensée slave se produire au milieu de la société russe moderne, une première tentative de réaction contre les idées d'absorption de Pierre le Grand.

Après la mort de ce monarque, sa femme, l'impératrice Catherine, monta sur le trône. Catherine était une pauvre fille polonaise du nom de Skowronska, autrefois domestique dans un cabaret, puis maîtresse et femme de Pierre le Grand. Elle s'appuya sur le crédit et la puissance d'un autre parvenu, le prince Mienshtchikof, autrefois garçon pâtissier, puis soldat, et, à la mort de Pierre le Grand, maréchal commandant de l'armée, prince du Saint Empire

apostolique romain, et décoré de tous les ordres de l'Europe.

Combien il a été difficile aux historiens étrangers de comprendre quelque chose à l'histoire de ce pays ! Comment expliquer par des systèmes de légitimité, de démocratie et d'aristocratie, ce qui se faisait à la cour des monarques russes ? Le fait est que ni l'impératrice ni son ministre n'ont jamais suivi aucun de ces systèmes formulés par les vieilles sociétés de l'Occident. Le gouvernement cherche à s'étendre, à dominer, à conquérir, sans avoir en vue les intérêts d'une caste et les conséquences logiques d'un système quelconque.

Sous l'empire de Catherine, nous remarquons un fait très important, le commencement de la destruction du peuple cosaque, peuple très intéressant sous le rapport littéraire.

Les Cosaques subissent sous ce règne ce que j'appelle la première opération du gouvernement moderne russe. On leur laisse encore tous leurs privilèges, leurs libertés ; on les récompense des services qu'ils ont rendus à la Russie dans la guerre contre les Polonais ; on leur laisse leurs généraux ; mais on établit une ligne de forts ; on introduit des garnisons dans leur pays ; on prépare tout pour les opprimer. Plus tard il doit y avoir parmi ces Cosaques une révolte qui sera suivie de leur complète destruction. Ce sont les trois phases du système russe. Mais du moment où on a établi ces forteresses, déjà les Cosaques perdent le sentiment de leur indépendance ; leur poésie, la seule littérature qui existât parmi ce peuple, leur

belle et grande poésie se meurt. Leur dernier chef fut le célèbre Mazeppa, poète, autrefois page du roi Casimir, puis Hetman des Cosaques. Dans le recueil des chansons populaires, on en conserve une très célèbre qu'on lui attribue.

A la mort de Catherine, on élève au trône Pierre II, fils de ce pauvre Alexis, ce dernier défenseur de l'ancienne pensée slave, victime de son incerte résistance au système de Pierre le Grand. Mienshtchikof le proclame empereur et continue sous son nom à gouverner l'empire russe avec toute la fierté et tout l'orgueil d'un parvenu; mais bientôt ce favori est renversé par une conspiration dirigée par la famille Dolgoroukii.

Cette révolution mérité d'être expliquée et comprise :

La famille Dolgoroukii, très ancienne, avait une importance réelle, possédant de grandes richesses et ayant des parents et des clients très nombreux; elle ne devait toute son importance ni à l'acquisition des dignités ni à la grâce des souverains. Un de ces Dolgoroukii réussit à expliquer au jeune monarque, Pierre II, ce qu'il y avait de dégradant pour lui d'être, comme un esclave, dirigé par le prince Mienshtchikof. On gagna un général des gardes, et la chute de Mienshtchikof fut dès lors décidée. Celui-ci, ne sachant rien de ce qui se passait, retournait de sa campagne à Pétersbourg; il reçoit partout les honneurs militaires; il entre dans son palais toujours suivi par la foule, lorsqu'il rencontre le maître de la police occupé à faire enlever ses meubles; il s'étonne; il demande des explications,

et pour toute réponse, on l'arrête et on le condamne à l'exil.

Ce favori nous présente l'histoire de tous les favoris, de ces hommes fiers et orgueilleux qui gouvernèrent la Russie jusqu'au règne de Catherine. Ils subissent le même système de traitements par lequel passaient les villes et les nations. D'abord, ils sont seulement disgraciés et renvoyés ; puis, à peu de distance de la capitale, on leur enlève leurs décorations, leur épée, et on leur désigne un lieu qu'ils doivent habiter ; dans cette ville où ils arrivent avec leur famille, ils trouvent un comité d'enquête qui leur fait leur procès ; on les condamne à mort ; ils sont ensuite graciés, envoyés en Sibérie, et jetés dans une hutte au milieu des neiges, où ils meurent misérablement. Telle fut l'histoire de Mienshtchikof.

Les Dolgoroukii, devenus maîtres de l'empereur, et par conséquent de l'empire russe, voulaient, non pas dominer, mais gouverner. Ils sentaient en eux je ne sais quels mouvements d'hommes indépendants ; ils voulaient penser, ils voulaient connaître les intérêts de la Russie, ils voulaient diriger cet empire d'après des lois puisées dans le caractère moral et politique de la nation. Pour la première fois, depuis l'établissement du duché de Moskou, nous voyons en Russie des hommes qui pensent, qui raisonnent et qui sont décidés à agir comme individus, comme citoyens d'un empire.

Mais sur quoi appuyer ce gouvernement nouveau ? il n'y avait plus de corporations de boyards. Les Dolgoroukii prirent pour base de leur édifice politique

cette classe d'hommes formée depuis l'époque de Pierre le Grand, composée de magistrats, de généraux, de boyards, et dont les sommités étaient réunies dans ce qu'on appelait le sénat. Les Dolgoroukii voulaient donc assurer à ce sénat certains privilèges politiques, lui donner une existence politique. Il y avait dans le sénat beaucoup d'étrangers, beaucoup de parvenus; la majorité était cependant composée de Russes. Une fois appelés à se rendre compte de la marche politique que le gouvernement avait suivie jusqu' alors, les Dolgoroukii et les sénateurs s'y trouvent tous étrangers; ils ne peuvent plus rien comprendre à la politique de Pierre le Grand, ne savent plus pourquoi le gouvernement faisait la guerre à toutes les nations de l'Europe, à la Turquie; pourquoi on entretenait une armée sur les frontières de la Pologne, avec laquelle on était en paix; pourquoi on lui suscitait des querelles; pourquoi on s'avancait toujours dans les landes et dans les neiges de la Finlande; pourquoi on sacrifiait des armées pour s'établir dans le Caucase. Les Dolgoroukii ne connaissaient pas les secrets de Pierre le Grand; ils avaient beaucoup voyagé, ils connaissaient l'Europe, mais ils n'avaient pas pénétré les mystères de la politique moskowito-russe. Ils voulurent d'abord faire la paix avec les nations voisines, puis diminuer les armées, parce qu'ils trouvaient que les finances ne suffisaient pas pour les payer, ne sachant pas que Pierre le Grand, et même les grands-ducs, ses prédécesseurs, avaient établi l'armée pour augmenter leurs finances.

Les Dolgoroukii se trouvent également dépaysés à Pétersbourg. Ils y trouvent des généraux étrangers qui aspirent aux honneurs, qui veulent absolument la guerre et les conquêtes, qui ont devant les yeux l'exemple de Mienshtchikof, d'Ostermann, de Bruce, etc. ; il sont entourés de régiments accoutumés à marcher et à combattre. Aussi conçoivent-ils le plan d'abandonner Pétersbourg, de rétablir le siège du gouvernement à Moskou.

Ces plans furent ébranlés par la mort subite du jeune souverain Pierre II. Cependant les partisans des Dolgoroukii, tout ce qu'il y avait d'honnête parmi les Russes, s'efforcèrent de sauver les idées qui présidaient à la politique de cette famille. On bâcla une espèce de constitution, dans laquelle on voulait assurer les droits du grand conseil russe. On se décida à prendre pour souveraine une princesse de la famille de Pierre, Anne, fille d'Iwan, duchesse de Courlande, à la condition qu'elle jurerait la constitution établie par le conseil russe. Voici les principaux points de cette constitution :

« Sans l'avis du conseil inamovible, le souverain ne pourrait pas déclarer la guerre, conclure la paix ; il ne pourrait pas se choisir un successeur, nommer aux grandes charges ni établir d'impôts. Il ne pourrait sévir contre les gentilshommes, ni afflictivement ni pécuniairement, que suivant les formes judiciaires. »

On avait ainsi circonscrit le pouvoir des empereurs. Arrêter l'arbitraire en Russie, c'était arrêter la marche historique du duché de Moskou et de l'empire russe :



et, sans le savoir, les Dolgoroukii portaient un coup mortel à la puissance de cet empire en cherchant dans l'histoire ancienne, un appui à leur politique, et remontant même vers l'histoire slave, dans l'impossibilité où ils étaient de trouver dans l'histoire des derniers siècles aucune loi, aucune tendance morale sur lesquelles ils pussent fonder un ordre de choses constitutionnel et moral. Aussi ceux qui parmi les Russes restent fidèles à la direction de Pierre le Grand, accusent les Dolgoroukii d'avoir voulu paralyser l'empire; ceux qui prétendent que le développement moral est le seul but d'une société humaine, doivent consacrer dans l'histoire une page honorable à cette famille.

La duchesse de Courlande souscrivit à toutes ces conditions, accourut à Pétersbourg et fut proclamée impératrice. Malheureusement, dans le conseil même qui devait servir de base à la constitution, qui devait l'animer et la défendre, il y avait des éléments de discorde. Ce conseil se composait en partie d'étrangers. Or, les Ostermann, les Loewenwold, les Bruce, toutes familles allemandes, courlandaises, françaises, prévoyaient parfaitement que si l'on remplaçait le gouvernement dans sa marche primitive, on finirait par se dégager des éléments étrangers, que par conséquent le clergé reprendrait quelque pouvoir, qu'on rappellerait à la Russie les noms historiques, et qu'eux, étrangers, qui se regardaient comme zélés et intelligents, n'occuperaient que les places secondaires.

Ainsi toute la faction étrangère conspirait pour ren-

verser cette constitution. Ostermann, qui était un des principaux adversaires de ce pacte fondamental, remontrait secrètement à l'impératrice : « quelle honte pour votre Majesté d'être réputée indigne de gouverner la Russie ! quelle honte d'être obligée de respecter je ne sais quelles lois et quels articles ! » La czarine Anne avait un motif de plus pour renverser la constitution. On lui avait interdit d'amener avec elle un Courlandais nommé Biren, son favori et son amant : et ce Biren, une fois les privilèges du conseil abolis, pourrait être appelé en Russie. Les étrangers influencent même les Russes, les petits boyards de Moskou ; ils leur persuadent que le conseil a envahi tous les pouvoirs ; que les membres de ce conseil ne peuvent plus être punis du knout ni exilés en Sibérie, tandis que les petits boyards restent soumis à ces punitions. Les petits boyards crient qu'ils veulent bien être knoutés, pourvu que les grands boyards le soient aussi. Enfin on persuade au peuple que les Dolgoroukii ont enfermé leur souveraine ; qu'ils lui ont arraché tout pouvoir, et la tiennent prisonnière dans son palais ; qu'il faut la délivrer des mains de ces hommes ambitieux. En excitant la jalousie des uns et en agissant sur la stupide ignorance des autres, on prépare ainsi une révolution. Le peuple accourt en foule, il attaque le palais ; on appelle à grands cris l'impératrice, qui était initiée dans le secret ; on lui demande si elle est libre, on lui crie de reprendre le pouvoir. Elle fait l'étonnée et demande à Dolgoroukii ce que le peuple veut ; alors on lui explique la volonté du peuple. « Prince Wa-

sili, dit-elle, vous vous étiez donc trompé? vous ne saviez donc pas les volontés du peuple? Il m'appelle à gouverner comme mes ancêtres, il m'appelle au pouvoir autocratique. Qu'avez-vous écrit dans votre constitution? » L'archi-chancelier, tout tremblant, lui montre cette constitution, dont elle s'empare, et qu'elle déchire, aux applaudissements du peuple. Les Dolgoroukii sont perdus; ils passent par les phases ordinaires des favoris disgraciés. D'abord on les renvoie avec tous leurs honneurs; on leur fixe une ville pour lieu de résidence; puis on confisque leurs terres; on leur enlève leurs titres; on leur fait leur procès. Après neuf ans de procès, car ce gouvernement n'oublie rien, l'impitoyable Biren fut satisfait : les Dolgoroukii furent roués vifs en présence les uns des autres, sur la place publique, tous sans exception, père, oncle, fils, frère; tous leurs partisans furent envoyés en Sibérie.

Biren s'empare du gouvernement. Il joint à l'orgueil de Mienshtchikof le mépris du nom russe; il dit hautement qu'il ne conserve de la constitution que deux articles seulement : le knout et la hache. Cet homme, qui était fils ou petit-fils d'un piqueur du duc de Courlande, faisait trembler alors tous les seigneurs, tous les généraux russes. On dit que le nombre des personnes qu'il envoya en Sibérie, sans jugement, s'élève à 25,000.

Après la mort de l'impératrice Anne, Biren élève sur le trône de Russie un jeune prince connu sous le nom d'Iwan, fils d'une fille d'Iwan frère de Pierre et d'un prince de Brunswick-Lunebourg.

Les princes allemands, pour la première fois, par alliance de famille, entrent dans la sphère de la politique russe. Pierre le Grand, le premier, eut l'idée de marier son fils à une princesse allemande et ses filles à des princes allemands. Ce fait, en apparence très insignifiant, aura des suites immenses.

La plupart des petits princes d'Allemagne se trouvaient à cette époque dans une position critique et politiquement anormale. Comme souverains, ils n'avaient plus aux yeux des peuples aucun caractère religieux ; ils avaient renié ce caractère après la réforme. Autrefois ils étaient estimés et honorés comme dignitaires du Saint-Empire apostolique romain. Après avoir désorganisé cet empire, après avoir renié leur chef et méprisé leur titre de dignitaires de l'empire, ils n'avaient plus aucune considération comme existence politique ; ne se rattachant plus à aucun principe de vie, ils ne représentaient plus rien aux yeux de leurs peuples, et restaient à la merci des princes étrangers. Lorsqu'il s'agissait d'exercer la prérogative souveraine du choix de l'empereur, on ne consultait plus même ces petits princes : les intrigues étrangères et la puissance des rois de France et des archiducs d'Autriche décidaient de tout. Ainsi ces princes, une fois appelés vers la Russie, y virent la source d'une nouvelle vie politique pour eux. Ce n'est pas un intérêt du moment ni une combinaison politique particulière qui les attachaient à la Russie : c'est un lien très puissant et tout moral, qui résistera à toutes les secousses politiques : c'est le besoin de vivre et d'agir en princes, besoin que tous les souverains

doivent naturellement sentir. Or, les princes allemands, en entrant en Russie, devenaient parents d'une famille puissante; ils pouvaient devenir généraux, gouverneurs, et, comme tels, exercer déjà un pouvoir supérieur à celui qu'ils possédaient en Allemagne.

C'est ainsi que la politique de Pierre le Grand attachait pour toujours à la Russie les petits princes de la confédération germanique. Ces princes renient leur religion, désapprennent leur langue, oublient leurs mœurs, abandonnent leurs familles pour se naturaliser Russes; la plupart d'entre eux trouvent en Russie la misère, la prison ou la mort; cependant ils persévèrent à se porter vers ce pays, parce qu'un intérêt puissant, celui de leur existence politique, les y entraîne.

Le plus malheureux de ces princes fut le duc Antoine Ulrich de Brunswick-Lunebourg, appelé en Russie par Biren pour épouser l'héritière du trône.

Quoique son fils eût été déclaré héritier présomptif, il fut privé de tout droit et de tout honneur; on le tenait enfermé dans le palais, on lui refusait même la faculté de paraître en public; Biren l'accablait de son mépris, le menaçant à chaque instant de le renvoyer en Allemagne s'il ne se conformait à ses ordres.

Mais Biren est à son tour renversé par Munnich, autrefois maréchal-de-camp dans les armées polonaises et devenu depuis général au service de la Russie. Munnich était le favori et l'ami particulier de Biren. Après s'être gagné un régiment et avoir fait tous ses préparatifs de révolte, il se présente chez Biren

pour lui souhaiter le bonsoir. Biren, à ce qu'on dit, avait vu dans un songe Munnich remporter une grande victoire pendant la nuit. Un peu troublé par cette vision, il demande à Munnich s'il a jamais remporté une victoire dans la nuit; Munnich pâlit, se croyant trahi: mais peu à peu il se remet de son émotion, se rassure et quitte Biren. Un instant après, il rentre avec les conjurés, se saisit de Biren, le fait bâillonner, jeter dans une *kibitka*, et l'envoie en Sibérie. A son tour, il devient le véritable souverain de la Russie.

Le pauvre prince de Brunswick-Lunebourg est proclamé régent avec sa femme. Se trouvant au milieu d'un élément étranger, cet Allemand voulait gouverner la Russie de Pierre le Grand comme on gouvernerait un royaume de l'occident de l'Europe; il voulait organiser la justice, régulariser les finances de cet empire basé sur l'arbitraire et ne connaissant d'autres moyens de s'enrichir que de dépouiller ses voisins.

Ce prince devient bientôt impopulaire. La masse immense d'étrangers, qui encombrait l'armée et la cour, se plaint de ce qu'on ne guerroye pas, de ce qu'on n'intrigue pas, et dit qu'il n'y a rien à espérer d'un tel gouvernement. Le parti russe s'attache à l'impératrice Anne; le parti étranger obsède le prince de Brunswick-Lunebourg. Le gouvernement se trouve bientôt sans appui, également incapable de marcher sur les traces de Pierre le Grand, ou de prendre son point d'appui dans les siècles passés, c'est-à-dire relever l'idée des Dolgoroukii. Un bar-

bier, un aventurier d'origine française, nommé Lestocq, renversa ce gouvernement.

Ce Lestocq, chirurgien d'un régiment, s'était attaché à la princesse Élisabeth, seconde fille de Pierre le Grand. Après la mort de l'impératrice Catherine, les deux filles d'Iwan, frère aîné de Pierre le Grand, occupèrent successivement le trône. Lestocq explique à sa manière les lois de la légitimité à Élisabeth, et l'excite à supplanter les descendants de la branche aînée. Il débauche un régiment des gardes, et attaque pendant la nuit ce pauvre régent, qui, confiant dans l'honnêteté et dans la bonté de ses ennemis, n'avait pas voulu croire à une conspiration. Le régent et sa femme sont saisis dans leur lit; la princesse Élisabeth entre elle-même et les fait arrêter. L'empereur, qui était encore au berceau, devait être massacré; mais on dit que cet enfant sourit à la princesse Élisabeth et lui tendit les bras, ce qui la désarma. On conserva donc la vie au jeune prince, qui, enfermé à Schlüsselbourg, devait encore expier pendant longtemps le malheur d'avoir été proclamé empereur. Le régent et sa famille sont d'abord envoyés à Riga, puis jugés, dégradés et enfin enfermés dans la forteresse de Kolmogora, où ils furent voués aux tourments d'une captivité épouvantable, comme on en voit tant d'exemples dans l'histoire du gouvernement russe. Séparés de leur fils, qui, lui non plus, ne devait jamais revoir le jour, ils vécurent emprisonnés dans une tour sombre, où ils élevèrent plusieurs enfants. Ils moururent une vingtaine d'années après leur incarcération, et leurs enfants ne

furent remis en liberté que trente-cinq ans après l'emprisonnement de leurs parents. Ces pauvres descendants de la famille de Brunswick-Lunebourg retournèrent dans l'Occident, ne sachant plus à quelle nation, à quelle famille ils appartenaient, ayant oublié leur langue et embrassé la religion russe, n'étant plus ni Allemands ni Russes.

Ce terrible exemple ne profita pas cependant aux princes allemands : car bientôt le duc de Holstein-Sleswig, appelé au trône de Russie, accepte et se fait proclamer grand-duc héréditaire. La Suède lui offrait aussi la couronne ; il préféra la Russie, où il devait mourir misérablement.

Lestocq éleva donc au trône la princesse Élisabeth.

Cependant ce mouvement contre Munnich, contre les étrangers, excita de nouveau un certain sentiment d'indépendance parmi les Russes. On fit emprisonner et juger presque tous les étrangers influents à la cour. Ostermann, ce vieil intrigant qui avait renversé déjà deux souverains, et qui faisait des efforts pour renverser le troisième, Loewenwold, Bruce, Munnich, et beaucoup d'autres furent jugés, condamnés à être roués, puis graciés et envoyés en Sibérie. Sur la route, Munnich rencontra Biren, revenant de l'exil.

Ce mouvement russe eût cependant quelques résultats. On n'osait plus hasarder de constitution, on était trop effrayé de l'exemple des Dolgoroukii ; mais on voulait chasser, non pas les systèmes étrangers, mais du moins les individus étrangers. Pendant quelque temps, ce fut le mot d'ordre du gouverne-



ment. Mais peu à peu, comme vous le verrez, les étrangers réussirent à reprendre le dessus.

L'impératrice Élisabeth n'avait dans l'âme aucun sentiment religieux ni patriotique; cependant elle céda un peu à ce mouvement, affectait dans ses paroles et dans les mesures de son gouvernement un certain air de patriotisme. Pour la première fois, sous son règne, on parle à la cour de littérature. Un de ses favoris, Chouvalof, en devient le Mécène. Protecteur de Lomonosof, il était en rapport avec tous les littérateurs russes et étrangers. Il aimait la littérature russe, ou, pour mieux dire, la protégeait auprès des étrangers; il fit beaucoup d'efforts pour mériter les bonnes grâces des encyclopédistes; c'est lui qui fournissait à Voltaire les matériaux pour l'histoire de Pierre le Grand et de Charles XII.

Il y a, dans ces mouvements rapides, quelques phases qui déterminent les époques.

D'abord le vieil esprit slave, brisé par un long esclavage, ne se sentant plus capable de vivre par lui-même, se ranime sous l'influence des étrangers. Les Russes veulent imiter les Polonais et les Suédois; ils veulent être indépendants comme les sénateurs suédois et les seigneurs polonais. De là leur vient l'idée d'établir un conseil qui ait quelque existence politique.

Cette civilisation que Pierre le Grand introduit en Russie comme un élément délétère, et qu'il verse sur l'élément slave pour le détruire, cette civilisation cependant ranime peu à peu l'esprit étouffé des Slaves. Les Dolgoroukii, les Bezborodki, plusieurs

membres de la famille Galiczyn, frappés de ce qu'ils avaient vu à la cour de Stockholm et à la cour de Varsóvie, ne cessent de méditer sur les moyens d'établir en Russie quelque chose d'analogue. Jusqu'alors, les sentiments d'indépendance se manifestaient dans la haine que l'on portait aux étrangers et les efforts pour les chasser de la Russie.

Les étrangers ayant de nouveau reconquis la prépondérance, les Slaves commencent à chercher leur force d'opposition, non pas dans les exemples historiques des nations étrangères, mais dans les idées sociales du XVIII<sup>e</sup> siècle; et depuis Panin jusqu'aux conspirateurs de 1825, cette tendance ne fait que progresser en Russie.

Je regrette de n'avoir pas pour le moment un ouvrage russe très curieux et très rare, et dont je ne me rappelle pas même l'auteur : ce sont des *mémoires* ou plutôt une *notice* écrite par un maître de la police sur les événements qui eurent lieu à Pétersbourg durant son administration. Ce pauvre maître de police est le type d'un homme passif, d'un homme dévoué à son gouvernement, d'une machine qui exécute sans rien sentir et sans raisonner.

En faveur auprès de tous les favoris, il fut successivement chargé de les arrêter tous, de les mettre aux fers et de les transporter hors de la ville. Il raconte avec la plus grande naïveté comment il fut chargé, par son excellence le ministre un tel, d'aller vers son illustrissime excellence un tel maréchal, pour l'arrêter et le mettre dans une kibitka; comment plus tard une autre excellence le chargea d'ar-

rêter un autre illustrissime ministre, et ainsi de suite. Il paraît aimer sincèrement tous les hommes qui sont au pouvoir; lorsqu'ils tombent, il ne les déteste pas, non plus qu'il ne les plaint. Lorsqu'il voit une personne s'élever, il s'étonne, il commence à l'admirer, il en devient amoureux; puis, lorsqu'il la voit tomber, il s'étonne de nouveau et oublie. C'était peut-être le dernier type parfait d'un employé russe (*tchinounik*).

---

## CINQUANTE-DEUXIÈME LEÇON.

---

La diplomatie devient le caractère du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Frédéric le Grand et son système d'arrondissement. — Le chancelier russe Bestoufew et sa politique. — Les familles Poniatowski, Czartoryski et Potocki en Pologne. — Politique de la famille Czartoryski. — Histoire de Rulhières. — Côté poétique de l'histoire de la Pologne d'alors. — Causes de la misère et de l'oppression du peuple. — Causes principales de la révolte des Cosaques polonais.

---

Mardi 1<sup>er</sup> février 1842.

MESSIEURS,

Nous allons achever l'histoire russe; nous reprendrons ensuite celle de Pologne; pour la conduire jusqu'à l'époque de la guerre de Sept ans : alors nous établirons un parallèle entre les tendances des deux cabinets et les deux littératures.

L'impératrice Elisabeth et son cabinet suivaient fidèlement l'idée de Pierre le Grand. Elisabeth étendait son influence en Pologne, en protégeant le roi saxon, qui n'avait plus d'appui dans le pays, et ne pouvait trouver d'allié sûr à l'étranger. En même

temps, la Russie, tout en continuant la guerre contre les Turcs et les Suédois, envoyait une armée pour envahir la Prusse. Les Russes, pour la première fois, allaient apparaître au-delà de l'Oder, sur la terre des Slaves allemanisés, et même sur le territoire allemand.

Nous sommes au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle; c'est l'époque de la diplomatie. La diplomatie devient une science; elle cherche en elle-même ses principes; l'idée posée par le traité de Westphalie se développe et devient maintenant dominante. On voit apparaître alors des mots nouveaux dans le langage des peuples, de ces mots qui expriment des idées obscures: par exemple: *Le système de balance et de contre-balance, la pragmatique sanction*, et mille autres formules à l'aide desquelles on explique tous les événements sans tenir compte d'aucun sentiment moral, ni même d'aucun droit reconnu. C'est alors que se développe aussi le système des *amitiés* et des *inimitiés naturelles*. Les peuples continuent d'obéir à leurs gouvernements; mais ils commencent à perdre leurs illusions; ils obéissent déjà sans empressement. Comment, par exemple, les Français qui, sous la régence d'Orléans, s'entendent appeler les alliés naturels de l'Angleterre, pouvaient-ils comprendre qu'une vingtaine d'années plus tard ils doivent devenir ses ennemis naturels? Dans le même temps, la Prusse, d'ennemie naturelle, devenait amie naturelle de l'Angleterre. La Pologne, reconnue tantôt nécessaire, tantôt inutile à l'Angleterre ou à la France, souffrait de ces changements; elle devint le théâtre

d'action d'une politique embrouillée, et de systèmes qui changeaient à chaque moment.

Pendant la guerre coloniale, au sujet du Canada, la France chercha l'appui de la Prusse, qui, au contraire, s'attacha à l'Angleterre. Pendant la guerre de Sept ans, la France, redevenue ennemie de la Prusse, s'allia à la Russie; elle abandonna la Pologne, et donna à la Russie les subsides destinés d'abord aux Polonais. La Russie, dont on ne comprenait pas la politique, sans s'embarrasser le moins du monde de ces systèmes d'amitiés et de contrebalance, ne consultait que ses propres intérêts. Seule, elle gagnait du terrain; seule, elle augmentait son influence.

La guerre de Sept ans commence : longtemps on n'en devine pas le vrai motif. Frédéric le Grand a le courage d'exposer son idée par une formule nette, en la dégageant de tous ces systèmes; il avoue franchement que, possédant une bonne armée et un riche trésor, il ne veut pas rester oisif; il veut s'arrondir. On met alors en vogue le système d'arrondissement; tout le monde tend à s'arrondir.

Les Russes entrent en Prusse et commencent une lutte contre Frédéric le Grand. Ces régiments, dont vous connaissez déjà l'esprit et les éléments, rencontrent les troupes allemandes et montrent leur supériorité. Ce n'était pas le génie des généraux russes qui gagnait des batailles, quelques uns n'avaient pas même les connaissances militaires ordinaires; ce n'était pas leur tactique ni leur stratégie, car la Russie changeait ses généraux chaque année, et ces généraux changeaient leurs plans dans chaque cam-

pagne ; c'était la force morale imprimée à ces terribles colonnes russes, c'était la discipline russe qui remportaient des victoires. Frédéric le Grand avait mis à la mode en Europe la discipline matérielle, la schlague et les verges ; en France même on tenta alors de l'imiter. La discipline russe frappait l'âme et partait d'un principe de terrorisme spirituel. Frédéric fusillait ses soldats, quand ils manquaient à leurs devoirs ; un général russe, Munnich, dans une guerre contre les Turcs, publiait un ordre du jour par lequel il défendait aux soldats d'être malades, d'avoir la peste, et les soldats obéissaient ; quelques-uns d'entre eux qui, malgré sa défense, osèrent être malades, furent enterrés vifs. Les médecins avouent que l'armée se porta mieux le lendemain de cette ordonnance, la terreur ayant remonté son moral. L'enthousiasme moral donne de la force ; la terreur peut de même électriser l'homme et l'élever au point de vaincre toutes les difficultés physiques, même le mal corporel. Pour produire un tel effet, l'enthousiasme suffisant n'existait plus dans les armées de l'Occident, tandis que la terreur existait dans l'armée russe et lui assurait partout le triomphe.

Les Russes, sauf un seul engagement, gagnèrent toutes les batailles sur les Prussiens ; enfin un général russe prit Berlin. Le roi de Prusse n'avait plus de ressources, sa cause paraissait perdue.

Après chacune de ces batailles, les Russes, au lieu de poursuivre leurs avantages, se retiraient et prenaient des campements d'hiver sur le territoire polonais.

Les histoires militaires ont inventé de faux systèmes pour expliquer ces mouvements des Russes. Frédéric le Grand, dans ses *Mémoires*, donne à entendre que chaque fois que les armées russes se retireraient de la Prusse, c'était lui qui, par ses combinaisons, les forçait à l'inaction : ce qui est assez singulier, puisque Frédéric, après avoir été battu, ne pouvait avoir une force suffisante pour obliger son ennemi à cesser la lutte.

Les politiques supposent que les généraux russes n'osaient pas tirer tout le parti possible de leur triomphe, parce qu'ils prévoyaient des changements de politique dans le cabinet russe. La vérité est que la Russie a fait ce qu'elle faisait toujours ; elle accomplissait la même pensée. Elle n'avait pas l'idée de conquérir la Prusse : qu'eût-elle fait de ce pays, dont elle était séparée par la Pologne ? Seulement, elle faisait subir à la Prusse ce que j'appellerai la première opération ; elle cherchait à l'affaiblir, à arrêter les développements de la puissance de Frédéric le Grand. La Russie, en même temps, continuait de se mêler à la politique de l'Europe, sur laquelle elle espérait étendre sa politique, au moyen d'un traité dont elle serait garante. Elle eût infailliblement réussi, si la mort de l'impératrice n'avait suspendu la marche des troupes russes, et si le fils du duc de Holstein-Gottorp, devenu empereur sous le nom de Pierre III, n'eût arrêté pour un moment la politique du cabinet de Pétersbourg.

On accusait le chancelier Bestouïew de s'être vendu à la France et d'avoir entrepris cette guerre pour



plaire à cette puissance. Rulhières, qui se trouvait alors en Russie, et qui connaissait les intrigues de la cour, traite cette accusation d'absurde : personne, dit-il, n'aurait trouvé une somme capable d'acheter le chancelier d'un empire aussi immense que celui de la Russie, et qui d'ailleurs possédait tous les moyens de s'enrichir. J'ajouterai que, depuis des siècles, il n'y a pas un seul exemple en Russie d'un homme politique vendu à une puissance étrangère.

Pour expliquer la question morale de ce phénomène, il suffit de dire que les forts ne se vendent pas, et que les Russes ont toujours eu le sentiment intime de leur force.

La politique de Bestouïew est parfaitement expliquée par quelques lignes citées par Rulhières et tirées d'une note de Bestouïew.

« L'état naturel de la Russie est la guerre. Son gouvernement intérieur, ses finances, ses progrès dans la civilisation, son commerce, tout doit être organisé pour ce seul but. »

Bestouïew lui-même était las de cette guerre. L'impératrice a plus d'une fois versé des larmes en maudissant la nécessité où elle se trouvait de sacrifier ainsi ses armées ; mais l'esprit intime du gouvernement la poussait ; cet esprit renversait les cabinets, et même quelquefois les souverains.

La Pologne, traversée par les armées russes, qui après chaque campagne revenaient y prendre leurs quartiers d'hiver, affaiblie par leur séjour, était réduite à une inaction complète. Auguste II de Saxe recevait des ordres de Pétersbourg.

Il n'y avait plus ni gouvernement ni diète : on rom-  
pait les diètes par le *veto*, sans qu'on y eût pris au-  
cune décision ; il n'y avait plus d'armée, car du  
temps de Pierre le Grand elle avait déjà été dimi-  
nuée, et la Russie ne permettait pas de l'augmenter.  
Cependant, malgré cette absence de tout gouverne-  
ment, il régnait en Pologne, chose inexplicable pour  
les étrangers, une tranquillité parfaite, et même un  
bien-être matériel inouï. Vers la fin du règne d'Au-  
guste, après les désastres de la guerre des Suédois et  
des Russes, commence l'époque des jouissances, du  
luxue et d'une gaieté apparente. Rulhières trace un  
tableau animé de ce bonheur. Les étrangers qui tra-  
versaient ce pays, où il n'y avait ni douanes, ni  
police, ni gendarmes, en parcouraient les immenses  
forêts en toute sécurité. Les exemples de procès  
criminels étaient fort rares. Les rôles de plusieurs  
tribunaux de district prouvent que durant trente ans  
il n'y eut pas, dans ces districts, un seul noble ni  
un seul paysan accusé de meurtre, de pillage ou  
d'attentat à la propriété. Dans le nombre des crimi-  
nels, on ne trouve que des Bohémiens et de pauvres  
juifs. Suivant un écrivain anglais, toute la noblesse  
d'alors paraissait être toujours en carnaval et tout le  
peuple continuellement en foire. Le roi, qui se con-  
solait de ses désastres au milieu du luxe et des fêtes,  
avait coutume de s'écrier, quand on commençait à  
porter les toasts : « Voici le moment où mes fidèles  
sujets commencent à s'enivrer. » Et lorsqu'arrivait le  
dernier toast : « Maintenant il n'y a plus que moi qui  
veille sur la tranquillité de la république entière ! »

Toutefois, au milieu de ce bonheur apparent, un malaise moral se propageait; l'esprit nouveau avait déjà atteint les hautes classes de la société; l'individualisme apparaissait.

Alors surgissent pour la première fois de grands caractères, caractères nouveaux, inouïs dans l'histoire de la Pologne! des hommes qui ont leurs plans individuels, des familles qui établissent une politique à elles en face de celle de la république et de l'Europe, et qui peu à peu entraînent à leur suite des générations entières! grands noms marqués d'un sceau fatal, destinés à expier toutes les fautes de la république!

Le premier, le type de ces grands hommes, est Stanislas Poniatowski, père du roi Stanislas. On ne connaît pas bien l'origine de sa famille. Quelques généalogistes prétendent qu'elle descendait d'une famille noble d'Italie, des Torelli ou des Vitellioni; cela paraît faux. Les individus de cette famille, quelle qu'en soit l'origine, ne présentent pas le caractère slave pur; ils ont le front haut, le nez aquilin, les yeux noirs, éclatants, enfin des physionomies qui rappellent celles des anciens chefs des Lechs, tels qu'on les voit sur les portraits.

Poniatowski, dont le père régissait, comme intendant, les terres d'un seigneur, fut d'abord page d'un noble polonais; puis il entra comme volontaire au service d'un parti polonais qui embrassa la cause des Suédois et de Leszczyński. Il devint bientôt colonel, puis général, confident et conseiller intime du roi de Suède. Après la bataille de Poltawa, où il sauva la

vie à Charles XII, il se retira avec lui en Turquie. Pendant les dernières années de la captivité du roi de Suède, Poniatowski, sans fortune, sans aucune influence personnelle, conçoit une idée hardie, celle de sauver la Pologne en se servant des influences étrangères, d'armer les puissances les unes contre les autres, la Suède et la Turquie contre la Russie, et d'arracher ainsi la république à la domination russe. Il suit opiniâtrément cette idée; il parvient à décider le Divan à faire la guerre à la Russie. D'après son plan, les Turcs cernèrent l'armée de Pierre le Grand, et ce monarque se trouva dans l'alternative de mettre bas les armes ou de se faire tuer. Pierre ne perdit pas courage, et, d'après le conseil de sa femme, il essaya de négocier. On réunit toutes les pierreries qui se trouvaient dans le camp russe, et on en composa un cadeau de plusieurs millions, avec lequel un négociateur habile fut chargé de séduire le pacha turc. Celui-ci refusa cette offre; alors, l'habile négociateur, faisant appel à sa générosité, lui demanda pitié pour les chrétiens; il lui cita un verset du Coran qui défend aux Turcs de détruire tous leurs ennemis à la fois, et lui dit que les chrétiens n'avaient plus de rois, que la France n'en avait pas (c'était au moment de la régence), que la Pologne n'en avait pas non plus (le roi Auguste était en fuite), que la Suède avait aussi perdu le sien, et que s'il faisait encore prisonnier l'empereur de Russie, toute la chrétienté tomberait dans une effroyable anarchie. « Figurez-vous, lui dit-il, les Turcs privés de leur empereur, tous les mahométans privés de

leurs chefs. » L'honnête pacha se laissa toucher. Poniatowski parvint seulement à faire entrer dans la capitulation un article qui obligeait les Russes à retirer toutes leurs troupes du territoire de la république.

Cette conduite du pacha, qui eût été appréciée du temps des Croisades et de Godefroid de Bouillon, l'a couvert de ridicule. Nous sommes à une époque où, pour trouver un trait de bonhomie et de générosité, il faut aller le chercher dans l'histoire des Turcs.

Poniatowski porta plainte au Divan; on fit étrangler le pacha. Il ne put néanmoins décider la Turquie à recommencer la guerre, et fut obligé de se réconcilier avec le roi Auguste, qui lui donna une place dans le sénat. En même temps, il entra dans une famille où il trouva en pleine exécution le système dont il avait essayé : il épousa une princesse Czartoryska. La famille Czartoryski, que dans les derniers temps, en Pologne, on appelait tout simplement la *famille*, la famille par excellence, mériterait une histoire à part. C'est la seule famille particulière de l'Europe qui ait son histoire politique à elle; d'ailleurs, elle résume aussi une histoire littéraire d'un siècle. Les ouvrages les plus remarquables publiés depuis l'avènement de Stanislas-Auguste jusqu'à la révolution polonaise de 1830, ont été, soit imprimés aux frais des membres de cette famille, soit dédiés à quelqu'un d'entre eux, soit encouragés par eux. Il n'y eut jamais de *Mécène* aussi grandiose.

L'action de la famille Czartoryski commença sous une influence étrangère. Une dame polonaise, la

comtesse Morsztyn, élevée à la cour de Louis XIV, arriva en Pologne et épousa un prince Czartoryski. Ce qu'elle avait vu en France, la majesté du roi, la grandeur et la force du royaume, l'habileté de la politique, les forteresses, l'armée, tout se grava dans ses souvenirs ; elle en fit un idéal qu'elle voulut réaliser en Pologne. Elle s'entoura de tout ce qu'il y avait d'hommes d'esprit et d'ambition ; son salon devint le centre d'un mouvement politique. Cette femme supérieure éleva trois enfants, tous destinés à jouer de grands rôles dans la république : le prince Auguste, le prince Michel, et une princesse qui épousa Poniatowski et fut mère du dernier roi de Pologne.

Les Czartoryski, de leur côté, à l'insu de Poniatowski, poursuivant la même idée que lui, celle de s'emparer de la république, avaient une méthode et un mode de procéder qui leur était particulier, et les distinguait des autres factions qui divisaient la république. La faction des Potocki, tendant au même but, voulait constituer une autorité régulière, mais en détruisant complètement le pouvoir royal, et en établissant une espèce de comité républicain composé d'hommes riches et influents.

Cette idée supposait une révolution. Les Potocki voulaient introduire un changement dans la constitution. Au contraire, la famille Czartoryski prit pour règle d'observer la légalité ; méprisant tout ce travail législatif qui ne produit que des articles de loi, ils voulaient s'emparer de tous les postes importants, de toutes les positions légales dans la république, afin d'infuser peu à peu leur esprit dans les formes con-

stitutionnelles et façonner le pays suivant leur idée, qui était d'établir dans le Nord un empire puissant, semblable à celui de Louis XIV ou à celui de l'Angleterre. Ils attaquèrent en même temps et les hautes régions de la politique et la noblesse. Le prince Auguste dirigeait le cabinet; il envoyait des émissaires accrédités dans toutes les cours de l'Europe, et jouissait d'une grande influence dans le sénat. Le prince Michel courait les diétines, dirigeait les tribunaux, et enrôlait les partisans. Le but, ou plutôt le moyen des Czartoryski était d'abord d'affermir la famille de Saxe sur le trône de Pologne, afin qu'en ôtant aux puissances étrangères l'occasion de s'immiscer dans les affaires intérieures de ce pays, ils pussent ainsi y détruire l'influence de la Russie.

Pendant longtemps, la Russie n'eut pas d'ennemis plus acharnés que les Czartoryski. Mais bientôt abandonnés par la France et les puissances étrangères, trahis par le roi de Saxe qui cherchait lui-même un appui dans la Russie, les Czartoryski furent, eux aussi, obligés de chercher un soutien dans le cabinet russe.

Les deux princes, Auguste et Michel Czartoryski, étaient également ingénieux, braves, généreux, probes et honnêtes; tous les deux instruits, ils apparaissaient comme des phénomènes au milieu de cette noblesse ignorante, pleine de préjugés et de violence; ils étaient peu riches, si on compare leur fortune avec les fortunes colossales des princes Sanguszko, des Potocki et des Radziwill; généreux, quoique détestant le luxe, ils n'épargnaient pas

l'argent pour tout ce qui était utile à leur but ; ils régissaient leurs biens comme d'habiles ministres des finances administrent le trésor d'un empire. A côté de ces qualités , ils avaient des défauts qui tenaient aux principes mêmes qui les animaient. Leur admiration pour les pays étrangers leur inspirait une espèce d'aversion pour tout ce qu'ils voyaient autour d'eux. Ayant la conscience qu'ils se proposaient un but grand et noble , ils ne pouvaient concevoir l'opposition violente qu'ils rencontraient parmi leurs compatriotes, opposition qui , aigrissant leur caractère , leur inspirait un dégoût, un mépris qu'ils déguisaient difficilement.

Ce mépris prenait des formes différentes. Le prince Auguste affectait l'indifférence calculée ; toutes les fois qu'il apparaissait au sénat, il daignait à peine faire une proposition et l'appuyer d'une parole ; aux longs et violents discours de ses adversaires, il ne répondait qu'en pliant les mains sur sa poitrine et en leur jetant, pour les intimider, un regard plein de mépris et de supériorité, ce qui lui aliénait le cœur des sénateurs.

Le prince Michel, l'homme le plus populaire de la Pologne, qui connaissait par leurs noms et leurs surnoms cent mille gentilshommes, l'histoire de toutes les familles et leurs procès, gagnait tous les cœurs quand il haranguait la diète ; mais il ne manquait jamais d'ajouter quelques traits saillants, quelques bons mots qui blessaient les amours-propres et le faisaient détester par la petite noblesse.

A l'aide de cette action lente, persévérante et labo-



rieuse, cette famille finit peu à peu par s'emparer réellement de la république. Le roi la redoutait sans comprendre ses projets; un grand nombre de nobles, au contraire, la regardaient comme leur seul point d'appui et s'attachaient à sa fortune. La Russie favorisait elle-même leur puissance. Les Czartoryski acceptaient l'influence de la Russie, se croyant sûrs de déjouer ensuite ses projets. Ils voulaient faire pour la Pologne ce que la maison de Rurik avait fait pour la Russie; et comme les grands-ducs de Moskou détruisirent le mongolisme en se servant contre les Mongols de leurs propres armes, de même les princes Czartoryski voulurent vaincre la Russie par l'habileté. Ils méprisaient profondément le chancelier Bestouïew; ils croyaient que sa politique, dont je vous ai expliqué le sens profond, n'était que la suite de son incapacité.

Il y avait certainement, dans Bestouïew, du paysan de la Grande-Russie : les vieilles familles des boyards ne possédaient pas à ce degré l'instinct de la tromperie et de l'habileté. Bestouïew, qui parlait parfaitement, feignait d'être bègue; pendant dix-sept ans, il eut le courage de simuler ce défaut. Lorsqu'il parlait avec les ministres étrangers, il balbutiait de manière à ne pouvoir pas être compris. Il se plaignait en même temps d'être sourd, et de ne pas comprendre toutes les finesses de la langue française, et se faisait répéter mille et mille fois la même chose. Il avait l'habitude d'écrire les notes diplomatiques de sa propre main d'une manière tout à fait illisible; on lui renvoyait ces notes, et il lui arrivait alors d'en dénaturer quelquefois le sens. Les princes Czartoryski croyaient

pouvoir tromper un tel homme ! Bestouïew, tombé en disgrâce, recouvra immédiatement la parole, l'ouïe et tous les sens.

Plus d'une fois la famille princière des Czartoryski croyait être sur le point d'atteindre enfin son but ; mais chaque fois un événement imprévu renversait ses combinaisons. Enfin leur neveu, Stanislas-Auguste Poniatowski, gagna la faveur de l'impératrice Catherine II, et devint roi de Pologne. Les Czartoryski croyaient avoir enfin trouvé leur homme d'action. Le gouvernement de ce roi devint au contraire pour eux une source de mécomptes : Stanislas ne voulut pas, n'osa pas comprendre le secret de cette famille, et préféra obéir aux inspirations de l'impératrice.

Il est constaté que la naissance de Stanislas fut marquée par des pronostics singuliers. Un astrologue italien prédit à son père que l'enfant deviendrait un jour roi. On lui donna réellement une éducation royale : il avait dans son attitude, dans ses manières, quelque chose qui frappait tout le monde. A Paris, il s'attira le ridicule parce qu'on l'accusait de singer Louis XV. Ce qui est aussi étrange, c'est que Poniatowski inspira le premier à Catherine, lorsqu'elle n'était encore que grande-duchesse, l'idée ambitieuse de s'emparer du pouvoir. Il lui dit que lui aussi serait un jour roi : la grande-duchesse, qui se trouvait sur les degrés du trône, conçut alors le projet de devenir impératrice. La mère de Poniatowski, profondément convaincue que son fils aurait un jour la royauté de Pologne, condamnait sa conduite et lui reprochait de fausser sa destinée en voulant gagner le trône

par des moyens bas et ignobles ; elle voulait l'arracher de Pétersbourg et le ramener en Pologne. Mais une destinée plus en rapport avec le caractère faible et romanesque de ce prince devait lui faire obtenir un jour la couronne d'une autre manière.

Je dois rapporter ici quelques mots d'un historien dans lequel j'ai retrouvé une partie des événements de cette époque, et d'après lequel j'ai parlé des Czartoryski, d'un écrivain étranger à la Pologne, mais que la Pologne doit à bon droit revendiquer.

Rulhières, diplomate français envoyé en Russie, encyclopédiste, philosophe et faiseur de couplets, fut frappé de ce qu'il observa à la cour de Russie. La force épouvantable, les principes qui gouvernaient cet empire, dont on voyait presque à l'œil nu l'influence indéfinissable, cette force qui renversait toutes les combinaisons politiques, qui mettait en défaut la sagacité des diplomates, étonna Rulhières et lui fit faire de profondes réflexions sur la marche des choses humaines. Le premier, il se douta que l'empire russe pouvait bien être basé sur une idée nouvelle et tout à fait étrangère à l'ancienne politique des États européens. Il s'attacha à approfondir l'histoire de Pologne. Ce qu'il avait lu dans des romans, il le rencontrait en Pologne dans la réalité ; il y voyait des individus d'une force et d'une audace qu'il ne pouvait pas s'expliquer. La singulière position politique de ce pays, ses lois, son gouvernement intérieur, devinrent pour lui un sujet de graves réflexions. Rulhières, le premier, dit ces mots profonds pour le

siècle où il écrivait : « Ce ne sont pas les lois qui gouvernent ce pays, c'est l'esprit. »

Mieux que les Polonais, Rulhières comprit l'importance de leur révolution : il écrivit que celle de 1773 est l'événement le plus important de l'histoire du continent.

On dit que l'empereur Napoléon, à l'époque où son cœur était encore ouvert à tout ce qui était noble et généreux, lut Rulhières, et que les Polonais doivent à cet historien les premiers sentiments de la sympathie que Napoléon montra plus tard pour la Pologne. Nous devons même à Napoléon la publication de cette histoire. Un littérateur gagné par un cabinet étranger s'était emparé du manuscrit, l'avait défiguré complètement en lui donnant une tendance contraire à celle dans laquelle Rulhières l'avait écrit, et avait déjà commencé la publication de l'ouvrage ainsi revu, lorsque Napoléon, en ayant eu connaissance, ordonna de suspendre le tirage, de détruire ce qui en était déjà paru, et de publier cette histoire d'après le texte original : l'auteur l'avait laissée en manuscrit.

Nous n'examinons pas ici le caractère politique des révolutions de Pologne, par rapport à celles qui agitaient l'Europe ; toutefois, en nous dépouillant de toute préoccupation de quelque nature qu'elle puisse être, et en descendant dans les régions les plus froides de la critique, nous osons dire que l'histoire de Pologne de cette époque est une des plus intéressantes et des plus poétiques : elle a devant elle un immense avenir de poésie. Je ne con-

nais rien de plus tragique et de plus grandiose que ces figures dont je vous ai tracé quelques traits : des individus forts et puissants qui conçoivent de grandes idées et cherchent à les réaliser ; la nation , qui ne se laisse pas façonner ; et enfin l'Europe qui agit sur eux et contre laquelle ils réagissent. Que de douleurs et de mécomptes renfermés dans le cabinet silencieux de la famille Czartoryski-Poniatowski ! Que de passions tragiques cachées sous des formes froides , et qui ne se trahissent que par quelques paroles diplomatiques plus poignantes que les coups de stylet et les dagues de nos tragédies ! Les poètes comprendront un jour ce qu'il y a de réellement tragique dans la société moderne , dans ces luttes intérieures dont l'individu est la scène et le théâtre, luttes entre les systèmes et les passions , entre le devoir et le raisonnement , surtout lorsqu'il s'agit d'individus qui représentent des intérêts de générations et de pays.

Le drame est rempli de personnages historiques. On voit Pierre le Grand accourir dans les diétines pour discuter avec les commissaires , et Charles XII déguisé se mêler parmi les députés. A côté des sabreurs polonais apparaissent les régiments silencieux des Suédois et des Russes. Il en fut ainsi jusqu'à la diète d'*enterrement*, qui finit l'histoire des diètes de l'ancienne Pologne, où le sénat et les députés délibèrent en face des canons braqués sur l'assemblée, et des artilleurs qui, la mèche allumée, attendaient leur décision.

Mais que faisait alors le peuple ? Je vous ai parlé

des souffrances qui accablaient les hommes politiques et qui retombaient déjà de tout leur poids sur la noblesse ; parlons du peuple : la question a aussi son côté littéraire.

On connaît assez la position misérable du peuple slave dans plusieurs provinces de la Pologne et de la Russie ; vous avez souvent lu les descriptions de la situation de ces pauvres paysans qui habitent dans des huttes sales, souffrent souvent la faim et sont, de plus, exposés à recevoir des coups de bâton. Or, comment se fait-il que dans les chansons populaires du temps, on ne trouve pas une seule plainte sur ces misères ? Pourquoi les paysans ne se plaignent-ils de la faim et des coups de bâton, qu'à l'époque de la chute de la Pologne ? C'est que le manque de la force morale commence à faire sentir à l'homme sa misère physique. Tant que le paysan polonais voyait le gentilhomme polonais pauvre comme lui, chasser avec lui, courir à cheval avec lui, tant qu'il comprenait l'utilité de la dépense de ce gentilhomme, il lui laissait vendre son blé pour acheter des armes et des chevaux, il s'en passait et avait la force de souffrir la faim et la misère. Mais dès que ce gentilhomme s'avisa de faire venir des meubles étrangers, lorsqu'il s'entoura d'une société étrangère, qu'il cessa de chasser et de pêcher avec son paysan, qu'il ne visita plus sa hutte, lorsque le paysan vit vendre son blé pour l'achat d'équipages et d'ustensiles dont il ne comprenait plus l'usage, alors son pain lui devint amer, et il se plaignit de la faim. C'est un fait, pourtant, que les Tartares mangent moins que les

paysans polonais, que les Trappistes mangent, encore moins que les Tartares, et néanmoins ils se portent bien, parce qu'ils ont le sentiment de la force morale. Le luxe des seigneurs a fait la misère des paysans, a éveillé chez eux le sentiment de la faim et la douleur des coups de bâton.

La douleur que l'on reçoit d'une punition dépend beaucoup des idées que l'on y attache. Un prince de l'Asie, après avoir conquis quatre ou cinq royaumes, après avoir attaqué l'empire du Japon, revint un jour rendre compte de son expédition au grand khan mongol, son souverain. Le grand khan le fit punir pour n'avoir pas réussi; il le fit étendre par terre devant ses troupes, et ordonna de lui donner cent coups de bâton. Eh bien, le prince asiatique, conquérant de cinq royaumes, ne se trouvait pas très malheureux d'avoir reçu cette correction; il la regardait comme une blessure que l'on recevrait dans un combat. Un boyard russe, du temps d'Iwan et même plus tard, ne se sentait pas déshonoré pour avoir reçu des coups de bâton de la main de son souverain; certes, il serait mort de honte si un étranger eût osé le traiter de cette manière. Le paysan polonais pardonnait la violence à un soldat sarmate; mais il ne pouvait souffrir les coups de cravache d'un gentilhomme élégant, qui passait sa vie à danser. Avec le goût de la vie de salon parmi les nobles, commence l'époque d'une littérature de plaintes chez les paysans.

Il faut connaître ces détails pour juger le caractère moral du peuple slave. Les réformateurs modernes

parlent continuellement de la misère physique de ce peuple sans jamais s'occuper de ses souffrances morales. Sachons que ce peuple ne se laissera dominer par aucun réformateur qui lui donnera des terres ou de l'argent, qu'autant que cet homme lui sera moralement supérieur dans le bien ou dans le mal ; jamais personne ne lui en imposera par l'éclat de la richesse, par les titres ou par l'ostentation ; mais on se fera toujours obéir des paysans en leur inspirant l'enthousiasme ou la terreur.

C'est ici le lieu de dire quelques mots de l'histoire des Cosaques, si intéressants au point de vue littéraire. Les Polonais s'accusent eux-mêmes d'avoir irrité les Cosaques par leurs injustices ; l'histoire de ces injustices est racontée maintenant sous un point de vue faux. On dit, par exemple, qu'on pillait les Cosaques, qu'on les écrasait de coups, qu'on les faisait travailler outre mesure. Nous avons les documents officiels : ce sont les chansons populaires des Cosaques eux-mêmes, où on ne parle aucunement de semblables traitements. Au contraire, les Cosaques étaient plus riches que les autres paysans. Personne n'attaquait leurs propriétés, et d'ailleurs ils attachaient très peu d'importance à leurs richesses. Un chef cosaque, après avoir vendu son blé, revenait d'un port de mer avec de l'argent et un habit de soie ou de velours, et dépensait tout son argent le jour où il revoyait ses camarades. Quant à son habit de satin, il s'en revêtissait et plongeait dans une cuve de goudron pour redevenir Cosaque.

Certes, un tel homme ne se serait pas révolté si



on lui eût enlevé quelque terre productive. Mais on a blessé le moral des populations cosaques en voulant leur imposer un rite religieux étranger, en leur faisant sentir leur infériorité politique, en leur refusant le privilège de participer à l'élection du roi de Pologne. Les Cosaques se plaignent encore, dans leurs chansons, de la galanterie excessive des gentilshommes polonais qui leur enlevaient le cœur de leurs femmes.

---

## CINQUANTE-TROISIÈME LEÇON.

---

La seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle est l'époque de la renaissance des littératures du Nord. — Catherine II et Stanislas-Auguste Ponia-towski. — Carte géographique de la littérature slave. — Narusze-wicz et Dierzawin. — Poésies de Dierzawin ; son ode à Dieu. — Ce que signifie *Duch* chez les Slaves. — Première trace du sentiment de dignité personnelle chez les Slaves. — Dierzawin, comme *homme d'esprit*, tombe dans le mauvais goût. — D'où vient l'i-gnoble et le gauche dans les écrivains slaves. — Qu'est-ce que l'*es-prit*, un *homme d'esprit* ?

---

Vendredi 11 février 1842.

MESSIEURS ,

Longtemps encore vous verrez les événements politiques qui agitent la Russie et mettent en mou-vement la Pologne , n'exercer pour ainsi dire aucune influence visible sur l'histoire littéraire. Nous sommes obligé de faire avancer alternativement ces deux histoires. Vous les verrez se lier ensemble et plus tard se fondre en une seule unité.

Laissons pour un moment la Russie , qui , la main armée et le pied levé sur l'Europe , menace l'Orient et l'Occident : laissons la Pologne engagée dans une

lutte de partis, dont il doit sortir peu à peu un parti nouveau, un parti national, et jetons un coup d'œil sur la littérature qui, guidée par la rhétorique, arrive lentement sur la scène d'action.

La seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle est l'époque de la renaissance pour les littératures du Nord. Elle commence dès l'année 1760. On peut prendre cette année comme terme normal de l'époque. L'avènement au trône de Catherine et de Stanislas-Auguste Poniatowski en est le fait dominant; ces deux souverains influencent et dirigent leur siècle littéraire.

L'impératrice Catherine était une Allemande; il y avait du sang slave dans ses veines. Elle était une princesse d'Anhalt-Zerbst. Zerbst n'est autre chose que Serbisztie ou Serbiszcze, pays slave des Serbiens, anciennement germanisé, où régnait une famille normande d'Anhalt. Cette princesse, Sophie-Augustine, plus tard connue sous le nom de Catherine, passa sa jeunesse dans une garnison, au milieu des soldats dont son père était commandant. La Providence élevait ainsi militairement une princesse destinée à s'emparer d'un trône par une révolution militaire. Son âme était préparée d'avance pour cette révolution. Arrivant à Pétersbourg, elle avait déjà la conscience de sa supériorité sur tout ce qui l'entourait; elle avait cette sagacité, cette finesse qui distinguent les Slaves du Nord; en même temps persévérante dans ses plans et impitoyable dans l'exécution, elle montrait dans son caractère quelque chose de mongol.

Comment expliquer ce phénomène? Je vous ai

déjà fait observer qu'il surgit souvent dans des pays très éloignés les uns des autres des organisations absolument identiques; qu'il y a des contrées sauvages qui produisent spontanément de grands chefs militaires et de grands diplomates; je vous ai dit que la race mongole a plus d'une fois produit ces rares organisations. Mais comment une telle âme mongole s'est-elle égarée au milieu d'une race étrangère?

Quand on examine avec attention l'histoire du XVIII<sup>e</sup> siècle, et surtout celle de la révolution française, on voit déjà des exemples de ce que nous pouvons prouver un jour par des renseignements basés sur d'autres données; on voit que le mongolisme se révélait quelquefois au milieu des pays de l'Occident, au milieu d'une civilisation tout à fait étrangère à l'Asie. De même qu'il y a des pays qui sont le siège de ces terribles maladies dont on ne connaît ni l'origine ni la nature, et sont connues sous le nom d'*épidémies*, de même il y en a qui produisent des épidémies morales. Dans d'autres contrées, on signale, de temps à autre, quelques individus atteints de ces maladies: n'a-t-on pas vu en Europe, et ne voit-on pas encore souvent des cholériques et des pestiférés sans qu'il y ait épidémie, et sur les bâtiments négriers, des hommes atteints de la fièvre jaune? Or, il paraît que l'extrême corruption de ce qu'on appelle la civilisation produit des cas moraux sporadiques analogues à cet état morbide qui est endémique dans certaines races de l'Asie. Le XVIII<sup>e</sup> siècle a produit des cas de véritable mongolisme. Catherine n'était pas

Mongole par sa race, mais elle était réellement Mongole par la nature de son esprit, de son éducation, de ses principes de xviii<sup>e</sup> siècle; elle réalisa l'idéal de ce siècle de la manière peut-être la plus accomplie. Dans cette femme se consommait le mariage mystérieux entre le philosophisme et le système des grands-ducs de Moskou représentés par Iwan le Cruel et par ses successeurs. C'était la civilisation froide et toute intellectuelle entée sur une âme slave.

Catherine vint à Pétersbourg dominer la société qui était toute faite et préparée pour la recevoir. La révolution de palais ne fut qu'une mise en scène pour cette héroïne; mais comme elle avait entrepris cette révolution, sous prétexte de rétablir la nationalité slave, comme elle venait de détrôner son mari, un Allemand, un Normand, elle dut suivre aussi les idées d'Élisabeth, elle dut protéger non seulement la science que tous les souverains avaient protégée, mais aussi les arts et la littérature. Son mari, Pierre III, était une espèce de Charles XII et d'Auguste II; il devait succomber devant une puissance plus forte, devant l'esprit incarné du xviii<sup>e</sup> siècle.

Stanislas-Auguste, roi de Pologne et favori de Catherine, était d'un caractère opposé: âme belle et généreuse, cœur bon, mais gâté et corrompu. Quoique élevé parmi les encyclopédistes français, il avait conservé une certaine naïveté d'esprit, une chaleur d'âme, qui lui valaient le cœur des Polonais; mais il n'avait pas assez de force morale pour résister à l'ascendant de Catherine, dont il devint sincèrement amoureux. Pendant que la famille des

princes Czartoryski s'efforçait de l'intéresser dans ses plans de politique rationnelle, profonde et laborieuse, le roi passait ses nuits à écrire des lettres d'amour à l'impératrice Catherine. Il existe de ce malheureux roi des mémoires écrits en français. On y voit qu'il a formé son caractère d'après les idées romanesques du siècle : il voulait être un héros de roman à la façon de J.-J. Rousseau, et complété par quelques idées de Voltaire. Nécessairement un tel homme devait être vaincu par l'habileté de l'impératrice Catherine, qui, jeune qu'elle était, semblait déjà plus vieille que ses vieux ministres, plus vieille que le xviii<sup>e</sup> siècle. On a des lettres d'elle écrites en français; elles sont reconnues par les littérateurs comme des modèles de style. Catherine possédait au plus haut degré cette finesse, cette méchanceté d'un esprit vif et pénétrant qui caractérise la correspondance de Voltaire devenu vieux. Catherine écrivait ces lettres à l'âge de trente ans.

Avant d'examiner les auteurs et les ouvrages de l'époque de Stanislas et de Catherine, jetons un coup d'œil sur le territoire slave; rappelons-nous la carte littéraire du pays; faisons-y un voyage à vol d'oiseau.

Jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, dans tous ces pays, les communautés slaves avaient leurs poètes et des poèmes nationaux. Ces poètes, chez les Slaves du Danube, portaient un caractère pour ainsi dire officiel; ils ressemblaient aux rhapsodes de l'époque des homérides. Chez les Cosaques, les poètes suivaient leurs chefs, chantaient leurs exploits : c'étaient de vrais bardes. Chez d'autres Slaves, il n'y avait pas de poètes offi-

ciellement reconnus comme tels par la population; presque chaque individu, dans un moment d'inspiration lyrique, composait sa chanson, quelquefois une strophe ou un vers; la population en conservait le souvenir: peu à peu il s'en est formé un vaste recueil qui n'a pas cette suite épique que nous trouvons chez les Serbiens, ni la régularité des poèmes cosaques, mais qui n'en est pas moins intéressant à cause de la spontanéité de la composition, ainsi que par la naïveté et la sincérité des expressions.

A côté de la littérature nationale, ainsi éparpillée sur tout ce vaste territoire, il y eut de petits foyers, de petits centres de littérature proprement dite, de littérature de livres. Ces centres existaient dans de nombreux couvents et sociétés religieuses. Dans toute la Pologne, à Cracovie, et plus tard à Kiew, par l'influence des Polonais, s'élèvent, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, de grands établissements littéraires qui répandent parmi le peuple le goût de la littérature écrite. Tout le pays se couvre alors d'imprimeries. Ce mouvement désordonné et irrégulier passe sous la direction des jésuites, qui, tout en paraissant d'abord le régulariser, l'absorbent et l'étouffent. Les pays catholiques slaves présentèrent alors l'image d'une vaste pétrification intellectuelle.

En Russie, le mouvement littéraire est arrêté par la puissance grand-ducale et impériale, ainsi que par la défense d'écrire, de raisonner et même de raconter les événements. A l'époque dont nous parlons, tout ce vaste territoire devient silencieux: la chanson existe encore, quoique méconnue; la littéra-

ture proprement dite paraît morte pour toujours.

Tout d'un coup nous voyons s'allumer deux foyers littéraires, l'un à Pétersbourg, l'autre à Varsovie, à la cour du roi Stanislas et des Czartoryski. Ainsi, laissant à part ce côté-ci du Danube, dans tous les pays slaves, entre les Karpathes, la mer Baltique et le Kamtchatka, on ne voit que deux centres d'action littéraire concentrés dans les deux cours souveraines.

Vers ce temps naquirent deux hommes que l'on peut regarder comme représentants du mouvement littéraire d'alors : chez les Polonais, Naruszewicz, en 1733 ; chez les Russes, Dierzawin, en 1743. Nous commencerons par Dierzawin, qui a exercé une influence durable, et qui, on peut le dire, est resté maître du Parnasse russe jusqu'à l'avènement de Karamzin.

Dierzawin, né dans le gouvernement de Kasan, était fils d'un colonel d'origine mongole, issu de Murzas (*princes*) tartares ; il tirait même une sorte de vanité de sa généalogie tartare. Dierzawin, longtemps soldat, parlait cette langue, qui commença du temps de Pierre le Grand, et qui devait peu à peu envahir tant de provinces et de territoires : il parlait le dialecte kasanien, une espèce de dialecte finno-russe. Comme il lisait beaucoup le slave ancien, le slave du Midi, il emprunta beaucoup de mots à cette langue, c'est pourquoi son style paraît maintenant si ancien. La faute n'en est pas à Dierzawin : la langue du Nord, en se développant, rejeta peu à peu les éléments slaves, se rétrécit, et c'est ainsi que certaines formes de Dierzawin, certaines de ses expressions ont déjà



vieilli. Peut-être les écrivains russes s'apercevront-ils un jour qu'ils commencent à faire une fausse route en cherchant à se séparer de plus en plus des dialectes des autres provinces, tandis que les Slaves de Bohême et de Pologne tendent, au contraire, à incorporer ces dialectes dans leur langue.

Dierzawin était doué d'une forte intelligence : l'intelligence prédomine dans ses écrits. Il concevait parfaitement, dans chacun de ses poèmes, le côté philosophique de la question qu'il devait traiter. Sa force, sa vigueur poétique, est cette chaleur de sang, chaleur de rhéteur, que l'on confond souvent avec l'enthousiasme poétique; il a la vivacité d'un orateur public, l'habileté d'un journaliste; s'il s'élève quelquefois dans les régions de la haute poésie, c'est malgré lui et à son insu. Sa forme, vous la connaissez déjà par ce que je vous ai dit de Lomonosof : c'est toujours la forme prosaïque empruntée aux écrivains français, la strophe de Malherbe un peu modifiée. Il est supérieur à Lomonosof par la vigueur. Lomonosof ressemble à Malherbe; Dierzawin peut être comparé à Lebrun, qu'il surpasse, je crois, en véracité et en vigueur. Il écrivit un grand nombre de pièces qu'il appelle des odes et qui forment plusieurs volumes; il a épuisé ce genre. Pour nous servir des expressions scholastiques, nous dirons qu'il a composé des odes religieuses, des odes politiques ou patriotiques, et enfin des poésies légères. Considérons d'abord Dierzawin au point de vue religieux et politique, puis nous l'examinerons comme poète et comme homme d'esprit.

La plus célèbre de ces pièces, qui est regardée par les littérateurs russes comme le chef-d'œuvre de l'auteur, et comme une des plus belles productions de leur littérature, est sa célèbre ode à Dieu. Elle est traduite dans toutes les langues de l'Europe. Je vais vous la lire en entier, d'après la traduction en vers français, insérée dans l'ouvrage de M. Eihof.

O toi dont l'existence, infinie, immuable,  
De vie et de splendeur remplit l'immensité !  
Seul en ta triple essence au fidèle adorable,  
Seul traversant les temps en ton éternité !  
Esprit présent partout et partout invisible,  
À l'humaine raison toujours inaccessible,  
Toi que nul n'a créé, que n'embrasse aucun lieu,  
Dont la présence auguste anime la nature,  
La règle, la soutient, l'embellit et l'épure,  
Auteur de l'univers, que nous appelons Dieu !

Quand ma raison pourrait, par un effort sublime,  
Compter les feux du ciel, les sables des déserts,  
Et, plongeant dans les flots de l'orageux abîme,  
Mesurer d'un regard la profondeur des mers :  
Il n'est en toi, Seigneur, ni nombre ni distance ;  
Les chœurs des immortels, issus de ton essence,  
Devant ta majesté s'arrêtent confondus ;  
Et si jusque vers toi s'élève une pensée,  
Sous tes vives clartés elle tombe éclipée,  
Comme, au milieu d'un siècle, un instant qui n'est plus.

À l'aurore des temps, la volonté suprême  
Du vide sans limite a tiré le chaos ;  
Mais, avant sa naissance, existant par toi-même ;  
L'éternité marquait ton sublime repos.  
En toi toute existence a sa source première ;  
Lumière sans déclin, d'où jaillit la lumière,

Des âges infinis tu poursuivais le cours :  
Tu parlas , et soudain le monde , ton ouvrage ,  
En traits étincelants réfléchit ton image ;  
Seul tu vis , tu vécus , et tu vivras toujours .

De la création , que ton souffle pénètre ,  
Tous les cercles unis se confondent en toi ;  
Ce qui semble périr s'éclipse pour renaître ,  
Et la vie à la mort s'enchaîne par ta loi .  
Dans les champs de l'éther , fécondes étincelles ,  
Jaillirent par essaims les étoiles nouvelles ,  
D'innombrables soleils brillèrent sous tes pas :  
Ainsi qu'en un beau jour , sur les plaines neigeuses ,  
Le givre , s'épanchant en perles lumineuses ,  
Tourbillonne et scintille au milieu des frimas .

Aussi loin que s'étend ta puissance infinie ,  
Ces millions de feux proclament tes décrets ;  
Dans l'immense domaine où s'agite la vie  
Sur des êtres sans nombre ils versent tes bienfaits .  
Mais , au sommet des cieux , ces lampes rayonnantes ,  
Ces cristaux nuancés en gerbes scintillantes ,  
Ces globes d'or flottant sur des vagues d'azur ,  
Ces gloires , sillonnant les plaines éthérées ,  
A ta gloire ineffable un instant comparées ,  
Seraient ce qu'est la nuit à l'éclat d'un jour pur .

Comme une goutte d'eau dans l'Océan perdue ,  
L'univers tout entier s'efface à ta splendeur ;  
Mais jusqu'où mes regards sondent-ils l'étendue ?  
Et que suis-je moi-même auprès de toi , Seigneur ?  
Si , peuplant à mon gré ces cavités profondes ,  
Par-delà tous les cieux , par-delà tous les mondes ,  
Je semais de soleils le gouffre aérien ,  
Leur foule , accumulée en ta sainte présence ,  
Que serait-elle ? Un point dans un orbite immense ;  
Et moi , vaine poussière , hélas ! je ne suis rien .

Rien !... Mais toujours présente , à bénir disposée ,  
 Ta grâce me relève en m'attirant à toi ;  
 Comme l'aube du jour colore la rosée ,  
 Tes divines clartés se reflètent en moi.  
 Rien !... Mais mon cœur s'émeut d'amour et d'allégresse ;  
 Aux célestes hauteurs , où j'aspire sans cesse ,  
 Un vol irrésistible entraîne mes esprits ;  
 Je reconnais ma force au sein de ma misère ,  
 Je sens , je réfléchis , je raisonne , j'espère ,  
 J'existe , et tout en moi proclame que tu vis.

Tu vis... Ta providence en tous lieux se déploie ,  
 L'univers la publie et mon cœur la ressent ;  
 La voix de ma raison la signale avec joie :  
 Tu vis , et ce mot seul m'affranchit du néant.  
 Atome de ce monde où respandit ta grâce ,  
 Au centre de la sphère elle a marqué l'espace  
 Où , couronné d'honneurs , je siège sans rival ;  
 Seul , au plus haut degré des formes corporelles ,  
 Non loin des séraphins aux flammes immortelles ,  
 De tant d'êtres divers je suis le nœud central.

Emblème merveilleux de la nature entière ,  
 Enchaîné par mon corps à la fragilité ,  
 Je porte , en cet esprit qui dompte la matière ,  
 Un glorieux reflet de ta divinité.  
 Mon corps usé s'affaisse et se réduit en poudre ;  
 Mon esprit , dans les airs luttant contre la foudre ,  
 Atteint les profondeurs où nul astre ne luit :  
 Esclave , je suis roi ; ver impur , je suis ange.  
 D'où naquit ce contraste inexprimable , étrange ?  
 Comment vit-il en moi , qui ne l'ai point produit ?

C'est toi , Dieu créateur , c'est toi qui l'as fait naître ,  
 Toi , dont la providence a voulu mon bonheur ;  
 De ce vaste univers seul sauveur et seul maître ,  
 Toi , souffle de mon âme et flambeau de mon cœur !

Ta justice suprême a voulu que cette âme,  
 Avant de s'élever sur ses ailes de flamme,  
 Traversât ici-bas l'abîme de la mort :  
 Afin que, par l'épreuve au bonheur préparée,  
 Elle montât bientôt, pure, régénérée,  
 Au séjour éternel où tu fixas mon sort.

Être ineffable et saint ! ton auguste sagesse  
 En traits mystérieux brille de toutes parts ;  
 Ma raison devant toi succombe à sa faiblesse,  
 L'ombre de ta grandeur éblouit mes regards.  
 Cependant, si t'aimer est mon plus doux partage,  
 Si mon premier devoir est de te rendre hommage,  
 Que puis-je, hélas ! si faible, en proie à tant d'erreurs ?  
 J'humilierai, grand Dieu, mon âme en ta présence ;  
 Et, perdus dans l'éclat de ta magnificence,  
 Mes yeux reconnaissants se baigneront de pleurs !

Je ne partage pas l'opinion des auteurs russes, qui placent ce morceau en tête des productions de Dierzawin, et le regardent comme la plus belle production de la poésie russe. Certainement la traduction ne rend pas la vigueur et la magnificence du style de Dierzawin ; mais, excepté ces qualités du style, qu'y a-t-il de si remarquable dans cette ode à Dieu ? Je vous rappellerai ce que j'ai dit déjà de ces odes religieuses du xviii<sup>e</sup> siècle. On y parle d'un Dieu que personne ne reconnaît pour le sien. Quelle espèce de Dieu chante ici notre poète ? Certainement ce n'est pas le Dieu d'Israël que l'on allait consulter de vive voix ; ce n'est pas non plus le Dieu des chrétiens. C'est l'être abstrait qu'on encense ici dans des strophes très longues et très lourdes, remplies d'idées mathématiques. Le poète procède, pour ainsi

dire, par la méthode de Spinoza ; et, comme ce philosophe, pour définir la substance éternelle, commence par raconter tout ce que cette substance n'est pas, avant de dire ce qu'elle est, de même notre poète, planant dans le vague mathématique de l'espace et du temps, répète mille fois que Dieu n'a pas été créé, qu'il n'a jamais commencé et qu'il ne finira jamais.

Ces odes et toutes les poésies du XVIII<sup>e</sup> siècle ne prouvent que l'incrédulité de ce temps. Le moyen âge n'a pas fait, que je sache, d'ode à Dieu, mais dans chaque page des écrits religieux de cette époque, on sent je ne sais quel parfum de la Divinité : on voit qu'on écrivait, sinon complètement sous l'inspiration divine, du moins sous les yeux de Dieu. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, au contraire, ne voulait plus mêler Dieu à ses affaires de chaque jour ; il professait une très haute estime pour Dieu, et désirant, pour employer une expression vulgaire, l'éconduire poliment de la vie, il le reléguait dans la sphère des abstractions.

Dierzawin n'aurait donc pu trouver dans l'histoire, dans les sentiments de son peuple, rien de plus palpable, de plus sensible, pour prouver l'existence de Dieu, que les idées abstraites ! Il n'est pas ici le poète de sa nation ; car, certes, le peuple slave a une idée plus intime de Dieu. Pour ce peuple, toute la création est animée ; tout lui parle, les arbres, les roches et les éléments ; tout pour lui est doué d'une âme immortelle et lui paraît lié à la Divinité : et notre poète se demande dans plusieurs passages s'il existe un Dieu ! il semble rétrograder ainsi vers l'incrédulité

du philosophisme grec. Il cherche Dieu dans des raisonnements et non dans l'histoire de son peuple et dans l'étude intime de lui-même.

Il me semble que son ode sur l'immortalité de l'âme, et surtout une autre pièce qu'il appelle *Ode au Christ*, sont infiniment supérieures à la pièce que nous venons de lire.

Dans l'ode sur l'immortalité de l'âme, le poète part, il est vrai, de la donnée commune du XVIII<sup>e</sup> siècle, du raisonnement. Il cherche à prouver l'existence de l'âme, comme s'il en doutait. Cependant il suit une marche qu'il n'a pas empruntée aux philosophes du siècle.

Après avoir demandé le secret de l'existence de l'âme à la nature, au monde extérieur, il le demande enfin à lui-même, à son âme :

« O mon âme ! s'écrie-t-il, subtile, savante, puissante, plus instantanée et plus vaste en même temps que l'éclair ! âme qui t'élances et parais être fixe, qui brilles ici et ailleurs, qui es partout et toujours entière, impossible à fixer et présente dans la volonté, dans les désirs et dans la raison ! tu t'incarnes dans chacune de mes facultés, je te sens au centre de mon être, et en même temps autour de moi ! »

Cette strophe est très belle, et plus d'une fois nous reviendrons à la commenter. Ici, Dierzawin était réellement le poète de son pays. Pour prouver l'immortalité de son être, il entre en lui-même, parle de l'âme, de ce principe immatériel qui, en slave, s'appelle *Duch*. Il faut que j'explique ici ce mot, parce que je m'en servirai plus d'une fois. Il m'est

difficile de le bien traduire. Ce n'est pas l'*esprit* tel qu'on le comprend ordinairement : le mot *esprit* est pris dans tant d'acceptions différentes, qu'on en a perdu la vraie signification. Vous savez ce qu'on entend, dans le langage ordinaire, par *un homme d'esprit* ; en slave, il n'y a pas d'expression analogue. L'*esprit* n'est pas non plus l'âme. Selon les philosophes modernes, l'âme est regardée comme la partie inférieure de l'être spirituel, comme l'ensemble de nos passions, de nos désirs ; ce qu'on appelle l'âme animale. L'*Esprit*, *Duch* chez les Slaves, est ce que le peuple continue d'appeler dans tous les pays *un Esprit*, quand on dit qu'on a vu un *Esprit*, qu'on a parlé avec des *Esprits*. Il est essentiellement important de préciser la signification de ce mot *Duch*, parce qu'on peut dire qu'un tiers des mots de la vaste langue slave dérive de ce seul mot. Tous les mots qui désignent, dans la sphère intellectuelle, les élans de l'âme, des désirs, de la volonté, et dans la sphère matérielle, le mouvement, dérivent du mot *Duch*, ou en conservent quelques éléments. *Duch* signifie donc, non pas l'*esprit* (*mens*) tel qu'il est compris par la plupart des philosophes, non pas l'*esprit* suivant l'acception vulgaire du mot, mais l'homme spirituel, l'homme intime qui anime le corps, le *spiritus* dans le sens biblique.

Notre poëte conçoit ici l'*Esprit*, d'après l'idée et les sentiments réellement slaves ; il n'accepte pas la théorie des philosophes, qui regardent l'intelligence comme la partie sublime de l'esprit humain ; il ne regarde pas non plus l'âme et le corps comme parties



séparées; il dit que le *Duch* existe en lui-même et séparément, qu'il s'incarne tantôt dans les désirs, tantôt dans l'intelligence, tantôt dans le cœur, mais sans être absorbé par aucun de ces organes. Ainsi, l'intelligence, le corps, le cœur sont des organes, et non pas des parties de l'Esprit. Nulle part on ne trouve cette idée profondément slave aussi bien exprimée que dans ces strophes de Dierzawin. Il est essentiel, je le répète, de saisir la signification du mot *Duch*, *Esprit*, sans cela il serait difficile de comprendre plusieurs poètes de l'école moderne.

Le commencement de son ode *au Christ* est très faible. Il regarde toujours le Christ comme un souverain : cette idée de souveraineté le domine. Il admire surtout l'origine du Christ, sa puissance extérieure, l'éclat de sa gloire. Mais vers la moitié de l'ode, le poète est à lui-même, il développe son système, d'ailleurs très philosophique; il regarde l'homme, d'après quelques unes des traditions religieuses, comme ayant été créé sans la matière, et comme matérialisé par sa propre faute. Jésus, la lumière divine, arrive pour le relever.

Il y a des vers admirables de simplicité et de naïveté; je ne trouve rien de pareil dans les autres ouvrages de Dierzawin. Il est malheureux que les historiographes russes, au lieu de marquer l'année où le poète recevait des décorations et des grades, n'aient pas fixé la date de ses diverses compositions. Je suis porté à croire que cette ode et celle sur l'immortalité de l'âme datent de sa première jeunesse.

Nous y avons remarqué un passage où il est dit

que , au milieu des ténèbres qui couvraient l'humanité païenne, la lumière du ciel errait éparse, jusqu'à ce qu'il se trouvât une source limpide d'eau céleste, l'âme de la très sainte Vierge, où le rayon divin, pour la première fois, pût se réfléchir et rejaillir sur la création déchuë.

Il y a une idée philosophique dans le passage où le poëte, parlant de la création, l'appelle la compagne de l'homme, qui souffre avec lui et qui doit lutter jusqu'à ce que leur âme parvienne à se dégager du corps.

Laissons pour un moment de côté les odes patriotiques de Dierzawin, pour parler de ces pièces où, imitant les écrivains français, il voulut être spirituel, et où malheureusement il vicia sa nature poétique, simple et vigoureuse.

Je ne conçois pas comment les critiques distingués de la Russie peuvent citer encore aujourd'hui, comme modèles, ses pièces écrites dans ce genre, celles, entre autres, adressées à *Félicie*. Sous ce nom, le poëte célébrait l'impératrice Catherine.

Rien n'est plus triste que de voir Dierzawin affectant de paraître homme d'esprit. Ses compositions de ce genre sont pénibles à lire et ne peuvent exciter d'autre sentiment que celui de la pitié.

Dierzawin, le premier poëte russe, bien accueilli par sa souveraine, conçut pour elle un enthousiasme réel et sincère. Comme elle aimait à lire les auteurs français, il cherche à lui plaire par des plaisanteries qu'il croit être dans le goût français. Cependant il parle déjà à sa souveraine comme à un être humain,

et non plus comme à une divinité : il commence à avoir un vague sentiment de sa dignité personnelle. Les Slaves, comme je l'ai déjà dit, doivent le réveil de ce sentiment à l'influence des étrangers. L'impératrice lisait les auteurs étrangers, correspondait avec eux, et prit l'habitude de regarder les auteurs russes comme des hommes avec lesquels on pouvait avoir des rapports.

Rien n'a été plus difficile à réveiller dans l'âme slave que le sentiment de sa propre dignité. Le peuple russe, depuis tant de siècles, dominé par les étrangers, les Normands et les Mongols, n'ayant rien de commun avec des maîtres qu'il était accoutumé à révéler de loin, se trouve maintenant rapproché du trône, se sent être de la même nature que son souverain. Il faut donc pardonner à Dierzawin ses plaisanteries de très mauvais goût, dans lesquelles il voulait quelquefois paraître naïf, et où il ne devenait qu'ignoble et gauche.

Les écrivains vraiment populaires, nous l'avons déjà remarqué l'année passée en parlant des poètes serbiens, se distinguent par la noblesse et la grâce. Dans les pièces de vers serbiens, les étrangers s'étonnent de trouver tant de finesse et de délicatesse unies à une grâce enfantine. D'où vient donc que toutes les fois que les écrivains slaves cherchent à être fins et gracieux, ils deviennent ignobles et gauches ? Ni l'esthétique, ni la rhétorique ne nous donnent aucun éclaircissement à ce sujet.

Je pense que cette trivialité et cette gaucherie proviennent du manque de foi en soi-même. On est

ignoble quand on emprunte une forme contraire à son esprit. Un homme qui n'a plus foi dans sa propre dignité cherche à imiter l'allure et les gestes d'un autre homme ; et pour peine d'avoir péché contre sa propre dignité, il devient ignoble. Un pieux et laborieux paysan slave n'est jamais ignoble ni gauche ; un paysan qui sert son maître, comme chasseur ou soldat d'insurrection, présente toujours une figure belle et noble ; mais un paysan slave, comme laquais, est toujours ignoble : notre race n'est pas faite pour ce genre de service. Il y eut des écrivains qui se firent laquais.

La trivialité, la gaucherie, le manque de foi, la bassesse de l'âme peuvent pourtant produire un genre de littérature *bel esprit* ; nous tâcherons d'expliquer encore ce phénomène quand nous parlerons de la satire. Ce qu'on appelle vulgairement *l'esprit*, l'épigramme, la caricature, ne sont autre chose que l'ignoble et le gauche perfectionnés, poussés à l'extrême, *parfaitement mauvais*, le mal proprement dit ; c'est là ce qu'on appelle *spirituel* dans l'acception vulgaire du mot.

---

## CINQUANTE-QUATRIÈME LEÇON.

---

De la poésie lyrique. — Influence de la musique sur la poésie. — Différence entre la verve, la chaleur oratoire et l'inspiration lyrique. — Histoire de Pologne sous Stanislas-Auguste Poniatowski. — Réforme politique accomplie par les princes Czartoryski. — Stérilité de leurs travaux. — Faiblesse du roi Stanislas-Auguste. — Double influence du XVIII<sup>e</sup> siècle sur les hommes politiques de la Pologne. — Commencement de l'histoire moderne polonaise. — Confédération de Bar; son idée exprimée dans la proclamation de l'évêque Soltyk. — Reproches que l'on peut faire aux princes Czartoryski et au roi Stanislas-Auguste.

---

Mardi, 15 février 1842.

MESSIEURS,

Je vous demande pardon d'être obligé d'intervertir l'ordre et la suite actuelle de mes leçons, dominé que je suis, je vous l'avoue, par la crainte continuelle de fatiguer votre attention par la monotonie qui résulterait de l'analyse d'ouvrages spéciaux. Je tâche toujours de présenter, dans le cadre de chaque leçon, quelques vues générales sur des questions littéraires, d'y ajouter des considérations particu-

lières, et puis d'éclaircir le tout par l'histoire nationale. Mais il m'arrive ainsi de toucher à des détails très importants qui ne s'expliquent que par les questions générales. J'ai parlé de la poésie lyrique. Je me proposais d'abord de poursuivre l'examen des ouvrages du grand poète russe Dierzawin, et de vous entretenir ensuite des productions lyriques du poète polonais Naruszewicz. Mais les pièces les plus remarquables de Dierzawin, ses odes triomphales adressées aux généraux russes victorieux, se rattachent aux événements politiques dont nous aurons à nous occuper plus tard ; ses odes sur la mort de Potemkin, sur la prise de Varsovie et sur la destruction de l'armée française, auraient besoin de commentaires historiques.

Ainsi nous nous réservons l'examen de quelques unes des œuvres de Dierzawin, au moment où nous parlerons des derniers événements qui marquèrent la lutte entre les Polonais et les Russes.

D'ailleurs, nous refusons à Dierzawin, à Naruszewicz et à tous les poètes slaves de cette époque, le titre de poètes lyriques. Nous allons en expliquer la raison.

Qu'est-ce qu'une poésie lyrique sans lyre?... Que sont des poètes qui prétendent chanter sans qu'ils aient composé la musique de leurs chants, ni même entendu aucune espèce de chant dans leur âme ? La musique n'est pas un accompagnement de la poésie lyrique, elle en constitue la partie essentielle ; elle en est l'âme, la vie et la lumière. De là vient l'importance de la musique nationale et du chant na-

tionnal, pour la littérature nationale; de là vient que dans les pays où le peuple cesse de chanter, les poètes doivent nécessairement cesser de composer de véritables poésies lyriques. Qu'est-ce qu'une musique nationale? De même que les chansons populaires ne sont que des inspirations d'individus quelquefois très prosaïques, mais qui ont eu dans leur vie des accès d'inspiration réelle; ainsi la musique nationale, la musique des peuples, est un ensemble de tons arrachés aux âmes des nations par une inspiration soudaine, musicale. On appelle motifs ces tons détachés. Le mot est juste, pourvu qu'on veuille en comprendre toute la portée. Qu'est-ce qu'un motif? c'est un moteur, c'est une idée, c'est un principe de mouvement. D'où vient donc ce mouvement? La physique elle-même dit que le mouvement est une chose immatérielle. Le mouvement, le motif ne peuvent pas venir de la matière, non plus que des idées abstraites. C'est donc un principe tout à fait immatériel. Voilà pourquoi des musiciens très savants sont très souvent pauvres en motifs; ils écoutent à la porte des cabarets pour saisir ces motifs qu'un paysan trouve en raclant son violon.

Pourquoi les nations cessent-elles quelquefois de chanter? Lorsqu'un peuple se matérialise, il n'est plus en état de trouver le motif. La musique de ce peuple doit nécessairement s'appauvrir; elle devient savante, passionnée, elle exprime les mouvements de la partie basse de l'humanité, mais elle n'a plus de motifs créateurs.

La vraie musique part donc d'un principe imma-

tériel. On n'a pas assez apprécié son influence sur la poésie. Un médecin polonais a observé que la musique abat la circulation du sang, qu'elle arrête le système sanguin, et qu'en même temps elle dégage le système nerveux, c'est-à-dire qu'elle met en mouvement ce système par lequel le principe immatériel est lié à l'homme matériel. Cette profonde observation est confirmée par le poème de Saül. Ce roi, agité par la rage et les remords, appelaît un musicien pour le calmer, c'est-à-dire pour arrêter les mouvements passionnés de son âme. La musique donc, en agissant sur l'esprit du poète, abat la matière, arrête ses puissances animales et dégage le principe immatériel. Sans cette action, la poésie se ressentira toujours de la partie matérielle de l'homme; elle pourra bien représenter ce qu'il y a d'animal dans l'homme, les cris de rage, les cris des passions; elle pourra singer même la gaieté; mais elle n'aura jamais cette grandeur calme et ces mouvements hauts et divins que l'on sent, par exemple, dans la poésie hébraïque et dans quelques fragments de la poésie orphique, chants évidemment composés sous l'influence de la musique.

Sans la musique donc il n'y a pas de poésie lyrique. On trouve encore des souvenirs vagues de la véritable poésie lyrique dans le chœur des poètes grecs. Horace en donne la théorie. Il dit qu'un chœur doit enseigner la vérité, calmer les passions, donner de bons conseils, prier la Divinité, s'apitoyer sur le malheur; il explique ainsi toute la vocation de la haute poésie lyrique. Mais ces tons épars, ces



morceaux de la haute musique que le peuple conserve encore, sont rarement appréciés par les poètes. Un paysan qui, en labourant son champ et en regardant le soleil, trouve unè note, sans se rendre compte de son origine, compose de la véritable poésie lyrique. C'est pour cela qu'il règne, dans toute la poésie des chansons nationales, ce même calme, cette même religiosité que l'on admire dans la poésie hébraïque et dans le chœur grec. Au contraire, la poésie détachée du chant est tombée dans les raisonnements abstraits et a été tentée de faire appel à des passions basses.

Ici j'explique ce que j'ai dit plusieurs fois sur la différence qu'il y a entre cette espèce d'enthousiasme de sang, cette chaleur de rhéteur qui caractérise tous les poètes du XVIII<sup>e</sup> siècle, et la véritable poésie lyrique. Cette poésie n'existe pas encore chez les Slaves. Si vous vous rappelez ce que j'ai longuement expliqué l'année dernière sur le principe organique des sociétés slaves, si vous vous rappelez que ce qui caractérise ces sociétés est le manque de révélation divine, vous pouvez maintenant prévoir ce qu'il y aura de grand dans l'apparition d'un vrai poème lyrique. Un vrai poème lyrique sera le commencement d'une époque; il énoncera une idée divine; on y verra la poésie littéraire réunie à jamais et fondue avec la poésie populaire, deux sphères longtemps séparées.

Laisant maintenant de côté la question de la poésie jusqu'à l'apparition des vrais poètes lyriques, dans les derniers temps, reprenons l'histoire politique de Pologne.

Nous avons laissé le parti réformateur des princes Czartoryski en possession du pouvoir arbitraire dans la république de Pologne. Cette puissante faction a réussi, lors de l'avènement du roi Stanislas-Auguste, à refaire complètement l'État. Fidèles à leur système, évitant de donner quelque éclat à leurs actions, les Czartoryski réussirent à introduire dans la constitution polonaise certaines lois, certains règlements qui en changèrent totalement la nature. Après tant d'années durant lesquelles il n'y avait plus ni diètes ni lois, on voit apparaître tout d'un coup un code immense de lois votées dans une seule diète. On évita même de leur donner le nom de lois, on les appela des règlements, des articles d'administration. Quand on examine chacun de ces articles, on y trouve le produit de longues méditations et de grands travaux. Tout y est lié ensemble et aboutit au même point, au pouvoir royal. Prenant, par exemple, l'article sur les finances, on y voit qu'une commission chargée d'administrer les finances a le droit de décider les questions difficiles qui intéressent le trésor. En expliquant cet article élastique, il est facile de découvrir que la même commission peut également s'emparer de l'administration militaire, de l'administration des postes, et enfin de toutes les branches du gouvernement. Chacun des articles a la même obscurité et la même élasticité. La diète vota l'ensemble sans en comprendre la portée.

Après cinquante ans de travaux, la famille des princes Czartoryski se vit enfin en possession du pouvoir. Les puissances étrangères qui avaient l'œil

ouvert sur les mouvements extérieurs de la république, ne pouvaient pas encore deviner le but profond de toutes ces opérations. L'ambassadeur russe, gagné ou trompé par les Czartoryski, laissait tranquillement voter ces lois et ces réformes. Rulhières s'étonne de voir une famille particulière accomplir, après cinquante ans de travaux, une réforme que des générations entières de rois de France n'ont pu parvenir à introduire dans leur pays, après y avoir travaillé pendant plusieurs siècles.

Au moment de triompher, la famille Czartoryski rencontra des obstacles imprévus. Elle commença à laisser voir, enfin, son but réel; elle commença à faire de l'opposition à la Russie. Cette opposition, en apparence insignifiante, avait cependant un caractère de roideur et de dureté; et elle devint d'autant plus terrible qu'elle avait été longtemps comprimée. Les Czartoryski refusèrent d'abord de signer une alliance offensive que leur proposait la Russie; ils cherchèrent à nouer des intelligences avec des cours hostiles à cette puissance; enfin ils proposèrent formellement l'abolition du célèbre *veto* et l'adoption de la loi qui conférait à la majorité le droit de décision.

Alors le roi de Prusse, Frédéric le Grand, comprit toute la portée de la réforme; et dès ce moment il voua une haine implacable aux Czartoryski et au roi de Pologne. Il dénonça leurs projets à la Russie. Le parti contraire aux princes Czartoryski, les républicains et tous ceux qui représentaient l'ancienne Pologne, coururent dans les cours étrangères se plaindre de ces machinations des Czartoryski comme

tendant au despotisme. La Russie et la Prusse publièrent un grand nombre de manifestes où l'on expliquait longuement les avantages du républicanisme, l'excellence du *veto*, et l'on prenait l'engagement de maintenir la liberté des Polonais malgré les Polonais eux-mêmes, de donner au monde un exemple de générosité inouïe, en défendant une nation contre ses propres passions. La cour de Russie et la cour de Prusse concèrtaient dès ce moment les moyens d'entraver les réformes du gouvernement polonais. On menace le roi, qui, d'un côté, poussé par les princes Czartoryski à accepter sa position et à contribuer à l'exécution des réformes, d'un autre côté, menacé par la Russie, hésite d'abord, et finit par se jeter dans les bras des Russes. Les Czartoryski perdent le dernier appui de leur système, et, après cinquante ans de travaux, ils finissent par être désavoués par leurs alliés et abandonnés par le roi.

Cette fatalité, qui pousse tous les partis à s'entre-détruire mutuellement et qui les domine tous, rend l'histoire de Pologne éminemment tragique. Or, qu'est-ce qu'une fatalité? Lorsque l'homme perd le secret de sa destinée et qu'il conserve encore la foi dans l'influence des forces mystérieuses, il doit nécessairement devenir fataliste. Frédéric le Grand qui, dans sa vie pratique, ne croyait à rien, craignait cependant le hasard, et disait hautement que c'était le hasard qui décidait de tout; il était fataliste.

Les princes Czartoryski et le roi de Pologne étaient fatalistes, parce que, tout en appuyant leurs systèmes sur des combinaisons politiques, ils avaient

placé leur espoir dans des puissances dont ils ne pouvaient pas déterminer les mouvements, dans des puissances dont l'action était pour eux un mystère inexplicable. A chaque moment ils recevaient un arrêt de la cour de Prusse ou une dépêche de la cour de Russie, qui venait comme un véritable Dieu, comme un *fatum*, bouleverser toutes leurs combinaisons.

Le roi Poniatowski, qui avait le sentiment profond des misères de sa position et de celles de sa nation, réduit à pleurer en secret sur son impuissance, commence l'expiation du système rationaliste. On le vit plus d'une fois étonner sa cour par les saillies de son esprit, par les finesses de sa conversation, par des propos vifs et joyeux; et après que tout le monde s'était retiré de son cabinet, ce malheureux roi, tombé par terre, se roulait dans la poussière : quelquefois on le surprenait auprès de son lit, les mains tendues vers le ciel et les yeux hagards. Mais il n'avait pas le courage d'avouer à la nation ses profondes misères morales, d'étendre les mains vers le ciel en face de la diète générale, d'exposer le danger national et d'en chercher le remède dans l'enthousiasme de son peuple.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle a réussi à corrompre les deux partis qui représentaient l'ancienne Pologne. Le parti des princes Czartoryski, le parti lithuanien, avait dans ses mouvements, dans le caractère de ses projets et de ses travaux, quelque chose de la race normande qui composait les hautes classes de la Lithuanie : la patience, la persévérance et la sagacité.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle les a tentés par la philosophie et par les systèmes politiques. Le roi, qui était d'une race lechite, succomba à la tentation sensuelle du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les plaisirs et la frivolité énervèrent son âme.

Au milieu de ce chaos de luttes de partis, les puissances étrangères continuent leurs sourdes menées.

Je ne raconterai pas en détail ces menées qui, dans ce moment, agitaient la Pologne. Les dissidents, c'est-à-dire les Grecs, les calvinistes et les luthériens, étaient appelés par le roi de Prusse et l'impératrice de Russie à faire valoir leurs droits religieux ; les paysans étaient poussés malgré eux à la révolte contre les nobles ; les villes, comme Dantzick, étaient assiégées pour les forcer à se révolter contre la république ; les prélats, qui défendaient par tolérance les dissidents, finissaient par leur déclarer la guerre au nom de la religion catholique. Tous ces troubles venaient de ce que les puissances étrangères parlaient toujours au nom des idées généreuses, et que les Polonais avaient la simplicité de les croire sur parole.

Enfin, après ces longues luttes, à la vue du danger commun, il se forme un parti nouveau qui représentera la nouvelle Pologne et séparera pour jamais l'ancienne histoire de Pologne de celle de nos temps.

Ce parti veut détrôner le roi, pour délivrer la république de la protection des Russes. Tenant encore à l'ancienne Pologne, il part de l'idée de l'élection et se propose de donner la couronne à la famille de Saxe. Pendant que les meneurs, agissant par des moyens diplomatiques, timides et circonspects, at-

tendent et hésitent, quelques partisans hardis lèvent l'étendard au nom de l'indépendance nationale. Un homme à jamais célèbre dans l'histoire de Pologne, Pulawski, un simple gentilhomme, un avocat, appelle à lui ses trois fils et un neveu, et forme une petite confédération, d'abord pour appuyer le parti saxon; mais bientôt il abandonne ce projet dynastique et n'a plus en vue que l'indépendance nationale.

C'est ici que commence une époque nouvelle. Le sentiment qui préside à la *Confédération de Bar* est encore très vague. Les confédérés n'ont encore aucun principe politique arrêté, ils ne proposent aucune combinaison gouvernementale; mais, au nom de l'honneur national, ils appellent les citoyens aux armes pour rendre l'indépendance à la république; ils parlent ainsi à tous les cœurs généreux. Peu à peu, ce parti réunit tout ce qu'il y a de plus intelligent dans le parti des princes Czartoryski. On y voit aussi accourir les gentilshommes du parti républicain, l'aristocratie ancienne dédaignée par les Czartoryski, la petite noblesse de Lithuanie protégée par eux, et même les luthériens et les calvinistes. Tous se réunissent et forment le noyau d'une armée qui n'a pas encore de drapeau, mais qui ne veut plus accepter aucun de ceux sous lesquels on avait combattu jusqu'alors.

L'idée morale de ce parti nouveau a été formulée le mieux dans la proclamation du célèbre évêque Solyk. Il est remarquable que toutes les fois que la masse du peuple polonais se souleva, le drapeau

national fut toujours porté par la main d'un religieux. Successeur de saint Adalbert, de saint Stanislas et de Kordecki, l'évêque Soltyk, plein de la même idée et animé des mêmes sentiments, vint protester contre les systèmes de l'Europe, et mettre en avant une idée essentiellement polonaise.

Voici les termes de sa proclamation :

« La plupart des États ont été perdus par ces citoyens équivoques qui veulent s'accommoder aux temps ; qui, dans les affaires publiques, au lieu de considérer ce que le devoir exige d'eux, cherchent à tirer, des plus fâcheuses circonstances, le meilleur parti, ou du moins le moins mauvais possible, et n'opposent par là aux événements que les ressources de leur esprit, de leur sagacité et de la faible prévoyance humaine, et non l'inflexible roideur, la fermeté inébranlable du devoir. Nous ne verrons la Pologne concevoir quelques espérances de salut que quand le plus grand nombre des Polonais cessera de calculer ce qu'il peut, pour considérer uniquement ce qu'il doit. Les règles éternelles sont au-dessus des plus sublimes efforts du génie et du talent. »

Dans l'histoire de l'Europe, nulle part on ne trouve le sentiment patriotique aussi bien exprimé. Nous avons lu presque les mêmes paroles dans le discours de l'évêque Goslicki, du temps de Sigismond III et dans celui de Kordecki. L'idée de l'évêque Soltyk s'incarna dans un prêtre, dans le *Père Marc*, moine carme, qui, au nom de la religion, des idées et des sentiments polonais, osa lever l'étendard polonais contre toute l'Europe.



La Confédération de Bar a dû succomber, parce qu'elle n'a pas assez compris qu'elle se mettait en opposition avec toutes les puissances de l'Europe. Elle le disait en théorie, mais dans la pratique, elle comptait encore sur l'appui de l'Autriche et quelquefois sur l'appui de la France.

Les confédérés n'ont pas été assez logiciens et ils n'ont pas eu le courage si difficile de ne compter que sur eux-mêmes. Mais pour peu que l'on considère que, sans armée régulière ni trésor, sans canons ni forteresses, ils osèrent combattre la Russie et la Prusse, on leur pardonnera de n'avoir pas défié l'Europe entière, quoique l'idée qu'ils représentaient leur imposât nécessairement ce devoir.

Quant aux princes Czartoryski et au roi Stanislas, il y aurait, il est vrai, des reproches à leur faire : mais aucune autre nation que la Pologne n'en a le droit. L'Europe, dans le XVIII<sup>e</sup> siècle, ne peut pas montrer des hommes qui puissent leur être comparés. Seraient-ce les Kaunitz, les Frédéric le Grand, ou tels ministres qui dirigeaient alors l'Europe ? les Czartoryski étaient supérieurs à tous ces hommes par l'élevation et la noblesse de leurs sentiments, par le sacrifice qu'ils faisaient de leur existence, de leur vie et même de leur honneur pour sauver l'indépendance de leur pays. La Pologne seule a droit d'être sévère à l'égard des princes Czartoryski ; elle pouvait leur opposer l'exemple du roi Jean-Casimir et du prêtre Kordecki. Elle peut accuser les Czartoryski de n'avoir pas eu assez de confiance dans la vieille constitution de leur pays, et pas assez de

foi dans cette protection divine, qu'un pauvre moine, *Père Marc*, croyait suffisante pour faire triompher la Pologne de tous ses ennemis.

La Pologne peut également accuser le roi Stanislas de n'avoir pas eu la fermeté de vouloir être le vrai roi de Pologne, de vouloir être le plus brave, le plus simple, et même, à l'époque dont nous parlons, le plus téméraire de tous les Polonais. C'eût été pour lui le moyen de regagner, dans un seul moment, tout ce qu'il avait perdu pendant tant d'années d'intrigues obscures. Que de fois il voulut aller lui-même vers les confédérés, se confiant dans sa sincérité, dans son amour pour le bien public et dans son éloquence ! Mais les courtisans l'arrêtèrent toujours par la crainte du danger, et surtout par la crainte du ridicule. La crainte du ridicule a exercé une immense influence sur l'histoire politique de la Pologne ! Les hommes du Nord, ces hommes simples, en voulant imiter les étrangers, craignaient, à chaque moment, de paraître gauches et ridicules. Plus d'une fois on a paralysé les projets des politiques polonais en leur représentant qu'ils exciteraient le rire de l'Europe.

---

## CINQUANTE-CINQUIÈME LEÇON.

Confédération de Bar, suite. — Caractère des chefs confédérés. — La Russie se tire victorieuse de sa position critique. — Sa flotte triomphe sur la mer Noire. — La chute des confédérés fait époque dans la politique européenne. — La Russie, la Prusse et l'Autriche ont senti qu'une nouvelle idée surgissait en Pologne. — Le moine Marc représentant de cette idée.

Vendredi, 18 février 1842.

MESSIEURS,

Nous espérons achever aujourd'hui le tableau des combats connus sous le nom de Guerre de la Confédération de Bar. Après cette guerre il y aura, entre la Russie et la Pologne, une paix d'une vingtaine d'années. Alors viendra le tour de l'histoire littéraire.

J'ai déjà dit que la formation de la Confédération de Bar mettait un terme aux luttes des anciens partis; elle proclamait une Pologne nouvelle. Le

mot d'ordre des confédérés, annonçant qu'ils faisaient la guerre pour la religion, l'indépendance et la liberté du pays, frappait également le roi, l'ancien parti des princes Czartoryski, et le parti aristocratique polonais. Le roi se sentit alors réellement imposé à la nation; il n'osait pas se mettre à la tête des confédérés pour combattre les Russes, et, d'un autre côté, il ne pouvait se décider à renoncer à la protection de la Russie. Dès ce moment il était politiquement mort.

Les princes Czartoryski, trop bons patriotes pour pouvoir faire la guerre à des Polonais et persécuter les confédérés de Bar, s'enfermèrent dans la neutralité. Ils descendent dès ce moment de la scène politique.

La Confédération se composait de plusieurs associations armées qui se formaient dans chaque province, dans chaque ville, presque dans chaque village. C'étaient des troupes composées de deux, trois et quatre cents hommes de cavalerie, qui parcouraient les vastes plaines de la Pologne depuis la ville de Kiew jusqu'en Prusse, et depuis la Baltique jusqu'à la mer Noire. Les Russes tenaient toutes les villes, occupaient toutes les forteresses, avaient un centre d'opérations à Varsovie. Ils pouvaient facilement couper les communications, attaquer avec succès les partis de la Confédération.

Les confédérés parcoururent en tous sens le pays, partout poursuivis, vaincus toutes les fois qu'ils attaquaient l'infanterie russe, mais presque toujours vainqueurs lorsqu'ils réussissaient à engager des combats de cavalerie. Cette vaste guerre a coûté à

la Pologne des milliers de villages; les populations erraient dans les champs, car les Russes se vengeaient, sur les familles des confédérés, des nombreux échecs qu'ils éprouvaient.

Il est presque impossible de suivre un plan quelconque dans le récit d'une telle campagne. Ici l'histoire ressemble à un roman; tous les héros de la Confédération ont un caractère romanesque; ils rappellent les héros de *Illiade* et les chevaliers du moyen âge. Rulhières, à chaque moment, s'étonne de rencontrer dans le XVIII<sup>e</sup> siècle des caractères si vigoureux et si naïfs.

On connaît l'histoire de Beniowski, ses mémoires ont été publiés en français. Ce confédéré, fait prisonnier par les Russes, fut relégué dans le Kamtchatka, dans une ville de l'extrême frontière orientale de la Sibérie. Là, il forme une conspiration, attaque la garnison, fait prisonnier le commandant, prend la ville, et oblige les pauvres Kamtchadales à jurer fidélité à la Confédération de Bar, dont ils ignoraient autant l'existence que celle de la Pologne. Forcé de fuir après une résistance de quelques mois, il traverse les mers du Japon, aborde les colonies françaises, et de là se rend en France; il apporte les archives du Kamtchatka à Paris; il donne à la cour de France des nouvelles de la Confédération de Bar, et il réclame pour elle des secours. Ainsi, à Paris on recevait par le Kamtchatka et les mers du Japon des nouvelles des événements qui se passaient en Pologne.

Dierzanowski, Pulawski, Sawa et tant d'autres

gentilshommes ont également fait des exploits qui fourniraient d'amples matières à des écrivains de romans. Le plus remarquable de tous est sans contredit le jeune Casimir Pulawski. Après une année de combats, il se trouva seul de sa nombreuse famille. Son vieux père mourut emprisonné, soupçonné même par les confédérés; ses frères et son cousin périrent aussi en prison ou sur les champs de bataille. Lui seul lutte encore. Poursuivi et traqué partout, on le voyait faire une campagne d'été en Podolie, ou dans les steppes de l'Ukraine, passer l'hiver dans les monts Karpathes, et apparaître au printemps dans la Prusse polonaise, faisant des manœuvres qui sont difficiles à expliquer d'après la méthode de guerre actuelle, parcourant quelquefois 40 et 50 lieues par jour.

Cette guerre dura cinq ans. Les confédérés, malgré plusieurs défaites et la perte de beaucoup de monde, se renforçaient cependant de jour en jour, et réussissaient déjà à intéresser l'Europe à leur cause. La Turquie allait déclarer la guerre à la Russie. Le seul monarque honnête de l'Europe, le sultan Mustapha, strict observateur de sa religion, juste et pieux, voulait secourir les Polonais; mais il ne trouvait pas de raison légitime d'attaquer la Russie, qui niait obstinément avoir pris la moindre part aux troubles de la Pologne. Le gouvernement russe disait au sultan que s'il envoyait des troupes en Pologne ce n'était que pour recruter des soldats; que quant à l'armée russe qui allait à Varsovie, elle n'avait d'autre but que de saluer le roi le jour de sa fête. La

Russie avait 40,000 hommes de troupes en Pologne. Le sultan ne pouvait que difficilement découvrir la vérité, car les ministres anglais et prussien présentaient toujours des notes à l'appui de celles de la Russie. L'Angleterre, malgré de nombreuses querelles sur des traités de commerce, obéissait à ses sympathies pour la Russie, plus fortes que ses intérêts du moment. Ayant toujours soutenu cette puissance dans les grandes occasions, elle continuait à lui offrir son aide et son appui.

Cependant le sultan apprit que des détachements de confédérés passaient le Dniester, poursuivis par les Russes ; alors il déclara la guerre et fit marcher contre les Russes une nombreuse armée. En même temps il se faisait une révolution en Suède qui y détruisait l'influence russe.

Tout le monde croyait le cabinet de Pétersbourg très embarrassé de ces événements. L'impératrice trahissait quelquefois ses craintes en se voyant forcée de résister à la Turquie qui envahissait les provinces du midi, obligée d'entretenir une armée nombreuse en Pologne, et menacée encore par une guerre qui pouvait à chaque moment éclater du côté de la Suède. Ajoutons à cela le mécontentement public à Pétersbourg et le bruit des conspirations : on parlait de menées secrètes contre la famille de Gottorp, et l'impératrice Catherine s'attendait à chaque moment à une insurrection populaire. Et cependant, au milieu de tous ces embarras, le cabinet russe discutait des plans gigantesques. Il ne s'agissait de rien moins que d'envahir la Grèce, de

chasser le sultan , d'établir un empire oriental ; de soulever les Monténégrins pour faire diversion à l'Autriche, de constituer la Moldavie et la Valachie en duchés indépendants : on rédigeait des lois et des constitutions pour l'empire d'Orient.

La Russie envoyait dans la Méditerranée une flotte commandée par des officiers anglais et français pour attaquer la Turquie. On refusait en Europe de croire qu'une flotte russe pût faire un aussi long voyage. Les Anglais tournaient cette flotte en ridicule, comme autrefois les Carthaginois se moquaient des vaisseaux des Romains, mal construits, mal gouvernés et mal armés. L'amiral Elphinston, qui la commandait, se moquait le premier de ses matelots et de ses bâtiments ; il affectait un tel mépris pour sa flotte, qu'il faisait souvent tirer à boulet sur les vaisseaux pour leur annoncer le moment du départ ou pour leur donner l'ordre de s'arrêter. Cependant cette flotte, si méprisée et si ridicule, s'avancait toujours, et, malgré toutes les déclamations des gazettes anglaises et françaises, elle entra dans la mer de Marmara et en chassait une flotte turque deux fois aussi nombreuse qu'elle. L'amiral Elphinston, avec sa frégate, passa le premier les Dardanelles, et s'en retourna triomphant. La Russie, par cette résolution, en imposa à l'Europe et força les Turcs à demander la paix.

Les armées de terre de la Turquie, trahies par les pachas et les administrateurs qui, déjà trop civilisés pour suivre l'exemple de probité et de religiosité de leur sultan, se laissaient corrompre par



les Russes, ces armées, battues par Galitzin et ensuite par Roumantsov, se débandèrent sur le Dniester, et les Russes, ayant repoussé les Turcs, retournèrent en Pologne poursuivre les confédérés. L'heure fatale sonna pour la Confédération.

Le roi de Prusse, observateur attentif de tous ces mouvements, communiqua ses craintes et ses projets à l'impératrice d'Autriche, et d'un commun accord on conçut l'idée d'écraser la Confédération et en même temps de démembrer la Pologne. 100,000 Prussiens d'un côté et 100,000 Autrichiens de l'autre cernèrent la Pologne dont 40,000 Russes tenaient déjà toutes les villes principales. Après des combats meurtriers, on délogea les confédérés de leurs forteresses; enfin on publia une proclamation qui ordonnait de poursuivre et de juger les confédérés comme des brigands. Bientôt ils disparaissent de la scène politique.

Cet événement a été appelé par Rulhières le commencement d'une époque nouvelle; il le regarde comme le plus grand événement des temps modernes. En effet, de ce temps, la politique de l'Europe change de principe. Jusqu'alors les monarques et les états européens faisaient des traités pour s'assurer mutuellement des secours contre des ennemis communs, plus puissants que chacun d'eux en particulier: on se faisait la guerre pour conquérir telle ou telle province, tel ou tel privilège politique ou commercial. Voici maintenant trois grandes puissances qui se liguent contre la Pologne, plus faible que chacune d'elles. Remarquons encore qu'il ne s'agissait pas ici

de la conquête de quelque province de ce pays. Les puissances, ce qu'on ignore généralement, ne voulaient pas conquérir la Pologne. Pendant longtemps elles rejetèrent cette idée comme un mauvais désir. La Russie et la Prusse craignaient également le partage ; après de longues hésitations, l'Autriche se vit forcée d'y souscrire. Les trois puissances firent cette guerre contre la volonté de leurs souverains, contre l'avis de leurs ministres, poussées par ce qu'il y a de plus fort, par leur instinct de conservation : ces vieilles puissances pressentirent qu'une idée nouvelle allait surgir au sein de la population slave.

En effet, la Confédération ne levait pas seulement sa bannière contre une armée autrichienne, prussienne ou russe ; elle proclamait des principes incompatibles avec l'existence de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche.

Les idées exprimées dans le manifeste de l'évêque polonais Soltyk sont la négation du langage diplomatique de l'époque. L'évêque, en condamnant les combinaisons humaines, les calculs de la diplomatie, détruisait ainsi toute la politique de l'Europe. Bien qu'on ne comprit pas alors toute la portée des événements qui agitaient la Pologne, et que les confédérés eux-mêmes n'eussent pas une idée nette de leurs desseins ; cependant les monarques tremblèrent à la vue de quelques troupes mal armées et mal conduites, qui menaçaient leur système de balance européenne et la *pragmatique sanction*. Les monarques se réunirent pour écraser cette opposition. C'est

le prélude de ce qu'on verra plus tard à Coblenz : les puissances de l'Europe se réuniront tout d'un coup et, sans raisons diplomatiques, feront la guerre à la Révolution française, pour tuer une idée.

Sous ce rapport, la Confédération de Bar doit occuper une grande place dans l'histoire. Pour les Slaves, elle a encore une signification profonde. Nous voyons une association armée, oublier, pour ainsi dire, toute l'histoire de son pays, se délier de tout précédent, se dégager des anciens préjugés de partis et de provinces, élaborer un esprit nouveau.

Il y a trois caractères provinciaux dans la Confédération. Les confédérés du midi de la Pologne sont les plus aventureux : il y a du cosaque dans tous leurs chefs de partis. Les confédérés de la Lithuanie observent strictement la légalité, et procèdent toujours avec ordre et avec persévérance. Les confédérés de la Pologne proprement dite préludent déjà à la Révolution française : c'est l'esprit slave sous l'influence française. On y conspire, on s'y préoccupe plutôt des moyens que du but ; on y forme des projets de massacres, d'enlèvements ; des plans de violence et de terrorisme.

Mais au milieu de ces esprits divers, c'est le vieil esprit polonais qui prévaut : l'idée de générosité et de dévouement. Elle repousse tout calcul et ne tient aucun compte des difficultés. Cette idée, abandonnée d'abord par la royauté, puis par la haute seigneurie, est maintenant relevée par la petite noblesse, non seulement en Pologne, mais encore en Ukraine et

en Lithuanie ; elle devient l'idée nationale ; elle s'étend sur toute la surface du pays.

L'homme le plus remarquable de ce temps, moins par ses actions, que par l'idée qu'il représente, est sans contredit ce moine Marc, dont nous avons déjà parlé. De même que Pulawski et sa famille, ce moine était en butte aux soupçons et même aux persécutions de ses compatriotes : car malheureusement il y avait parmi les confédérés des gens qui, tout en voulant mettre en œuvre l'idée énoncée par l'évêque de Cracovie et par le moine Marc, n'en étaient pas entièrement pénétrés. On s'étonne de voir, dans des mémoires écrits par des hommes remarquables de cette époque, des accusations de fanatisme dirigées contre le Père Marc et contre les Pulawski. Les écrivains élevés dans les idées du siècle ne pouvaient pas comprendre le fanatisme, bien qu'ils eussent servi dans la Confédération. Mais comment, sans ce fanatisme, aurait-on pu concevoir l'idée d'écraser, avec de petites bandes mal armées, des puissances comme la Russie, l'Autriche et la Prusse, et ériger en système la résolution de résister toujours et de ne céder jamais ?

Dans un de ces combats, Pulawski, voyant que tout était perdu, se jeta seul sur l'ennemi, et fut fait prisonnier. Il y avait longtemps déjà que tout ce qu'il y avait d'hommes sages et d'hommes circonspects avait abandonné ce chef, accusé de fanatisme.

Le Père Marc, resté seul sur les remparts d'une forteresse qu'il défendait opiniâtrément, fut fait prisonnier par les Russes et condamné à subir le dernier supplice. Les soldats russes, si obéissants,

formés à une discipline si sévère, résistèrent à leurs officiers, et ne permirent pas qu'on punit le saint homme. Le colonel, consterné d'une résistance imprévue, envoya à Varsovie pour demander des ordres concernant ce moine; en attendant, il le fit garder à vue. Les soldats parlèrent des miracles qui se faisaient dans la cellule du Père Marc. Enfin le général russe, pour éviter des embarras, le laissa fuir. Pour la première fois depuis que l'on connaît l'histoire des guerres entre les Russes et les Polonais, on voit ces deux peuples s'unir dans un même sentiment d'admiration pour le patriotisme revêtu d'un caractère de sainteté.

Par quel secret ce moine a-t-il gagné la sympathie des soldats russes? Son caractère religieux, les soldats russes, comme schismatiques, ne le lui reconnaissaient pas; quant à son éloquence, dont parlent quelques écrivains, et Rulhières lui-même, il suffit d'observer que le Père Marc ne parlait pas le russe. Le grand homme en a imposé à l'ennemi par la force de son âme, par sa sainteté! Le paysan slave conserve dans sa simplicité ce sens intime qui fait découvrir à l'homme la voix de Dieu, conserve l'organe indispensable pour sentir ce qui est réellement grand, ce qui est réellement inspiré et divin. Les soldats anglais ou allemands auraient probablement massacré le Père Marc; les Russes, et même ce qu'il y a de plus abruti parmi les Russes, ont cependant assez de sentiment pour reconnaître et pour apprécier un tel homme.

Je regarde ce fait, en apparence insignifiant, comme

d'une très haute portée. Les peuples slaves doivent le méditer; ils pourront y voir la preuve qu'il n'y a qu'une seule idée et qu'un seul principe qui puisse leur inspirer une sympathie commune : une idée religieuse, un principe religieux.

---

## CINQUANTE-SIXIÈME LEÇON.

Du mouvement moral à la cour de Pétersbourg ; suite. — Coup d'œil sur les événements qui se passèrent depuis Élisabeth. — Panin ; ses idées et ses efforts pour faire entrer le gouvernement russe dans la voie constitutionnelle. — Pierre III favorable aux réformes. — Catherine II. — Les Orloff deviennent maîtres du pouvoir. — Analogie entre la faction de Panin en Russie, et celle des Czartoryski en Pologne. — La cour de Pétersbourg s'humanise ; enthousiasme qui en résulte parmi les Russes. — Sentiment d'indépendance chez les Russes bien différent du sentiment de liberté chez les Polonais. — De la littérature polonaise de l'époque de la Confédération de Bar. — Commencement de la poésie lyrique ; Wernyhora ; le père Marc.

Mardi 22 février 1842.

MESSIEURS,

Vous avez vu les armées russes écraser la Confédération et coopérer au premier démembrement de la Pologne. Nous devons maintenant remonter vers la source d'où partait l'action russe, vers le centre, vers la capitale d'où l'impératrice Catherine dirigeait tant de mouvements avec vigueur et intelligence.

Nous avons dit un mot de la révolution qui plaça sur le trône de Russie cette femme si célèbre. Cette révolution est connue à l'étranger; elle a été décrite dans un grand nombre d'ouvrages. A l'époque dont nous parlons, la plupart des cours jouissaient d'une existence tranquille et monotone, et elles étaient avides de connaître les événements d'une révolution de palais : ces événements avaient l'intérêt d'un roman; on en demandait tous les détails aux ambassadeurs. Je laisserai de côté la partie dramatique; j'appellerai seulement votre attention sur l'élément moral de cette révolution; vous verrez qu'elle n'est qu'une suite nécessaire des troubles qui avaient agité les règnes de Catherine I, d'Anne et d'Elisabeth, et qu'elle prélude aux événements futurs.

A Pétersbourg et à la cour, les intérêts et les passions du moment formaient des matériaux propres à l'incendie : mais il y avait des courants électriques, des courants moraux qui, en les enflammant, produisaient des explosions révolutionnaires.

A l'époque de la mort de l'impératrice Elisabeth, les Russes seuls remplissaient la cour; ils étaient en possession des dignités et des hautes charges. Au milieu des passions et des intérêts personnels, il est impossible qu'ils n'eussent senti, pourtant, quelquefois le désir de faire quelque chose pour leur pays, pour leur patrie, pour la postérité, pour la gloire, pour une idée généreuse, enfin, sous quelque nom qu'on l'exprime. Mais on se rappelait le sort des Dolgorouki, et personne n'avait plus le courage de demander des chartes et des constitutions. On prit une autre mé-



thode, on se contenta d'introduire peu à peu dans les ukases et dans les règlements quelques garanties, d'abord pour la seigneurie, le sénat, et puis pour toute la Russie. Le comte Panin (*Panine*) fut celui qui représentait cette tendance dans toute sa pureté.

Panin, homme instruit, avait occupé pendant longtemps la place d'ambassadeur à la cour de Stockholm, et il en avait rapporté des manières douces et faciles, qui contrastaient avec la dureté habituelle des seigneurs d'alors. Il devint très populaire auprès des classes inférieures des administrés et auprès de la bourgeoisie. Vers la fin du règne d'Élisabeth, il commença à cultiver l'amitié des chefs de partis, et leur présenta son plan comme le seul moyen de salut; car tout le monde tremblait alors à l'idée de la mort prochaine de l'impératrice. Les favoris de l'impératrice prévoyaient leur chute certaine; l'héritier présomptif, Pierre de Holstein, se sentant faible, craignait quelque révolution de palais; et sa femme, Catherine, en mauvaise intelligence avec lui, prévoyait le moment où elle serait éloignée de la cour.

Au milieu de ces embarras, le comte Panin expose aux intéressés la nécessité de songer sérieusement à l'avenir; il conseille de chercher le salut dans la légalité; de s'appuyer sur quelque règlement législatif. Il fait observer à l'héritier présomptif qu'il lui importe de changer la manière de proclamer l'avènement au trône; qu'il doit prendre garde à ne pas se faire proclamer par les gardes impériales; que cette coutume, d'en appeler à la soldatesque, sent encore la barbarie et n'est plus en rapport avec les mœurs des

nations civilisées ; il le conjure d'aller se faire reconnaître empereur par le sénat, de s'adresser ensuite au peuple, et de ne se présenter aux troupes qu'après avoir été reconnu souverain. « De cette manière, ajoutait Panin, vous êtes sûr de ne pas être détrôné, un jour, par un coup de main : les conspirateurs devant trouver difficilement l'occasion de réunir le sénat et de faire appel au peuple ; tandis qu'il n'y a rien de plus facile que de débaucher quelques régiments. »

Mais Panin nourrissait d'autres projets. Il avait déjà préparé, pour les faire souscrire à l'empereur, quelques articles qui consacraient la forme de l'élection du souverain. Il espérait qu'il y aurait, en Russie, une chose au moins à l'abri de l'arbitraire. Selon lui, il s'agissait d'arrêter l'arbitraire, une fois au moins, et quelque part que ce fût. Ses projets étaient fort goûtés par le futur empereur. Panin donnait à entendre aux favoris qu'en appuyant, dans le sein du sénat, l'héritier présomptif, ils pourraient stipuler aussi pour eux quelques garanties et qu'ils deviendraient, par le fait même qu'ils appartiendraient au sénat, nécessaires à l'héritier de la couronne, et assureraient ainsi leur vie, leur fortune et leur crédit.

Ce plan, profondément combiné, échoua par des hasards imprévus ; comme il arrive presque toujours dans ces cas où l'on veut dominer, par une forme, les faits qui sortent fatalement d'une idée.

Dès que la nouvelle se fut répandue que l'impératrice était morte, les courtisans, sans attendre les

ordres de Panin ni de personne, coururent, à l'envi les uns des autres, présenter leurs hommages à l'empereur Pierre. Celui-ci monte à cheval; la garde accourt de son côté; on le conduit au palais aux cris de *Vive l'empereur!* Il devient, par le fait même, souverain despotique; et le plan de Panin est renversé, du moins pour le moment.

Cependant, malgré ce pouvoir usurpé d'une manière despotique, Pierre III n'était nullement ennemi de la liberté; au contraire, il s'en montrait enthousiaste; il était ami de ce qui était bon, de tout ce qu'on lui représentait comme louable, comme généreux. Il différait seulement de Panin en cela : que ce dernier proposait d'établir une assemblée qui partageât le pouvoir avec l'empereur, et se mit ainsi à l'abri de l'arbitraire; tandis que Pierre ne voulait pas de cette assemblée. Il prétendait rester autocrate tout en donnant la liberté; il était persuadé qu'il ne fallait que dire deux mots pour qu'un homme fût libre; il lui semblait qu'il suffisait d'ordonner à un sujet d'être bon, vertueux, généreux, pour changer cet sujet en un instant, et lui faire avoir toutes ces qualités. Il fit proclamer une série d'ukases dans l'intérêt de l'humanité; il abolit la terrible chancellerie secrète, supprimant ainsi un des appuis du despotisme. Il publia un statut organique de la noblesse; il y accordait aux nobles la permission de voyager à l'étranger, de vendre leurs terres, sans en demander l'autorisation, enfin de servir dans l'armée ou dans l'administration civile, selon leurs convenances, sans y être forcés par le

gouvernement; il leur donnait même la liberté de ne pas servir.

Pierre commettait une faute : dans une hiérarchie militaire établie par le despotisme, abolir ainsi tous les devoirs qui liaient la hiérarchie, c'était la même chose que de donner à des soldats, recrutés par force, la permission de prendre des congés.

On ne parlait à la cour de Pierre que de réformes. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, dans l'attente et le pressentiment de grands événements, dans un malaise social indéfinissable, appelait à grands cris et encourageait toute espèce de codes et de réformes. Panin et ses amis se mirent à faire le plan d'un code; mais l'empereur, qui voulait aller plus vite, prit le parti d'en adopter un tout fait : il choisit celui de Frédéric le Grand, connu sous le nom de *Landrecht*. Ce code, qui n'a aucune valeur philosophique, était un abrégé de lois, us et coutumes germaniques, sans aucun rapport avec les mœurs russes. Néanmoins, l'empereur ordonna de le traduire et de le mettre à exécution. Cette résolution extravagante a été louée par tous les publicistes de l'époque. Rulhières lui-même n'accuse les Russes que de n'avoir pas trouvé de mots pour traduire les formules allemandes.

L'empereur Pierre rappela de l'exil tous les déportés politiques. Ils revinrent à Pétersbourg, et remplirent la cour de leurs haines et de leurs intrigues. Pierre pensa même plus d'une fois à mettre en liberté le prince Iwan, ce malheureux monarque détrôné, qui depuis une vingtaine d'années menait une vie misérable dans une forteresse. Et cependant tout ce

qu'il faisait de bon, tout ce qu'il tentait, tournait à sa perte. L'impératrice Catherine se mit à la tête de l'opposition qui combattait l'influence croissante des étrangers, et surtout des Prussiens à la cour de Pierre ; tous les partis se trouvèrent peu à peu d'accord pour renverser, avec Pierre, le règne des étrangers et élever Catherine.

Panin reprit de nouveau ses idées ; il présenta à l'impératrice Catherine une série d'articles constitutionnels. Il y avait trois factions dans le parti russe qui avait fait la révolution de palais. Une de ces factions se composait d'officiers et de soldats de fortune, qui poussaient aux révolutions, y ayant peu à perdre et beaucoup à gagner ; une autre, d'hommes politiques, comme Panin, nourrissant des projets constitutionnels ; enfin une troisième, plus avancée, plus enthousiaste, donnant déjà dans les idées révolutionnaires, rêvait l'établissement, en Russie, d'une république à la façon des Grecs et des Romains. Le chef, ou plutôt, l'unique personnage sincère de ce dernier parti, était la célèbre princesse Daschkoff, jeune fille de dix-huit ans, qui ne lisait que Tite-Live et Plutarque, ne fréquentait que les républicains, les Hollandais et les Génois, détestait du fond de l'âme le despotisme et croyait que l'impératrice Catherine était destinée à fonder une république et à en être la présidente.

Le parti militaire et le parti politique travaillaient, chacun de son côté, dirigés par la main invisible de Catherine. La princesse Daschkoff ne voyait dans la famille Orloff employée à débaucher les soldats pour

appuyer le mouvement, que des citoyens républicains, *des Brutus*. Après la révolution, les Orloff se trouvèrent en possession du pouvoir réel, du pouvoir militaire, et les projets de Panin furent encore ajournés.

Il est intéressant de comparer la faction dirigée par Panin avec celle des Czartoryski. Agissant dans un sens contraire, ces factions suivaient la même méthode : des deux côtés, on voulait réformer insensiblement la constitution ; les Czartoryski dans l'intérêt de l'ordre, Panin dans l'intérêt de la liberté. Cette analogie de procédés explique la sympathie qui a toujours existé entre eux. On a accusé Panin d'avoir été vendu à la famille Czartoryski. Le fait est que, plus d'une fois, il a contrecarré les projets du cabinet russe, hostiles aux Czartoryski ; plus d'une fois, il laissa, chez lui, les dépêches des princes polonais, sans les communiquer au cabinet. Il employait tous ces moyens dans le but d'assurer à la Pologne n'importe quelle constitution, afin d'établir un précédent en faveur de son principe.

Ces influences diverses de Panin et de la princesse Daschkoff, modifièrent les formes de la cour souveraine. La cour s'humanisait. Je vous ai dit qu'on y avait déjà introduit le cérémonial européen, des formes de douceur et de politesse. Les littérateurs de ce temps, la plupart élevés dans les camps, sous la pression de l'ancien terrorisme, lorsque, arrivés de province, ils tombaient au milieu de cette cour, rien n'égalait leur surprise et leur enthousiasme. Ainsi s'explique l'adoration sincère de Dierzawin pour sa

souveraine ; lui, simple officier, qui avait l'honneur de parler à Catherine, de lui communiquer ses travaux.

Je citerai, à cette occasion, quelques vers d'une pièce légère adressée à l'impératrice ; j'en ai modifié quelques expressions tolérables en russe, mais qui choqueraient les habitudes littéraires de notre auditoire.

« Tu permets à ta nation des choses inouïes ; il est permis, en achevant son dessert, d'oublier de boire à la santé de sa souveraine sans crainte d'être puni, comme coupable de haute trahison ! on peut, en écrivant le nom du souverain, commettre une faute d'orthographe sans être accusé de crime de lèse-majesté ! et celui qui laisse, par mégarde, tomber par terre son portrait n'est pas regardé comme convaincu d'un crime digne de la potence ! Pour amuser la souveraine, on ne fait plus enfermer les gens dans des appartements en glace ! » — (Il fait ici allusion au fameux palais de glace construit sous l'impératrice Anne, et où l'on enferma plusieurs malheureux seigneurs disgraciés.) — « On ne permet plus aux bouffons de cour de maltraiter les grands seigneurs ! on n'ordonne plus de leur barbouiller la figure pour faire rire les courtisans ! on ne trouve plus de plaisir à faire la chasse, aux sujets russes, en lançant sur eux des ours ! on n'envoie plus des chirurgiens pour tirer du sang à des gens qui n'ont pas la fièvre ! etc. »

Tous ces traits se rapportent à des faits historiques du règne des czars et des empereurs qui l'ont précédé.

Il est permis certainement à Dierzawin d'être en-

thoysiate de cette lueur de la liberté naissante ; mais il est inconcevable qu'il ne voulut jamais tolérer la liberté des autres pays. Il haïssait sincèrement les Polonais qui avaient, à ses yeux, le tort de ne pas aimer assez sa souveraine ; il ne comprenait pas qu'on pût se révolter contre elle ; toutes les nations en guerre avec la Russie lui paraissaient être en rébellion contre leur souverain légitime.

L'admiration pour l'impératrice explique cette haine personnelle contre les Polonais que manifestèrent, dans toutes les occasions, les ambassadeurs russes à Varsovie : tout les y scandalisait, tout leur y paraissait étrange et inexplicable ; la manière dont les Polonais se présentaient devant leur roi, la manière dont on parlait de l'impératrice, la facilité avec laquelle on mêlait son nom à la conversation, tout cela, pour eux, sentait la révolte ; tout cela excitait leur colère. C'était la guerre entre les fanatiques de deux idées opposées.

Laissons encore pour un moment la poésie grave de Dierzawin, ses hymnes et ses odes : c'est le lieu de parler de la littérature polonaise des confédérés de Bar. Elle est peu connue ; elle ne se compose que de quelques pièces : ces pièces ont une valeur immense.

Je vous ai dit, déjà, que les premiers sons lyriques qui retentiraient dans les pays slaves, devraient, nécessairement faire une époque littéraire. Or, c'est pendant la Confédération de Bar que, pour la première fois, les prêtres et les guerriers firent entendre ces tons lyriques ; réussirent à saisir ce qu'on ap-



pelle les motifs, ce qui met l'âme en mouvement ; ils donnèrent le diapason d'après lequel la poésie lyrique devait désormais accorder ses notes. C'est un événement immense : il y eut des siècles littéraires, où l'on n'entendit pas une seule fois retentir les motifs réellement lyriques.

J'ai dit que le talent de créer des motifs de musique n'existe, dans les pays slaves, que parmi les paysans ; il en est de même pour les motifs lyriques. Ne nous étonnons donc pas que le premier poète de cette époque fût un paysan. Le chant qu'on lui attribue est une prophétie.

Son nom de Wernyhora, fort connu dans les anciens contes populaires, n'est probablement que son surnom de guerre. On ne connaît que peu de détails sur sa vie. Il courut, dit-on, de grands dangers pendant les carnages qui ensanglantèrent l'Ukraine, trouva asile dans une île déserte du Borysthène, et y vécut solitaire. Il ne savait ni lire ni écrire.

La prophétie de Wernyhora, écrite, à ce qu'on dit, sous sa dictée, est universellement connue en Pologne. Des critiques en ont contesté l'authenticité. Cette prophétie n'est pas, à proprement parler, une œuvre poétique. C'est le premier élan de l'esprit national vers les régions de la haute poésie, une aspiration religieuse. Le nom de Wernyhora ne figure pas parmi ceux des poètes littéraires ; pendant longtemps il n'a été connu que du peuple ; encore ne le prononçait-on que rarement. Dans des moments de danger et de terreur, à l'approche d'une guerre ou d'une peste, le peuple consultait la prophétie de

Wernyhora, comme des pages sibyllines. Les littérateurs finirent par le citer, en y attachant une sorte de croyance artistique.

Wernyhora est suivi de près par le Père Marc. Ce dernier n'a composé qu'une seule pièce dont l'authenticité est certaine, pour quiconque connaît la forme et le style de cette époque. Ce n'est plus la forme scolastique, ce n'est plus la forme de J.-B. Rousseau, de Naruszewicz ou de tout autre poète contemporain; ce n'est pas une épître, c'est une prophétie écrite en vers (le mot vers a ici la signification du mot *carmen* des Latins); le style en est grave et simple. Le Père Marc n'avait pas appris la versification dans les livres.

Cette prophétie n'a aucun rapport avec les intérêts et les passions des partis qui agitaient alors la Pologne. Le Père Marc s'élève en esprit jusqu'à la hauteur du fameux Pierre Skarga, et de cette élévation il plonge sa vue dans l'avenir.

Je lirai quelques vers de cette prophétie pleine de mystères et d'énigmes. Elle a été imprimée dans un recueil intitulé les *trois prophéties*. Des fautes d'orthographe en altèrent le sens :

« Ton sceptre, ô Pologne! ne poussera pas de fleurs (allusion au sceptre, à la verge d'Aaron) tant que tu ne t'en serviras pas comme d'une lance (en polonais, sceptre agressif); mais du moment où tu agiras avec, tu feras trembler l'hérésie, le schisme et le paganisme. »

Vient ensuite une revue de nations représentées par des symboles que je ne prétends pas expliquer.

Mais, chose remarquable ! il prédit, en l'an 1772, qu'avant peu le coq, qui, dans son langage symbolique, désigne toujours la France, changera de peau comme un serpent.

« Alors, dit-il, le pèlerin accomplira son grand vœu auprès d'un tombeau ; alors le grand chasseur laissera échapper, pour toujours, sa proie ; alors l'esclave deviendra libre sans payer sa rançon ; le coq changera de peau comme un serpent ; les siècles recommenceront leur course vers l'éternité. Mais, ô Pologne, tu dois d'abord tomber en poussière ! comme l'oiseau du soleil, tu renaîtras de tes cendres ! et ton esprit deviendra la lumière, l'ornement de l'Europe. »

Les idées qui assignent à la Pologne une mission européenne se trouvent chez le Père Marc.

Vous connaissez les éloquentes et terribles prophéties de Skarga. Skarga est un prophète de l'Ancien Testament ; il voit tout sous les formes juives : la Pologne, comme une tribu d'Israël, devra un jour tomber dans la captivité de Babylone ; puis viendront le retour de la captivité et le rétablissement du temple. Le Père Marc élève cette idée à une hauteur inconnue à Skarga ; il la symbolise d'après les croyances des chrétiens. La Pologne lui apparaît comme un être vivant, qui doit mourir, tomber en poussière et ressusciter. Il ne prédit pas le rétablissement du peuple captif dans ses anciens droits : ses prophéties, imprégnées de l'idée chrétienne, annoncent, comme je viens de le dire, une transfiguration.

Ce peu de vers contient en germe toute la nouvelle littérature polonaise. Cette pièce passa inaperçue au-

deïssus de la littérature du temps de Stanislas-Auguste; elle tomba au milieu des légions polonaises. Là, pour la première fois, on trouve quelques accents qui rappellent ceux du Père Marc. Peu à peu ils se propagent, et bientôt les auteurs contemporains ne puisent plus qu'à cette source l'idée de leurs ouvrages les plus remarquables.

Il existe aussi de ce temps quelques chansons d'une valeur littéraire moins remarquable, mais qui surpassent tout ce qu'on a publié plus tard, en fait de poésie lyrique. Ainsi une chanson des confédérés commence de cette manière :

« Je reçus un ordre exprès de Dieu de combattre ; je suis descendu du grade que j'avais dans mon pays, pour avoir de l'avancement dans le ciel : la gloire est mon armure ; je marche toujours, et même si je tombe mort, je continue la marche, parce qu'à travers la mort je cherche le repos pour mon âme. Le sang même que nous perdrons restaurera les forces de la patrie : ce sang s'unira à celui de Notre Sauveur. »

C'est une chanson toute militaire. Le poète y dit à ses soldats que les récompenses militaires les attendent au ciel; qu'ils y trouveront un bon gîte, la solde, la retraite. La strophe où il dit que, même tombé mort, il marchera toujours, parce qu'il marchera vers le ciel, est pleine de vérité et de beauté.

Cette chanson a été réimprimée dans le recueil qui a pour titre : *Trésor littéraire*.

L'auteur de cette pièce fut probablement un gentilhomme ; elle contient des expressions latinisées,

et le style n'a pas la simplicité d'une chanson populaire.

Ce premier souffle de la poésie lyrique parcourt le pays, mais, longtemps encore, il ne trouvera pas sa forme, parce que les formes de la chanson populaire étaient trop simples, et n'avaient pas la gravité nécessaire pour ce genre de poésie. Aussi cette belle chanson a-t-elle été composée sur une mélodie de cantiques d'église. Ainsi la poésie lyrique se rattache encore par la forme même à la poésie religieuse. Cette forme doit bientôt disparaître avec les grandes figures du Père Marc et de Pulawski.

Nous allons maintenant nous occuper de la littérature écrite, jusqu'au réveil du peuple polonais, jusqu'à l'époque des légions polonaises.

La figure du Père Marc, de ce poète prophète, caractérise le temps : le Père Marc, calomnié par ses contemporains, est devenu maintenant le héros favori de tous les écrivains de notre pays. Il n'y a pas de roman, de poésie, où l'on ne parle de lui ; on cite ses paroles ; on l'introduit sur la scène comme homme d'action, comme prédicateur. Il a été mis de mille manières sous les yeux de la nation.

La méthode que sir Walter-Scott a mise à la mode a déjà fait de grands ravages dans la littérature slave, et elle menace d'y en exercer encore davantage. Walter-Scott, dans son orgueil poétique, qui est peut-être plus grand que celui de Byron, prétendait connaître jusqu'au fond de l'âme tous les personnages qu'il introduisait dans ses romans ; il croyait en avoir pénétré le caractère, mesuré toute la car-

rière spirituelle et temporelle; il traite toujours ses héros avec un ton de supériorité et une espèce de bonhomie insultante. Walter-Scott écrivait pour amuser ses lecteurs, qui formaient l'élite d'un public désœuvré. Y a-t-il un tel public dans le pays slave? Est-il permis de traiter avec ce ton de supériorité un poète prophète tel que le Père Marc? Quel est donc le littérateur assez osé pour représenter un tel homme parlant, agissant, gesticulant, et cela pour amuser ses lecteurs? Schlegel conjurait les Allemands de ne pas se mêler d'écrire des contes populaires, « attendu, leur disait-il, que cette toile d'araignée disparaîtrait sous vos mains grossières. » De nos temps, plus d'une main sacrilège osa toucher à l'auréole qui entoure la tête vénérable du Père Marc. Il y a eu des écrivains qui, tournant en ridicule l'idée généreuse dont cet homme a été l'apôtre et le martyr, ont consacré pourtant des poèmes à son éloge. Cette manière moderne de louer est plus perfide que le blâme des contemporains. Les écrivains de cette espèce devraient être rangés parmi les Pharisiens, qui érigaient aux prophètes morts des tombeaux et les ornaient, tout en continuant de lapider les prophètes vivants.

## CINQUANTE-SEPTIÈME LEÇON.

---

Etat de la littérature en Pologne après le premier démembrement. — On cherche le salut de la république dans l'instruction. — Classe des hommes lettrés. — Ignace Krasicki ; ses satires. — La satire n'est pas dans le caractère slave. — Des différentes directions que prend le *Duch*, ou esprit humain, vient le caractère des différents peuples. — Trembecki. — Organisation de l'instruction publique en Pologne, 1773 — La première violation des lois vitales de la république s'accomplit par la sanction du premier démembrement de la Pologne.

---

Vendredi, 8 mars 1842.

MESSIEURS,

L'époque de Stanislas-Auguste nous occupera peu ; nous en avons déjà dit la raison : elle est peu slave, elle est même peu nationale ; elle n'offre pas un grand intérêt pour l'universalité des Slaves, et on n'en peut tirer aucun enseignement propre à intéresser les étrangers. Quelques grandes individualités qui dominent l'époque nous feront connaître et apprécier la

masse d'écrivains vulgaires, et une foule d'ouvrages que nous passerons sous silence.

Après le premier démembrement de la Pologne, les esprits effrayés et fatigués d'une catastrophe se replient sur eux-mêmes; on n'ose plus relever l'idée de la Confédération de Bar; il n'y a plus de main assez forte pour planter l'étendard contre toute l'Europe. D'ailleurs les confédérés étaient tombés dans le discrédit moral : ils avaient fait une tentative insensée contre la vie du roi Stanislas-Auguste Poniatowski.

Ils ignoraient l'immense danger d'une pareille tentative; ils s'imaginaient terminer plus promptement les difficultés en tuant le roi. Par cet attentat contre la personne royale, ils rompaient avec la tradition nationale, et coupaient sans le savoir le lien mystérieux qui les unissait avec la nation.

J'ai dit déjà quel prestige entourait en Pologne l'élu de la nation. Dans une république élective on pouvait faire des tentatives pour élire un autre roi; mais tuer le chef de l'État, ce n'était pas lui ôter sa légitimité : toute la nation le comprenait ainsi. Dans le xvi<sup>e</sup> siècle, lorsqu'un maniaque avait tenté de tuer le roi Sigismond III, et qu'on avait répandu le bruit d'une conspiration, personne ne voulut y croire; on regarda la chose comme impossible; on n'avait jamais entendu parler en Pologne d'une conspiration contre la personne royale !

L'inviolabilité royale, comme tant d'autres croyances populaires, dont on ne se rend pas compte, résidait mystérieusement dans le cœur de la nation :



elle éclata tout à coup après la tentative. Les confédérés eux-mêmes en furent effrayés : ils se trouvèrent obligés de désavouer toute participation à cet attentat. On commença à s'apitoyer sur le sort du roi ; le roi gagna dans l'affection du pays ; les partis politiques, neutralisés par les étrangers et par le roi, sentirent vaguement le besoin de se rapprocher du trône. On parla de la fusion de tous les partis ; on se promit de travailler d'accord au rétablissement de la Pologne ; on s'apercevait de la faiblesse de la nation ; on voulait la relever, la corriger, surtout l'instruire et la policer.

Le mot d'ordre du temps fut *instruction*. Enseigner et introduire les arts parut alors le moyen le plus sûr de rétablir la splendeur de l'État. Une fois jetés dans cette voie, les Polonais y déployèrent beaucoup d'activité et de force. Les grands seigneurs bâtissaient des palais, des châteaux splendides ; le roi parcourait la ville, faisait aligner les rues, construire des monuments publics. Il appela des architectes, des artistes, les encouragea, les paya grandement. Il fut secondé par les familles puissantes. Un seigneur polonais fit creuser à ses frais, pour une dizaine de millions, un canal réunissant la Szczara au Niemen ; un autre seigneur consacra plusieurs millions à faire lever la carte du pays ; un évêque établit à ses frais la plus riche bibliothèque de l'Europe, après celle de Paris, une bibliothèque de 200,000 ouvrages, et il en fit cadeau à la république ; de nombreuses manufactures furent fondées. S'il eût été possible de sauver la Pologne à l'aide de l'industrie, certes on

eût alors réussi : rien ne manquait ; travail, zèle et talent, tout était employé.

Le roi créait en même temps la classe des hommes de lettres qui n'existait pas encore en Pologne ; il encourageait les écrivains, leur donnait des pensions.

Nous avons déjà parlé de Naruszewicz ; il est bientôt éclipsé par le comte Krasicki, reconnu comme le prince des poètes, représentant beaucoup mieux que Naruszewicz les tendances de son siècle.

Le comte Krasicki était prêtre. En Pologne, comme en France, on se faisait alors prêtre pour avoir une carrière ouverte aux honneurs. Il ne prenait pas au sérieux son caractère sacerdotal ; il avoue même qu'il allait quelquefois chanter avec les chanoines pour avoir ses jetons de présence, qui valaient quelques milliers de francs. Ce seigneur, après avoir voyagé à l'étranger, revint à Varsovie, où il étonna tout le monde par son esprit, et devint le favori de tous les salons ; ses biographes disent naïvement que le roi, ayant reconnu en lui ses grandes qualités d'homme d'esprit, lui confia l'évêché de Warmie, le siège du grand Hosius. Comme littérateur, abstraction faite de ses titres et de ses dignités, il occupe un haut rang dans la littérature slave : c'est, parmi les Slaves, le plus grand homme d'esprit. S'il n'est pas riche d'invention dans ses poèmes comiques, il a du moins une forme et une allure originale. Dans son style, on entend un gazouillement, un ramage, des chansons slaves, notées avec toute la précision de la prose française.

Au temps où il composa, selon la mode d'alors, des poèmes comiques sur les moines, il vivait au château de Sans-Souci, en compagnie de Voltaire. Il s'y inspirait des principes du philosophe français. Krasicki, heureusement pour lui, n'était pas si sérieusement méchant que Voltaire. Petit-Russien de naissance, il avait la verve d'un Cosaque de la Petite-Russie; il y avait en lui quelque chose de méridional et d'italien : c'était un Petit-Russien italianisé.

Un physiologiste français, pour expliquer la différence des caractères, a divisé les hommes en crâniens, abdoméniens et poitrinaires, selon le développement de ces divers organes. On peut dire que Krasicki était le type parfait d'un écrivain abdoménien. Sa gaieté prenait son origine dans la bonne disposition de son abdomen; il était doué d'une gaieté folle, d'un rire inextinguible; plus gai que Boileau, presque aussi spirituel que Voltaire. On eût pu lui demander, avec un critique polonais, si c'était le rôle d'un archevêque de se moquer de ses subordonnés les moines et les prêtres, au lieu de les corriger et de les instruire; s'il était permis à un père de se moquer de ses enfants. Mais c'était la mode et le goût de l'époque.

Krasicki est célèbre comme auteur de satires. Ses imitateurs, plus méchants que lui, n'ont pas sa gaieté, non plus que la grâce des écrivains français. Toutes les fois que les Slaves veulent être méchants, ils deviennent maladroits et gauches.

Je vous ai déjà plus d'une fois fait remarquer que

les Slaves n'excellent pas dans le genre satirique. Je crois que certains genres de poésies, certaines qualités d'esprit ne sont pas de toutes les nations ni de toutes les époques.

Rappelons-nous ce que nous avons dit sur ce que les Slaves appellent *Duch*, c'est à-dire l'âme, l'homme intérieur, l'homme invisible, l'Esprit. Or, l'âme, l'Esprit peut s'incarner dans l'un de ses organes, soit dans l'intelligence, soit dans l'imagination. Chaque homme, et par conséquent chaque race, a des organes particuliers prédominants qui peuvent ainsi attirer et absorber, pour ainsi dire, toute l'âme de l'individu. Le peuple d'Israël, par exemple, n'a jamais agi dans les arts, dans la poésie et dans la politique, que par le génie, par les efforts de cet homme intérieur tout entier, sans le dissiper dans des organes particuliers. Israël n'a pas composé d'ouvrages d'intelligence, ni d'ouvrages d'imagination, calculés et créés pour la vie terrestre. Il n'a pas succombé à la tentation des facultés basses, des facultés purement terrestres, c'est-à-dire, de l'intelligence et de l'imagination.

Les peuples celtiques, au contraire, ont l'intelligence très développée. Les Romains ont remarqué l'extrême facilité avec laquelle les Gaulois celtes appréciaient et saisissaient le côté saillant de chaque chose, le côté pratique, et la promptitude avec laquelle ils en tiraient toutes les conséquences. Cette intelligence, trop développée, agit sur l'imagination, la refroidit et l'arrête. Aussi, chez les peuples celtiques, à côté des créations réellement poétiques

et inspirées, voit-on ces poésies mixtes, où l'intelligence lutté avec l'imagination, comme c'est le cas dans le genre didactique. La satire, la véritable satire, est une création celtique. Elle a pris naissance à Rome, non pas chez les patriciens, qui descendaient, comme on le prétend, des Grecs, mais dans le peuple italique, descendant des Celtes.

Durant tout le moyen âge, pendant que la haute poésie florissait chez les Francs, la satire et la poésie sarcastique continuaient d'être cultivées par la bourgeoisie et par le bas peuple d'origine celtique.

Chez les Slaves, l'instinct divin, le génie, le *Duch* est développé à un degré peut-être plus haut que chez aucun autre peuple : de là vient cette sympathie pour tout ce qui est religieux, profond et élevé, cette préoccupation constante du passé et de l'avenir, cette négligence du présent. Les Slaves ont beaucoup d'imagination, mais ils sont, sous le rapport de l'intelligence, infiniment inférieurs aux peuples germaniques et celtiques. Jamais la masse de la nation slave ne s'ébranlera pour un système philosophique : nous ne voyons dans son histoire aucune grande action qui ait été produite par la pensée.

Les poètes slaves, toutes les fois qu'ils veulent créer des genres pour lesquels il faut une intelligence développée, sont obligés de renier leur nature, et de déraciner en eux-mêmes le principe divin, cette aspiration de l'homme vers les hautes régions de la poésie. Ce genre n'a jamais réussi chez les Slaves, et probablement il n'y réussira jamais.

Cependant il y eut des écrivains qui parvinrent à se dénationaliser complètement à force de singer les étrangers, surtout ceux de la race celtique.

Un de ces hommes monstrueux, et qui occupe cependant une des plus hautes places parmi les poètes polonais, est Stanislas Trembecki, l'écrivain le plus fini, le plus achevé qu'il y eût jamais parmi les Slaves, le moins polonais et en même temps le moins slave.

On sait peu de choses sur la vie de Trembecki. Il fut élevé dans une famille de riches Polonais, voyagea, habita longtemps Paris, où il se fit remarquer parmi la noblesse élégante de ce pays. De retour en Pologne, il s'attacha à la personne de Stanislas-Auguste.

Cet homme, d'une force prodigieuse d'esprit, d'une facilité étonnante pour s'appropriier tous les genres connus, connaissait la littérature latine dans la perfection. Il écrivait bien le français, et il possédait à fond la littérature slave. Comme poète, dans la vie, dans le monde, il ne voyait autre chose que des sujets de poèmes. On peut dire qu'il n'a envisagé le monde que comme matière à poèmes. Il admirait beaucoup d'hommes et beaucoup de choses, et n'aima rien.

Il était admirateur de la cour de Louis XV, de la France, de la noblesse de France, de la manière dont on vivait à Paris, et de l'esprit révolutionnaire qui devait changer tout cela. Il était admirateur passionné de Voltaire et des jésuites; il a écrit une

élogie touchante sur la chute de cet ordre. Il admirait la vieille constitution de Pologne, de même que les projets des réformateurs. Il admirait son roi, dans la personne de qui il croyait voir l'empereur Auguste. Son rêve favori était toujours de trouver quelque Auguste, et de vivre auprès de lui en Horace ou en Virgile. Mais, par-dessus tout, il admirait l'impératrice Catherine. Il était enchanté de retrouver à sa cour l'élégance, la richesse, la puissance, tout ce que possédait Versailles, et en même temps tout ce que pouvaient lui offrir les pays slaves, de poétique, d'original, de fort et même de sauvage. Quelques écrivains ont dit que Trembecki devait compter parmi les écrivains nationaux russes : en effet, il les surpasse tous en esprit et en grâce lorsqu'il flatte l'impératrice Catherine.

Cet homme bizarre étonne le lecteur, mais il ne l'élève pas ; il le laisse froid. Ses ouvrages resteront comme un monument d'art inimitable ; Trembecki n'a fondé aucune école et ne produira pas d'imitateurs : lui-même imitait les Grecs et les Latins.

Ce qu'on admire chez les Grecs, leur grâce et la proportion exquise de leur forme, vient précisément de leur défaut d'âme. La grâce grecque, la perfection des formes grecques, ce qu'on appelle l'art classique, date de l'époque de la décadence de la Grèce. Lorsque ce souffle qui animait encore les poètes anciens se fut éteint, on parvint à enfermer, comme disent les gens du métier, l'infini dans le fini, perfection qui caractérise éminemment l'art grec. On

ne cherchait plus rien au-delà de la terre ; et on devint parfait dans la partie terrestre de l'art.

Trembecki est un Grec du temps de Périclès ou un Latin du temps d'Auguste. Les Slaves peuvent avoir l'idée du style des anciens en lisant ses ouvrages.

Tel était le plus grand poète du règne de Stanislas-Auguste. Nous réservons pour un autre temps l'examen des ouvrages de Karpinski et de Niemcewicz, qui préludent déjà à une autre époque.

Pendant que la poésie se bornait ainsi à amuser la royauté, la cour et les riches seigneurs, on pensait aussi à réorganiser l'enseignement public.

La chute des jésuites coïncide avec le premier démembrement de la Pologne. Les grandes richesses de cet ordre servirent à fonder des écoles dans toute la république. L'*Université*, cette création que l'on admire en France, où elle existe unique dans son genre, ce gouvernement des écoles, fut alors fondé en Pologne (1773). La commission chargée d'organiser l'enseignement publia un statut basé sur des idées très libérales. Dans toute la république, s'ouvrirent des écoles, des collèges, des académies pour toutes les classes ; on donnait l'instruction partout et gratuitement. On accorda de grands privilèges à la jeunesse des écoles ; enfin on chercha tous les moyens de l'encourager.

Mais tout cet édifice universitaire ne reposait sur aucune base morale, sur aucun dogme commun. On faisait venir de l'étranger des livres qui devaient servir de guides à la jeunesse. Ces livres, composés



par des philosophes encyclopédistes, formaient un singulier contraste avec l'enseignement religieux, que l'on continuait à confier au clergé. Les systèmes de la logique et des sciences exactes qu'on enseignait dans ces écoles étaient conçus sous le point de vue matérialiste; l'histoire universelle, composée par des républicains, n'était qu'un extrait des livres anciens, un abrégé des historiens étrangers, entremêlé des maximes républicaines qui ne respiraient que la haine de la royauté et de tout pouvoir; et, à côté de tout cela, on enseignait et on proclamait hautement que le pouvoir royal héréditaire était le seul salut de la république.

Pendant vingt ans, on élevait ainsi une jeunesse qui, plus tard, devait nécessairement arriver dans le monde avec des idées confuses, et qui cependant était destinée à s'emparer du gouvernement et à commencer la réorganisation de la Pologne. C'est de cette jeunesse que se composait en majorité l'assemblée connue sous le nom de la *grande diète*.

On ne parlait à Varsovie que de grands seigneurs qui auraient apporté de leurs voyages des secrets scientifiques propres à sauver les restes de la Pologne. Ces seigneurs arrivaient avec des ballots de livres de Mably, de Rousseau, de Montesquieu; et ils disaient partout qu'il suffisait d'avoir étudié ces livres pour reconstruire la république; que la constitution une fois basée sur des idées profondes et vraies deviendrait inébranlable et donnerait un jour aux Polonais les moyens de reconquérir la puissance politique et matérielle. Cette opinion s'infiltra

peu à peu dans les esprits, et il se forma, vers la fin de cette époque, une croyance commune, que la Pologne ne devait plus s'occuper que de sa reconstruction intérieure; qu'elle devait tout chercher en elle-même; qu'elle devait creuser dans sa pensée nationale. Les plus grands patriotes de tous les partis finirent par accepter ce plan. Le roi, les Czartoryski, les anciens débris de la Confédération de Bar, tout ce qu'il y avait d'instruit dans le pays, se réunirent dans le but de trouver, dans les idées, ce moyen de salut que l'on avait en vain cherché dans l'action.

Avant d'entamer ce sujet, nous ferons une remarque capitale. En acceptant l'ordre des choses établi, en cessant de réclamer contre le partage, on légitimait le premier démembrement de la Pologne; on oubliait les provinces détachées de la république. On commettait un crime de lèse-majesté nationale.

Il y a toujours danger à admettre en politique les idées des étrangers: chaque nation est basée sur des lois constitutives particulières. Les nations qui se sont élevées par les conquêtes peuvent sans danger perdre une partie de leur territoire sans rien perdre de leur force morale. Mais la Pologne, qui n'avait fait aucune conquête; qui s'était formée par la réunion volontaire de plusieurs provinces au corps de la république; qui était liée avec ces provinces par un serment d'aide et de protection, par un partage égal de droits et de charges, puisque les représentants de ces provinces avaient même le droit de *veto*, c'est-à-dire le droit d'arrêter la marche de la république; de quel droit pouvait-elle rompre ce contrat synal-

- lagmatique? de quel droit pouvait-elle chasser les députés des provinces russiennes ou prussiennes, qui, sans avoir jamais été conquises, avaient fait un pacte avec la république? La masse de la nation sentait profondément cette vérité : elle échappait à tous les politiques ; ils ne trouvaient rien sur ce sujet dans les livres français et anglais qu'ils ne cessaient de consulter.

La Pologne, en abandonnant une seule de ses provinces, reniait la loi sur laquelle était fondée son existence. On n'avait pas sans doute le droit d'exiger des Polonais des efforts qui surpassassent leurs moyens ; il ne leur était peut-être pas possible de défendre ces provinces : c'est une autre question. Mais il ne leur était pas permis d'accepter le démembrement du pays comme légitime, sans manquer à la loi organique de leur nation.

La Pologne perdit, plus d'une fois, plusieurs de ses provinces ; mais jamais jusqu'alors aucun traité n'en légitima l'abandon ; on se contentait de prolonger les armistices jusqu'au moment où on se sentait assez fort pour recommencer la guerre. Une seule fois, le roi Jean, dans un mauvais moment de sa politique, signa un traité qui abandonnait une ville à la Russie : la diète refusa de ratifier ce traité. On conserva, dans le sein du sénat et dans l'assemblée des nonces, des fauteuils pour les sénateurs et les nonces de pays conquis par l'étranger et détachés de la Pologne, afin de représenter, au sein de la diète, l'unité de la république.

Pour faire comprendre cette théorie de l'unité na-

tionale de la Pologne, nous l'avons plus d'une fois comparé à celle qui régit l'Église catholique.

Le pape a été obligé d'abandonner plusieurs églises aux infidèles et aux hérétiques ; il nomme néanmoins des évêques pour ces provinces. Or, si le pape accordait jamais à un prince infidèle le droit légitime de nommer et de sacrer des évêques, il renierait son caractère de pape, il cesserait dès ce moment d'être le chef de l'Église catholique.

Toute la classe civilisée de la Pologne, sans aucune exception de parti, a été complice de cet acte.

## CINQUANTE-HUITIÈME LEÇON.

---

La littérature , du temps de Catherine et de Stanislas-Auguste , sauve les classes civilisées en Russie et en Pologne. — Comment les mœurs et les langues étrangères se sont introduites dans les classes supérieures des pays slaves. — La civilisation et la barbarie. — Réforme politique de la Pologne. — La grande assemblée nationale ou la grande diète. — Hérité du trône; seconde violation de la loi constitutive de la république. — Constitution du 3 mai; son idée de rendre égaux tous les membres de la république. — La Prusse, la Russie, l'Autriche se coalisent contre la Pologne. — Lien mystérieux qui unit la France et la Pologne. — Récapitulation de l'histoire symbolique de l'ancienne Pologne.

---

Mardi, 15 mars 1842.

MESSIEURS ,

La littérature, du temps de Catherine et de Stanislas-Auguste, a rendu un grand service à une classe nombreuse de la société slave, c'est-à-dire à la seigneurie polonaise et aux hommes élevés dans la hiérarchie sociale parmi les Russes. C'est la littérature qui a empêché la destruction inévitable de ces classes.

Les hautes classes russes et polonaises formaient une caste à part. Dans l'histoire politique et littéraire des autres nations, on ne trouve rien de semblable. Nulle part il n'y eut une telle séparation entre le peuple et les classes civilisées. Après les conquêtes et les invasions successives des peuples nomades et des peuples guerriers qui ont tant de fois ravagé les pays slaves, ces populations restèrent encore exposées aux envahissements des systèmes et des langues étrangères. Tout ce qui apprenait, tout ce qui méditait, tout ce qui pensait, tout ce qui exerçait son intelligence parmi les Slaves, devint étranger. La classe civilisée finit même par parler une langue étrangère, une langue différente de celle du peuple.

On a accusé la langue française et la langue allemande d'avoir ainsi dénationalisé la classe noble slave; on a publié une foule de livres sur ce sujet, et même des comédies, des pièces de théâtre, où on tourne ce travers en ridicule. Mais c'est une manière superficielle d'envisager la question. Le mal ne vient pas de la langue étrangère; il se produisait déjà sans la parole, sans la langue étrangère; le mal vient de l'éducation.

On n'apprend pas une langue, on se l'inocule : l'enseignement d'une langue a besoin d'un appui, d'une force vivante, d'une voix, d'un geste ou d'un exemple. Les nations ne se corrompent pas par les livres, mais par les exemples vivants des hommes. Les hommes qui arrivaient de la France ou de l'Allemagne, et qui s'emparaient de l'éducation, dénationalisaient la no-

blesse, non par leurs paroles, mais par leur manière d'enseigner. Un instituteur allemand qui, s'adressant à son élève, débutait par des définitions; qui de ces définitions tirait des conclusions, en employant les procédés de la philosophie rationnelle des Allemands; agissait comme un excitant sur l'intelligence de ce jeune homme, attirait toutes ses forces vers l'intelligence, la développait aux dépens de l'âme; il rendait cet homme entièrement Allemand. De cette manière, l'esprit slave allemanisé avait nécessairement besoin des expressions allemandes; il lui fallait la langue allemande; la langue du pays ne lui suffisait plus. Un instituteur français, qui donnait des leçons à son élève, tout en plaisantant; qui exerçait son esprit à saisir les ridicules; excitait, par là même, son intelligence à saisir de petites combinaisons de mots, à jouer avec des phrases, à regarder dans chaque chose le côté extérieur, à se livrer à tout ce qui constitue l'*esprit* proprement dit. Le jeune homme ainsi élevé devenait intérieurement Français; il avait besoin d'une langue étrangère; il ne trouvait rien dans sa langue nationale qui pût servir alors son intelligence. De cette manière, les Russes et les Polonais, sans s'en douter, devenaient Allemands ou Français.

Un paysan ne pouvait plus se faire entendre par son seigneur; ils ne se comprenaient plus; en regardant la même chose, ils avaient chacun une manière toute différente de la voir, de la saisir, de l'expliquer. C'est ainsi que toute la classe civilisée, chez les Bohèmes (phénomène unique dans l'histoire), est

devenue allemande; elle ne connaît plus même sa langue.

Les Polonais et les Russes, tout en parlant leur langue nationale, n'étaient pas moins étrangers chez eux que les nobles allemanisés de la Bohême. Certainement cet état de choses aurait fini par quelque épouvantable catastrophe. Il y avait plus de différence entre un noble russe et un paysan de ce pays, qu'il n'y en a jamais eu, en France, entre un baron de l'ancien régime et un roturier, un paysan.

Un des écrivains les plus célèbres et les plus profonds de la Pologne, Jean Potocki, avait pressenti alors les dangers de cette situation; il disait qu'une catastrophe épouvantable menaçait les pays slaves, et qu'une fois la révolution commencée dans le Nord, elle devrait finir par la destruction de tout ce qu'il y avait de civilisé; que ces pays retomberaient dans la barbarie.

Mais qu'est-ce que le comte Potocki et les autres écrivains de cette époque comprenaient par les mots civilisation et barbarie? Où voyaient-ils la civilisation? où voyaient-ils la barbarie? Un paysan polonais qui souffrait la misère, toujours prêt à marcher pour défendre son pays, fidèle à sa religion et à ses coutumes nationales, était-il barbare à côté, par exemple, d'un prince Poninski, homme de beaucoup d'esprit, parfaitement bien élevé, mais qui vendait son pays à la Russie, s'enrichissait de l'argent russe et gaspillait sa fortune en folles dépenses? Ce paysan était-il plus barbare que le comte Gurowski, par



exemple, qui, longtemps bouffon attitré de la cour du grand-duc Pierre, et plus tard proposé par l'ambassadeur russe au roi Stanislas-Auguste comme candidat au siège archi-épiscopal de Gnésen, avouait publiquement, en pleine diète, et avec un cynisme incroyable, qu'il était vendu à la Russie? D'un autre côté, un paysan russe qui, après avoir fait un signe de croix, marchait sur les canons turcs, tombait dans les fossés d'Ismailow et d'Otchakow, faisant de son corps un pont pour les camarades qui le suivaient; ce soldat obéissant à son souverain et remplissant les préceptes de la religion tels qu'on les lui avait enseignés, était-il barbare à côté, par exemple, d'un Potemkin qui, suivant son biographe allemand, son grand admirateur, dépensait 5 à 6 millions de francs par an pour sa cuisine, faisait venir à grands frais des pâtisseries de Paris, et construire des palais dans les steppes de la Crimée pour y passer un seul mois? à côté d'un Orloff dont toute la vie fut un tissu de crimes épouvantables?

Il faut que je vous raconte une anecdote qui seule caractérise ce siècle et ce qu'on appelait alors la civilisation chez les Slaves.

Il y avait une princesse nommée Tarakanof, fille naturelle de l'impératrice Élisabeth, qui vivait retirée en Italie. Catherine, craignant des prétentions au trône, de la part de cette princesse qui descendait en ligne directe de Pierre le Grand, voulait à tout prix s'en débarrasser. Or qui chargea-t-elle de ce soin? Son favori, un des plus grands seigneurs de la Russie, le comte Orloff. Ce seigneur feint d'être disgracié par sa souveraine; il

se rend en Toscane ; il éblouit par son luxe les Italiens ; il fait la cour à cette pauvre princesse Tarkanof, joue la passion et après plusieurs mois de poursuites, il lui demande sa main, trompant ainsi tout le monde avec un art infernal. Enfin il invita la princesse à une fête qu'il donnait sur un vaisseau dans le port de Livourne. A peine eut-elle mis le pied sur le pont, qu'on coupa le câble et que le navire prit le large. On n'a jamais su ce qu'était devenue cette princesse. On dit qu'Orloff a eu l'épouvantable bassesse de donner un soufflet à cette malheureuse, au moment où le vaisseau quittait le port.

Je ne connais pas de crime plus horrible dans l'histoire moderne : et cependant, ni le prince de Toscane, ni les souverains d'Italie, ni l'empereur, qui était souverain de ces États, n'ont jamais réclamé contre une telle perfidie commise sur le territoire italien.

Il est évident que la noblesse slave, du sein de laquelle sortaient des individus d'une telle immoralité, aurait fini par être détruite par le peuple, qui conservait toujours le fond de ses antiques traditions. Il eût été utile pour le peuple slave qu'elle eût disparu, mais il lui est encore plus salutaire de la conserver. Ce sont les littérateurs de cette époque qui ont sauvé la noblesse en lui fournissant des ouvrages où, tout en rencontrant des idées françaises et allemandes, des systèmes étrangers, elle trouvait aussi quelques éléments de la littérature nationale ; elle apprenait, il est vrai, superficiellement la langue.

mais du moins elle ne l'oubliait pas. Les nobles avaient toujours ainsi une porte ouverte vers le passé de leur nation ; ils restaient liés au peuple, et n'étaient pas aussi étrangers à leur pays que les nobles allemanisés de la Bohême.

Tels étaient les éléments dont se composait alors la classe civilisée. On peut déjà prévoir quelle marche les représentants de cette classe suivront dans le but de réorganiser la Pologne ; quelle influence ils exerceront sur les travaux de l'assemblée, qu'on appellera la *grande diète*.

Les esprits étaient mûrs pour une réforme ; toute la classe civilisée la désirait. Ainsi, dès 1788, une diète ordinaire se laissait peu à peu entraîner à réformer la république tout entière : elle avait commencé par modifier certaines lois, certains articles, et elle avait fini par mettre en question les lois fondamentales de la république.

L'histoire de la grande diète est celle de l'esprit national, qui peu à peu se dégage de la tradition et finit par douter de lui-même. La diète partait du célèbre axiome de Descartes et des philosophes modernes, qui débutaient par se demander *s'ils existent et pourquoi ils existent* : elle désavouait ainsi l'histoire entière de la Pologne, dont le passé lui imposait la charge de travailler pour son avenir ; elle se regardait comme pouvant disposer à son gré de cet avenir.

Après avoir voté plusieurs lois, qu'elle fut plus tard obligée de rapporter, elle s'aperçut de la difficulté de son entreprise ; elle voulut alors séparer ce

qu'il y avait d'accessoire de ce qu'elle croyait être essentiel. De même que les sectes qui se sont détachées de l'Église de Rome ont voulu souvent établir entre elles quelques dogmes communs et n'ont jamais réussi à en établir un seul ; ainsi la diète, séparée de l'histoire de son pays, après un travail inutile ne savait plus lesquelles des institutions nationales étaient fondamentales et lesquelles pouvaient être modifiées.

Cette diète préluait à toutes les assemblées constituantes de l'Occident. Comme on connaît en général l'histoire de toutes ces assemblées, je ne vous raconterai pas en détail les travaux importants de celle-ci, la première qui eut l'idée de reconstituer la nation, de créer une constitution.

Il n'y a rien maintenant de plus facile que de composer une constitution ; on en a tant d'échantillons ! Mais à cette époque, c'était une chose nouvelle. Jusqu'alors le mot constitution signifiait tout simplement un article de loi, ce qu'on appelle aujourd'hui un règlement. Personne n'avait l'idée de composer une charte, une constitution qui dût comprendre le passé, l'avenir, expliquer le but d'existence et prescrire la marche d'une nation. La Pologne a osé, la première, tenter cet essai malheureux.

La première loi fondamentale que l'on discuta longtemps fut celle de l'hérédité. On voulait l'expliquer rationnellement. On trouvait l'élection absurde ; tous les autres pays étaient gouvernés par des familles héréditaires. On ne soupçonnait pas le lien mystérieux qu'il y avait entre l'élection et l'exis-

tence de la nation ; on ne voyait pas que la succession était régie par des lois différentes dans les différents pays de la chrétienté. Ce n'est que plus tard qu'on s'aperçut qu'une loi providentielle présidait à tous ces règlements si différents.

Chez les Francs, par exemple, la loi salique excluait les femmes du trône, ainsi que de la succession. Maintenant, il est facile de voir les résultats favorables de l'observation de cette loi. Dans un pays composé de plusieurs principautés féodales réunies sous un même chef, ce chef, ayant déjà une puissance territoriale établie, et n'étant pas obligé de morceler son pays pour doter les femmes, était dans la meilleure condition pour conserver l'unité de son territoire, tout en pouvant l'étendre par des mariages ou des conquêtes. En Espagne, au contraire, les femmes pouvaient succéder. Cette loi de succession est même appelée la loi castillane par excellence. Très souvent on a voulu changer cette loi ; le peuple l'a toujours maintenue. L'Espagne, composée de plusieurs royaumes tout à fait indépendants, ne pouvait être autrement réunie que par les mariages : tout le monde sait que le mariage entre Isabelle et Ferdinand constitua l'unité de l'Espagne. De sorte que ces deux lois, si contraires, ont eu des résultats également salutaires pour la France et pour l'Espagne.

On peut démontrer également que la loi d'élection a constitué le territoire de la Pologne. Si les Polonais n'avaient pas eu le droit de se séparer de la famille de Piast, qui gouvernait le duché de Masovie, ils n'auraient jamais acquis les territoires immenses

de la Lithuanie et les terres russiennes. Si la Pologne n'avait eu à donner à ses voisins que les bienfaits de l'ordre et de la paix, comment aurait-elle acquis les terres prussiennes, les plus riches et les plus civilisées du nord, qui appartenaient à l'ordre Teutonique, dont on admirait le gouvernement habile et la puissante administration? La Pologne a acquis ces pays en leur accordant un droit si respecté, si envié alors, celui de choisir leur roi.

Une des plus grandes causes de la révolte des Cosaques fut le refus des Polonais de leur permettre de donner leur vote pour l'élection du roi.

Il est maintenant facile de faire toutes ces remarques. Mais dans les temps dont nous parlons, tout le monde avait foi dans les théories : on ne voulut pas consulter l'histoire nationale ; on n'eut pas la naïveté de croire tout simplement à la vieille sagesse historique du peuple ; on cessa de croire que la Providence, en constituant les nations, dont chacune doit remplir sa mission, fixe en même temps certaines lois organiques, certaines constitutions auxquelles on ne touche pas sans blesser à mort la nation elle-même. Il est étonnant qu'un des plus grands écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui a fait tant de théories hardies sur l'état social, Jean-Jacques Rousseau, ait entrevu cette vérité, et qu'il ait conjuré les Polonais de ne pas toucher à leur vieille constitution, d'en respecter, autant que possible, non seulement les lois et les règlements, mais même les préjugés (c'est son mot), parce que ces lois, ces règlements et ces préjugés faisaient alors le caractère particulier de la Pologne.

Pour ne pas fatiguer votre attention, je ne discuterai pas, pour le moment, tous les changements qu'on tenta d'introduire dans la constitution.

Nous avons examiné déjà deux points principaux : d'abord l'idée ancienne du territoire, que la diète a violée en acceptant le premier partage; c'est avec la même légèreté et la même inconséquence que l'on a osé contredire l'histoire du pays en violant le droit d'élection. Nous parlerons dans la suite de certaines questions sociales et religieuses qui tiennent déjà à une époque postérieure.

Enfin, après de longs débats, la diète se sépara, laissant, comme fruit de ses travaux, une charte connue sous le nom de *constitution du 3 mai*. Tout y est défini : le pouvoir royal, le pouvoir législatif, le pouvoir judiciaire, les rapports entre ces pouvoirs. Il y apparaît seulement une idée féconde; et encore elle n'était pas nouvelle; on l'avait retrouvée dans le trésor des anciennes idées polonaises : l'idée de rendre les membres de la république égaux, de leur donner les moyens de parvenir un jour à l'égalité. La caste noble, dès le xvii<sup>e</sup> siècle, devenait de plus en plus exclusive. On s'était aperçu de ce danger; la diète, sans se laisser entraîner par les raisonnements du xviii<sup>e</sup> siècle, sans vouloir niveler les classes, avait voulu, au contraire, anoblir la bourgeoisie et les paysans. La constitution du 3 mai donnait au roi, aux grands généraux et même à la noblesse des facilités extrêmes d'anoblir la bourgeoisie; et, d'après des calculs exacts, il était à prévoir que tous les Polonais deviendraient nobles au bout d'un demi-

siècle, c'est-à-dire que tous les membres de la république auraient les mêmes droits et les mêmes privilèges. Cette idée n'était tirée d'aucune théorie philosophique du xviii<sup>e</sup> siècle.

Mais on oubliait une chose pendant que l'on discutait et que l'on élaborait la constitution : on oubliait que la Pologne faisait partie de l'Europe. Sans avoir formulé la non-intervention, la Pologne voulait l'établir. Elle voulait se réorganiser, sans prévoir que la Russie, la Prusse et l'Autriche, ayant les yeux ouverts sur tout ce qui se passait, ne manqueraient pas d'arrêter ses mouvements.

A peine la constitution fut-elle votée, que le roi de Prusse, qui était alors l'allié de la Pologne, qui avait conclu avec elle un traité solennel, qui protégeait la diète, et en appelait dans chaque dépêche à sa loyauté personnelle, à son honnêteté et à ses sentiments religieux, changea tout à coup de langage, et, en désavouant ce traité, se concerta avec la Russie pour renverser la constitution et partager la Pologne.

La Russie, jusqu'alors spectatrice des événements qui se passaient en Pologne, traite, tout d'un coup, avec la Prusse et l'Autriche pour tomber sur la république et l'écraser : déjà un événement immense l'éclairait sur le but et les tendances des réformes polonaises.

La Révolution française était en pleine marche, elle menaçait l'Europe; et les puissances étrangères, pour combattre la révolution française, devaient d'abord écraser la Pologne. Cette fois encore l'histoire de la Pologne et l'histoire de la France se trou-



vent réunies par un lien mystérieux; les triomphes et les désastres de ces deux nations doivent être toujours communs. Nous tâcherons plus tard de formuler cette idée en la reprenant depuis le commencement de l'histoire de Pologne.

La Russie, la Prusse et l'Autriche attaquent les Polonais désarmés. Le roi, qui jusqu'alors avait agi de concert avec la diète, effrayé des dangers dont la Pologne était menacée, se sépare de l'assemblée et souscrit aux conditions que lui impose la Russie. La Pologne est de nouveau démembrée. La nation, abandonnant toutes les théories, tous les systèmes, en appelle aux sentiments généreux, à l'instinct national; et alors éclate la révolution dont le général Thadée Kosciuszko a été le représentant. On connaît l'histoire de cette guerre, qui a fini par la bataille de Macieiwice, où Kosciuszko fut fait prisonnier.

Pour la dernière fois, je vous rappellerai l'histoire symbolique et mythique de l'ancienne Pologne.

Je vous ai déjà plus d'une fois parlé de cette histoire. Cette histoire symbolique est le vrai type de toutes les époques suivantes; elle se reproduit dans chacune de ces époques quoique dans des proportions de plus en plus larges, de plus en plus élevées. De même que l'enfance d'un grand homme fait déjà deviner sa jeunesse, que sa jeunesse est le développement de son enfance, et que sa vieillesse rappelle encore les époques précédentes de sa vie, ainsi, dans chaque nation, la première page mythique de son histoire se retrouve au fond des grandes phases de son existence.

Dans l'histoire mythique de la Pologne apparaissent d'abord les guerriers Lechs qui parcourent le pays depuis la mer Noire jusqu'à la mer Baltique, et choisissent leurs chefs aux courses à cheval : c'est une nation de cavaliers qui a un roi et une capitale, mais qui n'a pas de territoire fixe.

Ce peuple cavalier, cette dynastie guerrière se dégrade peu à peu, et disparaît ; alors le pays tombe dans une espèce de chaos, connu dans l'histoire sous le nom de *règne des douze woiéwodes* (palatins). Après ces douze palatins, une femme, la reine Wanda, se suicide pour ne pas épouser un Allemand, dont elle était pourtant amoureuse. Plus tard, surgit une nouvelle dynastie, moins forte que celle des anciens chevaliers Lechs ; elle se dégrade ; et le dernier roi de cette dynastie passe pour avoir été faible, dissolu, sans caractère et sans moralité. Ce roi célèbre, que le peuple connaît sous le nom de Popiel, ayant empoisonné son oncle, et trahi ses parents, meurt enfin mangé par les rats. La dynastie disparaît, il n'y a plus de roi. Alors les anges descendent et appellent au trône un paysan slave polonais, Piast. Dans la dynastie de Piast, l'histoire primitive des Lechs se reproduit exactement. Après les Boleslas, les Wladislas, ces grands rois qui rappellent les premiers Lechs, la dynastie faiblit ; et arrive l'époque des désordres, que l'on connaît sous le nom de la *Pologne divisée* : c'est le *règne des douze woiéwodes*. Vous voyez plus tard une fille héroïque, Hedwige, repousser un Allemand qu'elle aime, et se sacrifier pour son pays. Après quoi vient une série de rois qui

ressemblent à ceux connus sous le nom de Leszek et de Popiel, et dont le dernier, Stanislas-Auguste, après avoir trahi sa famille, mourut misérablement.

Maintenant que les rationalistes nous expliquent, s'ils le peuvent, certaines coïncidences mystérieuses ? Pourquoi, par exemple, l'ancêtre de la famille Poniatowski, qui était un pauvre gentilhomme, avait-il pris pour ses armes les mêmes insignes que l'histoire dit avoir été portés par le roi Lech ? Pourquoi Kosciuszko rappelle-t-il d'une manière aussi extraordinaire l'histoire du roi Piast ? Elevé au pouvoir par le peuple, Kosciuszko, vêtu d'une casaque de paysan, vit entouré de paysans, en a toute la simplicité ; dictateur de la république, il se refuse un verre d'un vin qui lui paraît trop cher. Voici l'anecdote.

Le dictateur aimait une certaine espèce de vin de Bourgogne. Le prince Oginski, son aide-de-camp, s'étonnait de ne pas voir ce vin à sa table ; Kosciuszko répondit qu'il était permis d'en boire, au prince Oginski qui était immensément riche ; mais quant à lui, dictateur, comme il devait payer ce vin avec l'argent de la république, il était obligé de se le refuser.

Un jour, le poète Trembecki, chambellan du roi, venant visiter en carrosse le dictateur, le trouva occupé à souffler le feu dans sa cuisine.

Le nom même de Kosciuszko fut celui de l'antique famille des Piast. On sait que le chef de cette famille s'appelait Choscisko ou Koscisko ou Kosciszko, ce qui veut dire l'os. Le nom polonais Piast dérive du verbe *piastowac* (porter sur le sein, serrer contre

la poitrine). Je ne veux pas chercher d'autres rapports plus extraordinaires. On pourrait m'accuser d'en avoir cherché qui n'existent pas. Pourtant ceux qui connaissent la nature de la langue slave trouveront que l'étymologie que je donne est bien fondée en philologie et justifiée par la nature de la langue. M. Szafarzyk, célèbre érudit bohême, a fait la même observation.

Citons aux rationalistes ce vers de Shakespeare :  
« Il y a beaucoup de choses sur la terre et dans le ciel dont les philosophes ne se doutent pas. » Ajoutons qu'il y en a autant dans l'histoire.

## CINQUANTE-NEUVIÈME LEÇON.

---

Esquisse de l'histoire russe : l'autocratie est l'idée génératrice de l'empire de Russie. — Caractère de la race finnoise. — Qu'est-ce que l'Europe pourra opposer à la puissance des czars ? — D'où faut-il attendre la force pour vaincre l'esprit russe ? — L'idée de la Pologne peut-elle de nouveau s'incarner ? — Coup d'œil sur le continent slave. — Aperçu des changements qu'y a produits la civilisation matérielle. — Comparaison de la force de l'esprit à celle de la vapeur.

---

Vendredi 8 avril 1842.

**MESSIEURS,**

Il nous reste maintenant à examiner quelques ouvrages de transition pour arriver à la littérature moderne : nous finirons notre cours par un examen de questions philosophiques et morales, sous le point de vue slave.

J'ai terminé la dernière séance par un exposé rapide de l'histoire de Pologne ; j'ai tâché d'enfermer cette histoire dans le cadre étroit de l'histoire mythique et de la réduire à quelques figures principales. Il me

reste maintenant à faire le même travail pour l'histoire de la Russie. C'est encore plus facile. Cette histoire peut se résumer en une seule personne.

La Russie n'a pas d'histoire mythique. Les idées qui animent et qui font mouvoir l'empire russe moderne se réduisent à une seule; il suffit de connaître la nature de la souveraineté russe, l'idée qui donne la vie à cette souveraineté, pour comprendre l'histoire de la Russie moderne, pour expliquer tout ce qui s'est fait en Russie, et même pour jeter quelque lumière sur ce qu'il y a d'étrange dans les rapports internationaux du gouvernement russe et des gouvernements des autres pays.

Déjà des rois de Pologne du *xvi<sup>e</sup>* siècle avaient deviné les dangers d'une puissance qui se dressait, devant les empires et les royautes européennes, avec une mission dont on ne pouvait pas alors pénétrer le mystère. Plus tard, quelques écrivains étrangers furent frappés d'un sentiment vague de terreur en examinant ce gouvernement. En effet, l'idée fondamentale de la souveraineté russe est essentiellement différente de celles sur lesquelles sont basées les royautes européennes.

Les empereurs d'Allemagne, les rois de l'Europe, toutes les fois qu'ils discutaient les droits de leur souveraineté, en appelaient toujours à quelque institution, à quelque pacte; ils observaient même certaines formes qui sont censées consacrer leurs droits. Vous savez que Charlemagne et ses descendants allaient à Rome se faire sacrer, et, seulement de ce moment solennel, ils s'attribuaient le droit de régner.

Ailleurs, les partis politiques en appelaient aux droits que les souverains sont censés tenir du vœu populaire. Mais la puissance du souverain russe s'élève au-dessus de toutes ces formes, de toutes ces considérations. Il ne gouverne pas en vertu du droit qui lui a été conféré par le sacre ; il ne règne pas en vertu de son titre d'empereur ; le sacre, les titres, même les droits légitimes de succession au trône n'entrent pour rien, absolument pour rien, dans le poids de son autorité souveraine. En voici des exemples :

Iwan le Terrible, fils de Wasili, s'avisa un jour de donner le titre de grand-duc de Moskou à l'un de ses favoris ; il lui conféra, en toutes formes, la souveraineté et lui abandonna le gouvernement de Moskou. Quant à lui, il restait tout simplement Iwan Wasilowicz, et habitait une petite maison de campagne près de Moskou. Mais d'un seul coup de main, d'un signe, il pouvait briser sa créature, ce fantôme de grand-duc. Pierre le Grand, avant d'entreprendre son voyage en Europe, Pierre, encore grand-duc seulement, confia à son lieutenant Ramadanowski le titre de César.

Ainsi Pierre, grand-duc, créait des César : cela est tout naturel dans l'idée que le peuple russe se fait de son souverain. Le peuple connaît à peine le titre d'empereur. Un paysan, un soldat russe n'emploie presque jamais ce titre pour désigner son souverain : on ne s'en sert que dans les occasions officielles ; mais dans la conversation, dans le langage familier, on l'appelle seulement *Gasudar*, c'est-à-dire le *grand-juge*. C'est en vertu de ce titre qu'il gouverne la Russie.

Même encore de nos jours, lorsqu'un Russe parle de son souverain avec l'âme émue, lorsqu'il est effrayé à sa vue, ou transporté d'amour pour sa personne, il l'appelle tout simplement Nicolas Pawlowicz, c'est à dire Nicolas, fils de Paul.

Ainsi le sacre, le titre, les constitutions, sont des formes dont se revêt, à sa volonté, la personne du souverain, des formes qu'elle peut abandonner si elle le juge à propos. De là vient que les monarques russes n'ont traité d'égal à égal avec aucun monarque européen. Au fond de leur âme, ils se sentent supérieurs à tous les monarques. Ils n'ont pas formulé cette maxime; elle n'est nulle part écrite. Dans les rapports diplomatiques, on se trompe des deux côtés; mais d'un côté il y a je ne sais quelle déférence mal dissimulée, et de l'autre je ne sais quel sentiment mystérieux de supériorité.

Vous connaissez le testament de Pierre le Grand. Comment aurait-il pu prétendre à renverser toutes les monarchies s'il croyait leurs droits bien établis? C'est une preuve qu'intérieurement il ne les a jamais admis.

Pendant la dernière guerre contre l'empereur Napoléon, un général autrichien commandait les troupes coalisées; les Anglais faisaient les frais de la guerre; et assurément c'est à la coopération des Anglais qu'est due la victoire; et cependant l'instinct populaire de l'Europe entière n'a cessé d'attribuer cette victoire à l'empereur Alexandre: c'est lui qui, moralement, primait les coalisés; c'est lui qui leur donnait la force morale, la force immatérielle; les Anglais ne ser-



vaient que de moyen pour remporter cette victoire.

Cette considération vous expliquera aussi la facilité avec laquelle la Russie a plus d'une fois rompu les traités; intérieurement, elle ne les considérait jamais comme obligatoires à sa conscience. Ce pouvoir se trouve, vis-à-vis de l'Europe, dans la même position où se trouvait Rome vis-à-vis des républiques et des royautés européennes et asiatiques. Rome a-t-elle jamais admis sérieusement la légitimité d'aucun roi, d'aucune république, d'aucun gouvernement? Pour les Romains, il n'y avait de ville que Rome, *Urbs*, la ville par excellence; il n'y avait pas de république que la leur, pas d'armées que leurs légions. Les Romains traitaient avec plusieurs puissances, s'alliaient parfois avec elles, mais jamais d'égal à égal; jamais un gouvernement étranger, despotique ou républicain, quelque puissant qu'il fût, n'avait, à leurs yeux, des droits à la souveraineté, comparables à ceux du peuple romain; jamais un consul ou un tribun romain n'a traité un chef militaire de ses ennemis comme son égal en dignité. D'après les mêmes idées, le peuple russe serait très scandalisé si son empereur s'avisait d'avouer publiquement qu'il n'est que l'égal d'un empereur ou d'un roi. Ce qui est peu connu, mais cependant incontestable, c'est que les soldats russes ont à un plus haut degré que les soldats romains le sentiment, quoique confus, de leur supériorité sur les autres armées; ils croient qu'il n'y a de véritables soldats qu'eux seuls; et regardent toute autre armée du même œil qu'une armée régulière regarderait un corps d'insurgés ou de volontaires. Le

gouvernement russe s'est fait plus d'une fois violence pour faire observer à ses soldats les capitulations que l'on concluait avec les généraux ennemis. Les soldats étaient toujours tentés de sévir contre les vaincus, car ils les regardaient toujours comme rebelles, comme traîtres à l'empereur. L'empereur lui-même, dans ses déclarations de guerre aux puissances étrangères, se laisse aller souvent à leur reprocher leur trahison et à les accuser de rébellion; tant est inhérent au caractère russe ce sentiment du droit de supériorité vis-à-vis de toutes les autres puissances. Il est difficile de concevoir et d'expliquer de telles prétentions; elles prennent leur origine ailleurs que dans les pactes et les traités internationaux.

Ces sentiments proviennent des idées innées de la race ouralienne. A cette occasion, je vous rappelle le caractère de Gengis-Khan. Ce chef obscur d'une horde nomade commença sa carrière diplomatique par cracher au visage d'un ambassadeur chinois qui, comme ambassadeur du plus puissant des empereurs, le traitait en égal; par cet acte, il lui annonça qu'il allait conquérir l'empire de son maître; et il tint parole. Il envoyait des ambassadeurs à tous les rois de la terre en les sommant de se soumettre à son autorité; il en envoya même au roi de France. Il ignorait la position géographique de la France, et cependant, s'il eût vécu plus longtemps, il eût fini par l'attaquer. Je vous ai dit qu'un esprit de conquête et de domination s'empara, de temps à autre, des chefs des hordes asiatiques, et les poussait à des envahissements qui ne s'arrêtaient qu'à la mort du chef inspiré. En Russie,

cet esprit s'est incarné dans les institutions; il a formé une hiérarchie; il ne cesse d'exister, de vivre, d'agir.

Comme nous avons déjà tant de fois parlé des Mongols et de la race finnoise, je n'ajouterai ici qu'un mot qui expliquera, je l'espère, certains mystères de l'histoire de ce peuple, et qui complétera la description physiognomique que je vous ai faite de cette race. Le crâne ouralien paraît avoir une conformation telle, que l'âme n'y a pas le libre exercice des organes de l'intelligence; ces organes sont excessivement déprimés. Les Chinois, qui sont les plus civilisés de la race dont je parle, montrent, dans leurs travaux intellectuels, beaucoup d'adresse, beaucoup de finesse, mais pas de sentiment; l'âme ne paraît point y présider. Ce sont des travaux exécutés, pour ainsi dire, avec une main d'automate.

Toutes les fois donc qu'un chef inspiré apparaissait au milieu de ces hordes, en parlant à leur âme, il les soulevait comme un seul homme, et devenait alors irrésistible. Or tous ces chefs, depuis que l'histoire en est connue, Attila, Gengis-Khan, n'ont été que des instruments conduits par le génie du mal. Il ne faut pas cependant désespérer, même de cette race destructive; pour la civiliser, il faut que le Nord produise un homme inspiré comme Gengis-Khan, mais inspiré de Dieu.

D'après l'idée que nous nous formons de la nature du pouvoir que se donne le souverain en Russie, elle nous paraît ressembler à celle que les mystiques attribuent à Dieu. Suivant eux, Dieu passe son éternité à scruter les abîmes de sa toute-puissance, dont

il ignore lui-même le principe et les limites. Il en est de même de l'empereur de Russie.

A une telle force morale, qu'est-ce que l'Europe pourra opposer ? Y a-t-il aujourd'hui quelque idée qui puisse seulement l'ébranler ? Serait-ce l'idée de défendre le christianisme ? Mais l'empereur se regarde comme le vicaire du Christ et son plus grand défenseur sur la terre. Serait-ce l'idée d'une Église catholique universelle ? Mais il se regarde comme celui qui travaille le plus dans ce but ; et en face de la stérilité de la propagande romaine actuelle, il pourrait même citer les huit millions d'hommes convertis, en peu de temps à l'Église russe, par la propagande qui lui est propre. Certes un tel succès dans la propagande est bien capable d'affermir la foi du propagateur.

Quant aux idées matérialistes produites en France par certaines écoles philosophiques, elles auraient encore moins de prise sur l'idée impériale russe. Dans ces écoles on ne parle que d'améliorer l'existence matérielle, de trouver de l'occupation et des débouchés pour l'industrie. L'empereur réalise toutes ces idées depuis longtemps : il fait établir des chemins de fer et construire des fabriques. La puissance basée sur de telles réalités ne craint pas les faiseurs de projets : elle n'est pas sortie d'une théorie ; elle ne s'appuie pas sur des écoles philosophiques ; elle réside dans l'âme de la nation.

Ce n'est pas un fait de peu d'importance que l'incarnation d'une idée dans toute une nation ; c'est souvent l'œuvre de longues années, comme il est arrivé pour la nation russe.

Vous connaissez l'histoire des travaux douloureux par lesquels a passé cette nation avant de se faire impérialiste : elle a été pendant des siècles labourée par le fer des chefs tartares, des conquérants normands et des bourreaux des grands-ducs de Moskou. L'idée impériale russe, incarnée dans la nation, dans le pouvoir, ne peut être vaincue que par une idée opposée devenue réalité et pouvoir.

Que de transformations n'a pas subies l'idée juive avant de commencer sa vie politique ! Israël a été préparé par son pèlerinage miraculeux dans le désert, par une suite de prophéties.

La révélation chrétienne ne devait venir qu'après que le peuple juif se fut spiritualisé et attendri dans l'oppression : ce n'est qu'au milieu de ce peuple que Jésus-Christ pouvait se manifester.

Le prophète arabe, aussi, a trouvé un peuple tout préparé, par sa vie, par ses traditions et par son génie prophétique, à recevoir la révélation mahométane.

Où serait maintenant la société, le peuple suffisamment préparé à recevoir une de ces idées qui changent la face du monde ? Il n'y a qu'une idée de cette nature qui puisse être dangereuse pour la Russie.

Il y eut une lutte entre la Pologne et la Russie. La Pologne fut écrasée ; l'histoire de cette lutte est certainement plus importante à connaître que celle qui eut lieu entre Hegel et Schelling, entre des systèmes qui se renversent mutuellement et finissent le plus souvent par disparaître en même temps que leurs fondateurs.

Étudions donc maintenant les transformations de l'idée que la Pologne représentait : nous ne trouverons

que là une force suffisante pour contrebalancer celle de la Russie.

Avant d'entamer ce sujet nouveau que nous examinerons d'abord par son côté littéraire, jetons un dernier regard sur l'ensemble du continent slave.

Je vous ai déjà tracé, avant de commencer l'histoire des peuples slaves, un tableau de la Slavie : ses terres riches et fertiles, touchant vers le sud-est aux steppes, cette mer de verdure qui va joindre le Pont-Euxin et s'étend jusqu'au Caucase (Dacie, Ukraine actuelle, Scythie); ses masses impénétrables de forêts boisant son centre (Sarmatie, Lithuanie, Pologne); et enfin ses réseaux de lacs innombrables vers la Baltique (Estie, Courlande, Livonie). Toute cette étendue de pays était, dans la plus haute antiquité, parsemée de villages innombrables, construits tous de la même manière et situés à égale distance les uns des autres.

En quoi, à l'époque où nous sommes arrivés, ce territoire a-t-il changé d'aspect? Les forêts ont beaucoup diminué; elles ont disparu de plusieurs provinces : pour le reste, l'aspect de la terre est le même; l'homme n'y a apporté que peu de changements. Les espèces de blé qui étaient cultivées au temps d'Hérodote le sont encore aujourd'hui, et de la même manière que l'histoire ancienne nous l'a dépeint. Des villages, moins nombreux qu'ils n'étaient autrefois, s'élèvent, toujours construits dans le même genre antique. On a jeté, par-ci par-là, quelques villes et quelques palais qui, réunis ensemble, ne formeraient pas l'équivalent des villes d'une province ita-

lienne. Voilà donc ce qu'on y trouve de nouveau : quatre ou cinq villes peuplées en partie d'étrangers ; joignez-y quelques grands chemins destinés à la transportation des objets de luxe , mais qui ne contribuent en rien à changer la vie des paysans , et vous aurez le résumé de tout ce que les pays slaves doivent à la civilisation. Après les deux mille ans de luttes dont nous avons raconté l'histoire , le peuple , la grande masse de la population n'a rien gagné ; il est même maintenant beaucoup plus malheureux qu'il ne l'était au vi<sup>e</sup> siècle et au moyen âge , si nous en croyons les descriptions que nous en ont laissées Jornandès , Procope et Saxo le grammairien ; il est plus malheureux , parce qu'il n'a plus les bois où il trouvait sa nourriture et les matériaux nécessaires pour se faire des maisons , ainsi que leur modeste ameublement ; enfin parce qu'il est opprimé , plus que jamais , par ses seigneurs actuels. C'est lui qui construit ces villes , ces palais et ces chemins dont il ne profite pas. La Providence lui a réservé , pour nos jours , les dernières , mais les plus cruelles épreuves. La race slave souffre dans son moral , dans son sentiment religieux.

Les Mongols , les Normands , les Suédois , athées , idolâtres , hérétiques , passaient par le pays et ne s'y arrêtaient pas. Aujourd'hui , les seigneurs , ennemis de toute religion , restent au milieu des paysans ; après avoir mis la main sur tous leurs biens temporels , ils veulent leur ravir l'espoir qu'ils ont d'une meilleure existence dans l'autre vie. Le paysan les voit , chaque jour , passer la tête haute et quelquefois l'ironie sur les lèvres , devant la croix plantée sur le

chemin ou les limites du village ; sa foi s'en ébranle ; il se sent blessé dans le fond de son âme , découragé : son seigneur défie impunément son Dieu.

Si le peuple n'a en rien profité des améliorations qu'on a introduites dans la confection de quelques objets servant au luxe ; s'il a même perdu de son bonheur matériel ; d'un autre côté, du côté moral, il a beaucoup gagné. La bonté de son âme, ses sympathies, se sont développées et élargies ; son désir d'un meilleur avenir est devenu plus ardent.

Dans les communes slaves, dans ces petites communes dont l'heureuse existence a été décrite avec tant de charmes par les historiens, la vie se renfermait primitivement dans les bornes étroites du *Zagon* (1). Mille communes pouvaient alors brûler sans que leurs voisins s'intéressassent à leur sort. Nous avons expliqué, par cette apathie, la facilité avec laquelle les étrangers conquéraient les pays slaves. Plus tard, les paysans russes et polonais, devenus plus misérables, s'élèvent à ce sentiment d'intérêt qui unit les sujets d'un même État : c'est déjà un progrès ; ils se sentent appartenir à un tout ; les intérêts du pays commencent à toucher leurs personnalités ; ils se sentent Russes ou Polonais, membres de grandes communautés. Mais, n'ayant pas trouvé le bonheur, comme citoyens de ces deux pays ; n'ayant pas senti leurs besoins moraux satisfaits ; ils commencent maintenant à désirer, à pressentir une communauté encore plus vaste, une communauté vraiment chrétienne ; et, n'ayant plus d'espoir sur la terre, ils

(1) Sillon circulaire fixant les limites de la commune.



ont les regards vers le ciel. Nul peuple n'aime Dieu d'un amour aussi vif; nulle part des cœurs aussi chauds; nulle part une aussi ardente attente de l'avenir! On peut dire avec raison que cette population, malgré sa misère et sa pauvreté, est l'instrument le plus puissant que Dieu ait réservé pour opérer, dans l'avenir, le bien sur la terre.

Je terminerai en vous citant une parabole slave. Quelques uns de mes auditeurs connaissent la source d'où je l'ai tirée.

Il y avait, dit cette parabole, un vaisseau, un navire à vapeur, qui courait vers un point éloigné du globe. Durant le trajet, l'équipage s'aperçut qu'en détournant une partie de la vapeur, on pouvait l'employer à faire la cuisine; plus tard, au moyen d'un autre conduit, on s'en servit pour laver le pont et blanchir le linge; on parvint enfin à substituer la vapeur à tout ce qui se faisait par la main-d'œuvre; et le vaisseau, propre et bien tenu, s'avancait, et l'équipage jouissait de la douceur et de la sérénité du ciel. Mais tout d'un coup la vapeur ayant faibli, le vaisseau s'arrêta au milieu de la mer; il n'y avait plus de force suffisante pour le faire mouvoir; l'équipage souffrait, se révoltait; et cependant personne ne voulait se priver des conduits qui distribuaient la vapeur nécessaire à ses travaux particuliers.

Or, ce qu'il y a de divin dans l'âme constitue cette force motrice, qui peut être comparée à la vapeur; elle fait tout dans l'humanité. En la dirigeant dans différents sens, on est libre de l'employer à construire des merveilles d'architecture ou d'indus-

trie ou d'imagination ; les Egyptiens nous ont laissé les pyramides ; d'autres peuples employèrent la même force à des ouvrages d'intelligence, et nous ont laissé des pyramides de livres. Il y en a qui ont dépensé cette force tout entière à faire des meubles et de petits instruments qui servent à la commodité de la vie. Un peuple existe qui a l'heureux privilège de l'avoir, jusqu'à présent, conservé dans toute sa tension.

---

## SOIXANTIÈME LEÇON.

Caractère des écrivains polonais à la fin du règne de Stanislas-Auguste. — Triste fin des auteurs de cette époque. — Triomphe de la Russie. — Dierzawin représentant, comme poète, l'idée impériale russe : son ode sur la prise de Varsovie et son apostrophe à la Révolution française. — La Pologne manquant d'un sentiment assez fort pour résister au mouvement russe. — Kilinski, un des chefs de l'insurrection à Varsovie ; ses mémoires. — Qu'est-ce que la trahison ? — Traîtres littéraires en Pologne.

Mardi, 12 avril 1842.

MESSIEURS,

Il ne faut pas trop s'étonner si les écrivains de l'époque de Catherine et de Stanislas-Auguste n'ont pas compris toute la gravité de la lutte dont ils étaient témoins. Rarement, comme on sait, les contemporains apprécient la portée des événements au milieu desquels ils se trouvent ; il faut plus que du talent pour comprendre le présent ; il faut plus que du génie pour entrevoir l'avenir, tandis qu'il est très facile d'expliquer le passé.

Les écrivains de l'époque dont nous parlons n'avaient, pour la plupart, que du talent; quelques uns avaient du génie. Mais s'ils méritèrent d'être accusés de légèreté, d'insouciance; s'ils se laissèrent traîner à la remorque des idées étrangères; ils expièrent cruellement tous ces torts.

J'ai déjà dit que le dernier chapitre de l'histoire littéraire de l'époque de Stanislas-Auguste est ce qu'il y a de plus tragique dans l'histoire slave. Tous ces écrivains, dont nous avons parlé, moururent dans le deuil et dans le désespoir : cortège funèbre qui suit la patrie dans le tombeau!

Le plus célèbre et le plus laborieux de tous, Naruszewicz, perdit tout à coup et la force et l'énergie, et même cette belle humeur par laquelle il s'était distingué dans la société de Varsovie. Il avait placé tout son espoir dans l'habileté et la sagesse du roi : le roi une fois détrôné, Naruszewicz se sentit frappé dans l'âme. Il quitta la capitale, partit pour son évêché; et là, on le voyait passer des journées entières dans une immobilité complète. Il évitait même de parler de littérature, ne demandait aucune nouvelle de la politique du jour; à peine osait-il chercher des consolations dans la religion, dont il avait depuis longtemps négligé les pratiques. Il mourut seul et presque oublié de tout le monde, de ses contemporains, de ses protecteurs et de ses amis.

Le poète Kniaznin, écrivain gracieux, qui avait passé sa vie à la cour somptueuse des princes Czartoryski, au milieu des fêtes brillantes; après avoir reçu la nouvelle de la bataille de Maciejowice, fut

atteint d'aliénation mentale. Il traîna encore trente ans sa pénible existence.

Le plus fier de tous ces écrivains, le plus grand artiste, Trembecki ; cet homme, bien accueilli dans toutes les capitales de l'Europe, réputé à Paris pour ses duels nombreux qui lui avaient valu le titre de *tueur de marquis*, chambellan du roi, homme d'esprit, courtisan, joyeux compagnon ; lui aussi, vers la fin de sa vie, tomba dans une espèce d'idiotisme ; on le voyait parcourir les jardins du comte Potocki, les pieds nus, vêtu d'une simple casaque de paysan. Cependant il paraissait conserver quelque goût pour la poésie ; et, quand on récitait ses vers, il paraissait frappé de la beauté de ces poésies magnifiques, et demandait avec curiosité quel en était l'auteur.

Le poète comique Zablocki entra dans les ordres, et n'écrivit plus rien après la chute de la Pologne.

Niemcewicz, destiné à parcourir encore une longue et douloureuse carrière, gémissait alors dans les fers.

Ces hommes moururent tous victimes de leur amour pour la patrie ; ce qui démontre qu'au fond de leur âme l'idée nationale, résidait toujours, mais qu'ils n'avaient pas assez de force pour l'élever au dessus des habitudes, des doctrines du siècle et de toutes ces entraves que l'esprit de l'époque et les circonstances avaient amoncelées autour d'eux. La chute de Varsovie et les flammes de Praga illuminèrent tout d'un coup leur âme, mais en même temps bouleversèrent et obscurcirent pour toujours leur intelligence ; ils n'avaient plus la force de se refaire. Ils reconnurent, trop tard, qu'ils avaient manqué à leur mission.

Ils ressemblaient à certains aliénés, qui pendant toute leur vie ne donnent aucun signe de présence d'esprit, mais quelquefois, avant la mort, se rappellent toutes les circonstances de leur vie et meurent pleins de regrets sur l'inutilité de leurs jours.

Cependant la Russie s'avancait triomphante vers la Pologne, et la littérature russe continuait de pousser des cris de triomphe. Dierzawin, le dernier grand écrivain réellement russe, accompagnait, en renforçant sa voix, les bulletins de Souwarof, le dernier général animé de l'esprit de l'empire russe.

Dierzawin est le fidèle représentant de l'idée de conquêtes. Il encourage les Russes; il applaudit à leurs triomphes; il maudit et insulte leurs ennemis. Une de ses odes célèbres est celle où il chante la chute de Varsovie. Il commence par une description d'orage, en y comparant la marche de Souwarof; suit l'attaque de Varsovie; dans un plan supérieur de son tableau, il place Pierre le Grand et des héros russes célébrant une espèce de fête à l'instar des divinités païennes; le poète Lomonosof y chante les victoires de Souwarof. Malgré ce qu'il y a de vulgaire dans ce tableau, l'ode est remarquable par la vigueur du style et la force des expressions. Voici comment le poète y parle de la ville de Varsovie :

« Elle git, la traîtresse, en baissant ses regards, bouleversée de remords pour avoir offensé l'âme tendre de Catherine. L'aigle s'acharne sur sa proie. Venez, ô lions! essayez de la lui ravir! »

Ce défi porté aux lions s'adresse à l'Europe, et plus particulièrement à la France, parce que, chez

les Slaves, la cause de ces deux nations est indissolublement liée dans les idées populaires. Il est remarquable que le poète Pouchkine, qui a aussi écrit des vers sur la prise de Varsovie, adresse le même défi à la France, et crie à « *ces écoliers bavards* » de venir disputer à la Russie sa proie.

Vous savez déjà pourquoi les Russes appellent les Polonais rebelles et traitres. Vous ne vous étonnerez donc pas que, d'après les mêmes idées, la France révolutionnaire apparaisse à la Russie comme une nation rebelle et traitresse. L'aurore de la révolution française fut saluée, comme on sait, par un enthousiasme unanime. Les poètes de toutes les nations, Monti, Klopstock, Goëthe, écrivirent des hymnes en son honneur, annonçant que l'Europe entrait dans une ère nouvelle; Niemcewicz traduisit les idées révolutionnaires françaises sur la scène de Varsovie. Les poètes russes seuls conçurent une haine violente contre la France, dont ils devinaient d'instinct les tendances. Il y eut même, depuis la Révolution, un changement dans la manière poétique de Dierzawin. Jusqu'alors il était tout simplement rhéteur, maintenant il se fâche sincèrement, et laisse même quelquefois apercevoir sa terreur, particulièrement dans l'ode qu'il consacre à la mémoire de Louis XVI, et dans celle où il vomit les malédictions contre l'empereur Napoléon.

On peut bien excuser dans Dierzawin son orgueil national; toutefois il n'aurait pas dû traiter les Polonais de lâches, comme il le fait dans cette ode. Ce qui est également extraordinaire, c'est qu'il les

accuse de n'avoir pas apprécié la tendresse d'âme de l'impératrice Catherine.

Lorsqu'il attaque la France, il se sent obligé à appuyer ses idées russes sur quelque sentiment moral. Jusqu'alors, pour Dierzawin, Dieu était relégué dans les régions abstraites ; maintenant il le fait descendre sur la terre. Dans ses odes précédentes, on ne trouve aucune mention de la religion positive ; maintenant il en sent le besoin pour l'opposer à la Révolution ; il attaque la Révolution au nom du culte, au nom de la religion officielle.

Voici, entre autres, des vers qu'il adresse à la nation française, après la mort de Louis XVI :

« O vous, bourreaux méprisables ! répondez ! Pourquoi avez-vous tué votre père, et avec lui la religion et la loi ? »

Le sentiment qui domine dans cette ode, c'est la haine contre ceux qui osent lever la main sur une tête couronnée « *ruki na cara podniat.* » Il s'oublie même jusqu'à contredire des idées précédemment émises par lui-même. Lorsque Catherine attaquait les Polonais, elle défendait, disait-elle, les idées démocratiques contre le despotisme de Stanislas-Auguste. Dierzawin, dans ses poésies, maudissait alors César, le regardait comme un rebelle, comme une espèce de Stanislas-Auguste, destructeur de la liberté de son pays. Maintenant, en attaquant la France, il maudit Brutus ; Brutus, l'ennemi de César, lui apparaît comme un Jacobin, comme un révolutionnaire.

Il y a dans l'ode adressée à la nation française des strophes superbes ; la dernière surtout :



« Tonne, ô malédiction ! et ébranle le temple lugubre (le temple où l'on célèbre les obsèques de Louis XVI) ! appelle les foudres du ciel ! Tonne, ô ma muse, et remplis l'Europe d'un seul sentiment, du désir de venger une tête couronnée ! Tonne !..... Mais j'entends déjà gronder la foudre dans les griffes de notre aigle, qui prend son essor. »

Dans l'ode sur la chute de Varsovie, on voit clairement l'idée prétentieuse de l'empire russe de se dresser en face de l'univers entier avec son omnipotence. Dierzawin dit positivement : « Nous n'avons pas besoin d'alliés ; à quoi bon des alliances ? Fais un pas, ô Russe, un pas encore, et l'univers est à toi ! » Les vers qui expriment cette pensée sont très beaux en russe : « *Na czto tiebie soïusz? O Ros! szagni i wsia twoïa wsielenna.* »

Vous voyez bien que je n'ai rien exagéré en vous définissant l'idée intime de la littérature russe. La Pologne, à l'époque de la chute de Varsovie, n'avait rien à opposer à une telle idée. Parmi les patriotes, les uns voulaient conserver encore le passé ; d'autres cherchaient à imiter les Français. On faisait, par exemple, chanter la *Marseillaise* à des bourgeois de Varsovie, qui ne savaient pas même de quel côté est située la ville de Marseille. Il n'y avait pas d'inspiration assez forte pour tirer un ton à la hauteur de ce ton russe, représenté par Dierzawin. C'est du sein des légions polonaises que, pour la première fois, on entendra sortir un défi adressé à l'empire russe au nom de la vie nationale.

Je vous ai déjà dit que le caractère des chefs de

cette époque ne s'élevait pas à la hauteur de leur mission. Je parlerai encore d'un de ces chefs, le moins connu de tous, mais intéressant pour nous, par les mémoires qu'il nous a laissés : c'est un bourgeois, c'est le premier bourgeois homme politique que nous rencontrons dans l'histoire de Pologne.

Kilinski, cordonnier de Varsovie, à l'époque de la révolution de Pologne, jouissait d'un grand crédit auprès des bourgeois, et exerçait une puissante influence sur les chefs d'ateliers et sur les ouvriers. L'opinion publique le regardait comme chef de la bourgeoisie; on le connaissait patriote et dévoué. Cet homme simple, aimant la patrie, ne paraissait avoir aucune opinion politique, aucune théorie; ses contemporains lui reprochaient même de n'avoir voulu entrer dans aucun des partis; il ne défendait que l'honneur, la grandeur de sa patrie; il avait un sentiment profond, quoique confus, de l'abaissement de la Pologne, et voulait se sacrifier pour la sauver.

Dans des mémoires qu'il écrivit dans sa vieillesse, on trouve des circonstances très intéressantes de sa vie, et surtout on y voit l'image fidèle de sa belle âme. Pendant les troubles de Varsovie on appela ce cordonnier devant le prince Repnin, ambassadeur russe et gouverneur de la ville. Le prince, devant qui tout le monde tremblait, fut très étonné de voir le cordonnier se présenter devant lui d'un air calme et fier; croyant que Kilinski ignorait à qui il avait affaire, il lui demanda à plusieurs reprises s'il savait à qui il parlait; enfin, entr'ouvrant son manteau, il

montra au cordonnier ses nombreux cordons et crachats, en lui disant : « Regarde, bourgeois, et tremble ! — Monseigneur, répondit Kilinski, je vois chaque nuit dans le ciel des étoiles innombrables et je ne tremble pas. »

Kilinski se prépara à son entreprise révolutionnaire en homme religieux. Il commença, comme il le dit lui-même, par faire une confession générale, et communia en répandant beaucoup de larmes ; puis il prit congé de ses enfants et de sa femme, l'œil sec et le cœur ferme, et descendit dans la rue. Dans la bataille il donna des preuves d'une grande valeur. Combatant sans haine ni désir de vengeance, il n'eût voulu que mettre ses ennemis hors de combat ; il eût voulu, comme il le dit lui-même, les effrayer pour les faire fuir, car il lui répugnait de leur faire du mal. De tous les écrivains de mémoires polonais, c'est le seul qui paraît regretter d'avoir tué des ennemis ; il évite même dans son récit d'employer ce mot *tuer*. Dans une attaque contre un corps de garde russe, un officier et quelques soldats russes furent tués ; Kilinski dit qu'il fut dans la nécessité d'*apaiser* tel officier ; puis de *tranquilliser* tel cosaque, puis de *mettre en repos* un autre Cosaque.

Après le combat, le cordonnier fut nommé membre du gouvernement provisoire. Dans ce pays si aristocratique, Kilinski siégeait à côté des grands seigneurs sans jalouser leurs richesses et leurs honneurs. Il ne changea rien à ses manières, se conduisit envers eux comme par le passé, et fut estimé par ses collègues et par le peuple. Qu'avait-il besoin de montrer à ces

seigneurs des formes fières, puisque dans son âme il se sentait leur égal ? C'est un des plus beaux caractères de la révolution de l'époque de Kosciuszko. Plus tard, il fut condamné aux fers, déporté et enfermé dans les prisons de Saint-Petersbourg. Il dut sa délivrance à la générosité de l'empereur Paul. C'est le seul écrivain polonais qui, dans ses mémoires, n'accuse personne de mauvaise volonté ni de trahison.

Depuis la Confédération de Bar jusqu'à notre époque, les Polonais expliquent presque toujours leurs défaites et leurs revers par la trahison. Le cri de *trahison*, poussé pour la première fois par les Pulawski, n'a cessé de retentir jusqu'à nos jours.

Il est digne de remarque qu'en Europe il n'y a que deux nations qui accusent souvent leurs chefs et leurs concitoyens de trahison : ce sont la France et la Pologne.

Comment expliquer ce fait ? Je crois qu'il provient de la grandeur des missions que ces deux nations, la France et la Pologne, ont reçues de la Providence.

Dans l'antiquité, l'idée que l'on attache maintenant à la trahison n'existait pas. Chez les Romains, trahir, *tradere*, signifiait tout simplement abandonner un poste militaire ou ne pas faire son devoir dans une circonstance donnée. Mais le peuple romain ne comprenait pas qu'on pût le trahir, qu'on pût le renier. La trahison, la grande trahison, a paru avec le Christianisme : Judas en est le premier type.

En effet, qu'est-ce que trahir ? Trahir, c'est abandonner une idée difficile à réaliser, c'est désertier

un devoir pénible pour des avantages palpables, visibles et faciles à saisir.

Les Anglais n'ont pas eu de traitres nationaux ; l'histoire russe moderne n'en compte pas un seul. Et en effet, quand on a un but très facile à apercevoir pour l'intelligence la plus vulgaire ; quand on dispose de moyens plus que suffisants pour atteindre ce but, on n'est pas tenté certainement de cesser ses efforts, quelque périlleux qu'ils soient : il suffit souvent d'une certaine chaleur de sang et de nerfs pour supporter les travaux et braver les dangers. Mais si, d'un côté, on vous présente une idée, chose immatérielle, un but que des âmes généreuses seules peuvent entrevoir dans l'avenir ; et si, d'un autre côté, pour vous retenir, on vous offre tous les avantages matériels ; si, contre un avenir incertain, on vous montre un présent assuré, alors il y a tentation.

Dans les croisades, par exemple, où l'on entreprenait une guerre pour le *salut de l'âme* ; où, tout en combattant l'ennemi, on mourait de fatigue et de faim, il y eut des chevaliers qui abandonnèrent leur camp ; quelques uns se firent turcs ; le moyen âge les stigmatisa des noms de félons et de traitres.

La France a, plus d'une fois, combattu pour des intérêts élevés, pour ceux qui, dans le langage du siècle, passent pour ne pas être positifs.

La Pologne n'a cessé de combattre pour cette sorte d'intérêts ; on peut même dire que son existence n'est qu'une lutte continuelle contre le présent, afin de conquérir l'avenir.

Il n'y a donc rien d'étonnant que des hommes

vulgaires plus d'une fois abandonnèrent une telle cause. Il y a plus, une telle cause ne peut pas être utilement servie par des hommes qui comptent sur le présent, sur les calculs, sur la force des combinaisons humaines. Presque toujours ces hommes portèrent malheur à l'idée qu'ils étaient chargés de défendre.

Si j'ai touché cette question, c'est que, parmi les littératures slaves, celle des Polonais offre une catégorie d'écrivains littéraires connus sous le nom des *traîtres* : ce sont des écrivains qui, reniant la religion et le passé de leur pays, cherchent à défigurer l'histoire de la Pologne, flétrir le caractère national, pour échapper à la persécution et mériter la grâce des oppresseurs.

Il est très probable que la Pologne est destinée même à produire un jour le type complet d'un traître politique, comme le Christianisme vit jadis sortir de son sein le type d'un renégat religieux.

## SOIXANTE-UNIÈME LEÇON.

---

Karpinski, ses poésies. — Il manque du caractère national polonais. — Vie intérieure de la Pologne sous la domination russe. — Chez les Polonais, les réformes portaient, jusqu'à présent, d'une idée politique ; chez les Russes, d'une idée religieuse. — Travail des sectes en Russie. — Tentatives de transformation de la commune, en Pologne. — Principaux réformateurs. — Pourquoi ils n'ont pas réussi.

---

Mardi, 19 avril 1842.

MESSIEURS,

D'après les idées que nous nous formons du caractère de la race slave conservé dans toute sa pureté dans le peuple, dans le paysan slave, nous ne trouvons, parmi les littérateurs de l'époque de Stanislas-Auguste, qu'un seul écrivain qui aurait quelque droit au titre de poète de la race slave : c'est François Karpinski. Il est même plutôt poète slave que poète national, polonais.

Karpinski est né sur les terres russiennes, dans le district de Kolomya, peu connu des étrangers, mais très célèbre parmi nous par le grand nombre de poètes

idylliques et de chansons nationales qu'il a produit. Karpinski diffère des poètes classiques du xvi<sup>e</sup> siècle tels que Symonowicz et autres, en ce que ces derniers sont plutôt artistes que véritablement poètes. Sans nier ce qu'il y a d'original dans leurs compositions, on sent qu'ils écrivaient pour créer des ouvrages d'art, pour orner ce beau royaume au milieu duquel ils vivaient alors. Enfants d'un siècle grand et heureux, ils n'avaient en vue que de satisfaire leurs goûts personnels et de donner au public un amusement artistique. Karpinski, n'imitant aucun modèle, n'ayant en vue aucun système, chante avec le laisser-aller d'un oiseau. Au lieu de tirer sa scène de l'âge d'or, de ce cadre fantastique des poètes idylliques de l'antiquité et des Français modernes, il nous représente, tout bonnement, la vie champêtre telle qu'il la voyait autour de lui. On reconnaît très bien sous les noms classiques de ses personnages, les petits gentilshommes et les fermiers d'une campagne polonaise; et c'est à la véracité de ses tableaux, dans lesquels la petite noblesse et les fermiers se reconnaissaient, que Karpinski doit son immense popularité. Il vivait ignoré des littérateurs proprement dits, des poètes en renom, grands lecteurs et admirateurs des poésies françaises. Cette admiration générale n'était pas sans arriver jusqu'à lui : on le persécutait pour la partager; et on le força, pour ainsi dire, à traduire quelques poètes français, Delille par exemple.

Presque tous les ouvrages de Karpinski, excepté quelques pièces imitées ou traduites du français, ont



le caractère élégiaque ; ils sont regardés à juste titre comme classiques. Il y a des chansons qui, par leur délicatesse de sentiment et leur perfection de forme, pourraient être comparées aux plus belles chansons de Goëthe. C'est une forme différente de celles des poètes de l'époque de Stanislas-Auguste : elle n'est pas seulement artistique, elle est encore populaire ; on y voit un ensemble, une heureuse identité entre l'inspiration et la composition.

Une des plus belles de ses poésies pastorales est la célèbre *Idylle de Laure*. J'en lirai seulement la première strophe :

« Déjà la lune se couche ; les chiens du village s'endorment ; j'entends un claquement de mains dans la forêt. C'est lui ! oui, c'est lui ! il m'attend sous notre chêne favori ; je n'ai plus le temps d'arranger ma chevelure, je la nouerai tout simplement et je la laisserai flottante, car je crains de tarder ; il m'attend depuis si longtemps ! je prendrai cette corbeille de framboises et cette guirlande de fleurs ; ces framboises, nous les mangerons ensemble ; cette couronne, j'en ornerai sa tête. »

Tout est local dans cette strophe ; ce paysage, ces aboiements des chiens qui forment une musique du soir dans chaque village, cette forêt qui termine l'horizon de la contrée, et ces framboises et cette guirlande, tout est tiré de la vie campagnarde des Polonais. Il serait fort intéressant, de comparer les poésies de Karpinski avec celles des Serbiens et des Monténégrins. Pour nous, forcés de ne considérer que l'ensemble de la littérature slave, nous devons

nous borner à voir en quoi et comment il représente les idées nationales et celles de son siècle : nous le jugerons comme poète religieux et politique.

François Karpinski, seul des écrivains célèbres du siècle de Stanislas-Auguste, est resté fidèle à sa religion ; seul il a trouvé le ton du chant populaire dans la prière : ses chants ont mérité l'insigne honneur d'être acceptés par le peuple. Déjà de son vivant on chantait, dans toutes les églises de village, dans toute la Pologne catholique, ses prières simples et naïves.

Comme poète religieux, resté fidèle aux pratiques de son culte, il s'est borné au rôle de conservateur : il lui a manqué d'employer tout son talent à défendre, contre les envahissements du siècle, le sentiment religieux, et, ce qui est plus difficile, à le développer. C'est avec raison qu'un critique célèbre, Brodzinski, lui attribue le caractère distinctif de la race slave, la fidélité passive, la résistance. Le poète résistait au torrent, mais il ne luttait pas, il souffrait et se résignait ; il est resté peuple dans son âme ; c'est un paysan polonais, c'est un Slave du Danube égaré au milieu de la noblesse polonaise. Comme s'il était tout fraîchement converti au Christianisme, il semble ignorer complètement la carrière religieuse que son pays a parcourue ; il aime sa religion, reste fidèle au dogme de sa religion, et ne paraît pas se soucier de la vie, du développement de ce dogme. Comme poète politique, il est nul. Il ne prit pas de part active au grand mouvement qui agitait le siècle de Stanislas-Auguste. Il n'a composé alors que quelques chants, quelques prières tendres, une entre autres, pour le

jour anniversaire du 3 mai ; il y représente le peuple polonais comme un peuple de pauvres enfants qui demandent la bénédiction de Dieu. Une élogie, adressée à la statue de Sigismond III, termine sa carrière politique et littéraire : car lui aussi, après la chute de la Pologne, jeta sa lyre, et, comme il le dit lui-même, la brisa contre la statue de Sigismond.

Voici quelques strophes de cette belle élogie :

« Tu dors, ô Sigismond, et tes voisins, visiteurs inattendus, se sont installés dans ta maison. Tu dors, ô Sigismond, et ta pauvre famille est en ce moment occupée à faire les honneurs de ta maison à ceux qui en étaient jadis les serviteurs.

« O ma patrie, maîtresse d'un vaste continent, baignée de deux mers, tu n'as plus un coin de terre pour ton tombeau ! Ton immense territoire tout entier submergé ! que deviendront ces millions d'âmes qui l'habitent ? »

Il parle ensuite de l'émigration qui commençait déjà à cette époque :

« Quelques uns sont errants aux pays étrangers ; d'autres mendient à la porte de leur propre maison. Cette terre, engraisée des corps et arrosée du sang de nos ancêtres, nourrit les chevaux des steppes et les cavaliers asiatiques. La mère enseigne à son enfant affamé le langage de ses oppresseurs !

» O Vistule ! le Polonais ne viendra plus se désaltérer dans tes eaux ; le Polonais est parti ; ses traces ne sont pas même connues ; on ne sait plus où il est, car il est obligé de cacher jusqu'à son nom. »

Cela dit, il jette aux pieds de la statue de Sigismond sa lyre et ses espérances.

Je voudrais vous citer en entier une pièce célèbre dans notre littérature, une des plus belles compositions de Karpinski, sa *complainte* de la reine Ludgarda. Il composa cette pièce d'après quelques vers conservés par les chroniqueurs sur le sort de cette malheureuse reine tuée par le roi Przemyslaw, son mari.

« Soufflez, ô vents de l'orient, et portez ma plainte vers ma patrie, ma plainte chargée de mon amour méconnu !

» Vous ayant entendus, ô vents ! ma pauvre mère battra des mains ; elle devinera tous mes malheurs, elle enverra à mon secours mes braves frères les princes serbiens

» Soufflez, ô vents de l'orient, et portez ma plainte vers ma patrie !

» Mais arrêtez, ô braves Serbiens ; retenez vos arcs tendus ! Quoique Przemyslaw veuille me tuer, je l'aime encore.

» Soufflez, ô vents de l'Orient, et portez ma plainte vers ma patrie !

« Que tu es heureuse, enfant de nos villages, aimée de ton bien-aimé ! Me voilà femme d'un roi puissant, et je passe ma vie à me maudire et à maudire mon Dieu.

» Soufflez, ô vents de l'orient, etc. »

Dans les strophes qui suivent, la reine Ludgarda médite sur sa fuite. Mais hélas ! si elle s'enfonce dans les forêts de la Pologne, son affection l'égarera et la ramènera dans le palais de son mari !

C'est là, certes, la plus belle, la plus simple et la

plus naturelle de toutes les ballades polonaises. Sous le rapport poétique, Karpinski égale et surpasse les poètes populaires célèbres des pays du Danube, de la Serbie et de Monténégro.

Mais doit-on lui attribuer le titre de poète national ? Nous sommes obligé de le lui refuser. Polonais et noble, comment a-t-il pu oublier qu'un millier d'années avaient passé sur sa race ; qu'il avait existé une Pologne ; que le passé de cette Pologne demandait des continuateurs, imposait des devoirs religieux et politiques aux descendants de la vieille race noble ? Il avait des devoirs à remplir envers ses compatriotes, car ses ancêtres gouvernaient une commune slave et la conduisaient à la guerre. Pouvait-il donc, sans manquer à tout ce passé, se renfermer dans la résignation passive, excusable dans un paysan, mais impardonnable dans un citoyen appelé à défendre son pays, même par les lois de son pays ?

Karpinski, sous ce rapport, n'est pas Polonais. Il pourra jouir d'une certaine popularité chez les Bohêmes et chez les Russes, jusqu'au moment où ces peuples, ne se renfermant plus dans la vie intérieure, auront senti le besoin de vivre de la vie politique. Déjà, du vivant de Karpinski, ses ouvrages étaient peu lus par la jeunesse guerrière ; et plus tard, on les vit presque complètement oubliés, comme demeurés en arrière de la sphère d'action vers laquelle le mouvement politique emportait la Pologne.

Au milieu des dangers nationaux, ce poète si pieux, si élevé, ne trouva d'autre conseil à donner

à ses compatriotes que celui d'implorer la pitié de la Russie. « Nous sommes si malheureux, disait-il, que notre immense malheur appellera un jour la pitié des nations et surtout de la Russie ; elle ne voudra pas nous détruire. » Il demande à genoux la grâce de l'impératrice Catherine. On ne reconnaît pas là le caractère polonais.

Un poète de ses contemporains, Julien Niemcewicz, qui n'a pas sa valeur artistique, qui ne l'a pas égalé sous le rapport de l'inspiration, ni même dans la forme, est resté cependant poète national, pour n'avoir pas brisé sa lyre comme Karpinski, pour n'avoir pas désespéré de la patrie. Niemcewicz, fidèle à l'idée vivante de la nation, émigra avec elle.

Karpinski est le dernier poète de la vieille Pologne. Avec Niemcewicz, nous entrerons dans l'histoire contemporaine. Elle commence à l'émigration du dernier siècle, et se prolonge jusqu'à nos jours. Elle comprend l'épisode du duché de Varsovie et sa littérature.

Nous allons donc bientôt quitter le sol du pays slave pour suivre l'idée polonaise qui, représentée par les émigrés, se développe au delà des frontières du continent slave. Quant à tout ce continent, il continue de vivre ; mais, sous la domination exclusive du gouvernement russe, il reste frappé d'un vaste silence. Le gouvernement polonais, comme initiateur religieux et politique, n'existe plus ; le gouvernement russe seul continuera à agir, sans rencontrer d'opposition politique.

Cependant, malgré les efforts de ce gouvernement,

une vie religieuse et sociale, peu apparente dans le présent, mais grosse d'avenir, se maintenait au fond de la nation. Il s'y faisait quelques tentatives de réformes religieuses et politiques dont nous devons vous donner un aperçu rapide.

Longtemps avant la chute du gouvernement polonais, il y eut des individus qui essayèrent des réformes politiques, en commençant par la commune slave. Cette commune a servi de point de départ à bien des expérimentations, et on lui a fait essayer mille formes différentes d'existence. En Russie de même, pendant que le gouvernement poussait de toutes ses forces la nation vers la civilisation telle que la comprenait le XVIII<sup>e</sup> siècle, il y eut des individualités qui recherchèrent un mode d'existence plus en rapport avec leurs besoins religieux. Chez les Russes, les réformes partaient d'une idée religieuse; chez les Polonais, d'une idée politique.

Je vous ai déjà parlé de l'influence que l'Église orientale grecque a eue sur l'état actuel de la Russie; elle y a donné sa forme au Christianisme et la maintient jusqu'à présent. Je vous ai dit que pour empêcher cette Église de se dissoudre, pour étouffer les schismes dont elle porte le germe, on a été obligé d'arrêter toute espèce de discussion et de restreindre la prédication; de sorte que, dans l'Église russe, il n'y a plus d'enseignement vivant; or, toutes les fois qu'on refuse au peuple l'enseignement vivant, il se jette sur la lettre; et, partout où il n'y a pas assez de vie dans l'Église, le peuple cherche à la tirer des livres saints. La Bible a été répandue à un grand

nombre d'exemplaires en Russie; elle a été lue avidement par les marchands des grandes villes et même par le peuple. De cette lecture qui n'a pu être contrôlée par personne, il est sorti et il sort continuellement une foule de sectes dont on ignore l'existence et l'accroissement silencieux. Il est assez remarquable que les sectes qui s'en sont formées présentent les mêmes opinions et les mêmes caractères que les sectes anciennement connues dans l'histoire des Églises d'Orient et d'Occident. Il y a, par exemple, des Manichéens, des Gnostiques, des Pélagiens, etc. quoique sous des noms différents. Une secte est tombée dans le fatal égarement d'Origène, et a pris un verset de l'Évangile si mal compris par ce docteur, pour le dogme fondamental de sa communion. Cette secte, quoique persécutée cruellement par le gouvernement russe et privée, plus que toute autre, des moyens de se propager, se recrute cependant parmi le peuple et parmi les militaires russes. Il y a une secte pélagienne qui a abouti à réaliser une société panthéistique et à organiser une communauté telle que les Phalanstériens modernes n'en ont jamais pu rêver de semblable.

Ces différentes sectes sont nées, se sont constituées et continuent à exister en Russie, fortes de la sanction religieuse. Malgré le système de terreur du gouvernement russe, elles ont trouvé le secret de se produire et de se maintenir. Il en est de même dans quelques parties de l'Orient; le gouvernement turc, tout despotique qu'il soit, ne peut parvenir à y étouffer les sectes religieuses. La vénalité



des administrateurs russes, les intérêts de la noblesse offrent une garantie pour ces sectes : les seigneurs, dans la crainte de voir leurs paysans déportés en Sibérie, si on les dénonçait comme sectaires, cachent ce qui se passe dans les conciliabules ; d'ailleurs, ils attachent une médiocre importance à cette sorte de questions : ils en parlent, comme le préteur Félix parlait du Christianisme naissant : espèce de superstition, disait-il, ayant rapport à quelques vagues questions religieuses.

Cependant tout le sol de la vieille Russie est miné par ces sectes. Quels que soient la forme et le dogme de chacune en particulier, elles forment ensemble une formidable opposition à l'Église officielle russe qui continue à rester muette et inerte en face de ce danger, et, comme l'Église anglicane, faute de principe, ne se maintient que par la puissance temporelle. Le moment où l'on mettrait en discussion, dans le sein du gouvernement et des classes civilisées, la question religieuse, serait terrible pour ce pays si elle évoquait, sur la scène d'action, ces esprits jusqu'à présent comprimés par la force de l'Église et du gouvernement.

Pendant que ce travail sourd se faisait en Russie, quelques seigneurs en Pologne, dans des vues politiques, essayaient des réformes sociales sur leurs propres possessions. On connaît peu l'histoire de ces essais qui seraient, je pense, pour l'époque actuelle d'un grand intérêt, chacune de ces réformes ayant subi l'épreuve de l'expérience.

Les seigneurs qui, comme vous savez, représen-

taient les communes, qui en étaient les maîtres, qui avaient tout pouvoir de les administrer et de les organiser, trouvèrent tout simple de faire dans ces communes l'essai des réformes qu'ils se proposaient d'introduire dans la République.

La première tentative fut faite par les Czartoryski vers la fin du règne des rois saxons et avant l'avènement de Poniatowski. C'était plutôt une amélioration qu'une réforme. Ils diminuèrent les charges des paysans, encouragèrent le travail, facilitèrent aux paysans les moyens de s'enrichir et de s'instruire. Il n'y avait pas dans cette réforme d'idée régénératrice, pas de principe organique.

Quelque temps après, un riche ecclésiastique, l'abbé Brzostowski, entreprenait une réforme plus vaste. Il voulait établir, dans ses terres, une république modèle au milieu de la république polonaise. Tout en restant le représentant, le chef, presque le roi de cette république, il accorda de grands privilèges à la commune : elle pouvait administrer ses revenus, juger les coupables et même organiser une espèce d'armée. Il y avait un arsenal commun, des exercices d'armes, et un service militaire que tous les paysans devaient faire à tour de rôle. Enfin, c'était une commune antique du VI<sup>e</sup> siècle ressuscitée et organisée militairement.

Ce qui distinguait cette réforme, c'était son caractère militaire et patriotique.

Le comte Chreptowicz fut un réformateur politique. Ce seigneur éclairé, ayant beaucoup voyagé et étudié, tenta d'établir, dans ses terres, un gouverne-

ment rationnel. Il choisit un grand village de 1,500 maisons qu'il fit raser et rebâtir sur un autre plan. Chaque maison formait une belle petite ferme entourée d'un jardin. Il présida lui-même à la confection de chacune d'elles, et donna aux paysans des bestiaux, des chevaux et tout ce qui leur était nécessaire, n'exigeant en retour, pour chaque maison, que deux jours de travail par semaine. Il payait même ce travail en billets qu'il recevait ensuite en acquittement de l'impôt. Pour un colon allemand ou hollandais, c'eût été le comble du bonheur que d'avoir une maison, une propriété et de n'être obligé qu'à quelques jours de travail; et cependant le peuple souffrit cruellement de cette réforme.

Je ne vous rappellerai pas aujourd'hui ce que nous avons dit anciennement des rites mystérieux qui accompagnaient la construction de chaque chaumière slave. Ces rites si curieux, dans lesquels nous avons trouvé tant d'analogie avec les coutumes des Grecs et des Romains, ces cérémonies sont aussi essentielles à la vie domestique des paysans slaves que certaines lois politiques le sont à l'existence des nations. Le paysan ne pouvait pas se résigner à voir sa maison transplantée n'importe où, au gré du maître, lui qui était accoutumé à interroger d'abord et pendant longtemps la volonté de Dieu, à consulter les vieillards et à faire certaines pratiques religieuses avant de choisir l'endroit où il devait s'établir.

De plus, la vie en commun, qui est propre aux Slaves, était détruite. Les fermes, répandues sur un long espace de terrain, n'avaient plus de communica-

tions et le paysan les regardait comme des prisons; il cherchait toutes les occasions de fuir sa belle maison pour retrouver ses anciens voisins et s'amuser avec eux. Ainsi, en voulant assurer le bonheur matériel du peuple, on blessa ses penchants, ses instincts les plus nobles. La réforme ne réussit pas.

Un riche abbé, M. Wiazewicz, grand admirateur de la philosophie du siècle passé, voulut ramener les paysans à l'état de nature. Il acheta une grande forêt vierge pour en faire l'asile des familles qui auraient vécu, à la manière des patriarches, dans la paix et la méditation. Sur quoi devaient-ils méditer? c'est ce dont l'abbé ne parut pas s'occuper. Il fit un voyage à Genève pour voir Jean-Jacques Rousseau et le prier de venir s'établir au milieu de sa forêt pour servir de modèle. Je crois que Jean-Jacques Rousseau ou un autre écrivain français en parle quelque part. Quant à l'abbé Wiazewicz, il vivait en épicurien, tout en se réservant le droit de venir visiter ses ermites pour leur parler de la sagesse. Cette réforme n'a existé que sur le papier; elle n'a jamais eu de commencement d'exécution.

La dernière tentative de ce genre est celle qui a été faite par le célèbre savant, l'abbé Staszyc.

Staszyc choisit une de ses terres pour en former un état; et il remit à la commune tous ses pouvoirs seigneuriaux. Il laissa aux paysans la faculté d'administrer la commune comme ils l'entendraient; il leur assura même un certain revenu: en un mot, il voulut les émanciper. Cette réforme, pour diverses raisons, ne réussit pas plus que les autres. D'abord,

Staszyc ne comprit pas l'antique organisation de la commune slave. Je vous rappelle que, dans cette commune, l'hérédité n'existait pas. Cette remarque profonde d'un jurisconsulte polonais, Hubé, ne se présenta pas à l'esprit de Staszyc; comment concilier la vie communale avec les lois civiles qui sont basées sur l'individualisme? Il y eut un combat continu entre l'individualisme et l'esprit de la communauté; quoique cette dernière eût, depuis des siècles, cessé d'exister par le fait, et qu'elle ne se conservât que dans l'instinct populaire.

Il y eut d'autres réformateurs beaucoup plus hardis, mais ceux que je viens de nommer en sont, pour ainsi dire, les types.

Enfin, en 1818, toute la noblesse de plusieurs gouvernements de Lithuanie se rassembla à Wilna et décida qu'elle se démettrait de tous ses droits et demanderait au gouvernement l'émancipation des paysans.

Ce qui doit nous frapper dans toutes ces tentatives, c'est de voir qu'on voulait créer quelque chose, produire quelque institution sans procéder d'aucun dogme, d'aucune idée fondamentale. Chaque société, pour exister, a besoin d'être basée sur un dogme : la société juive, par exemple, avant son entrée dans la Terre Promise, était basée sur le dogme d'un Dieu unique; ce dogme suffisait pour la séparer des nations païennes, et la rendait nécessairement errante au milieu des autres peuples; ce dogme abolissait toute idée de caste, parce que, d'après lui, tous les hommes étaient frères : une seule vérité peut avoir

bien des conséquences ! Quant à ces associations polonaises dont nous avons parlé, formées seulement d'après des hypothèses, elles n'avaient en elles-mêmes aucun élément de vie sociale réelle.

D'un autre côté, on voulait résoudre la question de l'existence d'une commune slave, en faisant abstraction du gouvernement de l'état qui régissait toutes les communes ; on perdait de vue que chaque changement dans la législation générale du pays devait affecter l'organisation des communes.

En désespoir de cause, Staszyc et les autres ne sachant plus que faire, se décidèrent à se démettre de tout pouvoir. Mais cela ne remédiait à rien : le peuple ne pouvait pas accepter cette démission pure et simple. Depuis mille ans les seigneurs représentaient la commune ; ils étaient chargés de la défendre et de l'instruire ; maintenant qu'ils donnaient leur démission, la commune était bien en droit de demander à ces seigneurs des instructions et des conseils pour sa vie nouvelle ; comment elle devait comprendre les devoirs de sa religion ; comment elle devait entendre le patriotisme et comment elle devait l'appliquer à la vie politique. Le mattre, après avoir pendant mille ans conduit une commune à sa suite, et après l'avoir mise dans une position difficile, n'avait pas le droit de l'abandonner. Les seigneurs, la noblesse, tous ceux qui avaient le droit de citoyen dans la république de Pologne, étaient tenus en conscience de travailler pour le peuple polonais, d'élaborer pour lui un avenir religieux, politique et littéraire plus heureux. Ce devoir a été imposé par

l'histoire nationale à la classe que nous appelons civilisée, c'est-à-dire à la classe noble et lettrée.

La lutte pour conquérir cet avenir, lutte laborieuse et difficile, commence avec la première émigration des Polonais. En face d'une mission si pénible, certainement il eût été plus facile pour ces seigneurs de se démettre de leurs fonctions que de s'engager dans cette armée de l'avenir.

---

## SOIXANTE-DEUXIÈME LEÇON.

---

Le poète Julien Niemcewicz. — La Pologne dans le pays et la Pologne dans l'exil. — Les légions polonaises, leur chant. — Questions résolues par les faits : le patriotisme, le civisme, l'égalité.

---

Mardi, 26 avril 1842.

**MESSIEURS,**

Vous m'avez entendu, plusieurs fois déjà, prononcer le nom de Niemcewicz : c'est avec ce poète que nous entrons dans l'histoire contemporaine de la Pologne. Sa carrière comprend un siècle entier : Julien Niemcewicz est né en 1755 et nous l'avons vu mourir il y a un an. Son existence fut orageuse comme celle des générations qui l'ont vu naître et dont il a partagé les travaux.

Niemcewicz par ses opinions politiques et littéraires, représentait ce qu'il y avait de plus généreux et de plus fort dans les sentiments des anciens Polo-



nais ; en même temps que par ses tendances , par son instinct il représentait en quelque sorte la Pologne moderne.

Sa biographie serait difficile à faire. Tous les événements de sa vie et ses travaux littéraires sont liés aux faits historiques de telle manière , que jusqu'à présent la critique littéraire attaque quelquefois en Niemcewicz l'homme politique, et que d'autres fois les partis politiques prennent la défense du littérateur. Mais ce qu'il y a d'immortel dans ses ouvrages , le principe qui les inspirait , peut déjà être apprécié ; nous chercherons à le caractériser.

Niemcewicz a été orateur politique et poète. Comme poète il a essayé de presque tous les genres ; il a écrit des drames , des tragédies ; des comédies , des satyres , des fables , des épigrammes , des idylles : comme prosateur il a été historien , auteur de mémoires , en même temps qu'écrivain d'ouvrages de politique. Pas un seul de ses nombreux écrits n'a passé inaperçu ; certains d'entre eux produisirent un effet immense dans le pays , où quelques uns même sont devenus populaires. Cependant aucune de ses œuvres n'a été acceptée comme modèle , comme production classique. Ne voulant pas faire ici l'histoire littéraire de l'époque de Stanislas-Auguste , nous n'analyserons pas les qualités et les défauts de ses ouvrages.

On lui reproche , comme poète , de n'avoir pas assez bien saisi dans ses drames le caractère des personnages , de ne leur avoir pas conservé la couleur historique , enfin de n'en avoir pas assez soigné la forme.

Comme historien, il a été accusé de manquer souvent d'érudition et surtout d'avoir marché d'un pas inégal en visant tantôt à l'éloquence, tantôt à l'imitation des auteurs classiques et quelquefois aussi en surchargeant ses ouvrages de notes et de citations. Mais je crois que la connaissance approfondie du caractère de l'auteur fera bien ressortir ce qu'il y a de beau, et d'original dans ses compositions.

Niemcewicz n'a jamais été poète artiste : il n'a jamais composé d'ouvrages pour amuser son public; l'art n'a jamais été son idole; il a été avant tout Polonais, et seulement Polonais; il ne s'est servi de ses ouvrages que comme d'instruments pour combattre les ennemis de la Pologne. Si tout écrit calculé pour produire un effet du moment n'est qu'un *pamphlet*, on pourrait dire que presque tous les ouvrages de Niemcewicz, comme poésie et comme histoire, écrits sous l'inspiration du moment, n'ont été que des pamphlets; que Niemcewicz n'a été qu'un pamphlétaire, mais le plus grand des pamphlétaires qui aient jamais existé, ayant toujours eu en vue le même intérêt, toujours animé du même amour pour son pays et de la même haine pour ses ennemis politiques, moraux et littéraires.

Aussi, pour bien comprendre plusieurs de ses ouvrages, il faudrait connaître l'histoire passée et l'histoire contemporaine de la Pologne. On ne doit pas le juger comme un poète écrivant dans son cabinet pour contenter sa vanité ou pour acquérir de la réputation. Si les animaux, dans les fables de Niemcewicz, parlent quelquefois un langage trop politique

et trop littéraire, il faut savoir que l'ours de Niemcewicz n'est pas l'ours de La Fontaine. Chez Niemcewicz, l'ours est presque toujours un Russe ou le grand-duc Constantin; un renard ou un corbeau, c'est tel ou tel censeur d'œuvres littéraires. Il met dans ses fables les anecdotes qui couraient alors la ville, il y représente le caractère et les habitudes des personnages qu'il a en vue. Tout le monde comprenait alors ces allusions; maintenant ses fables ont beaucoup perdu de leur valeur. Mais chaque coup a porté, chaque ouvrage a produit son effet. La plupart de ces compositions dureront autant que doit durer la lutte entre la Pologne et ses voisins politiques.

Comme historien, Niemcewicz change également à chaque moment de ton et d'allure. Il est rarement lui-même; ce n'est que lorsqu'il raconte les triomphes des Polonais, et surtout les désastres de la Russie, qu'il se montre tel qu'il est. Avec quel amour, avec quel délice il décrit, par exemple, dans son histoire de Sigismond III, l'incendie de Moskou, les succès des Polonais. Dans ces pages, il égale quelquefois le style de Tite-Live, parce qu'il entre alors dans tous les sentiments qui animaient l'historien romain. Il sent l'orgueil, la fierté, le mépris pour tout ce qui est étranger et ennemi. Mais lorsqu'il s'agit de parler des malheurs, des défaites de la Pologne, alors quelquefois il fausse l'histoire pour disculper ses compatriotes, pour défendre une cause malheureuse.

Comme orateur, il fit preuve d'un talent incontes-

table. Elevé à l'école militaire fondée par Stanislas-Auguste, il voyagea, vit la France dans les temps les plus chauds de la Révolution ; ce qui explique et ses théories politiques, et même le genre de son talent oratoire. Il revint en Pologne, tout échauffé encore de ce qu'il avait vu en France. Il défendit la Révolution et ses idées, regardant le système constitutionnel comme la plus belle formule qui eût jamais été inventée, et l'établissement d'une constitution comme le seul moyen de sauver la Pologne.

Mais son amour immense pour sa nation se ressentait des opinions du siècle : il était trop terrestre et trop matériel. Niemcewicz, affecté des malheurs de son pays, de l'abaissement de son gouvernement, des désordres qui régnaient alors, ne semblait regretter que la grandeur matérielle, les vastes possessions de la Pologne, les trésors de ses rois. Il consacre quelquefois des chapitres entiers à noter les sommes d'argent, à décrire les bijoux qui composaient le trésor royal. Ceci s'explique par sa peine intérieure sur la pauvreté présente de la Pologne. Il se rappelle avec regret la magnificence des seigneurs polonais, dont il avait vu dans sa jeunesse le faste et la grandeur. Il lui manquait un sentiment plus élevé, le sentiment religieux et moral de la cause polonaise. Il ne pouvait démêler, à travers les questions religieuses qui agitaient l'Europe, le véritable intérêt national polonais. Il semble qu'il eût accepté n'importe quelle religion, pourvu qu'elle fût contraire à la Russie, à l'Autriche, à la Prusse : la haine l'aveuglait sur ce point. C'est parce qu'il voyait l'Autriche, ennemie

de la Pologne, professer la religion catholique, qu'il resta longtemps ennemi de cette religion, qui était pourtant la religion de son pays.

Après la chute de la constitution du 3 mai, la plus grande partie des politiques polonais trouvaient la cause nationale désespérée et ne voyaient plus aucun moyen de salut. Niemcewicz, au contraire, en dépit de ses systèmes constitutionnels conservait toujours, pour l'indépendance de son pays, un sentiment dont il ne pouvait se rendre compte, et qui quelquefois le mettait en opposition avec ses propres théories : constitutionnel par ses systèmes, Niemcewicz était Polonais par le fond de son âme. Il émigra, il quitta son pays, en conservant cependant un désir ardent de le servir.

Il revint ensuite avec Kosciuszko. Dans le combat sanglant de Macieiwice, il fut fait prisonnier à côté de Kosciuszko, et enfermé dans les souterrains de Pétersbourg. A la mort de l'impératrice Catherine, il fut élargi avec Kosciuszko. L'empereur Paul lui offrit d'augmenter ses possessions pour qu'il se fixât dans le pays. Les politiques de cette époque, en Pologne et surtout en Lithuanie, commençaient déjà à accepter le règne de la Russie, ne voyant plus d'autre moyen de conserver les débris de la nationalité polonaise. Niemcewicz refusa toutes ces offres; il ne partagea aucune des illusions de ses compatriotes, et il émigra de nouveau en Amérique, où il passa dix années de sa vie.

Il aurait pu se convaincre en Amérique que la forme de gouvernement n'était pas ce dont il aurait

dû se préoccuper, puisqu'il trouvait là une forme en rapport avec ses systèmes, qu'il y jouissait d'une position honorable et commode, et que cependant il se sentait malheureux.

A la première nouvelle de l'entrée des légions polonaises sur le territoire national, il quitta l'Amérique et revint servir son pays. Après les désastres de l'armée française, il émigra de nouveau avec les troupes nationales. Rappelé par l'empereur Alexandre, un moment, quelques jours seulement, il crut à la bonne foi de l'empereur; mais bientôt détrompé, il recommença une lutte sourde et acharnée contre le gouvernement russe. Enfin les désastres de la dernière guerre le poussèrent, pour la dernière fois, hors du sol national; exilé, il mourut à Paris.

Ainsi au milieu de toutes les formes possibles de gouvernement, et les positions très diverses qu'il avait occupées, il aspirait à quelque chose qu'il ne trouvait dans aucune de ces formes, à quelque chose de supérieur à n'importe quelle position matérielle; il poursuivait l'idée nationale dont il n'eut pas le bonheur de voir la réalisation.

Niemcewicz est un de ces hommes-types qui précèdent leurs générations. Les générations qui sauraient lire dans l'histoire de ces hommes pourraient y découvrir leurs propres destinées. Un des premiers, il quitta la Pologne après la chute de la constitution du 3 mai, et bientôt il fut suivi par une foule de ses compatriotes. Prisonnier de guerre à Maciejowice et jeté dans un cachot souterrain, il

y précédait encore une foule de martyrs polonais. Depuis sa sortie jusqu'à présent, la cellule qu'il occupa à Pétersbourg n'est jamais restée vide de Polonais ; il l'a inaugurée pour l'avenir. On l'a vu, plus tard, porter ses pas vers l'Amérique, et des milliers de Polonais ont traversé les mêmes terres où Niemcewicz avait déploré la Pologne. Enfin, le premier, il quitta la Pologne lors de la dernière révolution de 1830, et une génération entière n'a pas tardé à le suivre. Il a précédé son siècle, et il a fermé sa marche ; il est mort le dernier.

Niemcewicz représente déjà, par une partie de sa vie et de ses ouvrages, la Pologne émigrée. La Pologne nous apparaît maintenant comme scindée en deux parties. Tout ce qu'il y avait d'hommes intelligents dans le pays cherchait à conserver la vieille Pologne. On pourrait dire que l'intelligence polonaise était restée dans le pays, représentée par des hommes éminents, comme Oginski, Czartoryski, Czacki. Mais, d'un autre côté, tout ce qu'il y avait de riche d'avenir et capable d'efforts d'action, tout ce qu'il y avait d'instinctif cherchait la patrie ailleurs, et vint en émigration. L'âme de la Pologne, dès ce moment, se trouve dans les pays étrangers. Le chant célèbre des légions polonaises commence par ce vers, qui ouvre l'histoire moderne : « La Pologne n'est pas encore morte tant que nous vivons ! »

En effet les hommes qui conservent ce qu'il y a d'intime dans une nationalité ont la force d'en prolonger l'existence en dehors de toutes les conditions politiques et de prétendre à la réaliser. Cela vous

explique ce que j'ai dit il y a un an, que l'idée de la politique polonaise n'est pas attachée à l'idée du territoire. Pour la première fois, on voit une nation entière en pérégrination, une nationalité se trouver au milieu des peuples étrangers.

Nous devons quelques mots à l'histoire des légions polonaises, intimement liée à celle de la France. Nous commencerons par expliquer l'idée mère de ces légions.

Les légions polonaises continuaient l'histoire de la vieille Pologne, en conservaient ce qu'il y avait de vital, et portaient en elles-mêmes le germe de son avenir.

Les légions polonaises, les premières, commencèrent à résoudre les questions débattues dans la diète de réformation. Leur histoire éclaircit, pour la première fois, la signification de ces mots : *patriotisme, droits du citoyen, égalité*.

Du temps de la grande diète, en Pologne comme partout ailleurs, on croyait qu'il suffisait, pour avoir le titre de patriote, d'arborer le drapeau national ; à ce compte tous les partis seraient également patriotiques. En combattant pour telle ou telle opinion, on croyait combattre pour la patrie ; mais ces opinions représentaient en même temps certains intérêts personnels des individus, ou des intérêts de castes. Comment séparer l'intérêt général et l'idée nationale de ce qui est individuel ? Les faits et le mouvement d'une action entière pouvaient seuls apprendre à la Pologne où était le véritable patriotisme. Or les légionnaires en donnaient à la Pologne un exemple vivant. Ceux qui s'enrôlaient dans les légions faisaient le sa-



crifice de tout ce qui leur était individuel, de tout ce qui les attachait au sol et à la tradition de famille ; ils n'allaient pas combattre pour une opinion, ni reconquérir leurs terres ou leur patrimoine ; ils cherchaient la patrie sans même savoir où elle résidait ; ils couraient vers l'Italie, et en dernier vers la France, ignorant s'ils les trouveraient républicaines, royalistes ou impérialistes ; car les gouvernements de ces pays changeaient de formes à chaque moment. Il leur fallait donc abandonner complètement toute préoccupation de formes, se séparer de tout ce qui était opinion, afin de trouver une force qui pût un jour aider leur cause ; encore, cette force, fallait-il la chercher à travers mille dangers. Il fallait passer par des pays étrangers et ennemis, au risque d'être emprisonné, jugé criminellement, et quelquefois puni de mort. Or l'homme capable de faire tous ces sacrifices, de se laisser guider seulement par l'instinct national, prouvait qu'il conservait dans son âme tout ce qu'il y a de plus intime dans le patriotisme. Comment autrement expliquerait-on ce pouvoir qui l'arrachait de son pays et qui le jetait si loin du territoire polonais pour défendre une cause dont il ne connaissait ni la formule ni le drapeau ? La force cachée qui produisait ce miracle national n'était autre chose que ce Dieu inconnu, qu'on appelle le patriotisme polonais.

Aussi, tandis que dans la grande diète les partis se rejetaient les uns aux autres les accusations de trahison, tandis qu'une partie de l'émigration établie à Paris perdait son temps à discuter des théories,

à s'accuser mutuellement , tous les légionnaires étaient reconnus et acceptés par la Pologne comme patriotes.

La grande diète chercha à établir l'égalité des droits, soit en élevant les classes inférieures, soit en abolissant les privilèges ; mais les légions seules résolurent cette question.

Sur le territoire national, les hommes les plus dévoués, tirés de la classe inférieure, n'auraient pas pu oublier tout d'un coup la position où ils avaient si longtemps vécu ; d'un autre côté le magnat, dans le nom même de son village, dans le culte que le peuple conservait pour les grands noms, aurait probablement trouvé des appuis pour son orgueil. Il fallait à ces hommes une destinée commune : être rejetés ainsi tout d'un coup au milieu d'un pays étranger , et donner en même temps des preuves de leur patriotisme. Tous, par le fait, se sentirent égaux dans leur âme , parce que tous avaient fait les mêmes sacrifices, parce tous avaient bravé les mêmes dangers. Jamais dans les légions polonaises on n'entendit débattre les droits et les privilèges de naissance. On ne pouvait pas parvenir d'une autre manière à cette grande transformation de la Pologne.

Nous nous bornons à caractériser ces faits qui , dans un siècle où l'on discute tant sur les législations, devraient être pris en considération. Ces faits prouvent que pour avoir un grand droit et pour l'exercer, il faut d'abord remplir un grand devoir ; qu'il ne suffit pas d'être né sur un territoire , d'être membre d'une nation pour prétendre exercer ses droits

de citoyen , et surtout pour réformer les lois , pour entreprendre l'œuvre de la reconstitution d'un pays; et que cette grande œuvre exige d'abord de grandes garanties qui ne se donnent que par le dévouement.

Cette histoire nous prouve aussi que l'égalité ne peut se retrouver que parmi les hommes qui travaillent pour le même objet, qui ont donné les preuves du même sentiment ; que l'égalité ne peut pas être constituée par une loi, mais qu'elle s'établit par de grands faits historiques.

Pendant que les politiques présentaient des notes officielles aux gouvernements de l'Europe pour prouver les droits imprescriptibles de la Pologne, les généraux des légions établissaient son existence par le fait, en remplissant toujours les cadres de leurs légions, et trouvant, on ne sait où ni comment, des soldats.

---

## SOIXANTE-TROISIÈME LEÇON.

---

Histoire de Russie, suite. — Paul I<sup>er</sup>. Il embrasse les opinions des royalistes contre la Révolution française. — Système légitimiste du comte Joseph de Maistre. — Le général Souwarof envoyé contre la France. — Le général Dombrowski et les légions polonaises en Italie. — L'empereur Paul cesse de croire aux systèmes légitimistes et à la bonne foi de leurs représentants. Il est poussé d'instinct vers Bonaparte. — Conspiration contre l'empereur Paul ; sa fin tragique. Avènement d'Alexandre. — La Pologne suit instinctivement Napoléon comme représentant de sa propre idée nationale. — Napoléon et le XVIII<sup>e</sup> siècle.

---

Mardi 29 avril 1842.

**MESSIEURS,**

Nous avons vu Souwarof aux prises avec Kosciuszko et Dombrowski sous les murs de Varsovie ; nous rencontrerons encore en Italie les Russes et les Polonais, ces champions de deux idées contraires. Les systèmes philosophiques et religieux qui luttaient dans les diètes polonaises et dans le cabinet de Pé-

tersbourg vont maintenant frapper à la porte de tous les cabinets de l'Europe. Nous verrons ces deux systèmes plaider leur cause à la barre de la Convention nationale française, et même dans le cabinet de Pétersbourg.

Nous avons dit que la force qui poussait les soldats polonais à franchir la frontière, à aller combattre en Italie, et qui inspirait les écrivains des légions polonaises, que cette force partait du pays; il faut donc remonter de nouveau vers la source, vers les pays slaves. Reprenons l'histoire de la Russie, que nous avons interrompue à la mort de l'impératrice Catherine : autrement il nous serait difficile de comprendre les écrivains que nous aurons à citer plus tard, qui raconteront les désastres de la Pologne, et qui parleront de ses espérances futures.

Vous avez déjà vu, dans le cours de l'histoire de la Russie, différents systèmes politiques apparaître de temps à autre dans le cabinet russe; ces systèmes, essayés timidement, commencent peu à peu à prendre quelque consistance. Vous avez aussi pu remarquer que dans la famille régnante surgissent des individus extraordinaires, qui, n'ayant rien de commun avec la tendance politique du gouvernement, le troublent, et semblent destinés à le renverser, et qui presque toujours périssent victimes de leurs efforts. Ces apparitions deviennent de plus en plus fréquentes, et vous verrez même cette lutte entre les deux systèmes concentrée dans un seul individu, dans l'empereur Paul. Le malheureux Alexis, fils de Pierre le-Grand, Pierre III et Paul, forment une génération à part.

Le grand-duc Paul, par sa nature, par son éducation, était en dehors de la société gouvernementale russe. Il avait une âme généreuse et forte : détesté par sa mère, l'impératrice Catherine, soupçonné par elle, entouré d'espions, il vivait dans l'isolement. S'il avait joui de la puissance, et de tous les plaisirs que peut fournir à un prince un pouvoir illimité ; s'il avait vécu dans le luxe, dans cette dissipation qui régnait surtout à l'époque de Catherine, il aurait probablement perdu les nobles sentiments qu'il portait en lui ; il aurait fini par suivre la marche de ses prédécesseurs, ou se serait laissé guider par la coutume gouvernementale de la Russie. Mais solitaire, malheureux, il développait en lui le besoin de compatir aux peines des autres ; victime de l'injustice, il détestait les crimes qu'il avait vu commettre par sa mère ; il prenait en haine les abus du pouvoir.

A cette époque, la Révolution française se propageait et triomphait de tous les obstacles. L'impératrice Catherine ne voyait dans cette révolution et dans le bouleversement de l'Europe qu'un moyen d'agrandir son empire. Elle disait, selon que le rapportent plusieurs historiens : « C'est le moment de pêcher en eau trouble. » Ces paroles peignent bien toute sa pensée. L'empereur Paul, au contraire, méditait sur cette révolution en philosophe et en homme religieux. Ayant été malheureux et persécuté, il avait accueilli les émigrés français, avait lu les brochures publiées à cette époque par les royalistes, les brochures de Calonne, et surtout un ouvrage remarquable du

comte Joseph de Maistre : *Considérations sur la révolution française.*

C'est le cas de vous parler ici, Messieurs, des systèmes politiques acceptés alors presque généralement en Europe. Ces systèmes ont influencé presque toutes les décisions de l'empereur Paul, et sans les connaître, il vous serait difficile de comprendre les actions de ce monarque.

Le système connu sous le nom d'opinions légitimistes doit beaucoup à la Russie : il lui doit son point d'appui. Jamais il n'aurait pu se formuler, devenir un symbole complet, et surtout agir, sans avoir trouvé de base ; tellement il est vrai qu'une opinion, même une théorie, pour agir, pour pouvoir entrer en action, doit nécessairement trouver un terrain politique où elle puisse prendre racine.

Les opinions légitimistes commencèrent à être émises au moment même où s'écroulait l'édifice ancien de la société française ; ces opinions furent plus tard formulées nettement par le comte Joseph de Maistre. Ses ouvrages les plus importants furent écrits à Pétersbourg.

La Révolution française dut naturellement frapper les intelligences. On ne tarda pas à reconnaître que ses tendances n'étaient pas exclusivement politiques ; en effet, elle attaquait déjà la société religieuse, c'est-à-dire l'Église. Comme les classes privilégiées se voyaient enveloppées dans la persécution qui frappait l'Église, elles furent amenées à lier leur cause à celle de la religion. Les représentants du vieux monde, victimes des abus de

l'aristocratie, se donnèrent pour martyrs de la foi. La Révolution, que l'on n'avait jusqu'alors accusée que de violences contre l'ordre politique et contre la hiérarchie sociale, c'est-à-dire la noblesse, est maintenant anathématisée comme ennemie de l'Église, comme négation des vérités divines révélées par le Christianisme.

Le comte de Maistre, saisissant la question à ce point de vue, la développe dans son ouvrage, et cherche à l'expliquer philosophiquement.

Selon lui, le genre humain est destiné à expier sur la terre le péché originel. Les hommes sont, par leur nature, méchants et incapables de se corriger eux-mêmes. C'est pour cela que la Providence leur a offert dans la révélation un secours surnaturel, et qu'elle a choisi pour gardiens de l'ordre et de la discipline, certaines familles, certains individus doués d'un talent inné de gouverner et de se faire obéir. C'est donc pécher contre Dieu que de vouloir contrôler en quoi que ce soit les droits des familles ou des individus qui ont le pouvoir. Mais comme il arrive souvent que ces familles ou ces individus ont des manières très différentes de concevoir et d'appliquer la vérité; comme il arrive souvent des querelles et des guerres entre ces hommes, le comte de Maistre ne trouve d'autre moyen d'accorder les monarques qu'en faisant appel au pape. Selon lui, le pape gouverne toujours avec intelligence, et pour cette cause, doit être le seul modérateur du pouvoir royal : c'est là le point essentiel de son système.

Les ouvrages du comte de Maistre n'étaient pas



publiés que déjà plusieurs émigrés répandaient ses opinions en Russie. L'empereur Paul, préparé par sa vie solitaire et méditative à comprendre les hautes questions, embrassa avec ardeur ces opinions : il se crut représentant du pouvoir divin en Russie. A la mort de l'impératrice Catherine, quoique jusqu'alors il ne fût entré en rien dans la direction du gouvernement, il prit tranquillement possession du trône, et, semblable à Sixte-Quint, il parut rajeuni tout d'un coup, et même plus haut de taille. Jamais un monarque n'a affecté une telle fierté, un tel orgueil, même dans sa démarche et dans ses gestes ; il voulait appliquer et justifier en sa personne le principe du comte de Maistre. Mais il paraît que bientôt il commença à douter de la vérité de ce principe, car il se rejeta surtout sur les formes. Il publia une série d'ukases pour inculquer au peuple le culte de la personne de l'empereur. On était obligé, par exemple, de se prosterner devant lui quand il passait, de descendre de cheval ou de voiture, de se découvrir, de jeter bas sa fourrure, et même de s'agenouiller au milieu de la boue ou de la neige. Paul 1<sup>er</sup> voulait de cette manière relever la personne royale en opposition d'une révolution qui renversait l'autorité. Pour lui c'était une question d'autorité.

Il envoya contre la France le général Souwarof qui d'instinct haïssait aussi la Révolution française.

Nous avons appelé Souwarof le dernier général d'armée de Pierre le Grand. Cet homme a idéalisé en sa personne le caractère d'un chef russe. Il était Finnois d'origine, mais *slavisé* ; petit et maigre, mais

d'une âme grande et ferme. Il se distingua d'abord dans la guerre de Sept-Ans, puis dans la guerre contre les Turcs ; ensuite il prit Praga, faubourg de Varsovie, y fit un carnage épouvantable, et porta le dernier coup à la révolution polonaise.

Ce n'est pas par hasard, ni seulement par la force matérielle, que Souwarof a vaincu les Polonais. A vrai dire, Souwarof se montra supérieur aux chefs polonais ; il avait toute la simplicité de Kosciuszko, et avec elle une certaine rusticité que le paysan comprend et aime, qui enthousiasme le soldat en lui inspirant l'amour et la confiance. Il avait un sentiment religieux plus profond et plus fort que celui qui animait le général Kosciuszko. De là venait sa force et sa foi dans le succès.

Souwarof a été jugé sévèrement par les étrangers ; il leur paraissait ridicule, bizarre et sauvage. Il avait reçu cependant une éducation soignée ; il connaissait bien les langues étrangères, quoiqu'il dédaignât de les parler ; il détestait tout ce qui était étiquette, usages, convenances. Il se comprenait avec ses soldats, il employait leur langage ; quelquefois il leur parlait en vers. Plusieurs de ses proclamations et de ses rapports en vers rimés ou en assonances, que l'on pourrait trouver très ridicules, ont fait dans le temps beaucoup d'effet sur ses troupes. Il avait toujours un seul but devant les yeux, et il marchait vers ce but en ligne droite : il cherchait la victoire dans l'enthousiasme de ses soldats.

Une fois, au siège d'Ismaïlow, il fit appeler ses soldats et son état-major ; et, au lieu de leur lire un

ordre du jour éloquent, il leur adressa seulement ces paroles :

» Soldats, à minuit vous me verrez me lever, vous ferez de même ; puis je ferai ma prière et vous ferez de même ; puis je me laverai, et vous ne le ferez pas, parce que vous n'en aurez pas le temps ; puis vous me verrez m'asseoir par terre et chanter comme un coq, trois fois (ici même il imita le chant du coq), ce sera le signal de l'assaut.»

Il prit Ismaïlow.

Les officiers étrangers qui étaient dans son armée racontaient cette anecdote en la présentant comme une preuve de sa rusticité. Certes, le dernier commis de bureau aurait pu écrire alors un bulletin dans le genre de ceux qu'on publie maintenant en Europe ; mais, pour dire ces mots aux soldats, il fallait avoir vécu de la vie du soldat, connaître ses habitudes et ses mœurs. Souwarof, dans les combats qu'il livra plus tard en Italie, montra des talents distingués, et prouva qu'il comprenait bien la stratégie et la tactique.

Comme homme sincèrement religieux, Souwarof détestait la Révolution française ; il lisait l'Évangile aux soldats, et faisait souvent dans le camp les fonctions de prédicateur. Quand on faisait prisonniers des généraux français, avant que de les admettre en sa présence, il leur faisait subir des fumigations pour les désinfecter de l'esprit révolutionnaire. Il adorait la personne de l'empereur et s'inclinait devant le prétendant français en faisant le signe de la croix comme devant le représentant de Dieu et de la légi-

timité, et baisait le pan de son habit. Ce que Paul méditait au point de vue philosophique et religieux, Souwarof, d'instinct, voulait l'accomplir par la force matérielle.

Souwarof va rencontrer en Italie les légions polonaises. Là, deux armées slaves se retrouveront en présence.

Je vous ai parlé de l'idée d'où sont sorties les légions polonaises. Les faits matériels sont généralement connus. Le général Dombrowski, avec l'agrément du gouvernement français, forma ces légions en Italie pour y servir comme troupe auxiliaire contre l'Autriche. Il faut remarquer que le général Dombrowski, très facile en arrangements toutes les fois qu'il s'agissait de la solde ou des grades, s'attachait surtout à bien définir, vis-à-vis des gouvernements qu'il servait, le caractère moral des légions polonaises. Dans la convention conclue avec le gouvernement lombard, il fut établi que ces légions devaient être regardées comme troupes auxiliaires et comme étrangères; qu'elles combattaient pour la cause commune; qu'elles auraient toujours les droits et privilèges des citoyens lombards; enfin qu'elles seraient traitées en amis, en frères. C'est le premier exemple d'une convention basée sur l'idée de fraternité.

On connaît assez l'histoire des légions polonaises, qui, à mesure qu'elles étaient détruites, renaissaient toujours. L'homme que la Providence choisit pour les diriger réunissait dans son caractère deux qualités très rares chez les Polonais, la persévérance et la résignation. Le nom de Dombrowski sert de lien

entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne de la Pologne. Dombrowski, lors de la première révolution de Varsovie, courut le risque, sur une fausse accusation, d'être pendu comme traître. Cependant il ne se découragea pas; il resta fidèle à la cause nationale, repoussa les offres de Souwarof et celles du roi de Prusse, préférant partager avec ses compatriotes les chances d'un avenir incertain plutôt que d'accepter pour lui-même une position brillante. Sa vie entière fut une suite d'espérances heureuses et de terribles épreuves.

D'abord repoussé puis accepté par le gouvernement français, il forme ses légions; et bientôt il les voit décimées dans les combats journaliers de l'Italie. La deuxième légion fut faite prisonnière à Mantoue et livrée aux Autrichiens, qui traitèrent les prisonniers en déserteurs; une partie de la première légion, sous ses ordres, fut détruite. Presque abandonné par le gouvernement français, il ne se rebute pas; il court à Paris, présente des notes au gouvernement, et réorganise ses légions, qui prennent part au combat de la Trébia, où elles sont de nouveau presque complètement anéanties. Il réussit à compléter une troisième formation. Après les victoires de Bonaparte, il rêvait déjà une entrée triomphale en Pologne; il se préparait à pénétrer en Autriche par la Carinthie, la Hongrie, la Bohême, lorsqu'il reçut la nouvelle de la signature des articles préliminaires de paix et du traité de Lunéville qui pacifiait l'Europe. Dans ce moment, plusieurs officiers généraux polonais perdirent tout espoir. Les légionnaires ne virent

plus la possibilité de servir à l'étranger la cause nationale. Kniazewicz, qui, comme on le sait, avait beaucoup contribué à la victoire de Hohenlinden, commençait à se livrer au découragement, et voulait se retirer du service. Dombrowski conserva l'espoir d'une occasion plus favorable pour son pays. Il ne comptait plus sur le premier consul, mais il espérait que le moment viendrait où, par l'influence française, il pourrait servir les intérêts de la Pologne.

Après la bataille de Zurich, où Masséna triompha de Korsakoff, Souwarof, enfermé dans les Alpes, tenta, à travers les montagnes, cette marche fabuleuse, qui sauva les débris de son armée.

Déjà la destinée allait frapper presque du même coup Paul et Souwarof. Ce dernier, après avoir servi avec tant d'enthousiasme la cause du despotisme royal, tomba victime de ce même despotisme. L'empereur Paul, qui venait de décréter par un ukase que Souwarof devait être regardé comme le plus grand de tous les généraux de l'univers, et qu'il eût à faire une entrée triomphale à Pétersbourg; Paul, irrité contre ce général qui avait manqué à je ne sais quel règlement militaire, le disgracia. Souwarof rentra solitaire à Pétersbourg, où il se vit abandonné de tout le monde; on craignait de prononcer son nom : ses amis l'évitaient. Il tomba malade, et mourut de chagrin.

Peu avant l'époque dont nous parlons, une réaction s'était opérée dans l'esprit de Paul. L'empereur s'était aperçu que les royalistes l'exploitaient à leur propre profit. Il voyait clairement que les monar-

ques et leurs ministres n'avaient aucune foi dans le système qu'ils lui proposaient, et qu'il n'y avait que lui qui voulût le réaliser dans toute son étendue. Comme représentant d'une cause religieuse, il tenait sévèrement la main à l'accomplissement de tous les devoirs religieux. Par une ordonnance, il commanda aux royalistes français de se confesser, et aux prêtres de s'assurer de leur componction. Ayant entendu que les émigrés, tout en parlant continuellement de la religion catholique, se moquaient à la cour de Mittau de toutes ses pratiques, il retira au prétendant sa pension, et refusa tout secours aux émigrés. Il proposait aux puissances étrangères de remettre les rois proscrits en possession de leurs trônes, de rétablir le royaume de Sardaigne, la république de Gênes, etc. On dit même que quelquefois il rêvait le rétablissement de la Pologne comme acte de justice politique. Mais l'ambassadeur autrichien, tout en protestant de sa dévotion au système de droit divin, dissimulait mal que l'Autriche profiterait de la première occasion pour s'emparer du royaume de Sardaigne et de la république de Gênes, et que même elle ne se souciait pas beaucoup de rendre au pape ses États.

L'empereur Paul conçut l'idée de s'établir chef de tous les ordres de chevalerie ; il créa à cette époque une quantité considérable de nobles, de ducs, de princes ; en même temps il se proclama grand-maître de l'ordre de Malte. Il remarqua que le pape, qui n'était pas loin de donner son consentement à cette idée extraordinaire de proclamer un prince schismatique chef d'un ordre religieux catholique, tenait plus à la

possession de son territoire qu'à la stricte observation des statuts de l'ordre.

Aussi l'empereur Paul douta tout d'un coup et du pape et de la sincérité de tous les rois et de tous les systèmes légitimistes et même de la véracité des religions. Cet honnête homme désillusionné, ne sachant plus à quel système s'attacher, transportait sa colère sur ceux qui l'entouraient, cassait les généraux, disgraciait ses favoris et quelquefois envoyait en Sibérie des régiments entiers. Bientôt il fut dépeuplé en Russie.

A la même époque, Bonaparte, premier consul, pacifiait l'Europe. Paul comprit cet homme d'instinct; et doutant de tous les systèmes établis, il s'écriait souvent : « Je viens de trouver un homme; il y a un homme dans le monde. » Il voulait lier des rapports d'intimité avec le premier consul.

Mais les mécontentements que l'empereur Paul avait soulevés par son caractère ombrageux et sa versatilité politique ne pouvaient pas se calmer facilement. Tous les grands qui l'entouraient, se voyant menacés à chaque moment de disgrâce et d'exil, pensaient à leur propre sûreté. N'oublions pas que les systèmes constitutionnels rêvés autrefois se conservaient traditionnellement dans la pensée de plusieurs individus. Partout, dans les États de l'Europe, on parlait de constitutions; on jugeait celles que la France établissait et renversait; chacun s'occupait des changements qu'il y aurait à y faire. Les Russes aussi discutaient beaucoup à Pétersbourg sur la constitu-



tion française. Le grand-duc Alexandre, élevé dans les idées françaises, se plaignait souvent du pouvoir despotique; on l'entendit parler plus d'une fois de la nécessité d'une constitution. Les mécontents se rallièrent autour de ce mot. Les favoris menacés, les hommes qui voulaient sincèrement améliorer l'état de la Russie, ceux enfin qui préféreraient avoir pour monarque le grand-duc Alexandre, concurent l'idée de détrôner Paul.

Le général Benningsen, un Hanovrien, grand faiseur de projets de constitutions, qui en avait préparé plusieurs, se concerta avec Pahlen, avec Yaszwil, avec Zoubow, avec les favoris menacés par l'empereur Paul; ils réussirent à effrayer le grand-duc Alexandre, auquel depuis quelque temps l'empereur Paul montrait du mécontentement; ils surprirent enfin la permission du grand-duc, pour emprisonner l'empereur Paul. Naturellement, ils ne pouvaient pas penser exécuter une telle mesure; on trouva plus simple de tuer ce malheureux monarque, qui voulait rester honnête homme, philosophe et religieux, tout en gouvernant despotiquement.

Le plan de constitution fut bientôt oublié : à la nouvelle de la mort de Paul, les officiers se hâtèrent de proclamer le grand-duc Alexandre empereur, et personne n'osa plus parler de constitution.

La Pologne, représentée par l'émigration, se trouve maintenant dans la position la plus critique : elle est abandonnée par le gouvernement français; ses généraux mêmes, excepté Dombrowski, commencent à

douter de son avenir. Mais, à la même époque, cette nation trouve un mot de ralliement. Sans être en-doctrinée par personne, elle devine d'instinct les tendances de Napoléon. Malgré les défiances des généraux, malgré les avertissements des publicistes, elle reste constamment admiratrice de Napoléon et dévouée à sa personnalité.

Napoléon exerça une immense influence morale sur les pays slaves, une influence plus grande que celle qui pouvait résulter de son action militaire et politique. Cette particularité ne sera pas sans intérêt pour les Français : malgré tout ce qu'on a écrit sur ce grand homme, personne n'a touché à cette partie de son histoire.

Napoléon, par sa personnalité, par son individu, a réagi contre le siècle précédent. Il réalisait en lui-même tout ce qu'il y avait de fort, de grand, de progressif dans la tendance du XVIII<sup>e</sup> siècle, et en même temps il détruisait ce qu'il y avait de faux et de hasardé dans ses principes.

Le défaut principal de ce siècle était une légèreté excessive à vouloir tout raisonner, tout expliquer. Réellement, pour les gens du XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'y avait plus de mystères. En vue de chaque phénomène, on arrivait avec un système tout prêt pour l'expliquer. Le terrorisme même n'a jamais pu réussir à effrayer les intelligences en France et en Pologne. Chacun s'est consolé par cette pensée que, le terrorisme une fois renversé, on reprendrait de nouveau toute liberté de raisonner et de faire des systèmes.

Mais la providence produisit un homme inexplic-

cable , devant lequel les intelligences s'arrêtèrent interdites, en se demandant d'où il venait, où il tendait, et quelle était sa mission? Or c'était rendre un immense service aux hommes de ce temps que de les obliger à se recueillir et à méditer sur un phénomène inexplicable.

Napoléon, par ses victoires, par sa législation, par ses talents, réveilla dans l'humanité ce sentiment d'admiration qui commençait à s'y éteindre. Il apprit à la classe civilisée de Pologne, qui peut-être avait exagéré, s'il est possible, le défaut français d'expliquer tout, de raisonner sur tout, il lui apprit à fixer pendant de longues années un seul phénomène, qui, par les craintes et les espérances qu'il inspirait, occupait les esprits, et excitait en eux un sentiment de vénération presque religieuse. Sous ce rapport, nous devons assigner à Napoléon une grande place dans l'histoire des peuples slaves.

---

## SOIXANTE-QUATRIÈME LEÇON.

---

Littérature polonaise, sibérienne. — Description de la Sibérie. — Mémoires du général polonais Kopec. — Sentiment de la force nationale. — Lien mystérieux qui unit tous les individus de la même nation.

---

Vendredi, 6 mai 1842.

**MESSIEURS,**

La littérature *émigrée* des légionnaires polonais ne rentrera sur le sol national qu'avec le drapeau de Napoléon.

A la littérature *émigrée* nous ferons correspondre une autre littérature polonaise que nous appellerons la littérature *déportée*. Nous nous transporterons donc dans le nord extrême de l'Asie, dans la Sibérie.

Le nombre des déportés augmentant toujours, leurs ouvrages et surtout l'esprit qui les anime ont captivé les sympathies du pays et influencé les auteurs nationaux, et cela avec d'autant plus de droits,

que la littérature déportée procède en ligne directe de l'idée nationale, qu'elle sort de l'âme nationale en souffrance. Nous avons déjà vu dans l'histoire, les célèbres déportés polonais Zaluski, Rzewuski, composer leurs ouvrages dans les prisons de Kaluga, et l'évêque Soltyk apporter de l'exil ses proclamations inspirées. Il faut chercher dans cette littérature déportée les sources de la profonde tristesse qui apparaît plus tard dans la littérature nationale.

La Sibérie engloutissait tout ce qui restait des guerriers de Kosciuszko, tous les patriotes qui résistaient au gouvernement russe, tout ceux qui étaient soupçonnés de vouloir soulever le pays ou de vouloir aller rejoindre leurs frères à l'étranger. C'est pour la première fois alors que l'on commença à parler de la Sibérie. On ne cessa plus de s'en préoccuper : ce mot de Sibérie, comme une menace continuelle, retentissait à chaque moment aux oreilles des Polonais. Avant que de tenter une entreprise hasardée, le Polonais devait penser à la Sibérie.

Cette Sibérie, dont les littérateurs russes parlent rarement, quoiqu'il y ait quelques odes consacrées à célébrer les triomphes des Russes dans ce pays, cette Sibérie, si éloignée et si étrangère, va maintenant entrer dans la sphère poétique des Polonais, comme une espèce de Tartare antique, ou de cet enfer du moyen âge si bien décrit par Dante. Dans chaque ouvrage de la littérature polonaise moderne, on trouve une allusion à la Sibérie ; il y a des poésies consacrées à décrire les souffrances que les Polonais y éprouvaient ; il y a même un ouvrage de Slowacki dont

la scène se passe en Sibérie : il faut donc en dire quelques mots.

Ce vaste continent s'étend entre les monts Altaï, les monts Ourales et la mer Blanche; il comprend l'espace immense de cinq cent mille lieues carrées; il est séparé en deux gouvernements militaires, dont chacun est plus grand que la France. Une partie de ce pays, le gouvernement de Tobolsk, a été conquise, comme vous savez, par une bande de Cosaques du temps d'Iwan; l'autre partie a été découverte par un détachement de Cosaques égarés dans la vaste péninsule du Kamtchatka. Ils y établirent un poste militaire, firent leur rapport au gouvernement russe, et le Kamtchatka fut considéré comme province russe.

Les habitants sont des peuples d'origine ouralienne, connus sous le nom d'Yakoutes et d'Ostiaques. La Russie a conquis le territoire, l'espace, mais la population a conservé ses mœurs et son indépendance sauvage. Quelques milliers d'Européens se sont établis sur les grands chemins pour garder les postes militaires; les indigènes s'inquiètent aussi peu des marches des régiments russes à travers leur pays, que les poissons de l'Océan s'inquiètent du passage d'un vaisseau de ligne qui, pour un moment vient troubler la surface de la mer. Les Tchouktchi, véritables Bédouins de ces déserts de glaces, échan- gent leurs produits avec les Russes, dont ils reçoivent de l'eau-de-vie et du tabac. La seule chose que toutes ces populations savent de la Russie, c'est l'existence de l'empereur, l'existence d'un person-

nage mystérieux et terrible qui gouverne le Nord. Les truchements et les gouverneurs russes, en leur parlant de l'empereur, leur montrent les armes de la Russie, l'aigle à deux têtes; et les chefs de ces populations sont persuadés que c'est là le portrait de l'empereur, qui leur apparaît alors comme un être extraordinaire, ayant deux têtes, des griffes, des ailes, et portant un monde dans sa main; et comme ils veulent vivre en paix avec toutes les divinités de la terre, ils donnent un petit tribut à cette divinité inconnue.

La population européenne, qui borde les chemins et occupe les ports, est tout entière composée de criminels, de condamnés politiques et de prisonniers de guerre de différentes nations, Suédois, Prussiens, Français, que le gouvernement russe n'a pas voulu ou n'a pu échanger, et qu'il est quelquefois impossible de découvrir dans ces espaces immenses. Cette population étrangère est à moitié composée de Polonais. D'après les calculs de quelques Polonais, faits sur les registres officiels, plus de 100,000 nobles polonais ont été déportés en Sibérie depuis le commencement des guerres entre Catherine et Stanislas-Auguste. La proscription frappe surtout la noblesse. On revenait rarement de cet exil; on était tellement convaincu qu'il était impossible d'en revenir, que ceux qui partaient pour la Sibérie avaient coutume, en faisant leurs adieux à leurs amis, de leur dire : « Puisseons-nous ne nous jamais revoir ! » Car, comme on ne pense pas qu'il y ait d'autre espoir de revoir ses amis que de les rencontrer eux-mêmes

en Sibérie, on n'a pas de meilleur souhait à leur faire que celui de ne plus les revoir.

Nous possédons les mémoires très intéressants d'un prisonnier de guerre polonais, du général Kopec, qui a traversé tout ce pays, et a longtemps séjourné au Kamtchatka, sur cette extrême frontière du monde ancien, du côté du nord-est.

Le général Kopec n'était pas un homme instruit; entré à seize ans comme simple soldat dans un régiment polonais, il était colonel à l'époque des guerres des Polonais contre les Russes; sa brigade, enveloppée par l'armée russe, fut obligée d'arborer l'étendard russe, ce qu'on appelait alors rentrer dans le devoir. Le général Kopec fut fait prisonnier. A la nouvelle de la prise d'armes de Kosciuszko, il entreprit de le rejoindre; il partit de Kiew, et après avoir marché l'espace de trois cents lieues à travers les armées russes, il gagna la Pologne du midi; il fut de nouveau fait prisonnier à Macieiowice, jugé et condamné à être déporté au Kamtchatka.

Voici comment il décrit son voyage :

« Six jours après, je fus réveillé en sursaut et mis dans une kibitka. Cette voiture ressemble à un coffre-fort : elle est recouverte en cuir, doublée en fer-blanc, fermée de tous côtés; il n'y existe qu'une petite ouverture, par laquelle le prisonnier respire et reçoit sa nourriture (1).

» Dans ce coffre il n'y a pas de siège. Comme j'étais couvert de blessures, on m'y avait mis un sac

(1) L'usage de ces voitures a été aboli sous le règne de l'empereur Alexandre.



rempli de paille. Dès ce moment, je perdis mon nom de famille et mon nom de baptême; il fut défendu de les prononcer; on ne devait plus me désigner que par mon numéro. Me voilà au secret pour toute ma vie! Un prisonnier qui se trouve dans une semblable catégorie est regardé par les Russes comme le plus grand des criminels, comme rayé du nombre des vivants. Personne n'ose lui demander d'où il vient et pourquoi il est condamné; on ne peut échanger avec lui une seule parole, sans encourir la plus grave responsabilité.

» Deux soldats se trouvaient toujours sur l'impériale dudit coffre-fort, pour empêcher la foule des curieux d'en approcher : ces soldats se changeaient à chaque relais.

» Depuis la ville de Kiew, je fus entraîné ainsi pendant six jours et autant de nuits. La sixième nuit, j'entendis le bruit d'un pavé; nous arrivions à Smolensk. On ouvre la kibitka; je tombe au milieu d'un bruit d'armes et de nombreux soldats; on m'enferme dans une espèce de niche gardée par trois factionnaires, n'ayant pour toute lumière qu'une petite lampe. Il n'y perçait pas un seul rayon de soleil, à l'aide duquel il me fût possible de savoir quand il faisait jour ou nuit. Jamais mes gardes ne m'ont adressé une seule parole.

» Ah! Smolensk, ton souvenir me fait frissonner! abîme, qui as englouti tant de patriotes! Des milliers de mes frères d'armes y périrent d'inanition, de douleur, de tristesse, sans parler de ceux qu'on y a torturés, jusqu'à les faire mourir!

» Durant mes longues insomnies, je n'entendais, autour de moi, que le bruit des fers, des coups, des cris; et, mon imagination exagérant mes terreurs, je m'attendais à chaque moment à voir entrer des bourreaux. »

Le commandant le tire enfin de sa prison, en lui disant qu'ils vont faire une partie de plaisir. Il le mène à un interrogatoire. On lui demande quelle était la raison de sa rébellion. Il répond que c'est l'amour de sa patrie. La commission se trouve scandalisée de cette réponse et lève la séance, ne pouvant tolérer l'orgueil du prisonnier.

« De Smolensk à Irkoutsk deux soldats périrent en tombant du haut de la kibitka. Comme les postillons et les gardiens étaient toujours ivres, plus d'une fois la kibitka fut versée et traînée sur le côté pendant l'espace d'une lieue. Je voyageais ainsi dans mon tonneau comme un hareng saur; mais grâce à mes sacs de paille et de foin j'y ai survécu.

» Les habitants des villages sont des condamnés colonisés. Presque tous ont les narines coupées, ou portent des marques au front. Dans un relais de poste, une femme servit à manger à notre officier: elle avait un air distingué. L'officier ne put s'empêcher de lui demander qui elle était: » Autrefois épouse d'un colonel, lui répondit-elle, et maintenant femme d'un forgeron. » Elle ne voulut pas dire son nom, ni la cause de ses malheurs.

» De Tobolsk à Irkoutsk, partout sur mon chemin, je rencontrais des convois nombreux de prisonniers des deux sexes, chassés vers la Sibérie. On met ordi-

nairement trois ans pour arriver, à pied, de la Pologne à Irkoutsk. Les convois n'ont que quelques soldats pour toute escorte, et pourtant il est impossible de fuir. Où fuirait-on? Il n'y a nulle part ni villes, ni villages, il n'y a même pas de chemins, excepté un seul, exécuté jadis par les ordres de Pierre le Grand, à travers les marais et les forêts. De petites colonies sont établies à de grandes distances les unes des autres pour desservir la poste impériale. Malheur à quiconque oserait quitter le chemin, car il serait inmanquablement dévoré par les bêtes féroces. Je désirais être attaqué par des brigands; mais l'officier m'ayant appris, en confidence, qu'en cas d'attaque, il avait l'ordre de me tuer, je n'eus plus aucune envie de rencontrer des brigands.

» Comme j'étais alors extrêmement malade, je demandai à mon officier la grâce de pouvoir me reposer pendant quelques jours. Il me répondit qu'il avait l'ordre de me conduire à Irkoutsk sans s'arrêter; que j'étais libre de mourir en chemin, mais que lui, officier, conduirait mon corps jusqu'à Irkoutsk. Nous en étions éloignés à peu près de 500 lieues.

» A Kiringa, dans une maison de poste, j'examinais les carreaux des fenêtres faits en pierre transparente; j'y ai distingué des vers russes; ces vers furent écrits de la main de la princesse Mienshtchikof. Cette pauvre femme, devenue aveugle à force de pleurer, mourut non loin de ce lieu sans avoir pu arriver à l'endroit fixé pour son exil.

» Je lisais encore ces tristes vers lorsque le maître de poste entra. C'était un vieillard de quatre-vingts

ans, d'une figure intéressante, autrefois officier supérieur, maintenant malheureux hôte de cette maison, qui ne connaît d'autres visiteurs, me dit-il, que des *malheureux*. »

Chez tous les Sibériens, dans toute cette population européenne, qui est regardée comme appartenant à la Russie, le nom de *malheureux* a presque la même signification que celle d'habitant du pays. Ils disent, par exemple : « Mon père a été malheureux, » pour dire : Mon père a été un criminel, un condamné politique. Si la Sibérie se détache jamais de la Russie, ce qui n'est pas impossible, la *nation malheureuse* serait son nom de peuple, son nom national.

« Le commandant d'Irkoutsk est connu en Pologne ; il commandait chez nous la ville de Minsk. Il y commit tant de meurtres et de brigandages que son gouvernement fut obligé de le punir en le nommant commandant d'Irkoutsk. Sa maison était toute remplie de meubles d'origine polonaise, et sa vaisselle se composait de calices et de ciboires pris dans nos églises.

» Depuis Yakoutsk jusqu'à Okhotsk, il n'y a pas de chemin. Les naturels se dirigent en consultant les astres, la position des montagnes, et surtout en observant les masses d'ossements des chevaux, que perdent les caravanes soit par les maladies, soit par les attaques des ours.

» Après avoir passé un endroit dangereux, les Yakoutes ne manquent jamais de s'arrêter pour faire leurs prières et offrir des sacrifices à leurs divinités.

On marche sans s'arrêter du matin au soir. On choisit pour la nuit un endroit éloigné des forêts pour éviter d'être attaqué par les ours, qui cependant, à chaque fois, dévorent des chevaux de la caravane. Pendant le repos, on se couvre d'espèces de cribles très fins pour se garantir des insectes qui vous environnent et vous couvrent la bouche et les narines au point d'empêcher la respiration. »

Le général Kopec dut sa délivrance au hasard : il rencontra un marchand dévoué qui lui promit de faire parvenir ses lettres à ses amis.

« Un jour, que, sur les débris d'un vaisseau naufragé, je fixais tristement la mer remplie de tant de monstres, je vis tout d'un coup un homme d'un air imposant et d'une mise étrangère sortir d'entre les rochers ; il se dirige vers moi. Je crus d'abord que c'était une apparition, une divinité maritime. » De quelle nation es-tu ? me dit-il. — De la nation malheureuse. — Alors tu es Polonais ; je connais ta nation, j'ai eu des rapports avec des Polonais ; je suis marchand, je retourne en Russie, et si tu as des lettres, donne-les-moi ; tu sais ce que je risque ; tu trouveras dans ta chambre du papier et de l'encre. Va, écris tes lettres, je m'en charge. »

Ce marchand fit, en effet, parvenir ces lettres ; et, la grâce obtenue, on réussit à retrouver Kopec. Plusieurs généraux et colonels qu'on chercha pendant longtemps pour les délivrer, ne purent l'être, par l'ignorance complète où l'on fut de leur nom et du lieu de leur séjour.

Kopec a un profond sentiment de la nature. D'ail-

leurs, ce sentiment se développe à la vue du grand spectacle des contrées du Nord.

« Durant l'automne, la mer est presque toujours agitée; les orages sont fréquents, et les vagues de l'Océan attaquent le rivage avec une violence telle que la ville de Kamtchatka en tremble jusque dans ses fondements. Les jours sont gris, les nuits noires. Lorsque la tempête se lève et que l'Océan commence à gronder, on entend tout d'un coup 20,000 chiens qui errent sur le rivage de la mer pour s'y nourrir de poissons, répondre à la grosse voix de l'Océan par un hurlement général suivi et accompagné de loin par les longs rugissements d'ours innombrables.

» Cependant les volcans du Kamtchatka ne cessent de tonner et de vomir des torrents de flammes.

» Quel spectacle infernal! et quelle situation que celle d'un honnête homme au milieu du conflit de ces méchants éléments!

» Les chiens ne retournent vers leurs maîtres qu'en hiver, l'Océan étant alors gelé; ils trouvent chez les Kamtchadales des provisions de poissons secs. Les ours aussi se nourrissent de poisson. Les Kamtchadales dédaignent de tuer les ours, dont la fourrure est de nulle valeur auprès de celle des sibelines et des renards noirs qui sont en grand nombre dans ce pays. »

On a comparé plusieurs fois Kopec à Silvio Pellico. C'est la même foi religieuse et la même résignation; mais elles n'excluent pas l'activité. Le Polonais accepte son malheur et s'y résigne, sans cesser de lutter et d'espérer. Il diffère pourtant de ses prédé-

cesseurs en malheur. Niemcewicz conserve, dans ses mémoires, toute sa haine et toute sa colère de vieux Polonais; il appartient à la génération ancienne. Le général Kopec se regarde comme un homme frappé par la Providence. « Chaque jour, dit-il, je me lève en priant Dieu de me délivrer, et ne cesse jamais d'espérer sinon pour moi, du moins pour ma patrie, un avenir plus heureux. » C'est dans cette foi religieuse que consiste le caractère nouveau de la littérature moderne; c'est de là que vient cette force nouvelle qui anime les auteurs nationaux, Malczewski, Brodzinski et autres Polonais, qui semblent séparés de Niemcewicz par des siècles.

Dans les mémoires intéressants du général Kopec, on trouve quelques données politiques sur le gouvernement de la Sibérie.

Quelle chose étonnante que cette domination russe appuyée sur quelques bataillons de soldats au milieu de populations guerrières et au milieu de tant de malheureux qui voudraient secouer le joug du gouvernement russe! Kopec nous donne l'idée de cet état de choses par un fait qu'il raconte.

On voyageait avec une caravane de marchands. L'officier russe chargé de le conduire, n'osant pas traverser seul ce pays, s'était mis sous la protection de cette caravane composée de Yakoutes, de Toungouzes et d'Ostiakes. Cet officier s'empara bientôt du commandement de la caravane; il ordonna aux Yakoutes de le porter sur leurs bras dans les passages difficiles, les menaçant à chaque moment de son sabre; la caravane, exaspérée, finit

par l'abandonner tout seul avec son prisonnier. On fut obligé de parlementer du haut d'un arbre avec ces sauvages.

Qu'est-ce qui donnait la force de commandement à cet officier russe ? C'est l'idée de la force de son empereur.

Pourquoi aucun des Polonais n'a-t-il osé se présenter devant ces Yakoutes comme leur gouverneur ? Pourquoi le général Kopec, qui a donné tant de preuves de valeur et de résolution, s'est-il laissé conduire tranquillement par un seul officier russe ? C'est qu'il ne sentait pas au-dessus de lui une idée qui eût la force de celle que représentait l'empereur de Russie.

La force qui part d'un centre national et qui anime tous les individus d'une nation, même à leur insu, est une chose mystérieuse et cependant bien réelle.

Si, pendant la Confédération de Bar, le fameux Beniowski, prisonnier à Kamtchatka, osa s'insurger, détruire le gouvernement russe dans cette ville et la défendre pendant l'hiver en bravant toute la puissance de l'empire russe, c'est que, à la même époque, la Pologne combattait aussi pour son indépendance. Durant la guerre de Kosciuszko, il y eut, au fond de la Russie, des tentatives de soulèvement parmi les prisonniers polonais, qui ne recevaient cependant aucune nouvelle de leur pays. Avec la chute de la Pologne ces tentatives cessèrent. Lors de la retraite de Russie, les prisonniers français se laissaient conduire comme des troupeaux, par quelques Cosaques. En revanche, dans le temps où l'empereur Napoléon battait les alliés à Lutzen et à Bautzen, il



y eut aussi, parmi les prisonniers français, des conspirations et des tentatives de soulèvement.

Comment expliquer ces coïncidences ? La philosophie moderne, qui regarde une nation comme un instrument inerte, mis en mouvement par une machine gouvernementale, n'a rien à dire sur cette grave question. Cependant la physique moderne a déjà observé la sympathie intime qui existe entre les parties isolées d'un organisme et le tout qui en représente l'idée. On sait que les suc d'une plante, le vin, par exemple, dans leur travail de fermentation, présentent des phénomènes qui sont en rapport intime avec la vie de la plante, dont ils ont été depuis longtemps séparés. On sait qu'un arbre du Nord, transporté dans un pays du Midi, se couvre de feuilles et fleurit en même temps que les arbres du pays d'où il sort. Le bouleau, par exemple, l'arbre poétique de notre pays, planté en Italie ou en Suisse, reste longtemps nu au milieu des amandiers et des marronniers en fleurs et ne se couvre de feuilles que très tard. Des observateurs affirment que son bourgeonnement et sa floraison ne dépendent nullement de la température de l'Italie ou de la Suisse, mais de celle qui, à cette époque, règne dans les pays du Nord.

N'en pourrait-on pas conclure que les hommes, ces êtres qui portent en eux la plus forte masse de la vie la plus développée, sont liés ensemble d'une manière encore plus forte et plus intime ? Vous vous expliquerez maintenant les paroles du chant des légions polonaises : « Non ! la Pologne n'est pas perdue, tant que nous vivons. » Un homme national, quelque

part qu'il se trouve, peut être sûr que ce qu'il pense, ce qu'il sent, dans le même moment des milliers d'individus qui appartiennent à la même nation le pensent et le sentent comme lui. Ce lien invisible rattache une nationalité. La nationalité, dans la plus haute acception du mot, exprime la mission d'une nation, représente la masse des individus que Dieu a appelés à accomplir une œuvre commune, solidaires les uns des autres et liés par cette loi de la vie que nous avons fait observer dans le règne végétal et dans l'histoire des nations.

## SOIXANTE-CINQUIÈME LEÇON.

Suite des mémoires du général Kopec. — Le chamanisme, l'aurore boréale et le lever du soleil en Sibérie d'après un anonyme polonais. — Influence morale qu'exerce la Sibérie sur les Polonais.

Mardi 10 mai 1842.

MESSIEURS,

Encore un tableau de la vie et de la nature sibérienne. Nous ajouterons quelques mots sur l'influence de la vie d'exil et des idées inspirées par l'exil sur la littérature et sur le caractère polonais. N'oublions pas que les détails que nous allons donner sont ceux de la vie de milliers de Polonais : mes auditeurs slaves y trouveront l'histoire d'un grand nombre de leurs connaissances et de leurs amis.

Nous continuerons de citer les mémoires du général Kopec. Vous y trouverez, sur la vie domestique sibérienne, des particularités que l'on ne rencontre nulle part. D'après les idées de notre siècle, on pourrait regarder la vie en Sibérie comme très

commode et même comme très heureuse : ce qui fait le malheur de nos ouvriers et de nos campagnards, le despotisme du capital, n'est pas connu en Sibérie ; l'incertitude de l'avenir, ce cauchemar des générations actuelles, n'en approche pas. Les habitants de la Sibérie ne s'inquiètent pas des besoins matériels ; on y abonde en provisions de toute espèce ; le poisson, le gibier ne coûtent que la peine de les prendre, de les tuer et de les conserver. L'argent n'y a aucun cours jusqu'à présent ; le gouvernement a fait des efforts vains pour y introduire l'usage de la monnaie, afin de civiliser ces populations ; les seules valeurs connues sont les spiritueux et le tabac.

« Mon hôte, dit Kopec, m'a aidé à placer avantageusement mon capital, qui consistait en trois livres de tabac. Les Kamtchadales me donnèrent en échange toutes sortes de provisions, telles que poissons frais et salés, gibier, volaille, lait de renne et fruits. Je me sentis alors animé d'une nouvelle énergie, ayant acquis la certitude que je ne mourrais pas de faim. »

» Ils s'écoulaient lentement ces jours de tristesse et de désespoir.

» Une fois, mon hôte accourut hors d'haleine, pâle et consterné. On vient de signaler un vaisseau, me dit-il.—Je lui répondis qu'il devait se réjouir d'une pareille apparition ; sur quoi mon hôte me fit observer qu'il était impossible de savoir si ce vaisseau était porteur de la joie ou de la terreur ; car il arrivait souvent que le commandant, ayant en vue des vengeances et des rapines, donnait au gouvernement

d'Irkoutsk de faux avis de prétendus complots ; qu'alors un vaisseau lui apportait des ordres qui l'investissaient d'un pouvoir discrétionnaire ; il devenait ainsi maître des fortunes et des vies, pouvait ravager le pays et tuer impunément, puisqu'une plainte formée contre lui n'arrivait qu'en trois ans au chef-lieu du gouvernement.

» Les choses se passaient ainsi autrefois, mais de mon temps les communications par mer étant devenues plus fréquentes, on avait une fois par an des nouvelles d'Irkoutsk.

» Quelques jours après l'arrivée du vaisseau, je vis entrer dans ma chambre le commandant accompagné du capitaine, ce qui me remplit de terreur. Le commandant m'annonça que sa majesté Paul I<sup>er</sup> me rendait la vie et la liberté. Longtemps je ne voulus pas ajouter foi à cette nouvelle. Agité de terreur et de doutes, je demandai la permission d'aller respirer l'air libre sur le rivage de l'Océan. On me laissa sortir seul ; pour la première fois depuis tant d'années je me trouvais seul ; il n'y avait réellement personne auprès de moi. Je crus alors à ma liberté.

» Le temps était à l'orage ; des troupes de monstres marins portés par les vagues se roulaient vers le rivage. Je crus y reconnaître des figures humaines, des figures connues, des scènes de notre vie nationale, des processions solennelles, des frères de nos couvents qui s'avançaient portant une croix à ma rencontre. Je courus vers eux et je serais entré dans la mer, si je n'avais pas été retenu par quelques hommes charitables.

De retour chez moi, j'eus de la peine à pénétrer dans ma chambre, remplie qu'elle était d'hommes et de femmes qui jusqu'alors n'avaient pu m'approcher et qui accouraient curieuses de me voir et de me féliciter à l'occasion de ma délivrance. Chaque femme m'apportait quelque cadeau qu'elle m'offrait de la meilleure grâce possible ; je trouvai sur ma table des objets d'une grande valeur, tels qu'une bouteille de rhum, du sucre, un paquet de petites bougies.

» Bientôt on vint m'annoncer que le curé du lieu se présentait en habits sacerdotaux, accompagné du desservant et de tous ses chantres, pour me féliciter pontificalement. Le curé, vieillard de quatre-vingts ans, appartenait à la catégorie des exilés. Condamné à habiter le Kamtchatka et à y prêcher la religion, il avait recueilli six garçons sauvages des îles d'Éleutsk, il leur avait appris à lire et à chanter, et certes il en avait formé une troupe de chanteurs capables, ma foi, de rivaliser avec les meilleurs artistes de l'Italie.

» Pour le recevoir dignement j'allumai en toute hâte toutes les bougies de mon paquet ; je déployai aussi une image de Saint-Jean que j'avais jadis achetée à Saint-Petersbourg pour quelques sous. Le curé, vêtu de sa chasuble, entra précédé de son porte-encensoir ; les chanteurs commencèrent leurs cantiques, et leurs voix tendres émurent jusqu'aux larmes tous les assistants. Je puis dire que dès mon enfance j'eus le don des larmes ; mais dans cette circonstance j'éclatai en sanglots, et pour dire plus franchement, en cris sauvages, ce qui a infiniment soulagé mon cœur.

» La cérémonie finie, nous nous mîmes autour de

la table, tout le monde continuant de pleurer. Je préparai du punch polonais dans un vase qui me servait à conserver de la graisse de baleine. Nous voilà assis ensemble la tasse à la main : alors chacun se rappelle sa chère patrie et nous pleurons. Le curé n'avait nul espoir de revoir sa terre natale, car il était condamné à l'exil pour toute sa vie ; le commandant ne se flattait pas de pouvoir vivre longtemps dans cette atmosphère empestée par les exhalaisons des volcans. »

« Après m'avoir ainsi félicité, on m'annonça que je partirais dans trois ans, car le vaisseau porteur de la bonne nouvelle ne devait me prendre qu'à son retour des îles d'Éleutsk, où il devait faire un séjour de trois ans. »

Vous rappelez-vous les mémoires de notre joyeux capitaine Pasek ? Quelle immense différence entre les caractères de ces deux personnages ! Pasek qui ne pleure jamais, qui, au milieu des dangers et des malheurs, a toujours assez de présence d'esprit pour dire un bon mot, paraît appartenir à une autre nation. Kopec a déjà le don des larmes ; il s'occupe beaucoup plus que Pasek des questions morales et religieuses ; il s'occupe de l'avenir de son pays, tandis que Pasek ne vit que dans le présent. On voit l'influence que de longs malheurs ont exercée sur le caractère des Polonais.

Suit le voyage d'Okhotsk dans un traîneau attelé de chiens.

« Un vaisseau anglais, porteur de dépêches, ayant été jeté à la côte, le commandant se trouva obligé

d'envoyer ces dépêches par terre pour les faire parvenir à Pétersbourg; il n'osait pas retenir quelques mois ces dépêches; il aimait mieux risquer de faire périr toute une caravane que d'encourir le blâme de ses supérieurs; pour arriver à Okhotsk, il fallait traverser, pendant l'hiver, des steppes de neiges, où les caravanes se perdent presque toujours.

» Le commandant, fidèle à ses instructions, se décide à tenter ce voyage périlleux. On réunit une caravane de 20 hommes armés et de 300 chiens attelés; il y avait 14 chiens à mon traîneau; nous avions des provisions de poisson salé pour trois mois. Le jour du départ arrivé, le curé célèbre une messe solennelle, me donne sa bénédiction en me faisant cadeau d'une croix avec cette inscription : *Nous tombons à genoux devant toi, ô notre croix, et nous attendons la seconde résurrection.* Je conserve cette croix précieusement. Alors nos conducteurs, poussant des cris terribles, agitent tous à la fois leur bâton chargé de sonnettes; les chiens s'élancent, et nos traîneaux glissent sur la neige avec une rapidité telle qu'on avait de la peine à respirer.

» Nous courions ainsi toute la journée; on s'arrêtait pour la nuit dans un endroit où l'on trouvait quelques morceaux de bois jetés sur le rivage par les tempêtes; on passait une partie de la nuit à creuser dans la neige des espèces de retraites pour y être à l'abri du vent. Les chiens se couchaient ensemble en formant un cercle et en s'entassant les uns sur les autres; ils étaient fort peu nourris, chacun d'eux ne recevait qu'un petit poisson. »



On visite une colonie enfoncée dans la neige; on y entre par la cheminée au moyen de cordes; là, se passe une scène fantastique. On donne à manger au général Kopec un champignon qui croît sur le sommet des montagnes volcaniques et qui, d'après les Kamtchadales, a la singulière vertu d'exalter l'imagination jusqu'à lui faire voir le passé et l'avenir. Kopec décrit l'effet qu'il en a ressenti.

« A peine eus-je goûté de ce champignon que j'eus une espèce de vision. Je me trouvai tout d'un coup transporté au milieu d'un jardin délicieux, parsemé de fleurs; je vis autour de moi une foule de belles femmes vêtues de robes blanches; elles m'offraient des fleurs et des fruits.

»Après en avoir mangé de nouveau, je vis les mystères de l'autre monde; je fis alors une confession générale. Je n'ose pas raconter toutes les terribles visions de cette nuit. J'avertis même mon curé qu'il eût à se confesser, car je vis tous les péchés de sa vie. J'ai eu aussi une vision subite de toute ma vie. ce qui m'a donné une inquiétude mortelle, car longtemps je crus à tous ces songes. Quoi qu'il en soit, j'affirme que toute ma vie, depuis l'âge de neuf ans, avec tous les événements qui l'ont troublée ou réjouie, avec toutes les personnes que j'ai aimées ou seulement connues, s'est reproduite, an par an, jour par jour; que mon avenir s'est aussi déroulé devant moi: plusieurs circonstances de ma vie future, que je vis alors, se sont ensuite réalisées.»

Kopec, de retour dans le pays, racontait souvent ses visions sur l'avenir de la Pologne; mais il tomba au

milieu d'une génération incrédule, qui tournait en ridicule toutes ses narrations; découragé, il n'osa pas les continuer dans ses mémoires.

L'abus que la république polonaise avait fait de la parole a été puni par un silence épouvantable. Le développement anormal des intelligences nécessitait un correctif également redoutable : l'exil sibérien.

La Sibérie, ce pays de terreur et de silence, est aussi une contrée où la vie des âmes est très développée. La seule religion qui y soit connue est le Chamanisme. Les voyageurs, jugeant les Chamans d'après les idées reçues, les ont regardés comme des espèces de charlatans : peu curieux d'étudier leurs pratiques, ils n'ont même pas daigné examiner le fond de leurs croyances. Mais, d'après le récit des voyageurs polonais, surtout d'après les données que nous trouvons dans un ouvrage publié il y a quelques années par un Polonais anonyme, on peut expliquer d'une manière nouvelle certains phénomènes du Chamanisme.

Les Chamans sont, dit cet auteur, doués d'une organisation particulière. Parmi les enfants, on reconnaît les Chamans futurs : ils sont tristes; ils fuient la société des hommes, aiment à errer dans les steppes, et vivre avec la nature, avec Dieu. Ces hommes sont les seuls organes des inspirations d'en haut, les seuls dépositaires des connaissances morales; ils représentent la vie morale parmi les Sibériques.

Les exilés en Sibérie sont aussi des espèces de Chamans. Séquestrés de la société, enfermés dans leur passé, condamnés à creuser leur âme jusqu'au fond, leur vie est un long examen de conscience.

L'histoire fantastique du général Kopec est celle de beaucoup de Polonais ! Une partie de cette nation se trouve réduite, par le concours des circonstances, à refaire le travail sibérien de cet exilé, à scruter l'histoire nationale, à faire l'examen de conscience de tout un peuple, depuis l'âge de son enfance jusqu'à sa vieillesse.

Encore un tableau de la nature sibérienne tracé par le même Polonais dont nous avons cité l'opinion sur les Chamans.

L'aurore boréale et le lever du soleil.

« Ici la nuit est presque aussi longue que l'hiver ; elle est monotone et triste, mais grandiose ; et quand elle est éclairée par l'aurore boréale, rien n'égale sa magnificence. Le ciel, bleu foncé ou presque noir, présente des masses d'astres et d'étoiles filantes, et paraît tout en feu. Mais ce feu n'échauffe pas, il n'éclaire pas ; la lumière de ces astres a quelque chose de mélancolique ; on les prendrait pour les regards d'esprits condamnés à fixer éternellement cette terre malheureuse.

» Et cependant les pâles rayons de ces astres allument quelquefois un incendie surnaturel, aussi vaste que l'espace de cet horizon sans limites. Comment décrire cette flamme blanche, bleuâtre, noirâtre, transparente, qui n'a rien de terrestre, rien de céleste, qui ressemble à un éclair et à une ombre, et dont on peut avoir quelque idée vague, en contemplant longtemps la voie lactée ? Du sein de ces lieux surgissent de longues colonnes de feu ; elles se rencontrent comme les lances des guerriers sur un

champ de bataille; elles s'entrechoquent, mais elles ne se brisent pas; elles sont pénétrables et restent toujours entières comme des corps spirituels.

» La scène change : des formes nouvelles, terribles et majestueuses apparaissent de tous les côtés de l'horizon; elles s'élancent vers le centre du ciel avec une rapidité inimaginable; elles se mêlent en répandant des torrents de lumière, qui ressemblent tantôt à de la braise ardente, tantôt à des flots de sang.

» Est-ce un tournoi? est-ce une guerre des esprits? Personne n'a expliqué ni la nature ni la signification de l'aurore boréale. Les philosophes émettent des hypothèses; les Tongouses croient que la Sibérie est un champ clos où les esprits viennent vider leurs querelles. La nature aurait-elle ses visions? cette nature du Nord, malheureuse et endormie, fait-elle des rêves qui ressemblent à ceux d'un exilé?

» Au mois de janvier, après une nuit qui commence au mois de novembre, on attend le retour du soleil. Vous qui voyez cet astre chaque jour, vous vous inquiétez peu de son coucher et de son lever; vous prononcez avec indifférence ce mot : *demain matin*; mais si on vous disait qu'il n'y aurait plus de demain matin, que vous ne verrez le matin qu'après une nuit de plusieurs mois, avec quelle impatience alors vous attendriez l'apparition du soleil!

» Aussi, en Sibérie, le jour du lever du soleil est un jour de fête religieuse. Tout le monde est dans l'attente, tous les regards sont tournés vers le nord-est, vers la mer, vers cette plaine gelée, silencieuse et immobile, couverte de montagnes de cristaux, et

dont la surface glacée reflète le jeu fantastique de l'aurore boréale en le variant, en y joignant des nuances nouvelles. On sait que le soleil doit apparaître de ce côté. Une seule parole : Le voici ! le voici ! prononcée par toutes les bouches, annonce à la Sibérie une saison nouvelle. Un éclair jaillit du bord de l'horizon, tout se confond ; une lutte entre les ombres et la lumière transforme tous les objets, les déplace et les renverse ; l'atmosphère, chargée d'un brouillard glacé, devient toute radieuse et étincelante ; on est au milieu d'une averse d'étoiles ; les montagnes de glace se dressent comme les châteaux des contes fantastiques, avec leurs bastions en cristal de roche, et leurs créneaux en pierres précieuses ; ces châteaux parcourent l'espace, ils s'élèvent dans les airs et retombent bientôt sur la terre ; car, par des mirages continuels, les objets tantôt s'éloignent, tantôt se rapprochent. Plus d'une fois j'étendis la main pour toucher à une montagne, que je retrouvais un moment après replacée sur le bord de l'horizon.

» Mais ce premier jour ne dure pas une heure. Après un quart d'heure d'aurore, un quart d'heure de lumière, précédés et suivis d'un crépuscule de quelques minutes, la longue nuit sibérienne recommence. »

La vie solitaire, la vie avec la nature, la vie avec soi-même, vie d'exilé, se fait sentir dans notre littérature moderne. Les Polonais semblent être retranchés de la société : le malheur brise tous les liens qui les unissaient à la force matérielle et à la force

intellectuelle de ce monde, les fait replier sur eux-mêmes, et les oblige à ne chercher la force qu'en eux-mêmes.

La Sibérie n'a pas été sans influence morale sur la vie politique. On peut dire qu'elle a rapproché toutes les classes des Polonais; qu'elle continue à effacer à jamais les divisions politiques. On y voit le grand seigneur, le gentilhomme, le paysan chasser ou travailler ensemble, obligés à vivre sous le même toit. L'orgueil, le sentiment de sa supériorité sur toute l'humanité, ce crime capital de la noblesse polonaise, a été particulièrement frappé dans les exilés. Le gentilhomme, qui, d'après l'opinion de Rey, est l'idéal de la création, perd en Sibérie non seulement tous ses privilèges, mais même jusqu'à son nom; il devient tout simplement un *numéro*. De retour de son long exil, le général Kopec, descendant d'une maison illustre, oubliait parfois son nom de famille.

Les malheurs de l'exil rapprochèrent de même la nation polonaise de la nation russe. Le malheur extrême pouvait seul opérer ce miracle. Que pouvait-il, en effet, y avoir de commun entre une noblesse indépendante, libre, fière de sa liberté, et une nation malheureuse, opprimée et accoutumée à obéir depuis des siècles à un maître? Elles ont communié dans le malheur; elles se sont unies dans le sentiment du besoin de la protection de la Providence. Il y a donc un sentiment commun qui réunit un exilé russe avec un exilé polonais. C'est dans l'exil de Sibérie que se forme, au sein du malheur, le premier lien d'une

unité aussi vaste que la race slave, car elle tout entière est malheureuse!

Le peuple bohême, qui depuis des siècles ne trouve plus d'autre appui pour sa nationalité que dans la religion; la nation russe, qui a perdu tout espoir de secouer le joug; la nation polonaise, opprimée et exilée, sont obligés tous en même temps de recourir à Dieu.

## SOIXANTE-SIXIEME LEÇON.

Effet produit en Pologne par la pacification générale de l'Europe. — Les hommes politiques inclinent vers l'empereur Alexandre. — Caractère d'Alexandre. — Le prince Adam Czartoryski. — Après les victoires d'Iéna et d'Auerstaedt, les légions polonaises se retrouvent sur le territoire national. — Traité de Tilsitt. — Napoléon se refuse à décider, en faveur d'Alexandre, de l'avenir de la Pologne. — Le duché de Varsovie. — Les partis politiques disparaissent en Pologne. — Les légionnaires et les politiques de la Pologne se reprochent mutuellement leur exaltation. — Qu'est-ce que l'exaltation politique? — La race slave, et surtout la nation polonaise, sont destinées à devenir la base d'une société nouvelle. — Quels sont les hommes sympathiques et antipathiques à la Pologne?

Mardi, 17 mai 1842.

MESSIEURS,

Parmi les lettres qui me sont adressées, et qui contiennent des observations sur mon cours, j'en ai remarqué une, écrite par un Russe, dans laquelle j'ai trouvé des aperçus très justes et parfois profonds dont je tâcherai de profiter. Il m'est impossible de discuter ici toutes les questions qu'on y soulève. Je dois dire



cependant que mon correspondant s'est trompé en me supposant le désir d'entretenir et de nourrir l'irritation des Polonais contre les Russes. Il ne sait pas que j'ai été accusé publiquement par les journaux, et à plusieurs reprises, de suivre un plan tout contraire ; ce qui prouverait, au moins, mon impartialité. Si je savais le nom de mon correspondant, je m'empresserais de lui écrire pour répondre catégoriquement à toutes ses questions.

Reprenons notre histoire littéraire et politique à la fin du siècle passé.

Les dernières années de ce siècle ont été les plus douloureuses pour les Polonais. Leur pays n'existait plus, leurs espérances s'évanouissaient. Les rois, les cabinets et les peuples, las d'une longue guerre, désiraient et attendaient la pacification générale. On venait de signer les préliminaires de la paix entre la France et l'Angleterre, entre la France et l'Autriche. La Russie faisait des avances à la République française, et paraissait vouloir maintenir de bons rapports avec elle. Tout le monde était dans la joie.

Une seule nation craignait la paix. Le bruit d'une paix prochaine remplissait de terreur les habitants de tout le vaste territoire de l'ancienne Pologne. Et cependant, aucune nation n'avait autant souffert de la guerre. Les provinces polonaises fournissaient des vivres, des recrues aux armées russes traversant ce pauvre pays, qui de plus avait à souffrir d'une longue famine. Les soldats polonais, enrôlés sous les drapeaux de l'Autriche, de la Russie et de la France, se trouvaient obligés de combattre les uns contre les autres,

ou de quitter leur drapeau, et de passer dans les rangs ennemis, au risque d'être repris, jugés militairement et exécutés. Cependant on préférait ces terribles chances à la paix.

A la nouvelle de la conclusion de la paix, le prince Oginski, que le comité polonais envoyait de Paris au quartier général de Bonaparte, tomba malade ; plusieurs Polonais devinrent fous. Le général Dombrowski, triste et désespéré, resta au milieu de ses soldats en attendant un avenir plus favorable à la Pologne.

La littérature politique polonaise disparaît pour longtemps. Les hommes qui n'avaient en vue que des intérêts de partis, découragés par la tournure que prenaient les affaires, quittèrent les premiers la scène politique. Nous devons en citer un seul parmi eux, un certain Szaniawski, patriote autrefois dévoué dans la révolution de 1794, puis terroriste en France et chef de club. Il se retira de la lutte le désespoir dans l'âme, et chercha sa consolation dans la philosophie. Portant toute la vigueur de son intelligence dans les systèmes et les rêveries, il se trouva soulagé, dans l'esclavage, par la liberté imaginaire de créer des questions oiseuses et de les résoudre à son gré. Il se sépara ainsi de la vie nationale, et s'enferma dans un cercle d'idées étrangères. Il introduisit, le premier, la philosophie allemande en Pologne. Il aurait voulu imiter les Allemands, qui ont pour habitude de former des systèmes hardis et pour le reste de vivre d'une vie basse et vulgaire ; mais comme la nation polonaise, essentiellement politique, était pour lui un appel

vivant à des devoirs difficiles, il dut réagir et arriver jusqu'au point de devenir censeur de livres, espion et moralement trahir sa patrie. Comme écrivain, il occupe une place remarquable dans l'histoire philosophique de la Pologne.

Les hommes pratiques, les anciens magistrats, les anciens députés, les sénateurs, hommes honnêtes et dévoués, mais qui n'avaient pas l'élan que demandait la génération nouvelle, se retirèrent aussi des affaires publiques, sans cesser pourtant de servir la cause nationale comme émissaires des patriotes. Le représentant le plus illustre de cette classe de citoyens est le comte Prozor, un des héros de la Pologne prisonnière. Le comte Prozor, issu d'une famille illustre, un des seigneurs les plus riches et les plus influents de la cour de Stanislas-Auguste, jadis maréchal des Tribunaux de Lithuanie, mis en prison par les Prussiens, puis délivré, émigra en France, retourna en Pologne, où il fut de nouveau mis en prison par les Autrichiens. Libre encore une fois après l'année 1802, il fut déporté comme patriote, puis gracié par l'empereur Alexandre; impliqué de nouveau dans la conspiration de 1825, il passa les dernières années de sa vie dans les casemates de Pétersbourg. Reconnu innocent et mis en liberté, il échappa à une nouvelle persécution par la mort.

Ce vieillard octogénaire se félicitait d'avoir vécu de la vie de la Pologne. Il avait passé la moitié de sa vie dans les prisons. Il disait qu'il avait été démembré comme sa patrie; « la Prusse m'a ravi ma jeunesse,

l'Autriche ma santé, la Russie mon intelligence ; mais mon âme me reste. »

Les Polonais qui retournaient dans leur pays obtenaient alors la protection de l'empereur Alexandre. L'empereur semblait vouloir suivre, à l'égard des Polonais, un système nouveau. Ce monarque réunissait, pour ainsi dire, en sa personne les deux éléments de la famille régnante de Russie : la bonhomie, et l'amour de la justice qui perçait dans Alexis, dans Pierre III, dans Paul I<sup>er</sup>, et en même temps la perspicacité et cette prudence poussée jusqu'à la dissimulation, qui caractérisait Pierre le Grand et Catherine II. Mais la force d'action lui manquait. C'était un Slave plein de sympathie pour tout ce qui était élevé, religieux et moral. Au physique, sa personne avait les caractères distinctifs des Slaves : la taille haute, la figure ouverte, les yeux bleu de ciel.

L'empereur Alexandre avait été élevé dans les idées françaises du xviii<sup>e</sup> siècle. Ses maîtres, le citoyen Laharpe et Storch (les ouvrages de ce dernier sont connus en France et ont été commentés par Say), l'avaient initié à toutes les théories du xviii<sup>e</sup> siècle. Il était libéral à la manière de cette époque, libéral en pensée et en discours ; mais, comme souverain, il laissait les affaires aller comme par le passé, sans se soucier beaucoup d'imprimer à son gouvernement un nouvel essor ni même d'en contrarier la marche.

Cette duplicité morale de l'empereur Alexandre, lui a valu des succès politiques. Le temps était aux entreprises hasardées : l'empereur, hardi dans ses idées, poussait ses alliés à des démarches aventu-

reuses ; mais toujours circonspect, il s'arrêtait à temps, et presque toujours il recueillait seul les fruits des travaux communs.

Un illustre Polonais, le prince Adam Czartoryski, se trouvait dans les conseils de l'empereur Alexandre, et avait gagné sa confiance. Jeune encore, le prince Czartoryski entreprit de suivre la politique de ses ancêtres, avec cette différence, que les anciens Czartoryski voulaient conserver l'indépendance de la Pologne, en s'appuyant sur la Russie, et que lui, ministre de la Russie, voulait assurer à son pays une existence nationale, mais dépendante de la Russie.

Le prince Adam ne compta jamais sur la France. La plupart des patriotes perdirent aussi tout espoir de recevoir quelques secours de ce côté. Il ne restait plus d'autre ressource que de gagner la bienveillance de l'empereur Alexandre, et d'obtenir de lui, au nom de ses propres intérêts, quelques droits politiques ou améliorations sociales. Le prince Adam obtint pour plusieurs Polonais des places dans le sénat et dans les conseils. Protégé par l'empereur, il organisa, dans les provinces lithuaniennes, l'instruction publique, assura à ces provinces l'usage de la langue nationale et la conservation de leurs lois nationales. Les préoccupations extérieures empêchaient alors le gouvernement russe de s'occuper beaucoup de l'intérieur ; on laissait faire le prince Adam. Sa haute position le mettait à couvert ; les administrateurs inférieurs, le sachant en faveur auprès de l'empereur, n'osaient entreprendre aucune mesure qui aurait pu rencontrer quelque obstacle dans son influence.

avouait cependant qu'il n'était pas entré dans sa pensée de rétablir la Pologne. Peut-être jusqu'à la bataille de Friedland n'y avait-il pas encore songé sérieusement; mais toujours est-il qu'il refusa constamment de s'engager à quoi que ce soit qui pût compromettre l'avenir de cette nation, en répétant que la Providence seule peut disposer de l'avenir des nations. Lors de son séjour à Posen, et la formation des régiments polonais, il fit insérer un article dans le *Moniteur*, où, s'adressant à lui-même la question sur le rétablissement de la Pologne, il n'y répond que par ces mots : « Dieu seul connaît l'avenir de cette nation. »

Il n'a pas osé, il est vrai, prononcer alors le nom de royaume ou de république de Pologne; il n'a formé qu'un duché de Varsovie. Pour rétablir la Pologne, il lui aurait fallu entreprendre une guerre contre l'Autriche, la Prusse et la Russie, puissances signataires du traité de démembrement. Napoléon, ayant déjà formé le noyau d'une armée polonaise, et assuré l'indépendance à une portion du territoire polonais, confiait le reste à l'avenir.

Nous avons vu s'opérer un grand changement politique dans les légions; il n'y avait plus de distinction de castes. Le même esprit d'égalité se propageait dans les provinces polonaises. Les vieux partis disparaissaient; les Polonais ne s'accusaient plus de favoriser les intérêts russes ou français. Le prince Czartoryski protégeait également les patriotes de tous les partis. Il tirait de prison Kollontay, le représentant du parti républicain; il rappelait de la Sibérie

plusieurs Polonais qui avaient pris part aux événements de 1794. Kollontay, Dmochowski et autres républicains adressaient au prince Czartoryski et au prince Oginski des lettres en les priant de rester en Russie et de ne pas abandonner leur position, qui leur donnait le moyen de sauver tant de victimes.

Cependant on voulait désormais agir avec prudence et calcul; on s'accusait mutuellement d'exaltation. Tous ceux qui basaient leurs espérances sur la sympathie de l'empereur Alexandre reprochaient aux légionnaires leur exaltation militaire pour Napoléon. Les légionnaires, de leur côté, trouvaient que les Polonais des provinces s'exaltaient trop pour l'empereur Alexandre. Ils ne voyaient pas, les uns et les autres, que cette exaltation pour l'intérêt de leur patrie était seule capable de les unir, et de résoudre ainsi la question nationale.

Tâchons de nous rendre compte de ce qu'on entend par l'exaltation politique. Cette question est très étroitement liée aux destinées de la Pologne.

Nous avons exposé l'histoire mythique de la Pologne. Le merveilleux qui présida à la naissance de la république polonaise apparaît durant toute son histoire; la Pologne, comme État, n'a existé que par des efforts inouïs; toutes les grandes questions militaires, politiques et financières n'ont pu y être résolues que par des appels aux sentiments généreux de la nation exaltée. Toute l'Europe avait, vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, reconnu à la Pologne ce caractère d'exaltation. Elle se trouva par ce fait même repoussée du congrès des nations; sa politique fut jugée inappli-

cable. Ce qui est extraordinaire, c'est que les lois politiques du pays, sur le *veto*, l'élection, l'impôt, la liberté absolue des nonces, etc., furent regardées par les théoriciens polonais eux-mêmes, comme impraticables : lois d'une destinée que la nation n'avait plus la force d'accomplir ni de changer.

Exemple unique dans l'histoire de l'Europe ! Ce n'est pas sans raison que le roi Leszczyński, le premier qui ait écrit un ouvrage important sur la réforme de la république, compare la situation de la Pologne à celle du peuple élu : les Hébreux, après avoir reçu leur loi d'en haut, ayant manqué d'esprit nécessaire pour l'accomplir, et n'osant pas la changer, étaient forcément obligés de rester stationnaires. Aussi Leszczyński n'osa-t-il proposer aucun changement législatif ; il en appelait à l'esprit, à l'enthousiasme national. Nous avons déjà fait observer que les rois de Pologne perdaient leur pouvoir toutes les fois qu'ils négligeaient de s'appuyer sur ce qu'il y avait de vital et d'élevé dans la nationalité polonaise. Cette remarque a été faite pour la première fois par Leszczyński : roi citoyen, il connaissait bien sa république. Après avoir tracé l'idéal d'un roi, tel qu'il en fallait un à la Pologne : « Qu'on me donne, dit-il, un prince avec ces sentiments, et je lui répons d'un pouvoir absolu dans la république. Tout pliera sous ses ordres, l'armée, les ministres, les tribunaux et les citoyens. Est-il un prince absolu qui puisse prétendre à une autorité aussi étendue que le serait celle dont je viens de parler ? Un roi de Pologne trouverait dans le cœur de ses sujets les éléments



d'une autorité plus durable et mieux établie que ne le peut être celle que l'on impose à la faiblesse d'un peuple craintif. »

On a vu dans le moyen âge les prieurs des congrégations gouverner leur troupeau avec un pouvoir absolu : les sujets de ces petits empires recevaient à genoux les paroles de leurs souverains moraux. On a vu aussi des ordres de chevalerie garder à leurs chefs une fidélité à toute épreuve. Ce pouvoir était basé sur ce qu'on appelle communément l'exaltation.

Avec le Christianisme, l'exaltation devint un élément social. Il y eut aussi, dans l'antiquité, des hommes exaltés : des Pythagoréens, des sectateurs d'Épictète, qui, ne trouvant pas dans l'état des choses d'alors un élément au milieu duquel ils pussent vivre et progresser, se séparaient de la société et cherchaient à se frayer des routes nouvelles. Le Christianisme ouvrit pour toutes ces exaltations partielles une nouvelle sphère d'action ; il créa un monde où l'esprit exalté pouvait trouver une nourriture et une base ; c'est sur ce principe que se formèrent les couvents, les chevaleries, tous les ordres militaires et religieux. Or, vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, cet état de choses changea ; l'esprit religieux, l'esprit d'exaltation, qui avait déjà pénétré dans les sociétés particulières, au lieu de faire un nouveau mouvement d'expansion et de pénétrer dans la société politique, sembla de nouveau devoir être refoulé dans l'âme des individus.

De cet état de choses, que faut-il présager pour l'avenir ? Les couvents et les chevaleries, et toutes

les sociétés fondées sur des sentiments moraux, toutes les sociétés sorties du Christianisme et étroitement liées avec lui, doivent-ils disparaître de la terre? croit-on que la société humaine, en reniant l'exaltation, ne se dirigera désormais qu'en vue des intérêts matériels? mais ce serait supposer la destruction du Christianisme.

Nous sommes convaincus que cet esprit d'exaltation chrétienne est destiné à une action plus vaste qu'il n'a eu jusqu'ici, qu'il est appelé à ranimer la société politique, et sera reconnu comme source des lois nouvelles. Alors ces individus monstrueux, poussés par leur sentiment en dehors de la société actuelle, tous ces hommes qui ne trouvent plus dans la sphère ordinaire de la vie assez d'air pour respirer, rentreront dans une société analogue à leurs natures; alors la marche aventureuse et souvent destructive des individus sera réglée, chacun ayant trouvé sa destinée.

Nous avons plus d'une fois répété qu'aucune théorie ne peut se formuler sans trouver de base: cette base n'est pas précisément une terre, mais une société humaine; par conséquent cet état futur de choses, cette société politique, fondée sur les sentiments qui avaient jadis animé les sociétés religieuses et chevaleresques, doit nécessairement avoir déjà dans le passé une base toute préparée. Ce que nous avons dit en général de l'esprit des peuples slaves doit faire pressentir qu'ils sont préparés par la Providence pour recevoir un esprit nouveau. Cette race, qui, loin d'avoir usé son âme dans les travaux

de l'intelligence et de l'industrie, conserve un instinct religieux pur et profond, ne se contentera, certes, d'aucune des formes politiques connues jusqu'à présent.

Au milieu de cette race, il existe une nation que l'Europe a toujours appelée chevaleresque et aventureuse. Il est donc très logique de conclure que la race slave et la nation polonaise en particulier sont destinées et préparées à former une société toute nouvelle.

Dans ce caractère de la race slave et de la nation polonaise résident les motifs de sympathie et d'antipathie, qui attirent vers la cause polonaise certains esprits et qui en éloignent d'autres. En général, les hommes religieux, les poètes, les artistes ont été toujours amis de cette grande cause; les athées, au contraire, les matérialistes et tous les hommes attachés à des positions fondées sur le passé s'en sont montrés ennemis constants et acharnés.

Comme exemples, citons quelques noms chers aux Polonais, ceux de Lafayette, du général Kléber (il y en a qui sont peu connus en France) : les citoyens Lacaïlle, Delacroix, Casimir de la Roche, défenseurs de la cause polonaise. Quant à nos ennemis, le prince de Talleyrand en est le type. On sait qu'il nous haïssait à tel point que le nom seul de la Pologne lui faisait éprouver des mouvements nerveux.

Concluons :

La race slave n'a jusqu'à présent trouvé aucune forme politique qui lui permit de vivre de sa vie morale, d'une vie entière, d'une vie normale. La nation

polonaise, ayant passé à travers toutes les phases de son histoire, toutes les formes politiques, conserve néanmoins en elle un sentiment de force et de vie qui, après lui avoir fait user tous les systèmes, la pousse toujours vers l'avenir, et lie ainsi intimement son sort à celui de la race slave tout entière.

La question de la forme gouvernementale de la Pologne est celle de toutes les nations qui composent la race slave.

---

## SOIXANTE-SEPTIÈME LEÇON.

---

Le duché de Varsovie ; son esprit national sous l'influence de Napoléon. — Les publicistes et les hommes de la vieille Pologne contraires à l'enthousiasme pour Napoléon. — Le prince Joseph Poniatowski représentant des sentiments et des tendances de la nouvelle Pologne. — Littérature polonaise du duché de Varsovie ; Kosmian , Wenzyk. — Poètes militaires de l'époque napoléonienne ; Godebski , Reklewski , Gorecki. — Campagne de 1812 : chute de Napoléon ; la Pologne toujours fidèle. — Haute destinée de Napoléon éclaircie par son action morale sur les peuples slaves et sur les divers peuples de l'Europe. — De Napoléon commence une évolution morale et politique.

---

Mardi, 24 mai 1842.

MESSIEURS ,

La création du duché de Varsovie devait produire dans le Nord une espèce de révolution intellectuelle et morale ; une portion de la Pologne venait de conquérir son existence politique. Le duché ne comptait que trois millions d'hommes ; mais protégé par

Napoléon, il pesait dans la balance des intérêts européens de toute la force du passé et de l'avenir de la Pologne. Par ce point Napoléon commençait à influencer matériellement sur le Nord. Aussi les puissances, qui ne craignaient pas d'abandonner à Napoléon le royaume de Naples, celui des Espagnes et des Indes, faisaient des efforts inouïs pour détacher de la France ce petit duché, afin d'étouffer en lui le germe des idées nouvelles.

Cette petite Pologne, reconstituée en duché, apparaît avec un esprit national tout nouveau. Il y existait une nombreuse armée polonaise ; elle était, il est vrai, disséminée en Espagne, en Illyrie, à Naples ; le duché de Varsovie ne disposait que de quelques milliers d'hommes, et cependant le chef de cette petite armée hasardait déjà des opérations qu'autrefois il n'avait pas osé entreprendre avec des forces beaucoup plus nombreuses. Le même prince Joseph Ponia-towski, qui, à la tête d'une armée de 50,000 hommes, avait repoussé jadis les plans hardis de Dombrowski, commence maintenant une guerre offensive contre les Autrichiens, n'hésite pas à leur offrir bataille, et avec ses 10,000 hommes il remporte la victoire sur 40,000 Autrichiens, commandés par le prince Ferdinand d'Autriche. Il envahit la Galicie, fait la conquête d'une partie de cette province, et, sans aucun doute, il l'aurait soumise tout entière si la paix de Vienne ne fût venue arrêter sa marche.

Cet esprit hardi, entreprenant, les Polonais le devaient à l'influence de Napoléon. La Pologne avait maintenant ce que lui manqua si longtemps, un

point d'appui La génération nouvelle, libre des préoccupations d'autrefois, des discussions politiques, des plans de réforme, des intérêts de partis, n'avait qu'un seul idéal, fondait ses espérances sur le génie d'un seul homme. Les Polonais se sentaient entreprenants, invincibles.

Cependant cette influence de Napoléon était loin alors d'être comprise des politiques et des littérateurs. Les représentants des anciens partis ne pouvaient rien comprendre à ce sentiment instinctif qui attachait la nation et les légionnaires polonais aux destinées de Napoléon. Les hommes les plus honnêtes de l'ancien régime, Kosciuszko, Wybicki, Lubomirski, le vieux prince Czartoryski demandaient à Napoléon des garanties et des gages ; ils voulaient lui extorquer une promesse formelle du rétablissement de la Pologne ; ils prémunissaient leurs compatriotes contre les dangers d'une foi aussi aveugle. Le duché, exposé à une ruine financière et agricole, payait des impôts immenses ; on était obligé d'entretenir une armée qui dépassait les moyens de l'État. Les poètes, les faiseurs de petits vers, les publicistes s'apitoyaient sur le sort de leurs compatriotes. Le poète Molski déplorait, dans ses opuscules, le sort des bourgeois obligés d'entretenir les soldats et la misère des paysans soumis à des impôts excessifs. Les diplomates, de leur côté, cherchaient à ramener les Polonais à ce qu'ils appelaient une politique pratique et des idées sages. Si du moins on eût possédé la liberté, la constitution, l'égalité, on se serait contenté d'une petite Pologne constitutionnelle ; mais le

Le duché de Varsovie n'offrait rien qui satisfît de tels vœux. Le pays n'avait pas de mouvements libres, il était sous la domination de Napoléon; il n'y avait pas, à proprement parler, de liberté de la presse : un écrit dirigé contre la politique ou contre la personne du souverain français aurait très certainement amené des persécutions. Cet état de choses scandalisait la vieille génération; cependant le pays, sans se soucier de tous ces raisonnements, tenait fermement à Napoléon; il ne regrettait ni son argent, ni le sang de ses enfants; il repoussait toute idée d'abandonner la France. Le prince Joseph Poniatowski, devinant d'instinct les tendances nationales, resta toujours fidèle à Napoléon. Il n'osait pas, au milieu de la société dans laquelle il vivait habituellement, avouer toute la sympathie qui l'attachait à Napoléon; il en parlait au point de vue de l'honneur militaire qui, suivant lui, l'obligeait à servir Napoléon. Plus d'une fois tenté par ses compatriotes, qui habitaient la Galicie et la Russie, pour qu'il détachât sa cause de celle de la France, le prince Joseph persévéra jusqu'à la fin. Il est resté le héros chéri de la nation polonaise, malgré les réclamations des publicistes et des écrivains militaires, qui lui reprochent des fautes politiques et ne le regardent pas comme un grand tacticien.

Cependant les littérateurs officiels continuaient leurs travaux. Dans le but de « civiliser la nation, orner l'esprit de leurs compatriotes », ils imitaient et traduisaient les ouvrages des écrivains français. On peut se faire une idée, d'après les productions de la



littérature française de l'Empire, de ce que fut la littérature polonaise du grand-duché.

Quelques poètes pourtant, dans de rares moments d'enthousiasme, adressaient des odes à Napoléon. Et ce n'est que grâce à quelques strophes inspirées par Napoléon que ces poètes, pour la plupart oubliés déjà, ont conquis une place dans la littérature nationale.

Kozmian, auteur d'un grand nombre d'ouvrages poétiques assez célèbres dans leur temps, et déjà peu lus aujourd'hui, publia une ode à l'occasion de la paix de Schoenbrunn. Je regarde quelques strophes de cette ode comme les plus belles qui existent dans l'ancien genre de J.-B. Rousseau et de Lebrun.

« Elles ont cessé de gronder, ces armes orageuses ; les fleuves de sang s'écourent et se tarissent ; la terre réparée respire. Le Maître monte sur le trône et ouvre le livre du destin. Continents, silence ! Il va inaugurer des lois nouvelles et des empires nouveaux. Et toi, Océan révolté contre son génie, tu n'as qu'à écumer, tu n'as qu'à te briser contre les rocs, car te voilà enchaîné. »

L'ode entière est très belle sous le rapport du style. Pour la première, la seule fois, Kozmian emploie ici des expressions vraiment polonaises : partout ailleurs il est rhéteur de l'école. Ces vers : « Continents, silence ! etc... » sont admirables en polonais : « *Uciszcie się stałe lady...* » Ce sont les expressions solennelles employées jadis au moment où les maréchaux de la Diète levaient leur bâton.

Un autre poète de la même époque, Wenzyk, publia,

à l'ouverture de la campagne de 1812, quelques strophes admirables. C'est un appel aux sentiments de vengeance contre la Russie.

« N'a-t-il pas jeté dans les fers nos sénateurs ? n'a-t-il pas abreuvé notre peuple d'outrages ? n'a-t-il pas brisé contre le seuil de nos maisons la tête de nos petits enfants ? »

Ces quatre vers en polonais sont sublimes :

« Kto kuł senatorów w pęta,  
 » Kto przebrał miarę zniewagi,  
 » Kto gruzgotał niemowlęta  
 » O zwałiska domów Pragi ? »

Cette fois, Wenzky a été réellement inspiré. Une nouvelle génération de poètes surgissait alors : les poètes militaires, les poètes des légions. Malgré l'imperfection de leur forme, ils étaient goûtés et lus par la nation. Les plus connus étaient : Godebski, Reklewski, Gorecki.

Ce qui distingue surtout ces poètes, c'est la vérité du style, le mot propre. Les premiers, ils abandonnent les périphrases ; ils n'appellent plus une carabine un tube meurtrier, et un aumônier de régiment un lévite ; ils appellent les choses par leur nom. Les soldats chantaient leurs vers, les officiers les lisaient, le peuple les aimait ; les littérateurs officiels de Varsovie et de Wilna s'occupaient peu de ces productions : on ne comptait même pas leurs auteurs parmi les écrivains de l'époque.

Gorecki chanta le combat de Somo-Sierra. On sait que quelques escadrons de lanciers polonais forcèrent

ce passage difficile. Napoléon daigna lui-même dicter le bulletin de l'affaire.

« Entre les rochers de Somo-Sierra il y a un passage de la largeur d'un peloton de cavalerie. Sur les hauteurs des rochers, les fiers Espagnols chargeaient leurs armes, prêts à recevoir l'ennemi. Trois fois les escadrons français jaillirent, comme des fontaines alpestres, jusqu'à la cime de la montagne, et trois fois ils en descendirent de cascade en cascade et disparurent dans l'abîme. A ces guerriers riches de gloire la montagne paraissait inaccessible, comme le ciel l'est aux possesseurs de trésors; et les Espagnols criaient, en ricanant: « Par ici, par ici, Français! par ici! Le vieux Madrid vous ouvre ses portes et les jeunes Castellanes vous tendent les bras!

» Notre commandant accourut vers les escadrons des lanciers polonais qui restaient là, serrant les rangs, impatients, mais silencieux: « Camarades, dit-il, vous avez traversé les sables de la Syrie et les neiges des Alpes; voyageurs expérimentés, c'est à vous à essayer de ce chemin impraticable pour d'autres que vous.

» Les trompettes sonnent la charge; une forêt de lances s'ébranle et s'avance à travers une grêle de mitraille; des feux roulants de canon plongent dans les rangs. Tout à coup la batterie entière se tait, l'aigle blanc s'assied sur le sommet du rempart. »

On peut dire que toute l'histoire du grand-duché de Varsovie et même du royaume de Pologne, jusqu'à la révolution de 1830, est comprise dans quelques

strophes des chants des légions. On y dit : « Nous marcherons , nous passerons la Warta et la Vistule , et Bonaparte nous enseignera à vaincre. »

Tout cela s'est réalisé. On ne parle dans ces chansons ni du Niémen , ni du Dnieper comme devant appartenir à la Pologne. Parler en Italie de ces frontières si éloignées, c'eût été trop chimérique. Les poètes, les prophètes inconnus, qui composaient ces chansons , qui annonçaient à quelques milliers de Polonais égarés dans les plaines de la Lombardie la conquête de la Warta et de la Vistule se sentaient le droit de le dire, forts qu'ils étaient du pressentiment de ce qui devait se réaliser ; ils n'eussent pu annoncer avec la même certitude la conquête des anciennes provinces de la Pologne. Aussi, à l'approche de 1812, lorsque tous les publicistes, sûrs du rétablissement de la Pologne, promettaient à cette nation un avenir brillant , les poètes des légions ne faisaient espérer rien de semblable ; ils ne partageaient pas les illusions des publicistes. Leurs chants continuent d'être tristes ; ils encouragent les soldats à servir fidèlement , à combattre ; ils ne leur promettent rien.

Je vous citerai encore, pour caractériser cette littérature militaire, une autre pièce du même poète, Antoine Gorecki :

« Sur les bords du Dnieper notre armée marchait en silence , et moi je courais à cheval à travers les bataillons avec un ordre de mon chef. Il y a longtemps de cela ! j'étais jeune alors , et j'avais un cheval vigoureux. »

» Tout à coup j'entendis derrière moi une voix de

tonnerre qui me criait : — Halte-là , jeune homme ! nous boirons ensemble un verre de ce Dnieper. — C'était Zakrzewski qui m'appelait ainsi , Zakrzewski le colonel à la figure sévère , mais qui avait un bon cœur de soldat. Il me reconnut , car avant d'être aide-de-camp de Mielzynski , j'avais servi dans son régiment. Quel superbe régiment que ce glorieux troisième régiment ! Il s'avance rapidement en enjambant la prairie. Quelle tenue ! quel aplomb ! J'arrête mon cheval qui se débattait dans le fleuve ; et le colonel , en me servant de l'eau du Dnieper , me dit : « Camarade , après la guerre , je promets de te trouver une belle épouse ; et toi promets-moi de me faire boire du vin à ta noce.

» J'allais répondre , mais déjà le canon se faisait entendre , et bientôt toutes les batteries grondèrent et vomirent la mitraille au-dessus de nos têtes. Nous étions tout auprès des murs de Smolensk ; déjà on distinguait la couleur des mousses de ses vieux bastions.

» Serrez les rangs ! battez la charge ! cria Zakrzewski. Je partis pour continuer mon chemin. Mais je m'arrêtai plus d'une fois , et je vis Zakrzewski sur son cheval blanc , à la tête du régiment qui s'avancait vers les forts comme un nuage noir. Je vis son régiment passer sur les glacis , tomber dans les fossés , reparaitre triomphant sur les remparts ; mais le cheval blanc n'y était plus. Ce fut la dernière fois que je vis Zakrzewski. Le combat dura toute la nuit. Le lendemain je retrouvai le régiment autour de la tombe de son colonel.

» Et maintenant me voilà marié et père de famille. Dans ma chaumière, toutes les fois que nous nous trouvons assis auprès du feu, moi, ma femme et mes enfants, je pense, je ne sais comment, à Zakrzewski, et je sens sa présence. Homme d'honneur ! tu m'as tenu parole, même après la mort, car je suis sûr que je te dois ma femme. »

Toutes les pièces composées à cette époque ont le même caractère de tristesse.

On connaît l'issue fatale de l'année 1812. Nulle part elle n'a laissé des souvenirs aussi profonds que dans le pays qui en a été le théâtre. Ce qui frappait surtout l'esprit des peuples slaves, c'était le caractère mystérieux et terrible de tous les événements de cette campagne. D'abord la fameuse comète, présage sinistre de la guerre et de ses suites, puis une récolte d'une abondance merveilleuse, des chaleurs excessives, des incendies de forêts, et cet hiver si dur dont on se souvient encore. Pendant plusieurs semaines le froid se maintint entre 30 et 18 degrés ; par un froid de 25 degrés, il y eut des tourbillons de vent, phénomène extraordinaire dans nos climats.

Le peuple russe attribua la destruction des armées françaises à la Providence. Il disait, dans son langage naïf, que deux généraux envoyés par Dieu, son excellence le général *la faim* et son excellence le général *le froid*, avaient détruit les Français. L'empereur Alexandre n'a cessé de protester contre les félicitations de ses généraux et de son sénat, en les engageant à rendre grâce à Dieu pour son intervention immédiate. De cette époque même une révolu-

tion morale s'opéra dans l'âme de l'empereur, il devint sincèrement religieux.

L'armée polonaise partagea les malheurs de l'armée française ; elle l'accompagna jusqu'en France en formant son arrière-garde. Napoléon était renversé. Les Polonais devaient attendre leur salut d'une autre combinaison politique ; et cependant le pays n'a cessé de vénérer la mémoire de l'Empereur. C'est par Napoléon qu'il espère encore de la France un secours dans l'avenir : rien n'a pu ôter au peuple cette profonde et mystérieuse croyance. C'est par Napoléon que le peuple polonais comprend la France.

C'est le fond inexplicable et mystérieux du caractère de Napoléon qui l'a rendu la terreur des Russes. Le peuple et les soldats russes le regardaient comme sorcier ; ils étaient persuadés qu'il avait le pouvoir de changer de forme. On raconte des histoires de plusieurs combats entre le général Souwarof et l'empereur Napoléon en personne. L'Empereur ayant pris la forme d'un lion, Souwarof se hâta de se faire lion. Alors Napoléon se changea en aigle ; Souwarof, pour le combattre, voulut prendre la forme d'un aigle à deux têtes, et il en demanda la permission à l'empereur Paul ; mais celui-ci, irrité d'une telle hardiesse, le dégrada.

Le peuple exprime ainsi son vague sentiment d'une immense destinée attachée à cet homme. Le même sentiment a inspiré au poëte Dierzawin une de ses odes les plus remarquables. Dierzawin s'y élève jusqu'à la sphère du mystérieux. Pour lui, Napoléon est un antechrist, la bête de l'Apocalypse de saint

Jean. Cette opinion était assez généralement répandue même parmi les Russes éclairés. J'ai lu dans une note de Dierzawin quelques lignes extraites d'une dissertation *ex professo* faite par Gezel, savant professeur de l'université de Dorpat. On y prouve comme quoi Napoléon est l'Antechrist, et que son nom, d'après l'explication cabalistique, signifie le nombre 42. Dierzawin cite cette note pour éclaircir quelques vers de sa pièce.

Les Polonais ne furent donc pas, parmi les Slaves, les seuls chez qui l'action de Napoléon provoqua un mouvement moral. Chez les Russes ce mouvement, quoique dirigé contre sa personne, servit cependant au progrès de la nation. Pour combattre un tel adversaire, le monarque russe sentit pour la première fois le besoin d'en appeler à l'enthousiasme religieux de ses peuples ; il leur parla au nom de la religion et de la patrie. On ne se rappelle pas avoir jamais vu auparavant, dans une pièce officielle russe, les mots foi et patrie, *wiera* et *atieczestwo*. De cette époque datent, en Russie, les premiers mouvements moraux, les premiers élans d'enthousiasme politique, qui devaient éclater plus tard en conspirations contre le gouvernement.

En France on a cru expliquer la destinée et les exploits de Napoléon en disant qu'il n'était que le résultat de la Révolution. Quoi qu'on en ait dit, il est resté en dehors de la marche de la France révolutionnaire.

Napoléon n'était pas un homme de l'Occident ; il n'y avait en lui rien de Gaulois ; c'est peut-être le



seul monarque français qui n'ait pas été *homme d'esprit* ; l'idéologie germanique et la débonnaireté slave lui étaient également étrangères. Il y avait dans son génie je ne sais quoi d'oriental : il aimait l'Orient ; il exprima plusieurs fois l'idée que tous les grands hommes, les hommes des grandes époques, ont traversé l'Orient ; un vague désir semblable à l'amour du sol natal l'attira vers ces contrées et influença son expédition d'Égypte.

Napoléon n'appelait jamais les philosophes autrement que des *idéologues* ; et sous le nom d'idéologie il comprenait toute science de choses mortes et abstraites prétendant résoudre des intérêts vitaux de l'humanité. Il aimait la science, mais détestait l'idéologie.

En dépit de toutes les explications des savants, Napoléon est resté inexplicable, même dans sa popularité. Le peuple français, malgré les anathèmes des légitimistes, les cris des républicains, les protestations des hommes du *statu quo*, n'a cessé de l'adorer. Ce qui est moins inexplicable, c'est la haine instinctive que le peuple anglais lui porta. Les Anglais, qui fondent tout sur la force matérielle, sur les calculs ; qui veulent tout savoir d'avance sans rien laisser deviner au génie ; qui veulent diriger l'action d'une bataille, comme on dirige une mécanique ; ces hommes pressentirent dans cet individu immense, qui tirait toute sa force de lui-même et en répandait des torrents autour de lui ; qui, d'un mot, créait des grands hommes, faisait surgir des armées, poussait les nations les unes sur les autres ; les Anglais

pressentirent dans cet individu un principe diamétralement opposé à celui de leur existence. Ne pouvant le comprendre, ils voulurent le détruire.

Les Allemands eux-mêmes reconnaissaient dans Napoléon quelque chose qui l'élevait au-dessus de l'humanité. Il suffit de citer Goëthe, l'un des hommes les plus sages, l'un des plus grands génies de l'Europe. On connaît son admiration pour Napoléon. Voyant en lui le représentant d'une idée plus grande et plus chère à l'humanité qu'aucune autre idée professée par les philosophes allemands, il ne prononçait son nom qu'avec respect. Müller, le célèbre historien Jean Müller, qui consuma sa vie à combattre l'influence française en Allemagne, qui servit tour à tour la Prusse et l'Autriche dans le but de nuire à la France ; Müller, après une première conversation avec Napoléon, fut gagné à sa cause.

La Pologne et la France se rencontrèrent dans l'admiration pour le même homme ; elles s'unissaient dans un commun sentiment, dans une espérance commune. Ce fait peut nous laisser entrevoir que le temps vient où des principes nouveaux présideront aux alliances futures des peuples.

Je devais dire toutes ces choses pour vous aider à comprendre la sympathie profonde des Polonais pour cet homme.

Les partis politiques en France, après la chute de Napoléon, croyaient pouvoir reprendre leur marche routinière. Le parti de 1792, représenté par Fouché ; le parti des légitimistes corrompus, représenté par Talleyrand ; le parti des constitutionnels honnêtes,

dont le général Lafayette était le type : tous détestaient l'Empereur et s'applaudissaient de sa ruine. Mais en est-ce fini avec son idée ? N'a-t-il été, comme bien d'autres, qu'un monarque puissant, un général habile, un homme ambitieux qui, pour un moment, imposa l'admiration à l'univers ? Ou bien a-t-il été un de ces hommes à mission dont les générations futures doivent continuer l'œuvre.

Napoléon a, en terminant une révolution, commencé une évolution. La révolution, d'après la signification de ce terme latin, signifie une marche rétrograde. Tous ceux qui espèrent voir une nouvelle révolution, croient peut-être à la destruction du Christianisme ; mais il est plus enraciné dans le cœur des peuples qu'on ne le pense : sa vie est indestructible ; il doit grandir par le développement de ses vérités immortelles. L'homme du destin de la France, le héros d'une partie des peuples slaves, est le précurseur d'une fraternité future des peuples qu'il a liés dans une commune sympathie, d'une union morale dans une même idée ; et cette union sera le commencement d'une évolution religieuse et politique. Napoléon a commencé une évolution du Christianisme,

---

## SOIXANTE-HUITIÈME LEÇON.

De la littérature russe. — Deux sortes de parenté littéraire : l'une d'après la lettre, l'autre d'après l'esprit. — Nécessité d'étudier l'histoire littéraire d'après l'esprit et de la rattacher aux mouvements moraux se produisant dans des pays divers. — Réaction slave contre l'esprit dominant à Pétersbourg ; Martinistes de Moskou. — Caractère des littérateurs russes Dimitrieff, Dierzawin et Karamzin en présence du mouvement moral. — Congrès de Vienne ; la question polonaise bouleverse toutes les combinaisons qui y sont proposées et confond tous les systèmes. — La *Sainte-Alliance*, près de se rompre par le désaccord des souverains, se resserre à la réapparition de Napoléon. — Haine contre la France seul lien des monarches ; enthousiasme commun seul lien entre la Pologne et la France.

Mardi, 31 mai 1842.

MESSIEURS,

Dans l'histoire littéraire, qui représente, pour ainsi dire, l'arbre généalogique de l'esprit humain, on peut remarquer deux sortes de parenté : l'une d'après la lettre, et l'autre d'après l'esprit. La parenté d'après la lettre est très facile à déterminer ; il suffit de prendre un lexique littéraire. On y trouverait les noms des écrivains qui se sont succédé en s'imitant les uns les autres, et qui, divisés en cer-

tains groupes ou familles , forment l'ensemble de ce qu'on appelle une époque littéraire.

Mais , au milieu de ces familles , on rencontre des individualités étranges. Pour trouver l'explication de cette sorte de phénomènes que nous rencontrions dans l'histoire russe et l'histoire polonaise, nous étions souvent obligé d'examiner des événements politiques et moraux qui se passaient loin des peuples slaves. Nous allons nous trouver maintenant dans la nécessité d'en agir de même avec l'histoire littéraire, afin de nous aider à comprendre ce qu'il y a d'extraordinaire dans la contemporanéité de Dierzawin, Karamzin , Batiuchkof , Zukowski et Puchkin.

Je vous ai déjà entretenu des ouvrages de Dierzawin.

Son contemporain , Karamzin , jeune homme d'un talent déjà reconnu , au lieu de composer, à son exemple , des odes triomphales , dans le but d'obtenir des grades et des décorations, parcourt les pays étrangers, recueillant des impressions de voyages. Il cite des auteurs anglais et allemands, dont Dierzawin paraît ignorer jusqu'aux noms.

Batiuchkof, officier dans l'armée triomphante pendant les campagnes de 1812 et de 1813, semble oublier les exploits de cette armée, que le vieux Dierzawin ne cesse de chanter. Il ne consacre qu'une seule pièce au souvenir de ses campagnes ; et même dans cette pièce il parle plutôt des paysages et des souvenirs chevaleresques des bords du Rhin, que de ses sentiments patriotiques et de sa haine contre la France.

Zukowski, après avoir composé un chant guerrier qui eut un long retentissement, se met à écrire des ballades, à traduire des ouvrages de Goëthe et de Schiller. La nouvelle génération des poètes paraît abandonner la Russie, émigrer de Pétersbourg.

Une réaction commençait : réaction religieuse et morale, qui préludait à une révolution slave contre l'esprit dominant à Pétersbourg.

Pétersbourg donnait le ton à la littérature russe. Cette capitale a influé sur la langue en en fixant les formes ; elle a imposé aux littérateurs ce ton léger et gracieux qui distingue l'époque de Catherine, et cet esprit philosophique que l'impératrice elle-même s'efforça de propager. Cependant, vers les dernières années de Catherine, apparurent dans la ville de Moskou, éloignée du centre du mouvement impérial russe, certains mouvements moraux qui, peu remarqués d'abord, finirent par fixer l'attention du gouvernement et exciter ses terreurs.

Il n'existait alors à Moskou qu'un département du sénat sans aucune influence, et une ancienne académie, éclipcée par l'Académie des sciences de Pétersbourg. Celle de Moskou, formée jadis par les premiers Romanow, ne s'occupait que de philologie et de théologie ; elle ne prenait aucune part active au mouvement général des esprits. C'est cependant dans cette ville que devait éclore une vie nouvelle.

Quelques boyards russes, un Lopuchin et la famille Tourgienieff, fondèrent la première imprimerie particulière. Toutes les autres imprimeries appartenaient au gouvernement.

Ces seigneurs étaient loin de vouloir exploiter l'entreprise dans leur intérêt personnel ; ils avaient un but élevé : ils voulaient instruire et moraliser le peuple. Aidés par un jeune officier, nommé Nowikoff , ils formèrent peu à peu un groupe influent et très actif. Ils faisaient traduire et imprimer des livres religieux allemands et anglais peu connus jusqu'alors, et cela à leurs propres frais. Les marchands et ceux du peuple qui savaient lire , et qui jusqu'alors ne connaissaient Dierzawin et Lomonosof que de nom, se jetaient avec avidité sur les brochures qui sortaient de la nouvelle imprimerie.

Vous serez étonnés d'apprendre que le germe de cette vie nouvelle venait de la France, d'un homme peu connu chez vous, de Claude Marie Saint-Martin, un de ces étrangers qui appartiennent à l'histoire des peuples slaves.

Dans les années qui précédèrent la Révolution , il y eut en France, dans une certaine classe de la société, une sorte de réveil de la vie religieuse, un vague sentiment de besoin d'une religion, au moment où tout le monde prévoyait la ruine de l'Église. Les loges franc-maçonniques de Montpellier et de Lyon, travaillées par ce besoin instinctif, s'efforçaient d'élever leurs mystères à quelques vérités fondamentales du Christianisme.

Il est singulier que dans ce temps où l'esprit humain rejetait avec tant de fureur toutes les formes de l'Église, il acceptât une société qui ne consistait à proprement parler que dans des formes. On niait

les dogmes du Christianisme , on s'enthousiasmait pour les mystères de la franc-maçonnerie.

Dans ces sociétés franc-maçonniques on remarquait Saint-Martin , et un certain juif portugais nommé Martinez Pasqualis , individu mystérieux , théurge et théosophe , qui , passant par la France , fit connaissance avec Saint-Martin. Saint-Martin , adonné aux sciences mystiques et forcé d'examiner à fond les questions religieuses , apprit l'allemand pour lire les ouvrages du fameux théosophe Jacques Bœme. C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de quelques Russes et Polonais , qui portèrent ses ouvrages et ses opinions à Moskou. Ainsi commença le mouvement religieux russe. L'amiral Plechtcheief et un Polonais peu connu , le comte Grabianka , mort plus tard dans les prisons russes , paraissent avoir servi d'intermédiaires pour propager ce mouvement. Repnin , ce terrible prince Repnin , jadis ambassadeur de Russie à la cour de Varsovie , qui avait abreuvé de tant d'outrages le roi Stanislas-Auguste et la Diète , faisait partie de ces loges moitié maçonniques , moitié chrétiennes. Là , les Russes et les Polonais agitaient de graves questions qui dominaient l'intérêt du moment. Plus tard , alors qu'il était disgracié , Repnin avouait aux Polonais combien il avait souffert dans son âme d'avoir été contraint par sa souveraine de se montrer si dur envers leur nation. L'ambassadeur , en public , sacrifiait au despotisme ; intérieurement il en souffrait. Le temps viendra où ce qui se passe dans l'intérieur de l'âme doit se produire au grand jour.

Lopuchin , plusieurs autres nobles russes et tous les



hommes sérieux comprenaient la nécessité de ranimer le sentiment religieux en Russie. Un demi-siècle avant eux, le même besoin s'était fait sentir en Allemagne. Le protestantisme, vers le xvii<sup>e</sup> siècle, n'était plus qu'une formule aride et froide; la théologie, qui d'abord avait commencé par combattre les formules scolastiques, avait fini par tomber elle-même dans le scolasticisme : la seule vie du protestantisme ne résidait plus que dans sa haine contre le catholicisme. On peut dire que la théologie vivait non par le cœur, mais par la bile.

Arndt, né vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et mort vers le commencement du xvii<sup>e</sup>, commença la réaction contre la réforme en cherchant à ranimer la vie religieuse. Il ne cessa de proclamer ces grandes vérités, que pour convertir les autres il faut se convertir soi-même; qu'un théologien n'a de valeur qu'autant qu'il s'est lui-même sanctifié; que les livres ne sont que d'une importance secondaire dans le Christianisme; que la vie, les actes en constituent l'essence. Arndt attirait l'attention sur les prophètes de l'Ancien Testament; il prédisait une ère nouvelle, un progrès nouveau du Christianisme, la réunion prochaine du peuple d'Israël avec l'Église chrétienne.

Les ouvrages de ce premier réformateur du protestantisme furent choisis par les Martinistes russes (c'est le nom que prirent les réformateurs) pour commencer une réforme dans l'Église russe. Elle avait les mêmes besoins; tout le monde reconnaissait sa profonde nullité. De pieux et savants évêques devinrent Martinistes et se mirent à propager les doc-

trines d'Arndt et de Spenner, autre théologien allemand qui développa les doctrines d'Arndt. On traduisit en même temps quelques ouvrages peu connus de William Penn, célèbre quaker anglais.

La tendance de tous ces ouvrages était pratique. On se proposait de tirer le Christianisme de la sphère des raisonnements vagues où l'avait jeté le protestantisme, et de l'introduire dans la vie active. Ces penseurs rapprochaient ainsi, sans le savoir, le protestantisme de la religion catholique.

L'impératrice se riait d'abord de ce mouvement ; elle composa même, pour le tourner en ridicule, une comédie qu'elle fit représenter à Pétersbourg. Les Martinistes la firent jouer dans leur loge, ce qui fournit le prétexte de les persécuter. On commençait à Pétersbourg à s'inquiéter ; on donna l'ordre de les arrêter. La famille Tourgienieff fut disgraciée, Nowikoff jeté en prison, leur imprimerie détruite ; tout ce qui restait de leurs livres fut brûlé par l'ordre de l'impératrice : le mouvement parut étouffé pour toujours. Cependant les boyards et les écrivains dont nous avons parlé n'en continuaient pas moins d'agir sur l'esprit et le caractère de tous ceux qui les approchaient.

Dimitrieff, le dernier représentant de l'école du siècle de Catherine, écrivain de beaucoup d'esprit et de talent, ne partageait pas l'enthousiasme des Martinistes ; il les tolérait cependant. Quant à Dierzawin, il les détestait cordialement, et lançait des sarcasmes contre eux.

Karamzin fut créé pour ainsi dire par le marti-

nisme. La famille Tourgienieff, ayant fait connaissance de ce jeune homme, l'encouragea et l'envoya visiter Moskou et les pays étrangers. Karamzin, sans être entré complètement dans les opinions religieuses du martinisme, lui doit cependant tout ce qu'il a de grave, d'honnête, de religieux.

Karamzin, à l'époque où il publiait ses ouvrages les plus remarquables, s'était attaché aux littérateurs qui dominaient alors à Pétersbourg, et partageait les opinions de l'école libérale française, composée en grande partie de jeunes Russes auxquels les étrangers donnaient le ton. Cette école politique se préoccupait très peu des questions religieuses.

Les Martinistes furent les premiers qui dirigèrent l'attention de la jeunesse russe vers l'étude des langues allemande et anglaise qui jusqu'alors étaient ignorées, la langue française dominant exclusivement à la cour et dans la haute société de Pétersbourg.

Les ouvrages de Karamzin exercèrent une grande influence sur le public russe. Admirés d'abord pour le mérite du style concis, clair et simple, ils remuèrent pour la première fois le côté sensible du cœur humain. Karamzin est le premier écrivain romanesque, sensible aux beautés de la nature, susceptible d'attendrissement; la vie de famille, la vie littéraire, avaient toutes ses affections. Il doit particulièrement sa renommée à son histoire de Russie.

C'est sous le règne d'Alexandre qu'il commença cette vaste composition. Il appréciait bien la littérature d'alors en l'appelant de l'*écume*; ce qu'il y avait de superficiel, de vague, il voulait y remédier par ce

qu'on appelle de la littérature grave , par des études consciencieuses. C'est en partie dans ce but qu'il écrivit l'histoire russe. On l'accuse , de nos jours , de n'avoir pas assez bien saisi le fil de la vie historique de la race slave , de n'avoir pas étudié les origines , d'avoir dénaturé quelques faits afin de les enfermer plus facilement dans le cadre qu'il s'était tracé , d'avoir conçu les peuples slaves comme formant un empire régulier présidé par la famille régnante , et enfin d'avoir pris pour modèle de la Russie ancienne ce qu'il avait sous les yeux. Mais les questions qu'on a soulevées plus tard étaient alors inconnues , et les plus grands historiens français et anglais avaient impunément commis les mêmes fautes.

Karamzin , pour le style , est sans contredit l'égal de Gibbon et de Hume. Sous d'autres rapports il leur est supérieur ; il a plus d'âme ; il est plus vrai. Gibbon , toujours froid , ne s'anime que quand il attaque le dogme chrétien : à cet égard , il a été dépassé par les écrivains actuels. Hume est déjà peu lu , même en Angleterre. Karamzin au contraire est resté classique ; son histoire sera toujours lue , surtout la partie où est raconté le règne d'Iwan le Cruel. En face d'une époque dont il ne pouvait pas trouver l'explication rationnelle , l'historien a senti , pour ainsi dire , l'influence immédiate de la Divinité sur les choses humaines ; il en est devenu plus grave , plus sérieux , souvent il s'est élevé jusqu'au sublime. L'année dernière , je vous ai cité ce qu'il dit d'un monstre nommé Maluta Kurakoff , le seul des favoris d'Iwan qui ait échappé à sa cruauté : « C'est que pour

un tel criminel il n'y a pas de tribunal sur la terre ; il fut appelé avec son maître à rendre compte de sa vie devant Dieu. » Parole grave que ni Hume ni Gibbon n'auraient dite.

Karamzin est le premier homme de lettres russe. Son activité se bornait à la vie littéraire ; il n'a jamais aspiré à exercer une influence sur les affaires politiques. En faveur auprès de l'empereur Alexandre, il eut le courage de contredire ce monarque dans des circonstances importantes. En politique, il suivait l'opinion d'alors : séparant complètement la politique de la religion et de la morale, il professait hautement la maxime que tout est permis dans la politique. Une phrase, dans le onzième volume de son ouvrage, montre l'esprit du cabinet d'alors. Karamzin loue en ces termes le grand-duc Wasili :

« Le prince Wasili suivait une politique sage ; sans faire la guerre il cherchait à faire tout le mal possible à ses alliés. »

Cette opinion, l'honnête Karamzin la devait aux écrivains étrangers qu'il admirait beaucoup.

A l'époque où le mouvement dont nous avons parlé se produisait en Russie, les monarques, réunis à Vienne, y discutaient un nouveau remaniement des États de l'Europe. On n'eut d'abord que le projet d'arranger la question territoriale, de fixer les nouvelles frontières des États. Probablement on se serait borné à cela, si tout d'un coup la circonscription du duché de Varsovie ne fût venue briser toutes les combinaisons. Où trouver les frontières de ce duché ? Et d'abord de quel nom l'appeler ? car on ne voulait pas

lui laisser le nom donné par Napoléon. Après l'avoir appelé *royaume* ou *duché polonais*, il fallait lui assigner des frontières : c'était rappeler l'existence et les droits de l'ancienne Pologne. Cette question territoriale en souleva bien d'autres.

Les souverains, d'après l'avis de leurs ministres, cherchèrent alors une autre base. On s'était aperçu que les peuples étaient las de discussions n'ayant pour but que l'agrandissement des États qui avaient participé à la lutte ; qu'il fallait baser un traité sur une idée morale. Le prince de Talleyrand disait hautement qu'il était seul en possession de cette idée : « Vous disposez des forces, disait-il, moi j'arrive avec une idée ; cette idée, c'est la légitimité. Rétablissons chacun dans ses droits : c'est la manière la plus certaine de finir la Révolution française. »

Si l'on rétablissait la république de Gènes, celle de Venise et le royaume de Sardaigne, la Révolution française n'était plus qu'un épisode. Les Bourbons une fois rétablis en France, on détruisait jusqu'au souvenir de ce que la Révolution avait fait pendant vingt-cinq ans de son existence.

Mais la question polonaise bouleversait cette nouvelle combinaison, car on prévoyait que la Russie et la Prusse ne consentiraient jamais à rétablir la république de Pologne dans ses anciens droits.

Les systèmes des royalistes français venaient ici au secours des monarques. D'après eux, la légitimité ne pouvait, à proprement parler, s'appliquer qu'aux rois. La république, d'après le système du comte de Maistre, alors très goûté, était une exception dans

le mouvement républicain de Venise; la Sauter d'envahir la république légitime on ne devait com- une royauté.

Malheureusement de Vienne. la Prusse avait un roi. On ne pouvait pas craindre si on n'avait une république. C'est encore une fois

Cependant de trou- comme en- la haine qu- jurèrent- saut leur- val se rem- en- en-



pour la justice, il conseille de la justice, car les peuples ne de les faits, ne s'instruisent

discussions, on convint, pour de rétablir un ordre de choses dre une des années qui précé- française, et de remettre les état où elles se trouvaient cette était de trouver l'année normale. abord l'année 1789, année de la la Pologne existait alors. Quelques année 1794, l'époque du terro- nait ainsi aux souverains la liberté de ne de la carte de l'Europe. Mais alors dre à la France les conquêtes que la avait faites : la Hollande, les territoires de la Sardaigne. Dans la difficulté de e normale, on fut obligé d'abandonner à la logique, et de faire un traité base morale : on le para, il est vrai, de igieuses en invoquant la Très Sainte- n baptisant ce pacte du nom de Sainte-

discussions n'étaient pas sans aigrir les out un moment où l'empereur Alexandre, ouché des remontrances des Polonais qui ndaient leur nationalité et qui lui pro- out leur concours, d'un autre côté, effrayé ions de l'Autriche, de la Prusse et de fut sur le point d'appeler les Polonais

le détruire. Le comte de Maistre s'associait à cette iniquité politique; il adressait des lettres à quelques Russes très influents, en leur conseillant d'extirper la nationalité polonaise à l'aide du catholicisme, à l'aide des jésuites !

La Pologne étant attachée à sa nationalité par le catholicisme, il proposait de la mettre sous l'influence spirituelle des jésuites qui, n'ayant par la nature de leur constitution rien de local ni de national; l'attacheraient à un catholicisme universel.

Que comprenait-il par catholicisme universel? Un catholicisme de forme, un catholicisme logique. De toute la doctrine chrétienne le comte de Maistre n'a paru comprendre que la logique.

La Providence a suscité la question polonaise pour démontrer à tout homme impartial la fausseté de tous les systèmes débattus pendant le congrès de Vienne, et la mauvaise foi de leurs auteurs.

Madame Krüdner, et quelques mystiques qui entouraient l'empereur Alexandre, prétendaient baser le nouvel ordre de choses sur l'Évangile. Dans le même temps, un philosophe célèbre, François Baader, publiait une brochure peu connue, où il prophétisait de grands malheurs, si les rois ne s'apercevaient pas que le manque de véritable religion est la seule cause de toutes les révolutions; que les peuples ne rentreront pas dans l'obéissance tant que l'Évangile ne sera pas franchement appliqué à la politique; que c'est le besoin pressant de l'époque; que jamais on n'échappera à cette nécessité logique de l'histoire chrétienne. Baader va jusqu'à présenter l'application



de ces idées ; pour rétablir la justice, il conseille de commencer par un fait de justice, car les peuples ne peuvent comprendre que les faits, ne s'instruisent que par les faits.

Après de longues discussions, on convint, pour simplifier la question, de rétablir un ordre de choses quelconque, de prendre une des années qui précéderent la Révolution française, et de remettre les choses dans le même état où elles se trouvaient cette année. La question était de trouver l'*année normale*.

On proposa d'abord l'année 1789, année de la Révolution : mais la Pologne existait alors. Quelques uns proposèrent l'année 1794, l'époque du terrorisme : on donnait ainsi aux souverains la liberté de rayer la Pologne de la carte de l'Europe. Mais alors on devrait rendre à la France les conquêtes que la République avait faites : la Hollande, les territoires de Gènes, de la Sardaigne. Dans la difficulté de trouver l'*année normale*, on fut obligé d'abandonner toute prétention à la logique, et de faire un traité sans aucune base morale : on le para, il est vrai, de formules religieuses en invoquant la Très Sainte-Trinité et en baptisant ce pacte du nom de *Sainte-Alliance*.

Tant de discussions n'étaient pas sans aigrir les esprits. Il y eut un moment où l'empereur Alexandre, d'un côté touché des remontrances des Polonais qui lui redemandaient leur nationalité et qui lui promettaient tout leur concours, d'un autre côté, effrayé des prétentions de l'Autriche, de la Prusse et de l'Angleterre, fut sur le point d'appeler les Polonais

aux armes et de déclarer la guerre à l'Europe. Mais Napoléon réapparut, débarqua en France, et par ce seul fait rétablit la bonne harmonie parmi les parties contractantes. On avait déjà bien entrevu que les monarques n'avaient pas la même religion, et que leur désaccord provenait de la manière différente dont ils voulaient l'appliquer à la politique. Le retour de Napoléon éclaira définitivement les masses sur les véritables intentions des monarques ; on reconnut alors qu'ils n'étaient réunis que par un commun sentiment de haine contre la France et contre Napoléon ; que leurs querelles recommenceraient à l'époque où ils cesseraient de les craindre, et qu'ils tomberaient d'accord toutes les fois qu'il s'agirait de combattre la France et Napoléon.

Après la première abdication de Napoléon, les Polonais, laissés sans espoir, quoique quelques uns d'entre eux en appellassent à la générosité de l'empereur Alexandre, persistèrent dans la conviction qu'ils n'avaient rien à espérer du côté de la Sainte-Alliance ; aussi la réapparition de Napoléon excita-t-elle dans les masses polonaises un enthousiasme difficile à décrire. Dans ce moment la Pologne et la France se trouvaient encore une fois unies dans le même enthousiasme.

---

## SOIXANTE-NEUVIÈME LEÇON.

Le poète russe Batiuchkof. — Le sentiment religieux s'éveille dans les poètes de la Pologne et de la Russie. — Chagrin et hésitation de l'empereur Alexandre après le congrès de Vienne. — Madame Krüdner et les mystiques. — Les Martinistes appelés au gouvernement ; Galitzin. — Opposition littéraire contre le gouvernement russe. — Puchkin. — Une véritable révolution se trame. — Impuissance de la conspiration basée sur une idée négative, sur la haine. — La littérature russe, incapable de faire un pas en avant, s'arrête avec Puchkin.

Mardi, 7 juin 1842.

MESSIEURS,

Les poésies de Batiuchkof appartiennent à l'histoire littéraire de la Russie et des pays slaves. Quelques unes rentrent dans l'histoire générale, comme souvenir de la grande lutte entre les coalisés inspirés et conduits par la Russie, et l'idée européenne représentée par l'empereur Napoléon.

Le poète, officier de l'armée russe, décrit ainsi ses impressions à la vue des bords du Rhin :

« L'armée côtoyait en silence les bords du Rhin. Mon cheval, voyant au loin luire le fleuve, quitte les rangs, s'élançe dans les ondes, et rafraîchit dans les vagues sa poitrine fatiguée des combats du jour.

» Quelle joie ! me voilà sur tes bords, ô Rhin ! promenant tour à tour mes regards sur ces riches campagnes et sur ces rochers où tous les châteaux de la chevalerie se sont donné rendez-vous. Me voilà au milieu de cette poétique contrée et en présence de ce fleuve magnifique, témoin perpétuel et contemporain immortel de toutes les grandes époques de l'histoire de l'Europe. »

Le poète raconte les événements dont le Rhin a été le témoin, en commençant par César. Cette manière de rattacher les événements à une donnée géographique sent un peu trop la rhétorique. Zukowski lui-même, dans ses premières poésies, ne s'est pas affranchi de cette méthode scolastique.

Je passe les strophes sur César et sur le moyen âge. Le poète continue :

« Ya-t-il longtemps que ton rivage gémissait à la vue des aigles du nouvel Attila ? Des guerriers ennemis vidaient ici des coupes de cristal, foulaient ces riches moissons, faisaient galoper leurs chevaux à travers ces forêts de vignes. Le destin a changé.

» Nous voici, fils du Nord, accourus des bords de la mer Glaciale, des vallées rocailleuses du Caucase, des sources du Don, des cimes de l'Oural et des rues de notre belle capitale de Saint-Pétersbourg !

» Là, sur une roche, un cavalier solitaire, appuyé sur sa lance, fixe le fleuve dont le courant paraît em-

porter au loin ses regards et ses pensées. Il se rappelle sans doute son fleuve natal ; et il presse sur sa poitrine une petite croix en bronze.

» Plus loin, au centre de l'armée, au milieu d'un brillant cortège de chefs, se trouve un simple autel ombragé par mille drapeaux déployés. Tout à coup des milliers d'hommes armés et bruyants s'arrêtent muets et immobiles pour entendre la voix solennelle du prêtre qui bénit. Les soldats inclinent leurs carabines, les chefs courbent leur front ; on entonne un cantique, on invoque le Dieu des armées.

» Ils se lèvent enfin au signal donné ; les colonnes s'ébranlent et roulent comme les vagues d'une mer soulevée par un coup de foudre. »

Le ton de ces strophes rappelle singulièrement les poésies de Reklewski, de Gorecki ; et cependant les poètes de la Pologne n'avaient aucune connaissance des poésies russes : c'est grave, c'est solennel et religieux. Batiuchkof est littérateur, sa forme est mieux soignée que celle des poètes polonais ; mais il n'est pas aussi simple, aussi vrai que Reklewski et Gorecki : il se rappelle trop souvent qu'il appartient à la classe des lettrés ; il ne peut se défaire des souvenirs classiques des poètes latins et du Tasse.

C'est le lieu de remarquer que parmi les classes élevées, les poètes slaves seuls conservaient encore le sentiment religieux ; nous en avons des exemples dans les poésies de Batiuchkof, de Gorecki et de tant d'autres. Les monarques et les diplomates de cette époque parlaient souvent au nom de la religion, mais ce n'était que pour la forme.

L'Europe réglée par le congrès de Vienne, l'empereur Alexandre retourna dans ses États, triste et soucieux. Le cabinet anglais se félicitait d'avoir réussi à former une barrière contre la France; les monarques de l'Allemagne se promettaient d'exploiter à leur profit l'enthousiasme national excité par des promesses de concessions libérales; l'Autriche, toujours fidèle au système du *statu quo*, applaudissait surtout à la sagesse politique du système. L'empereur Alexandre ne partageait pas ces illusions. Sincèrement religieux, il doutait de la durée d'une alliance universelle qui manquait de principe, d'unité religieuse. Où trouver ce principe? Chef de l'Église orientale russe, il savait que cette Église, absurde dans sa discipline, mal fondée en logique, attaquable par le raisonnement, était sans force d'action; mais il voyait l'impossibilité de la ramener au catholicisme.

D'ailleurs, l'empereur Alexandre, tout en protégeant le pape, avait des motifs d'être défiant à l'égard de l'Église de Rome. Plus d'une fois il s'était aperçu que le sacré collège attachait plus d'importance aux négociations ayant trait à des possessions territoriales qu'à celles concernant la discipline de l'Église. Il se défiait également de la théologie de Metternich. Le prince Metternich ne cessait d'exposer avec une lucidité parfaite ce qu'il y avait de faux, d'absurde et d'inapplicable dans les systèmes philosophiques. Pour ce qui était du philosophisme, l'empereur n'avait rien à répondre aux raisonnements de Metternich; mais il apercevait au fond de ces paroles

un but caché; il voyait bien que la cour de Vienne ne visait qu'à exploiter ses sentiments religieux.

J'ai déjà dit que dans les premières années de son règne, l'empereur Alexandre ne s'entourait que de diplomates et de politiques; les Martinistes n'avaient pas d'accès près de lui. Dans les années dont nous parlons, le sentiment religieux trouva des organes parmi les étrangers, dans madame Krüdner et ses amis, piétistes allemands, dans plusieurs ministres protestants. L'empereur respectait la sincérité de ces enthousiastes.

Madame Krüdner, saisissant le côté mystérieux de la lutte entre le Nord et le Midi, y voyait, comme Dierzawin et plusieurs mystiques de l'époque, la lutte entre les deux principes du bien et du mal. Elle voulait prouver que l'empereur Alexandre représentait le bon principe, qu'il était le génie *blanc* (c'est sous ce nom que les tribus finnoises le désignent), et que l'empereur Napoléon était le génie *noir*. Elle méconnaissait toutes les qualités de Napoléon, tout ce qu'il avait fait dans l'intérêt de l'ordre et de l'Église; elle ne pouvait lui pardonner sa force. Tous les hommes religieux de cette époque étaient dans les mêmes dispositions d'esprit. La religion, réduite depuis tant de siècles à mendier la protection des souverains, s'est accoutumée au rôle d'un inférieur toujours soumis, toujours résigné, toujours à genoux: on a fini par croire que tout homme fort est nécessairement irréligieux; que toute la force vient de Satan. Les hommes de bonne foi confondaient la puissance de Napoléon avec celle du génie des té-

nèbres. Tels étaient madame Krüdner et le comte de Maistre, représentant dans sa personne les légitimistes français. Le comte de Maistre écrivait que le *Bellérophon*, vaisseau sur lequel était embarqué l'auguste prisonnier, avait enfin vaincu la *Chimère*.

L'empereur Alexandre, en arrivant à Pétersbourg, au milieu de son cercle ancien, de ses diplomates, de ses généraux, de ses administrateurs, n'osa pas admettre madame Krüdner à sa cour; il ne sut comment expliquer à son cabinet et à son conseil ce qui s'était passé dans son âme; il eut honte de madame Krüdner, l'évita, l'éloigna même, ainsi que les plus enthousiastes de ses amis. Mais en même temps il protégeait les partisans du libéralisme, accordait une amnistie-généreuse à la Lithuanie, cherchait à se rapprocher du prince Czartoryski et de plusieurs autres Polonais; il projeta même de donner quelques garanties à la classe agricole, aux paysans. Continuant de suivre le système du libéralisme nouveau, du libéralisme français, et ne sachant comment l'accorder avec celui des enthousiastes piétistes, comment réunir dans un même système le libéralisme avec le sentiment religieux, il prit un terme moyen, il appela auprès de lui les Martinistes déjà oubliés. Pour la dernière fois, les Martinistes paraissent dans le gouvernement.

Le prince Galitzin, honnête homme, religieux et rigide, est mis à la tête de l'instruction publique. Le prince était lié avec les anciens Martinistes, persécutés sous le règne de Paul. Ils cherchent ensemble à inculquer au gouvernement leur esprit religieux;



ils publient quelques ouvrages qui deviennent très populaires, que les paysans s'arrachent, qui excitent même la terreur des anciens administrateurs russes. Malheureusement cette religiosité, qui commence à dominer dans le cabinet, est exploitée par des hommes hypocrites, par des hommes immoraux, comme l'intrigant et dilapidateur Magnicki, qui tout d'un coup se font admirateurs des formes religieuses, propagateurs du mysticisme. En même temps, quelques vieux Russes, qui voulaient encore en revenir au système de Pierre le Grand, comme le général Araktcheieff, l'amiral Chichkoff, se rattachent à cette idée pour persécuter les étrangers, les Français, les Allemands, les Finlandais, qui encombrant les antichambres de tous les ministères. Tous ces hommes finirent par dépopulariser le système religieux de l'empereur Alexandre.

Le public confondit dans sa haine l'empereur Alexandre et tous les hommes sincèrement religieux représentés par Galitzin, avec les hypocrites représentés par Magnicki, et les vieux Russes représentés par Chichkoff. Une haine générale s'élève dans la génération nouvelle contre la dynastie des Romanow. Pour la première fois, on commence à conspirer, en vue de renverser la dynastie régnante; on tente une révolution dans le sens propre de ce terme, une révolution comme celle de la France, un renversement pour marcher vers un but indéterminé.

Les hommes de lettres, qui étaient presque tous administrateurs, ou officiers de l'armée, entrent dans cette conspiration; la littérature russe, vers

l'année 1820, passe tout entière du côté de l'opposition, s'enferme, vis-à-vis du gouvernement, dans un silence menaçant. La Russie présentait alors un spectacle singulier : un monarque puissant, révérendé dans toute l'Europe, auquel il suffisait d'envoyer à un écrivain étranger une bague, une tabatière pour avoir des poèmes, des livres écrits à sa louange, et faire insérer dans les journaux français et anglais les plus accrédités des articles défendant sa politique, louant sa personne, ce monarque ne pouvait plus alors obtenir une seule strophe d'aucun poète russe, un seul article d'un écrivain de quelque renommée. On allait jusqu'à faire des avances à des hommes ignorés pour qu'ils voulussent bien insérer dans un livre ou dans un journal quelques mots d'éloge pour l'empereur ; et encore ne pouvait-on rien obtenir : l'opinion publique eût condamné l'écrivain assez faible pour se laisser séduire. Toute la littérature ne faisait qu'un vaste ensemble d'opposition. Bientôt une voix s'élève, elle domine tout ce mouvement et commence une époque nouvelle dans l'histoire russe : la voix d'Alexandre Pouchkin.

La première strophe que lança Pouchkin, strophe empreinte d'un sombre jacobinisme et d'une haine profonde contre tout ce qui existait, parcourut toute la Russie. Bientôt le nom de Pouchkin devint un mot de ralliement pour tout ce qui était mécontent en Russie : on colportait ses poésies, on les commentait depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Odessa, jusque dans le Caucase ; dans toutes les garnisons on chantait son *Ode au poignard* : chacun y retrouvait ses sentiments.

Quant à la vieille littérature, on continuait de l'enseigner dans les écoles, de suivre ses préceptes dans les livres; le public l'oubliait. Devant Puchkin disparaissaient peu à peu Lomonosof et Dierzawin, déjà vieux et comblé d'honneurs et de gloire. En même temps les poètes nouveaux, comme Zukowski, homme d'un grand talent, et Batiuchkof, se retiraient déjà dans l'arrière-rang; on admirait encore, on aimait toujours beaucoup leur poésie, mais on ne s'enthousiasmait plus pour eux : l'enthousiasme était pour Puchkin.

Puchkin sortait du lycée impérial dirigé par des Français. Son éducation classique avait été un peu négligée, mais il avait beaucoup lu, surtout les livres français. Il étudiait aussi les ouvrages de Zukowski, dans le genre de la vieille poésie slave; mais par-dessus tout il admirait Byron. Puchkin commença par imiter tout ce qu'il avait trouvé avant lui dans la littérature russe : il fit des odes dans le même ton que Dierzawin, mais beaucoup mieux que lui; comme Zukowski, il imita les vieilles poésies russes, et le surpassa par le fini de la forme et surtout par la largeur de ses compositions. En dernier lieu, il imita lord Byron, dans lequel il prit et la forme et le fond de ses idées. Ses héros rappellent Lara, le Corsaire, et d'autres noms du grand poète anglais.

D'ordinaire, un écrivain passe par les écoles qui l'ont précédé; il traverse les différentes sphères du passé pour s'élever à l'avenir.

Après avoir imité lord Byron, Puchkin imita aussi, à son insu, Walter Scott. On parlait alors gé-

néralement du coloris local, des connaissances historiques, du besoin de reproduire l'histoire dans la poésie. Les dernières compositions de Puchkin, flottent entre ces deux tendances. Tantôt il est Byron, tantôt Walter Scott. Il n'est pas encore lui-même.

Le plus original de ses poèmes, *Onéghine*, ouvrage qui sera lu avec plaisir dans tous les pays slaves, et restera pour toujours le monument de cette époque, nous rappelle le *Don Juan* de lord Byron. Puchkin, jeune encore, lança au hasard la première partie de cet ouvrage; en y ajoutant des chapitres successifs, il en forma un poème de huit chants, admirable de composition et surtout de style. Puchkin n'est pas aussi fécond, aussi riche, ne s'élève pas aussi haut que Byron dans ses aspirations, il ne s'enfonce pas aussi profondément dans le cœur humain; mais il est plus régulier, mieux soigné dans sa forme. La donnée d'*Onéghine* est extrêmement simple : c'est l'histoire de deux jeunes gens amoureux de deux jeunes filles. L'un de ces jeunes gens périt dans un duel; l'autre se retire de la scène et ne reparait que vers la fin du roman. Cette donnée était bien modeste pour un long poème; mais, dans les scènes de la vie domestique, dans les paysages de la nature russe, Puchkin a su trouver une infinité de motifs tantôt comiques, tantôt tragiques et romanesques. Son style est une admirable prose qui change à chaque moment, sans qu'on s'en aperçoive, de forme et de couleur. Du ton de l'ode on descend à celui de l'épigramme, et au milieu de

cela, on trouve des scènes d'une grandeur presque épique.

Ce poëme est empreint d'une tristesse plus profonde que celle qui règne dans les poésies de Byron. Puchkin, nourri de romans, après avoir partagé les sentiments de ses amis, jeunes et fougueux libéraux, éprouva de cruelles déceptions : de là son désenchantement de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau sur la terre.

Son héroïne, Olga, est une fille russe, jeune et belle, élevée à la campagne. Un officier l'aimait avec toute la passion et toute la simplicité d'un poëte; il périt d'une manière tragique, tué dans un duel. L'héroïne épouse un autre officier, et reste fort heureuse et fort tranquille.

L'autre femme, d'un cœur ardent, qui n'a lu que des romans, qui a vécu dans les sphères imaginaires, qui a des rêves, des pressentiments, est amoureuse d'un *dandy*, d'une espèce de *byronniste*, passant sa vie à jouer aux cartes, à s'ennuyer et à ennuyer tout le monde; elle trouve en lui son idéal. Le *dandy* la quitte et la dédaigne. Elle épouse un gros général. Le Childé Harold russe la retrouve ensuite dans les salons de Saint-Petersbourg, heureuse et admirée. Il devient alors amoureux de cette même femme qu'il avait jadis méprisée; à son tour, elle le repousse avec la froideur et le dédain d'une femme du grand monde.

En écrivant ces scènes des premiers chapitres de son roman, Puchkin n'avait probablement pas d'idée arrêtée sur le dénouement, parce qu'il n'aurait pu décrire avec tant de tendresse, tant de naïveté et de

force les amours de ces jeunes gens pour les terminer d'une manière aussi triste et aussi prosaïque.

Dans son *Onéghine*, Pouchkin, en dépeignant le byroniste, fait son propre portrait : « C'était un homme enclin à la rêverie, original sans affectation, ayant l'esprit froid et tranchant. » Pouchkin était tel. Un autre personnage du roman, un jeune Russe, élevé dans les pays allemands, portant une longue chevelure, admirateur de Kant et de Schiller, enthousiaste et rêveur, représente une certaine époque de la vie de Pouchkin.

Le poète a prédit son propre sort ! Pouchkin a péri comme le jeune Wladimir, tué par un ami à la suite d'une querelle insignifiante.

Le sentiment dominant de ce poème est la haine contre ce qu'on appelle la mode, le ton de société. On y voit les deux amis s'aimant sincèrement et obligés de se battre, l'un influencé par l'opinion de son valet de chambre français, l'autre dominé par un gros fonctionnaire russe qui s'ennuyait à la campagne et voulait trouver une distraction dans un duel dont il serait le second. Les femmes n'y paraissent souvent avoir d'autres principes que l'opinion des salons.

Je ne parlerai pas longuement des poésies lyriques et des poésies dramatiques de Pouchkin, l'objet de ce cours étant surtout de marquer des rapports entre les littératures slaves et celles de l'Europe, afin de déterminer la pensée générale de ces littératures.

Dans le temps où Pouchkin écrivait son poème, ses amis continuaient à conspirer contre le gouverne-

ment. L'histoire de cette conspiration est peu connue en Europe.

On avait formé deux centres d'action : l'un dans le midi de la Russie, et par ce côté on touchait à la Pologne; l'autre à Pétersbourg. On conspirait ouvertement; et ce qu'on admirera toujours, c'est la probité de tous les conspirateurs. Il y eût cinq cents individus, et peut-être plus, activement employés dans la conspiration, personnages de tous rangs, de tous grades, qui, sans crainte d'être dénoncés, avaient pendant dix ans, de vive voix et par écrit, communiqué entre eux dans un pays surveillé par un gouvernement fort et soupçonneux : à Pétersbourg, des officiers et des fonctionnaires s'assemblaient dans des maisons dont les fenêtres donnaient sur les rues. L'opinion publique aurait flétri le dénonciateur : elle imposait plus que les menaces du gouvernement.

Mais on ne savait comment arriver au dénoûment. Tout le monde était d'accord qu'il fallait renverser le gouvernement et détruire la famille impériale. Dans des réunions on chantait des chansons atroces, empreintes du caractère finnois et mongol, à faire reculer d'horreur les conspirateurs polonais qui se trouvaient alors parmi les Russes. Les Polonais avaient souffert plus que personne du gouvernement russe; néanmoins le ton de ces chansons blessait leurs oreilles.

On était décidé à agir. Mais comment commencer? au nom de qui? « Qu'est-ce que nous crierons dans les rues, disait un conspirateur qui formulait parfaitement la difficulté de l'entreprise? Comment se

faire comprendre par le peuple? Crierons-nous : *Vive la liberté!* Ce mot ne signifie pas ce qu'on entend par là dans l'Occident : *swaboda!* signifie un jour de repos, de loisir. Faut-il crier : *Vive la constitution!* Qui est-ce qui comprendra cela?»

La plupart ne saisissaient pas ce qu'il y avait de profond dans ces réflexions. Cependant on hésitait toujours ; on consultait des juntes sur les formes à donner à un gouvernement futur ; les Polonais envoyaient leurs députés aux Russes et des agents dans les provinces de l'ancien royaume.

Les Polonais s'avoient entre eux qu'ils ne voulaient que susciter des troubles en Russie pour en profiter, et laisser les Russes se tirer d'affaire comme ils pourraient. Les Russes, de leur côté, disaient à leurs amis intimes qu'après avoir renversé la dynastie russe, ils feraient tout ce qu'ils pourraient pour reconquérir la Pologne.

On se trompait des deux côtés.

Même méfiance parmi les Russes eux-mêmes. L'assemblée dite *du Nord*, trompait celle *du Midi*. Pestel, le membre le plus influent du Midi, complotait contre ses frères du Nord.

La cause de tous ces dissentiments était dans ce que la conspiration reposait sur un sentiment négatif, sur la haine. Personne n'affirmait ce que l'on voulait ; personne ne nommait l'homme qui devait conduire l'affaire ; personne n'osait fixer le jour où l'on commencerait. Cependant un étranger engage dans la conspiration, un Anglais, nommé Scherwood, prévoyant bien qu'il avait plus à gagner en vendant



les conspirateurs qu'en leur restant fidèle, les dénonça au comte de Witt, qui dirigeait alors la police générale dans le midi de la Russie. Né d'un général polonais et d'une femme grecque, ne sachant pas lui-même à quelle nationalité il appartenait, quelle religion il professait, le comte de Witt représentait parfaitement bien le parti étranger établi en Russie. Il connaissait déjà l'existence de la conspiration par un de ses émissaires, nommé Boszniak. Ce dernier, ancien repris de justice, amnistié, puis nommé secrètement assesseur du collègue et général, accompagnait partout le comte de Witt en qualité de naturaliste. Il s'était fait recevoir dans les sociétés secrètes et donnait au comte de Witt des renseignements sur la conspiration ; mais on se gardait bien d'en avertir le gouvernement. Le comte de Witt haïssait le général Araktcheieff, alors tout-puissant auprès de l'empereur. D'ailleurs, il voulait savoir quels étaient les projets et les moyens des conspirateurs, afin de prendre lui-même parti pour ou contre. La dénonciation de Scherwood le força à faire son rapport.

Ceci arriva au moment où l'empereur Nicolas montait sur le trône. Les conspirateurs suivirent les errements de toutes les anciennes conspirations, à commencer par celle de Dimitri le Faux, et y compris celle des Dolgorukii : ils se décidèrent à prendre un nom dans la famille impériale et à le mettre en avant comme celui d'un prétendant au trône. Comme le grand-duc Constantin renonçait à la couronne, les conspirateurs saisirent l'occasion et appelèrent le peuple aux armes au nom du grand-duc. C'était

un nouveau mensonge, puisqu'ils n'avaient pas plus envie du grand-duc Constantin que de son frère. On s'en aperçut bien vite ; l'enthousiasme se refroidit.

L'empereur Nicolas ignorait la conspiration : il croyait que quelques bataillons hésitaient à le proclamer empereur, par attachement pour le grand-duc Constantin ; grâce à cette ignorance, il conserva tout le sang-froid nécessaire. Il se présenta devant les rebelles : quelques coups de canon dispersèrent la foule ; on se saisit des conspirateurs. Dans le Midi, le mouvement dirigé par Murawieff échoua également ; les conspirateurs s'y détruisirent eux-mêmes. Le général Geismar marchait contre les révoltés ; son corps d'armée était rempli de conspirateurs ; mais ceux-ci, frappés de terreur, croyant s'assurer leur pardon en sacrifiant leurs complices, attaquèrent ceux de Murawieff. Le général Geismar n'épargna pas plus les vainqueurs que les vaincus.

Ainsi finit une conspiration généreuse, tentée pour améliorer l'état des peuples slaves. Les sociétés secrètes étaient composées de tout ce qu'il y avait de plus généreux, de plus fort, de plus enthousiaste, de plus pur dans la jeunesse russe ; personne n'y avait en vue ses intérêts personnels, personne n'agissait par une haine personnelle. Ce qu'il y avait de faux, de mensonger dans les démarches de la conspiration provenait, non pas du cœur de ces hommes, mais de cette idée fausse : qu'il suffit de haïr un gouvernement pour pouvoir le remplacer. Unis seulement par la haine, ils ne pouvaient, en conspirant, que se diviser et finir par se haïr mutuellement, malgré toute l'es-

time qu'ils eussent individuellement les uns pour les autres.

Puchkin échappa d'une manière miraculeuse. A la nouvelle de la mort de l'empereur, se trouvant à la campagne, il accourait vers la capitale, lorsque tout à coup il rencontra un lièvre. Chez les Slaves, c'est un mauvais signe. Puchkin, quoique superstitieux, continua néanmoins son chemin. Il rencontra bientôt après une vieille femme, et un peu plus loin un pope ou prêtre russe. Alors son cocher, quittant son siège, le conjura à genoux de retourner sur ses pas. Puchkin se rendit à sa prière, et lui dut son salut; autrement il serait mort avec Rileieff, ou aurait fini sa carrière dans les mines de Sibérie.

La chute des conspirateurs réagit sur Puchkin. Dès ce moment, il perdit le courage et l'enthousiasme politique, il commença à décheoir : on put s'en apercevoir à ses poésies. Il ne s'avoue pas encore à lui-même qu'il s'est jusqu'alors trompé; mais dans son intimité il parle quelquefois de ses anciens amis, de leurs idées, avec amertume et légèreté. Sur ces entrefaites, l'empereur l'appela auprès de lui. Pour la première fois depuis que la Russie existe, l'empereur parla à un homme n'ayant aucun titre pour se présenter devant le souverain. L'empereur lui confia ses sentiments; il croit que la Russie le déteste pour avoir supplanté le grand-duc Constantin, il s'excuse presque devant Puchkin de s'être emparé du trône, il l'engage à écrire, se plaint de ce qu'il est devenu silencieux. « Si vous craignez la censure, lui dit-il, je serai moi-même votre censeur. »

Pouchkin fut touché, et se retira tout ému. Il disait à ses amis étrangers qu'en entendant parler l'empereur il avait senti qu'il ne pouvait que lui obéir. « Que je voudrais le haïr ! disait-il. Mais pour quoi le haïrai-je ? » Pouchkin n'osait pas dire sa pensée à ses compatriotes, qui commençaient à le soupçonner. Comme il était devenu plus prosaïque dans ses sentiments, qu'il commençait à se moquer de l'enthousiasme exagéré, du philosophisme et du libéralisme, on le crut vendu au gouvernement. Cette opinion remplit son âme de tristesse; se croyant abandonné du public, trahi par tout le monde, il prit en haine le public, lança des épigrammes féroces contre ses anciens amis.

Il y avait du vrai au fond de ces reproches mutuels que se faisaient le public et Pouchkin. Le public abandonnait Pouchkin, non par haine pour sa personne, mais parce qu'il ne trouvait plus en lui son point d'appui. Il aurait voulu trouver dans son poète favori un directeur de conscience, ou plutôt un directeur d'opinion. « Vous nous avez prédit, disait le public, une conspiration sanglante, et elle a eu lieu; vous avez prédit la fin des opinions exagérées, romanesques, et nous voilà dans le désenchantement. Maintenant, qu'est-ce que vous nous prédisiez pour l'avenir? qu'est-ce que nous devons faire? à quoi devons-nous nous attendre? » Et Pouchkin ne savait plus que dire à son public. Il se voyait au milieu d'une atonie générale. Les idées politiques de la jeunesse, les souvenirs anciens des pays slaves, les idées romanesques des poésies de lord Byron, tout

ce qui se trouvait dans le cœur de la société slave civilisée, tout avait été remis sous les yeux du public, tout avait été réalisé dans de belles poésies. Mais il fallait faire un pas en avant, et Pouchkin n'en avait plus la force.

Telle fut la fin de la littérature russe moderne. Il y a certainement de grands talents parmi les poètes et les prosateurs qui ont survécu à Pouchkin; mais réellement la littérature a fini avec lui. Il est mort, cet homme si haï et si persécuté par tous les partis; il leur a laissé la place libre. Qui est-ce qui l'a remplacé? Des écrivains d'esprit? Pouchkin n'était-il pas beaucoup plus spirituel qu'eux tous? Des auteurs de ballades et de sonnets? Pouchkin n'en a-t-il pas composé de plus beaux? Quelle route nouvelle tenteront-ils? Avec les idées qu'ils ont il leur est impossible de faire un pas en avant; la littérature russe est enrayée pour longtemps.

Récapitulons l'histoire des littératures des pays slaves. Nous avons vu d'abord les poètes bohêmes précéder tous les Slaves. Les Polonais suivirent leurs traces dans le xvi<sup>e</sup> siècle et bientôt les devancèrent. Les Russes, lors du réveil de leur littérature, surpassèrent en force les poètes polonais. Cependant toute cette poésie écrite, la littérature proprement dite, n'a marché jusqu'à présent que sur les traces de l'Europe: elle a reproduit la vie des peuples européens qui l'avaient devancée dans la civilisation. Le moment est arrivé où les peuples slaves sont appelés à montrer ce qu'ils ont dans leur propre fond. Une idée mère, un germe! la protection des monarques,

les applaudissements du public, tous les moyens vulgaires de favoriser une littérature ne suffisent pas pour les créer. Vous avez vu que les Martinistes, hommes obscurs, avec une idée religieuse ont eu sur la littérature russe une influence durable et plus féconde que Pierre le Grand avec sa toute-puissance et Catherine II avec sa protection civilisatrice.

La question est de savoir duquel des pays slaves doit probablement surgir cette idée nouvelle.. La Russie? Sa littérature n'a pas encore de caractère qui lui soit propre. Pour vous citer une autre opinion que la mienne, voici ce que le prince Wiazemski, un des critiques les plus distingués de la Russie, dit à ce sujet : « Le peuple russe demande une littérature. Jusqu'à présent la littérature a pris tous les caractères : elle a été française, allemande, romantique, classique ; elle n'a jamais été russe. »

## SOIXANTE-DIXIÈME LEÇON.

Opinion du prince Wiazemski sur la littérature russe. — Cause de sa stérilité. — Vitalité de la littérature polonaise. — Casimir Brodzinski ; son explication scientifique de l'histoire de la Pologne. — Philosophes polonais : Wronski. — Son ouvrage intitulé : *Le secret politique de Napoléon*. — Son *Prodrome du Messianisme*. — Réfutation de cette idée de Wronski , que la France a terminé sa mission politique. — Destinées des nations en rapport avec leur caractère religieux.

Mardi , 14 juin 1842.

MESSIEURS,

Je vous ai exposé dans ma dernière leçon les motifs qui me font croire que Puchkin ferme la marche de la littérature russe, telle qu'elle s'est formée sous l'influence de Pierre le Grand. Avant de quitter l'histoire littéraire de la Russie, je vais vous communiquer quelques extraits d'une préface du prince Wiazemski, servant d'introduction aux ouvrages d'un comique russe distingué, Von Wizin : on verra que

la méthode que nous avons suivie dans notre étude de la littérature russe, et notre manière de voir et de juger les auteurs russes, sont confirmées, pour ainsi dire officiellement, par le jugement d'un auteur contemporain distingué.

« Nos productions littéraires, dit le prince Wiazemski, les magnifiques strophes de Lomonosof, les poésies lyriques de Dierzawin, pleines de feu, d'esprit philosophique et de force satirique; les gracieuses plaisanteries de... (ici l'écrivain russe cite une dizaine de notns que nous passons sous silence); Puchkin enfin, qui, dans ses œuvres d'une si étonnante variété, se rapproche encore plus du caractère national : toute cette littérature russe, nous le dirons franchement, au risque d'être accusé de mauvais vouloir et d'injustice envers le pays natal, ne représente pas du tout la vie de la nation. Cette littérature n'est que l'écho de ce qu'on appelle la société civilisée (c'est-à-dire la société européenne, la société de salon). La société vraiment russe n'a pas encore trouvé d'organe. Le peuple russe est plus fort, il est plus robuste que sa littérature; une poitrine russe est plus sonore que le style de nos ouvrages; les formes de ces ouvrages paraissent bien maigres et bien chétives si on les compare avec les formes physiques de nos compatriotes. Comme littérateurs, nous sommes loin d'occuper dans le monde moral la place que nous y avons conquise comme force politique. Il faut chercher la Russie dans l'histoire de notre cour, dans l'histoire de notre armée et de notre administration : on y trouvera de belles pages, et l'on y verra, non sans sur-



prise, que cette société si taciturne a pourtant son caractère moral tout particulier. Celui qui voudrait connaître la Russie par l'entremise de sa littérature pourrait bien finir par croire que la Russie n'existe pas comme nation, et que ce qu'on appelle la nation russe n'est à proprement dire qu'une colonie étrangère au milieu des peuples slaves. Où trouverez-vous chez nous des hommes qui penseraient d'après Dierzawin ou Karamzin? Citez-moi une opinion éclairée par la littérature ou née sous son influence! Nous n'avons pas d'hommes de lettres proprement dits. »

Vous devez comprendre, Messieurs, pourquoi nous avons raconté longuement l'histoire des révolutions de la cour de Russie, expliqué la création de l'armée russe et retracé son histoire. Si nous avons encouru le blâme de quelques russes pour avoir entretenu le public d'histoire politique et d'histoire militaire au lieu d'avoir examiné des ouvrages de littérature, l'opinion du prince Wiazemski doit nous justifier.

Le prince Wiazemski croit que le malheur littéraire de la Russie est de ne pas avoir une classe particulière d'hommes chargés de composer des ouvrages, de ne pas avoir d'hommes de lettres. La stérilité de la littérature russe a une cause plus profonde.

Les pays du Nord puisaient leur vie littéraire dans l'Occident par les organes de l'Église et de la littérature. Jusqu'au dernier siècle, la Russie recevait de la France des ouvrages proclamés comme modèles, reconnus comme classiques; il ne restait qu'à

les traduire et les répandre dans le public. Cet état de choses changea lors de l'ébranlement général que l'on appelle la Révolution de juillet. Depuis la Révolution de juillet il n'existe pas en France un seul auteur qui soit proclamé par toute la nation comme modèle, comme type, comme auteur national. Les productions littéraires sont diversement jugées au point de vue politique ou religieux ; il y a des factions littéraires. Les Slaves, lecteurs des livres français, ont été obligés de prendre part à cette lutte littéraire en optant pour les classiques ou les romantiques, les humanitaires ou les saint-simoniens, les républicains ou les légitimistes.

Grande réaction littéraire dans les pays du Nord ! On y ose déjà juger les ouvrages français ; on ne sent plus esclave d'aucun nom, ni d'aucun titre d'ouvrage : de là vient l'incertitude d'esprit, l'hésitation des écrivains, la mort littéraire.

Nous sommes au moment critique pour les différentes littératures slaves ; elles s'affaissent les unes après les autres. Seule la littérature polonaise subsiste et présente même les germes d'une littérature vraiment slave, d'une littérature d'avenir.

La Pologne voit éclore des ouvrages nouveaux ; sa pensée nationale, qui pendant des siècles n'avait produit que des strophes éparses, des poèmes incomplets, se manifeste dans de grandes créations. La philosophie, saisissant les idées poétiques, les convertit en théories et entraîne les esprits spéculatifs eux-mêmes dans cette marche vers l'avenir. On commence à formuler une philosophie sociale et l'on ra-

mène les tendances de toute une nation vers une seule idée. Nous allons examiner la marche et le développement de cette idée nationale.

Passons rapidement sur l'histoire littéraire du royaume de Pologne ; ce n'est qu'un long procès de la littérature contre la censure. Quelques auteurs devinrent populaires pour avoir inventé des formules mystérieuses, que le public comprenait et dont la censure paraissait ignorer le sens : c'étaient des *points*, des *majuscules*, des *italiques* et des *signes d'orthographe*. Ainsi on imprimait toujours le mot *passé* en grandes lettres, pour rappeler le passé glorieux du pays ; on imprimait en *majuscules* le mot *avenir* ; on cherchait au contraire à rendre presque imperceptible le mot *présent* ; on employait des signes d'exclamation en parlant de la France et des pays de l'Occident, et des signes d'interrogation en parlant des projets du gouvernement. Tous ces artifices, qui nous paraissent puérils, excitaient dans le public un certain intérêt quasi national.

Brodzinski est le seul écrivain de ce temps qui restera dans l'histoire littéraire.

Casimir Brodziński, ancien militaire, débuta par des poésies dans le genre des légionnaires. Après la chute de l'empire, il se retira de la scène politique et parut découragé. Se défiant de l'enthousiasme et de l'exaltation nationale, enfermé dans la sphère purement artistique, poète national slave, il commença une marche rétrograde vers le passé slave et devint un Slave danubien. La vie champêtre, la vie domestique, le paysage slave, les chansons slaves, c'est son monde.

Il eut peur des phénomènes qui surgissaient dans la sphère artistique de cette époque ; il n'ose parler de lord Byron ; c'est avec effroi qu'il prévoit l'influence de ce génie puissant sur le génie inflammable de la Pologne : il voudrait rendre toute la Pologne tranquille, agricole et paisible. Brodzinski ne savait pas qu'en déclamant contre l'exaltation et l'enthousiasme, il nuisait à la cause nationale. Le public admirait ses ouvrages comme parfaits au point de vue artistique ; les littérateurs lisaient ses dissertations remplies d'érudition et de science ; on le proclamait chef de l'école qu'on qualifiait de romantique, faute de pouvoir la définir autrement ; mais la masse de la nation restait sourde aux accents de Brodzinski.

Bien loin d'exciter aucun enthousiasme dans le pays, il se trouve abandonné du public, exposé aux attaques quelquefois injustes de la jeunesse, qui commence à pressentir un principe dangereux dans ses ouvrages.

Brodzinski allait finir sa carrière comme Pouchkin, abandonné, presque insulté par son public. Mais la Révolution de 1830 éclaira tout à coup son esprit, et il eut la sublime humilité de reconnaître ses fautes. Il demanda pardon au génie national.

Brodzinski, dans un discours remarquable prononcé dans la Société littéraire de Varsovie, formula pour la première fois la philosophie nationale de la Pologne. Surpris par une révolution enthousiaste, il dit en face de ses auditeurs qui l'avaient si souvent entendu déclamer contre l'exaltation et l'enthousiasme de la jeunesse : « La nation a prononcé.

En mon âme et conscience, je me soumetts à ses arrêts; j'y reconnais la voix de l'Éternel. » Dès ce moment, il servit la révolution avec tout le dévouement dont il était capable.

Dans la même séance, il dit les paroles que j'ai citées l'année passée, dans ma seconde leçon, et que je suis obligé de vous rappeler, parce que ces quelques paroles nous serviront de passage à l'histoire scientifique de la Pologne. Brodzinski apprécia le premier ce qu'il y a de profond, de national et en même temps d'universel dans le système de Kopernik.

« Jusqu'à la venue de Kopernik, la terre n'a été regardée que comme un globe égoïste existant pour lui-même. Il a été donné au philosophe, qui représente une nation noble, hardie et aventureuse, de démontrer qu'il n'y a pas d'existence égoïste dans l'univers; que la terre, au lieu de vivre pour soi, roule dans l'immensité des cieux, à travers les espaces inconnus, autour d'un centre commun, élaborant ainsi son avenir; que cette patrie commune de l'humanité est mobile; que son mouvement est progressif. »

Brodzinski expliqua scientifiquement l'histoire politique de la Pologne. Vous voyez ici un rayon scientifique éclaircir l'histoire obscure des légions et des émigrations polonaises, l'histoire de la seule nation de l'Europe qui ait dit qu'elle existait en dehors des conditions de territoire, de *glèbe* : de même que notre globe, elle a son centre de mouvement dans une sphère supérieure.

Il est remarquable que des philosophes polonais qui

méditaient alors dans le silence les hautes questions de la philosophie spéculative, qui n'avaient aucune connaissance de la poésie polonaise et des discours de Brodzinski, arrivèrent à la même vérité, formulèrent leurs systèmes d'après l'histoire ancienne de la Pologne, d'après le système de Kopernik.

Ici je dois vous parler d'un philosophe polonais qui, quoique ayant écrit en français et passé toute sa vie à Paris, appartient à beaucoup de titres aux pays slaves.

Wronski est un ancien soldat de Kosciuszko, réfugié en France après la chute de la Pologne. Ses ouvrages produisirent, à une certaine époque, une grande sensation dans le monde savant. Il ne m'appartient pas de juger les travaux de Wronski dans les mathématiques et la mécanique, objets spéciaux de son activité. Comme philosophe, Wronski a prouvé la hauteur de sa raison pratique par ce qu'il a prédit sur l'avenir de l'Europe. Dans l'année 1830, après la Révolution de juillet, pendant que l'émeute grondait à Paris et que l'on craignait en France le retour de la terreur ou de la légitimité, et que tout le monde prévoyait une guerre générale, Wronski publia un ouvrage où il démontrait que le gouvernement français, s'étant mis, par le manque d'initiative, sous la loi de la fatalité, serait fatalement obligé à maintenir le *statu quo*, serait incapable de faire le moindre mouvement ni à droite ni à gauche, ni en avant ni en arrière.

J'appellerai aussi l'attention des penseurs sur quelques pages d'un autre ouvrage où Wronski formule

les dogmes de deux écoles philosophiques qui depuis Aristote et Platon divisent les esprits. Je ne connais pas d'ouvrage où les questions principales soient résumées et posées avec autant de netteté et de profondeur.

Mais ce qui pour nous est surtout intéressant, c'est que Wronski, le seul parmi les politiques et les philosophes, apprécia la mission de Napoléon comme précurseur d'une époque nouvelle. Il concevait cette époque comme l'aurore d'un jour nouveau, comme un renouvellement général. Il reconnaissait dans Napoléon les caractères d'un homme du destin, d'un envoyé d'en haut, d'un homme universel, d'un homme du globe; il ne s'agissait pas pour lui de la dynastie de Napoléon : son œuvre doit être continuée par sa descendance d'après l'esprit et non d'après la chair. Ces pensées sont contenues dans un ouvrage peu connu, publié sous le titre : *Secret politique de Napoléon*; un autre de ses ouvrages est intitulé : *Le Prodrôme du Messianisme*, c'est-à-dire l'annonce du Messianisme.

Je vous ferai remarquer qu'à cette époque, en Pologne, il y avait une nombreuse secte israélite, moitié chrétienne et moitié juive, qui attendait aussi le Messianisme, et qui croyait entrevoir dans Napoléon un Messie ou du moins son précurseur.

Ainsi un philosophe, un mathématicien se trouve sur la même ligne avec les théologiens israélites et avec les poètes polonais; car vous verrez plus tard que les strophes des poètes polonais, les discours de leurs prédicateurs et les résultats philosophi-

ques obtenus par l'analyse la plus stricte de Wronski, forment un accord parfait.

Je dois cependant protester ici contre quelques opinions de Wronski qui sont en désaccord avec la pensée nationale polonaise.

Par exemple, il paraît que Wronski, ou du moins ceux qui appartiennent à son école, nient l'avenir de la France, convaincus qu'ils sont que cette nation a déjà fini sa carrière. Nous allons voir comment ils cherchent à justifier cette croyance anti-slave et surtout anti-polonaise.

Mais avant d'entamer cette discussion importante, je dois vous exposer en général les motifs sur lesquels les Slaves fondent leurs espérances de l'avenir, et comment ils conçoivent l'état futur de l'Europe.

Dès l'ouverture de notre cours, en traçant un tableau moral et religieux des principaux peuples slaves et de ceux de l'Occident, nous avons marqué les rapports qui existent entre les caractères de ces deux vastes races. Vous vous rappelez que nous avons comparé la France à la Pologne, l'Angleterre à la Russie, l'Allemagne à la Bohême, l'Espagne et l'Italie aux principautés slaves du Danube et des montagnes.

L'Europe tout entière, si nous la considérons comme appartenant à l'Église universelle, est chrétienne, catholique et orthodoxe. Comme esprit de vie et d'action, elle s'appelle chrétienne; comme législation, comme forme, elle s'appelle catholique; comme conduite, comme application du dogme à la vie, elle s'appelle orthodoxe. Ce sont trois qualités d'une même essence. Ainsi, lorsqu'on parle des ver-



tus actives, de la charité par exemple, on l'appelle *charité chrétienne* et non pas *catholique*, ni *orthodoxe*. D'un autre côté, quand on parle du dogme, on dit : C'est un *dogme catholique*, c'est un *enseignement catholique*. Enfin la doctrine ou la conduite d'un homme ou d'un peuple est jugée plus ou moins orthodoxe, selon qu'elle est plus ou moins en rapport avec l'esprit chrétien et avec les institutions catholiques.

Cet esprit, suivant sa tendance chrétienne, ou catholique, ou orthodoxe, détermine l'histoire de chacune de ces nations. La France a été appelée de tous temps une nation très chrétienne, une nation sympathique. La vie, la force, le mouvement, constituent le génie français : la France a marché à la tête des croisades ; elle a tenté la première toutes les réformes possibles. Ses rois portaient le titre de Rois très chrétiens.

L'Espagne, qui représente, pour ainsi dire, le côté extérieur de la religion, le côté *formel*, comme disent les Allemands, la législation, l'ordre ; l'Espagne a été appelée une nation très catholique. Elle a combattu le protestantisme, et fait le plus d'efforts pour vaincre l'hérésie.

Entre les nations slaves, la Russie s'appelle *Pravoslawnna*, c'est-à-dire une nation qui suit le vrai culte : le culte, c'est la manière extérieure d'adorer la Divinité.

La Pologne avait le titre d'orthodoxe ; elle appliquait l'esprit chrétien et la forme catholique à la conduite politique.

Tel a été le passé de l'Europe. D'où peut maintenant venir la force qui doit la faire mouvoir dans l'avenir, car il est impossible de supposer un éternel *statu quo* moral, littéraire et politique ?

Il est évident que cette force motrice ne peut venir que de la France. Je vous parle ici comme Slave, m'appuyant sur les croyances et les opinions de mon pays, que je ne puis vous mieux faire connaître que par quelques strophes de ses poètes et les assertions de ses philosophes. Oui, la force qui ébranlera l'avenir ne peut sortir d'un autre centre que de la France ; on laissera aux nations catholiques le soin de développer le dogme ; l'application sera la tâche du peuple polonais, de ce peuple robuste, plein de force, dont le titre d'orthodoxe résume les devoirs sociaux qui sont d'appliquer les vérités spirituelles aux réalités de la vie terrestre. Il appartiendra ensuite à la Russie d'en faire son culte, de développer le côté palpable et extérieur de cette vérité.

Dans les égarements mêmes de la révolution française on a pu voir quelques étincelles de l'esprit vraiment chrétien. Quelques historiens et philosophes français orthodoxes expliquent la révolution française par l'affaiblissement du Christianisme dans la législation, dans les mœurs des gouvernants et par le réveil du Christianisme dans les masses. Le génie français égaré frappa l'Eglise, et cependant il est peut-être, aux yeux de la vérité, moins coupable que le génie qui préside aux révolutions de l'Espagne et de l'Allemagne. Les Jacobins français qui, tout en massacrant les prêtres et en dévastant les églises,

donnaient à Jésus-Christ le titre de sans-culotte, titre ignoble, il est vrai, mais le plus beau de ceux que l'on portait alors, lui décernaient le titre de citoyen; les Jacobins reconnaissaient en lui leur frère. Maintenant voyez les révolutionnaires espagnols attaquant Jésus-Christ tout en protégeant l'Église d'une manière hypocrite.

Aussi la réaction religieuse se fera plus facilement en France que dans les autres pays catholiques.

Encore une preuve du génie sympathique et chrétien de la France! j'appellerai votre attention sur les débris de tant de nationalités qui sont abritées maintenant en France. De même que dans le temple de Saint-Pierre à Rome, on trouve des confessionaux pour toutes les langues et tous les peuples de l'Europe; ainsi en France il y a des bureaux d'affaires pour les Portugais, les Espagnols, les Italiens, les Allemands et les Polonais.

C'est à la France que les pays slaves doivent le seul asile où la vérité peut se faire entendre. Cette enceinte est la seule place publique où les Polonais, les Russes, les Bohêmes peuvent discuter leurs affaires religieuses et morales. La France a émancipé la parole slave: c'est à cette initiative que nous devons l'établissement des chaires slaves en Prusse et dans les pays autrichiens.

---

## SOIXANTE ET ONZIÈME LEÇON. .

Premiers essais de la littérature polonaise nationale; son caractère.  
— Antoine Malczewski et son poème : *Marie*. — La poésie et la philosophie polonaises ont les mêmes tendances. — Étienne Garczynski; son poème philosophique : *Histoire de Wenceslas*. — Son idée fondamentale est que toute *force* réside dans *l'esprit*, dans le génie.

Vendredi, 17 juin 1842.

MESSIEURS,

Il nous reste à examiner l'histoire littéraire des dix années qui précèdent la révolution polonaise de 1830: histoire riche en détails qu'il est difficile de résumer. Nous n'avons plus de noms propres autour desquels nous pourrions grouper tant de phénomènes divers. De nouvelles écoles littéraires surgissent en Pologne qui, nées dans les provinces, se dégagent des idées politiques de la noblesse, commencent à entrer dans la sphère populaire, dans la vie des paysans slaves. Sans nous arrêter aux différences qui existent entre elles, différences provenant du caractère particulier à chaque province, nous examinerons leurs carac-

tères généraux, dans le but surtout de faire ressortir l'identité des tendances qui existe entre les productions littéraires et les théories philosophiques de ce temps.

L'école lithuanienne fait intervenir le monde des esprits dans les affaires de la terre. La littérature lithuanienne s'élève vers cette région pour y reconnaître les ressorts cachés des événements visibles. Georges Sand, examinant les ouvrages d'un écrivain de cette école, fait cette remarque qui résume le caractère de l'école lithuanienne : « Les écrivains lithuaniens placent dans le monde des esprits le centre de toute action, et regardent le monde visible et les hommes comme des instruments. » L'école ukrainienne a la même tendance. Cette école, moins spiritualiste que l'école lithuanienne, admet cependant une influence continuelle du monde invisible sur le monde visible, abandonne les errements de l'ancienne poésie polonaise qui ne prenait ses héros que parmi les grands, glorifie des chefs populaires, célèbre des noms inconnus au monde littéraire.

Cette tendance des Lithuaniens et des Ukrainiens contrariait beaucoup l'ancienne école représentée par le public de Varsovie. La critique ne pouvait s'empêcher de regarder cette nouvelle littérature comme une invasion de barbares, et réellement c'était une réaction contre la domination de la classe civilisée devenue déjà faible et stérile.

Le chef de file de la littérature nouvelle est Antoine Malczewski, auteur d'un petit poëme longtemps inconnu, maintenant regardé comme classique et

considéré comme la meilleure production de l'époque.

Malczewski servit dans les armées de Napoléon, voyagea à l'étranger et finit ses jours à Varsovie. Comme lord Byron, il chercha des impressions en Suisse et en Italie; dans sa vie vagabonde il lut les productions étrangères, et particulièrement les poésies de lord Byron.

Son poème est un roman fondé sur un fait réel. Le fils d'un magnat polonais, d'un puissant seigneur, épouse la fille d'un simple et pauvre gentilhomme. Le magnat furieux fait rompre le mariage. D'un autre côté, le père de la jeune fille, gentilhomme pauvre, mais aussi orgueilleux que le magnat, ne veut pas admettre son gendre chez lui. A la fin, le grand seigneur feint de rechercher l'amitié du gentilhomme; les terres de ce dernier ayant été envahies par les Tartares, il fait partir son fils à la tête de ses troupes domestiques pour les défendre. Pendant que les troupes du magnat et les gens du gentilhomme engagent un combat contre les Tartares, le magnat fait cerner la maison du gentilhomme et tuer la pauvre jeune fille. Le jeune homme, après avoir mis en fuite les Tartares, arrive et trouve sa femme morte.

Tel est le plan de ce petit poème. Par la forme, il rappelle des compositions de lord Byron. Les caractères, tracés avec un talent supérieur, les descriptions locales, et surtout le sentiment profond de la nature de l'Ukraine, le distinguent entre toutes les productions contemporaines. Je vous en citerai quelques strophes.

C'est le moment où le magnat feint de pardonner

à son fils, et donne une fête dans son château pour célébrer la réconciliation :

« Bien tard dans la nuit se prolongea le mouvement et le bruit ; bien tard dans la nuit résonnèrent trompettes et toasts. Les anciens usages et les joyeux festins sont revenus ; les longues tables resplendissent d'argent et d'or ; la cave reste ouverte comme le cœur du maître ; le vieux vin de Hongrie fait jaillir les propos piquants, et la musique mêle sa mélodie au bruyant et gai fracas. Bien tard dans la nuit les austères visages des ancêtres, suspendus le long de la muraille, semblèrent ranimer leurs yeux mornes et sourire aux convives sous leur épaisse moustache.

» La gaieté habite sur les lèvres, la pensée dans les yeux pour qui sait l'y découvrir, et c'est au fond du cœur que se cachent comme des reptiles les sentiments criminels. Mais lorsqu'une fête rassemble les hommes, l'orgueil et l'adulation sourient toujours d'un sourire trompeur. Peut-être en était-il ainsi dans l'antique château.

» Sous les lambris sculptés la nuit a enfin étendu son voile sombre ; le bruit de la musique a cessé ; le sommeil verse ses douceurs ; la chouette, du haut de la tourelle, a commencé ses cris nocturnes. Et cependant dans l'aile du vaste bâtiment, où il s'isole, le fier Woiéwode ne se livre pas au repos ; son regard d'aigle, perçant et plein d'arrogance, étincelle toujours sous sa paupière ridée, comme une escarboucle dans un écrin de peau de serpent ; on entend toujours le bruit de ses pas, parfois interrompu par de profonds soupirs qui vont retentir sous les voûtes.

» Nul n'oserait, sans être appelé, pénétrer dans cette retraite où sa pensée mystérieuse s'avive solitairement ; là il peut se plonger dans le désespoir, ou se livrer à la faiblesse accablante. Il foule de ses pas impétueux les ténèbres de la nuit, comme s'il cherchait dans ses noires profondeurs un auxiliaire qui servît ses projets et calmât ses souffrances. Et comme le sommeil s'enfuit de ses yeux brûlants, comme l'air de ces lambris, pourtant si élevés, est lourd pour sa poitrine, il ouvre l'étroite croisée du donjon ; il regarde pendant quelque temps les bannières déployées de ses nombreuses cohortes prêtes à marcher. Il écoute la trompette sonnante le réveil, et toute la rumeur guerrière : les chevaux fougueux hennissent ; à chaque mouvement les armes cliquent ; les ailes des cavaliers se déploient comme pour un combat (1). C'est pour eux que le soleil, sortant de sa couche rosâtre, réjouit l'horizon de l'éclat de ses tresses dorées, et regarde avec orgueil sa beauté réfléchie dans l'acier luisant ; pour eux l'air parfumé, exhalant sa fraîche haleine, mêle la chevelure des jeunes filles et les panaches des guerriers ; pour eux les milliers d'oiseaux, sortis des bois mouillés par la rosée du matin, gazouillent mélodieusement ; tout cela pour eux, et non pas pour lui.

» Il se dérobe aux regards ; il se replonge dans les ombres du château, comme ces fantômes effrayants que notre peur crée dans l'insomnie, et que l'approche du matin fait évanouir. »

(1) Les anciens guerriers polonais portaient sur leurs épaules des ailes attachées à leur armure.



Ce qui distingue Malczewski de lord Byron, c'est son sentiment chrétien. Les personnages de son poème sont nobles, généreux et religieux ; ceux que l'orgueil pousse au crime sont tourmentés par les remords de leur conscience. Le jeune homme, dans le moment où il voit sa femme morte, où il écoute le récit de sa mort ; lorsque son regard peu à peu devient fixe et s'attache au cadavre futur de son ennemi, qu'il voit déjà dans sa pensée ; dans ce moment où il tire son sabre, qui ne se reposera plus que dans l'étreinte de ce cadavre ; dans ce moment où son cœur se corrompt, où la pensée délétère le gâte et le fait pourrir tout d'un coup, le jeune homme invoque le nom de Dieu, et lui consacre une minute avant de crier vengeance.

Le gentilhomme, père de l'infortunée, homme fier, orgueilleux, à la vue de toutes ses espérances détruites, reconnaît la main toute-puissante de Dieu ; il ne pense plus à la vengeance, il suit tranquillement le convoi funèbre de sa fille, et le peuple voit avec étonnement ce chevalier si fier prosterné devant l'autel, le front dans la poussière.

« Il n'a pas poussé un seul cri, proféré une seule plainte ; et après un si grand malheur, il est resté tel qu'il a été toujours ; seulement moins avec les hommes et plus avec Dieu ; du reste, toujours le même. »

Le vers polonais est admirable :

« Mniej z ludźmi — więcej z Bogiem a z resztą jednaki. »

Les héros de Byron ne finissent pas ainsi.

La création la plus admirable est celle de la jeune femme.

Assise à l'ombre des tilleuls avec son vieux père, veuve déjà, puisque l'orgueilleux Woiéwode a brisé son mariage, elle lit l'Évangile. Son âme, comme une colombe, s'élève à chaque moment vers le ciel, et y trouve la seule consolation qui lui reste sur la terre. Ce qu'on voit sur sa figure et dans ses yeux, c'est le calme, le sourire douloureux d'un martyr résigné. « Le bonheur terrestre, dit le poète, une fois a brillé devant elle comme une lampe. Cette lampe s'est éteinte et a laissé sur sa figure les traces de la fumée. »

En même temps que résignée, elle est courageuse : lorsque son jeune époux va combattre les Tartares, elle ne l'arrête pas. Bien que troublée par des pressentiments sinistres, elle le prie de l'emmener avec lui, elle voudrait partager ses dangers. Malczewski trace ici l'idéal d'une femme polonaise. Notre histoire offre plusieurs exemples de ces femmes qui réunissent aux sentiments purs et élevés de leur sexe la force et la hardiesse. Notre héroïne n'est pas une femme nerveuse qui s'excite par la lecture de romans ; ce n'est pas une Italienne passionnée ; ce n'est pas une femme d'esprit aimant à dominer les salons : c'est une fille dévouée à son père, c'est une épouse prête à partager les dangers de son mari.

La dernière révolution a produit quelques caractères admirables dans ce genre ; cela a fait avancer la question de l'émancipation de la femme. Les faits seuls ont la puissance de résoudre les grandes ques-

tions : les légions ont renversé l'ancienne hiérarchie ; l'enthousiasme pour Napoléon a nivelé les classes dans le duché de Posen et dans le royaume de Pologne. C'est la marche nécessaire de l'humanité : il faut d'abord faire un sacrifice avant de conquérir un droit. En Pologne, la femme est plus libre que dans tout autre pays, elle est plus respectée, elle se sent compagne de l'homme ; c'est par l'esprit de sacrifice qu'elle a mérité sa place. Ce n'est pas en discutant leurs droits, ce n'est pas en promulguant des théories imaginaires que les femmes peuvent conquérir un ascendant dans la société, c'est à force de sacrifices.

En Pologne, la femme conspire avec son mari et ses frères, au risque d'être jugée comme coupable de haute trahison ; la femme, comme l'homme, est déportée en Sibérie. Il y a eu des femmes, appartenant aux classes élevées de la société, flagellées de la main du bourreau sur les places publiques.

Emilie Plater, fille jeune et délicate, d'une famille aristocratique, eut l'énergie de faire insurger un district, prit part à plusieurs batailles, et fut au nombre de ceux qui résistèrent aux décisions des chefs, de passer en Prusse. Elle voulait, après la défaite, s'ouvrir un passage à travers l'armée ennemie ; réfugiée dans une forêt, elle y mourut de fatigues et de misère.

Le nom de Claudia Potocka est vénéré de tous les Polonais. Cette dame, également célèbre par son esprit, son dévouement patriotique et le noble usage qu'elle faisait de sa fortune, consacra ses derniers jours à consoler les misères des émigrés.

Si, dans la société frivole de Varsovie, il se trouvait quelques personnes qui avaient peur, pour ainsi dire, de ces caractères presque virils qu'elles taxaient d'extravagance ridicule, en revanche la masse entière de la nation en appréciait l'héroïsme. Après les combats et les marches, les soldats s'empressaient tout d'abord d'arranger le bivouac pour les femmes qui combattaient à leurs côtés; et l'on n'entendit jamais dans les camps une parole qui pût blesser l'oreille la plus délicate.

Je répète que la grande question de l'émancipation de la femme est beaucoup plus avancée en Pologne que dans aucun autre pays.

Il nous reste à examiner les œuvres d'un poète philosophe qui nous rattachera à l'histoire philosophique de l'époque; dès ce moment la poésie, la politique et la philosophie ne s'offrent plus à nous que comme les différentes faces d'une même nationalité.

Étienne Garczynski naquit dans le duché de Posen, l'année où les légions polonaises entraient sur le territoire national. A l'âge de onze ans, il vit les Prussiens, après la retraite des Français et des Polonais, occuper Posen en vainqueurs; il jura dès lors, avec quelques uns de ses compagnons, une haine éternelle à l'Allemagne. Cependant la Providence le retint longtemps dans ce pays, où il passa une partie de sa vie parmi les Allemands.

Ce grand poète était loin de pressentir sa vocation. Il se destina à la philosophie, suivit les cours des célèbres philosophes allemands, et s'attacha surtout

à Hégel. Après plusieurs années d'une étude approfondie de toutes les théories philosophiques, il conçut le projet de fonder une philosophie polonaise. Arrivé en Allemagne avec un reste de traditions religieuses, il y avait oublié sa religion, était devenu incrédule, et avait cru trouver dans la philosophie de Hégel la plus haute et la plus belle explication du Christianisme. On sait que Hégel et son école ne cessent de s'affubler de formules chrétiennes, parlent souvent et du Verbe éternel et du péché originel, quoiqu'ils entendent par là autre chose que les chrétiens orthodoxes.

Garczynski, ayant pénétré la pensée fondamentale de la philosophie hégélienne, la trouva hostile à la Pologne.

Cette philosophie, dont nous avons déjà parlé l'année dernière, qui déifie l'homme et la raison humaine, qui ne connaît de l'homme que son œuvre extérieure et visible, regardait la race allemande, et surtout le royaume de Prusse, comme la plus haute expression de la raison et de la force humaine, et par conséquent comme la plus haute représentation de la Divinité. D'après son système, que je vous ai exposé déjà, Dieu s'incarne dans l'homme; de sorte que chaque progrès de l'homme enrichit, pour ainsi dire, la science divine. A ce titre la Prusse, comme nation progressive et inventive, serait divine. Cette philosophie singulière croit que la Divinité, après avoir créé le globe solaire, n'a pu parvenir à inventer l'horloge que par l'entremise de l'homme. Quelques adeptes de cette philosophie disent positivement

que l'invention de la vapeur a fait faire un progrès à la Divinité. Divinité panthéistique! être vaste et vague qui n'a pas la conscience précise de son individualité et qui a besoin de se diviser en plusieurs esprits, de s'incarner dans les hommes pour acquérir la conscience, non seulement de sa sagesse, mais même de son existence!

A l'époque où Garczynski étudiait à Berlin, il était peut-être le seul à comprendre tout l'ensemble de l'idée hégélienne. Et cela ne vous étonnera pas, lorsque vous saurez qu'en France, où on lit peu la philosophie hégélienne, où on ne l'a jamais étudiée que très superficiellement, on la comprend beaucoup mieux qu'en Allemagne, c'est-à-dire qu'on en comprend la pensée fondamentale, la tendance. Comme cette philosophie n'est qu'une vaste logique, elle a rencontré chez les Français des logiciens impitoyables, qui, marchant droit au but, en ont saisi le germe même. Les Polonais, sous ce rapport, ressemblent beaucoup aux Français. Garczynski comprit bien vite la philosophie hégélienne, et fut même en état de l'expliquer aux Allemands.

La révolution de Pologne de 1830 l'arracha à ses études. Après la chute de la Pologne, il revint à l'étranger, et mourut à Avignon, à l'âge de vingt-sept ans. Il reste de lui deux parties d'un poëme, la plus vaste composition philosophique qui existe dans les langues slaves.

Ce poëme est une espèce de biographie. Le héros est un jeune homme qui a quelques rapports éloignés avec les héros de lord Byron; un malheureux pour

lequel il n'y a plus d'illusions dans le monde, qui, au sein des richesses et des plaisirs, se meurt de désespoir, et cherche des distractions dans l'étude : espèce de Faust ou de Manfred. Mais ce n'est pas le désir d'apprendre, péché de Faust, qui l'a rendu malheureux ; ce n'est pas non plus la passion qui le dévore, comme Lara ou le Corsaire : il est malheureux parce qu'il est Polonais ; il est malheureux, parce que moralement il ne voit plus de motif à l'existence de son pays, parce qu'il a perdu sa religion, parce qu'il n'a trouvé dans la philosophie que l'apothéose des forces qui ont détruit sa patrie.

Cette pensée devait apparaître la dernière dans le poème ; mais Garczynski l'a fait pressentir dès le commencement.

Retiré dans son château, le jeune homme effraie ses vassaux par sa manière de parler et d'agir. Il entre dans une église le jour du vendredi saint, au moment solennel où les fidèles prient auprès du tombeau de Jésus-Christ en attendant sa résurrection. Le jeune Polonais y rencontre une ancienne connaissance, un ami, un prêtre. Il le salue par un éclat de rire infernal et par d'épouvantables malédictions sur la religion, l'Église et les prêtres : c'est le début du poème. Et la raison de cette inimitié jurée au catholicisme et aux prêtres ? Le blasphémateur l'a dit. Il demande au prêtre ce qu'il a fait du monde et de la chrétienté. « Où est le Verbe qui s'est fait chair ? » c'est-à-dire où est l'application politique de la doctrine chrétienne ?

Le prêtre, effrayé de ces cris sinistres et de cette malédiction, fait des signes de croix, cherche à calmer son interlocuteur.

« Crie ! répond le Polonais ; fais des signes de croix, »  
» exorcise ! *l'Esprit* demeure en face de toi, immo- »  
» bile et inébranlable, comme la tour de cette église »  
» en face des vents et des orages. Tu m'as détruit »  
» sans ressources ; car, en naissant, j'avais au fond de »  
» mon âme un brûlant sentiment de la noble liberté, »  
» un besoin d'action et un bras fort. Mais tu as pé- »  
» nétré à travers ma pensée cristalline jusqu'au germe »  
» de mon âme ; et pour l'étouffer tu y as jeté l'idée de »  
» Dieu et d'immortalité. Ma pensée brisée vola en »  
» mille éclats ; mes anciennes affections s'éteignirent ; »  
» j'oubliai la patrie, et l'amour, et l'amitié, et la »  
» maison paternelle ; je me réfugiai dans la pauvreté »  
» et dans l'humilité. Enfin je reconnais votre but : »  
» vous voulez gouverner les âmes, incapables que vous »  
» êtes de gouverner les hommes. Vous, tranquilles, »  
» impassibles comme ces murailles ! vous, sur qui »  
» les grandes commotions des temps n'ont pas plus »  
» d'influence que sur les fleurs desséchées de cette »  
» guirlande ! vous croyez pouvoir consoler mon cœur »  
» passionné qui se brise et un peuple qui périt... »  
» Pour vous l'amour n'existe pas, la liberté n'existe »  
» pas. Prêtre ! je te demande à toi, je le demanderai »  
» à tout le monde : Où est le Verbe qui s'est fait »  
» chair ? où est-il ?... O Jésus-Christ ! tu as souffert »  
» pour l'humanité, te voilà mort sur la croix !... et »  
» celui-ci, qui se dit ton disciple, veut t'imiter en li- »  
» sant des livres de prières ! Qu'y a-t-il d'étonnant



» qu'en voyant ce qu'est devenu le monde, l'homme  
» se sente rompu vif, et enlace des milliers de ses  
» frères dans les rayons de la roue sur laquelle il ex-  
» pire; ou bien qu'il se redresse de toute sa hauteur  
» pour cracher d'en haut sur vous !

» **LE PRÊTRE.** Tais-toi !... O mon Dieu !

» **LE POLONAIS.** Je crierai de toutes mes forces; je  
» ferai déborder ma parole comme un fleuve, tant  
» qu'elle n'aura pas épuisé la source de ma pensée  
» jusqu'à sa dernière goutte; j'aurai la voix du ton-  
» nerre, le langage d'un homme libre; je parlerai en  
» sanglotant comme un enfant; je crierai comme  
» une mère après son premier-né emporté par un  
» vautour; je conjurerai les hommes, au nom de  
» leurs anciens malheurs, de croire tout, excepté ce  
» que vous dites: car, au lieu d'interposer votre pa-  
» role toute-puissante pour protéger les peuples,  
» vous vous bornez à les enterrer chrétiennement au  
» sein de la terre, la seule mère que vous recon-  
» naissiez. »

Voilà la donnée du poëme : c'est au nom des senti-  
ments nobles et élevés, au nom de l'amour de l'hu-  
manité qu'il proteste contre l'application du Christia-  
nisme, telle qu'elle est pratiquée par le clergé. Il de-  
mande au Christianisme de sauver ainsi sa nation et  
les peuples; et, comme il n'est pas compris par le  
prêtre, il le maudit.

On verra plus tard par quel chemin ce génie doit  
retourner au Christianisme.

« Le village est plongé dans le sommeil; mais il y  
a là un homme qui ne dormira pas. Ses yeux, toujours

éveillés et toujours inquiets, s'agitent comme des sbires qui gardent sa pensée malade et captive. Aussi parfois il se lève. S'il parcourt les champs, s'il tombe de fatigue sur les bords du fleuve qui baigne son château, c'est pour reposer sa tête brûlante; car lorsqu'il reste couché, sa pensée continue à se débattre au milieu de ses rêveries, plus profondes et plus impétueuses que les flots du fleuve. »

Ainsi ce jeune homme, repoussé par le monde, ennemi d'une religion qu'il trouve mensongère, détestant la philosophie qui ne répond pas au besoin de son âme, est obligé de se réfugier en lui-même. Il en appelle à son génie; il en appelle à cet homme intérieur qui, étant une émanation de Dieu, doit lui révéler quelque chose sur sa destinée. « Je le remuerai, » dit-il, je le ferai vivre, je le ferai parler; j'apprendrai » alors le secret de l'humanité, je trouverai en même temps le secret de la force. »

Cette idée, que toute force réside dans le génie, déjà pressentie par Dierzawin, vaguement énoncée par Naruszewicz et par quelques autres poètes, est ici formulée nettement par Garczynski. C'est l'idée fondamentale de son poème; c'est aussi la pierre angulaire de la philosophie slave.

Sur ce point, la philosophie slave est d'accord avec les traditions de l'antiquité. Les anciens croyaient que chaque homme avait son génie particulier, et que la seule différence qui existe entre les hommes dépend du degré de développement de ce génie.

Les philosophes et les poètes de l'antiquité comparaient les âmes des hommes aux chrysalides des in-

sectes. Parmi des chrysalides on en voit quelques unes endormies dans leurs couchettes, immobiles et silencieuses, d'autres qui commencent à sortir de leur léthargie et présentent quelques signes d'une transformation prochaine, d'autres enfin revêtues de couleurs et qui déploient leurs ailes. Il en est de même de l'esprit humain. Chez quelques hommes, il n'existe qu'à l'état de ver, faute d'avoir travaillé à se dégager, faute de posséder l'art le plus nécessaire de tous, celui de savoir se libérer, de briser son enveloppe. Ceux dont l'esprit a pris tout son essor nous apparaissent éclatants d'actions et de paroles. Pour exprimer cette vérité, les anciens mettaient sur la tête de Psyché, c'est-à-dire de l'âme la plus dégagée du corps, un papillon comme emblème de sa liberté.

C'est en ce sens qu'il faut comprendre ce passage de Garczynski : Si nous dégageons notre génie, nous trouverons la force, la sagesse et la puissance.

Je citerai les vers qu'il adresse à son génie.

« Mon génie! reste seul avec moi. Que je sente  
» frémir tes ailes! et je chanterai, et mon chant fera  
» surgir les forces mystérieuses enchaînées au fond  
» des abîmes. O génie! lorsque l'orage déchaînera les  
» vents, lorsqu'il couvrira la mer de flots, je saisirai  
» l'écume d'une vague comme la crinière d'un cheval,  
» je déploierai mon âme comme une voile, et je for-  
» cerai les vagues et les vents à m'obéir, à me servir.  
» O génie! lorsque l'humanité, fatiguée de tempêtes,  
» tombera frappée d'un sommeil léthargique, que  
» mon chant tombe dans les âmes, pénétrant et

» éclatant comme le soleil dans la prunelle des yeux :

- Śpiew ty mój natchnij , a z duszy do duszy
- Jak słońce w oko , śpiew mój błyszcząc wpadnie. »

» Que mon chant réveille toutes les forces qui s'y  
 » cachent, et qu'il ébranle ainsi l'univers. O génie !  
 » tu m'inspireras le chant de vengeance, et mes stro-  
 » phes couleront les unes après les autres, comme les  
 » larmes d'une mère infortunée, et je pousserai un  
 » tel cri de vengeance que les démons n'en auront ja-  
 » mais rêvé de semblable. Les hommes et les esprits  
 » me serviront de témoins (rendront témoignage à la  
 » vérité de la puissance du génie), comme une haute  
 » pensée témoigne d'un grand cœur, comme une  
 » grande action témoigne d'une haute pensée, comme  
 » le temps sert de témoin à un prophète, comme  
 » l'éternité témoignera de la vérité. »

J'ai été obligé de répéter plusieurs fois les mots :  
*servira de témoin, témoignera*, en paraphrasant le  
 texte polonais :

- I ludzie — niebo — staną mu na świadki :
- Jako sercu — myśl wysoka ,
- Jako myśli — czynów dzielność ,
- Jako czas — pieśniom proroka ,
- Jako prawdzie — nieśmiertelność. »

Le style de cette strophe est d'une merveilleuse  
 concision. Il y a plus de pensées que de mots.

Garczynski dit qu'une haute pensée décèle un  
 grand cœur; que cette haute pensée, venue ainsi  
 du cœur, crée de grandes actions qui garantissent  
 la grandeur de la pensée mère, comme les prophé-

ties se trouvent garanties par le temps. Tout vient donc du cœur.

Un écrivain français a dit, il y a longtemps, que les grandes pensées viennent du cœur. Le cœur ne signifie ici rien autre chose que le siège de l'âme, l'enveloppe de l'homme intérieur. Chez les poètes slaves, le cœur signifie souvent l'âme. C'est donc de l'âme que part la pensée; c'est de l'âme que se manifeste, par l'organe de la prophétie, la vérité, qui dominera l'éternité.

---

## SOIXANTE-DOUZIÈME LEÇON.

---

Suite du poème de Garczynski. — Le développement anormal de l'intelligence contraire à l'essor de l'âme. — La philosophie polonaise marchant vers la même vérité. — Antoine Bukaty et son écrit philosophique : *L'apostasie et l'apothéose*, d'après l'histoire de la Pologne.

---

Mardi, 21 juin 1842.

MESSIEURS,

Nous avons laissé le héros du poème dans une lutte ouverte avec l'Église, représentée par le clergé. Le désir immense de voir le Verbe fait chair régner sur la terre, ce désir trompé excite dans son âme la haine contre toute forme religieuse. Il avoue cependant que l'idée du terrible jugement de Dieu et de l'éternité l'épouvantait toujours comme l'épée de Damoclès. Mais il s'encourage par la science. « Maintenant, dit-il, je n'ai plus peur de vous ; j'ai beaucoup appris, je suis philosophe ! » Continuant à

scruter les systèmes philosophiques, il pénètre les mystères de la science avec la même ardeur qu'il avait mise à déchirer le voile du sanctuaire, et recule d'horreur : il a reconnu le néant des systèmes philosophiques. Il se sent alors obsédé par le travail de son intelligence mise en mouvement par la philosophie, il ne peut maîtriser ce mouvement; sa pensée agitée devient une véritable maladie; il s'aperçoit enfin que l'intelligence n'est pas l'âme. Personne n'a mieux exprimé les dangers du développement intellectuel anormal.

Le démon, dit-il, est une vaste intelligence qui a presque dévoré son âme; il sent qu'il lui reste toujours une petite étincelle de cette âme immortelle; mais se trouvant froid et malheureux, il s'attache à tout ce qui est vivant, et ravage ainsi la création.

Le jeune Polonais a reconnu : « que l'affreux grimoire de la doctrine a souillé la page toute blanche de son âme; que le raisonnement a fini par lui dévorer le cœur. Comme un vampire tourmenté par la soif du sang frais s'attache de préférence à des victimes pleines de vie, qui, une fois visitées par le monstre, doivent devenir autant de vampires; ainsi la raison humaine, ou plutôt l'âme d'un homme, sucée par l'intelligence, épie les moindres mouvements du cœur du prochain pour s'y attacher, pour le sucer, pour l'absorber. »

Je ne puis m'empêcher de citer les vers polonais. Ce sont des joyaux de la poésie nationale :

« Czuł to Wacław — czuł więcej — bo dumne nauki,  
» Jako w białosc papieru nasadzone druki,

- » Splamiły mu niewinność — serce mu wykradły.
- » Tak mówią, że na ludzką krew upior zajadły,
- » Gdy ofiarę wybierze z której soki pije,
- » Ofiara umrzeć musi — lecz zmarła ożyje,
- » I mordercy swojego postępując torem,
- » Znów niewinnych krew chlepcząc, staje się upiorem.»

« Et cependant ce n'est pas par étourderie qu'il avait appelé la doctrine philosophique à son secours. Mais lorsqu'il vit l'astre de la foi disparaître pour toujours, caché derrière les sombres figures des prêtres, il s'avisa de frapper sur des livres pour en faire jaillir des étincelles, pour les recueillir, pour allumer ainsi un nouveau foyer. Quelle illusion ! Que de fois il conjurait ses livres de lui dire où est Dieu : « Qu'est-ce que Dieu, criait-il, ce Dieu que je sens » dans moi-même, ce Dieu qui inspire l'amitié, » l'amour, la liberté, qui crée ainsi les univers ? Les » livres n'en savent rien. Que me veulent donc ces » livres-là ?

» Une fois encore, et pour la dernière fois, il parcourut rapidement tous les rayons de sa bibliothèque, et ayant fait la ronde de ce cimetière, il détourna les yeux. D'un coup de pied il renversa sa table chargée de volumes : « Que les vers et les rats s'engraissent » de cette poussière ! Pour moi ! qu'ai-je tiré de mes » parchemins et de mes instruments de physique et » de chimie ? Et cependant quel labeur que le mien ! » Que de professeurs n'ai-je pas entendus ! Que de » livres n'ai-je pas lus ! Que de nuits n'ai-je pas pas- » sées dans l'insomnie. O savants ! me voilà maintenant » votre égal ! Et si je vous demandais : Que savez-



» vous? qu'enseigniez-vous? si je trahissais le secret  
 » du métier, la honte vous consumerait le cœur et le  
 » cerveau, si vous pouviez avoir quelque honte, ô  
 » philosophes! Fermez vos livres, et écrivez sur les  
 » couvertures de tous vos volumes cette sentence  
 » unique, que je suis prêt à signer : *L'homme est né*  
 » *pour savoir de toute chose et pour ne rien savoir*  
 » *sur lui-même :*

» I ja z wami napiszę : że człowiek zrodzony

» By wszystkiego dociekał , sam niedocieczony ! »

Arrivé à ce résultat, lorsqu'il ne trouve pas dans la science le secret le plus grave, l'unique secret digne d'occuper l'humanité, le mystère de l'existence et du but de l'homme, il condamne et la science et les livres. Sa haine le porte encore plus loin : il s'attaque à la société, il détruit les liens de famille ; il est amoureux de sa propre sœur. Il trouve, jusque dans la Bible même, des excuses à cet amour sacrilège. Il faut voir avec quel talent il justifie ses sentiments par les enseignements tirés de l'histoire naturelle, de la physiologie végétale.

De quelle manière se sauvera-t-il de ce chaos? Est-ce par l'étude, qui, selon quelques philosophes, ramène l'homme à la religion? Mais il a déjà tout étudié, il a fréquenté les écoles des plus célèbres philosophes. Est-ce par les pratiques religieuses? Mais il les déteste : c'est précisément parce que ces pratiques laissent le monde au pouvoir du mal, tout en prétextant le culte du bien, qu'il a conçu contre elles une haine violente. Finira-t-il comme Manfred ou

hommes. Qu'est-ce que créer un homme? C'est l'aider à développer ses talents et son génie. L'homme reste quelquefois longtemps au degré de développement moral auquel il est arrivé; quelquefois il est impossible à cette chrysalide de briser son enveloppe : alors l'influence d'un autre génie mieux développé, la chaleur qui en jaillit, donne un surcroît de force à l'âme emprisonnée, l'aide à se développer, et consomme ainsi la création. Nous nous rappellerons encore ces vers lorsque nous parlerons de l'influence immense qu'un seul génie peut avoir sur toute une nation, influence qu'il ne faut pas comparer à celle que peuvent avoir les doctrines et les opinions, car son action est instantanée, et présente presque les caractères physiques.

» La patrie! s'écria le Polonais. O mes frères paysans! je vous dois une vie nouvelle! Dieu m'a apparu enfin dans sa forme véritable. Ce n'est pas dans les livres qu'il faut le chercher. Il réside dans l'âme nationale; c'est là son arche d'alliance. J'entends sa voix. Je te comprends, ô mon Dieu! tu demandes des sacrifices. Je te sacrifie mon présent, je te dévoue mon avenir. Dès ce moment, chacune de mes pensées sera pieuse comme une hymne, toutes mes paroles seront solennelles comme celles d'une liturgie. Comme le peuple élu, priant et souffrant, je commence la marche dans le désert, je cherche la terre promise : la liberté de ma nation, la liberté du monde! »

Ainsi cet homme, qui avait fini par ne croire à rien, qui niait presque l'existence de Dieu, qui niait

toutes les vérités morales, retrouve Dieu dans la plus grande de ses créations terrestres, dans une nationalité.

La pensée que la nationalité slave porte un caractère particulier, qu'elle est chargée d'une mission spéciale, et qu'elle exerce ainsi sur les âmes développées une influence magique, qu'elle les attire vers la vérité et vers Dieu ; cette pensée, ou plutôt ce sentiment a été déjà plus d'une fois exprimé par les poètes. Ils développent philosophiquement ce système en lui donnant toutefois une forme artistique : la philosophie, restée en dehors du mouvement artistique et poétique de la nation, arrive par un chemin pour ainsi dire contraire à établir la même vérité. Vous en avez eu déjà la preuve dans ce que je vous ai cité de Wronski. Ses idées sur le Messianisme de notre époque et sur la mission de Napoléon sont tout à fait conformes, quant au fond, à nos croyances populaires. J'en dirai autant d'un ouvrage qui vient de paraître dernièrement à Paris, ouvrage philosophique très remarquable, intitulé *l'Apostasie et l'apothéose*. L'auteur, Antoine Bukaty, avait déjà présumé par un opuscule sur la révolution polonaise, où il exprimait vaguement les mêmes idées. Dans son dernier ouvrage, les idées sont formulées avec une précision mathématique.

Il faut que je vous en trace un aperçu général, en le débarrassant des formules scientifiques et du langage de l'école. Je n'en dirai que ce qu'il faut pour vous aider à comprendre le poème de Garczynski, ainsi que d'autres publications semblables.

L'auteur, dans le but d'appuyer son système philosophique sur l'histoire et sur les données fournies par la philosophie spéculative des Allemands, trace d'abord une esquisse de la marche de l'humanité. Les nations anciennes, qu'il appelle des nations élémentaires ou de la première formation, n'ont cherché que le bien-être matériel. Parvenues à un certain degré de puissance, ces nations devinrent hostiles les unes aux autres ; de là vint le despotisme. Plus tard on reconnut les dangers des spoliations violentes tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et l'on s'efforça d'établir quelque contre-poids entre le besoin de jouissance individuelle et les droits de la société. Il se forma ainsi un droit politique, base du gouvernement intérieur des nations et de leurs rapports extérieurs. Ce droit, notre philosophe l'appelle la raison pratique.

Les nations élémentaires sont représentées par la Chine et l'Égypte ; les nations de seconde formation par la Grèce quant à l'application de la raison pratique à l'intérieur, et par Rome quant à son application à l'extérieur.

Nous voici à l'époque du Christianisme.

Elle commença par un immense sacrifice, et dut finir par le triomphe de la victime. Notre philosophe accepte le Christianisme comme un fait divin. Le beau, le vrai et le bon se sont incarnés ; l'idéal fut donné. Jusqu'alors l'humanité n'avait travaillé que pour la terre, dans des vues terrestres, sous la dépendance absolue des conditions d'existence : dès ce moment, elle est appelée à la vie spirituelle comme

maîtresse d'elle-même. L'homme ne doit plus consulter sur ses devoirs ni l'opinion, ni les hommes, ni les penchants de sa nature; il doit se les demander à lui-même, à sa conscience; il doit en appeler à Dieu. L'homme se pose ainsi indépendant en face de la nature et de l'humanité. L'exemple du Christ prouve le libre arbitre de l'homme.

Le Christ, d'après notre philosophe, aurait prononcé un *veto* solennel contre les lois et la marche humanitaire de la vieille société. Renié par tout le monde et abandonné par ses disciples, il a dit : « J'ai vaincu le monde ! » L'humanité est appelée à son tour à le vaincre; le devoir de la société moderne serait : 1° D'établir l'indépendance de l'homme vis-à-vis de sa nation, indépendance que quelques individus ont su conquérir dès le début du Christianisme, sans que pour cela elle soit un droit politique reconnu et passé dans la pratique; 2° d'assurer à chaque nation le droit à la vie et à l'indépendance vis-à-vis des autres peuples : de cette manière, l'homme peut s'incarner, pour ainsi dire, dans la nation; 3° d'établir enfin l'indépendance légale, civile, politique et religieuse de l'individu vis-à-vis du monde entier.

L'auteur examine, à ce point de vue, l'histoire des nations.

Les peuples romanes, héritiers des idées romaines, étendirent au loin leur domination terrestre. Il a été donné à ces peuples de découvrir l'Amérique et d'achever la conquête du globe.

Les peuples germaniques, d'un côté contenus par les peuples romanes, de l'autre par les Slaves, fu-

rent obligés de se réfugier dans les doctrines, dans les spéculations philosophiques.

Ajoutons encore que les peuples romanes et les peuples germaniques étaient composés de plusieurs races dont les intérêts différents se contrariaient et arrêtaient ainsi leur marche vers le but qu'assigne à l'humanité le système philosophique que nous examinons.

La race slave ( nous l'avons dit plus d'une fois ) est composée de peuples sortis d'une même souche et parlant une langue qui semble éclore d'une seule parole, ce que notre philosophe démontre aussi à sa manière. Cette race, la dernière qui ait paru sur l'horizon politique, serait destinée à réaliser les besoins de la seconde période, c'est-à-dire à assurer aux nations le droit de vivre et de se développer selon la liberté chrétienne. C'est à la race slave que serait dévolue la mission d'introduire le Christianisme dans la politique.

D'après cette donnée générale, l'auteur examine l'histoire de Pologne et la trouve suivant la ligne de progrès qu'il a tracée. Il explique ce qu'il y a de singulier et d'incompréhensible dans l'immense liberté individuelle qu'accordait la constitution polonaise. La Pologne a assuré à chacun de ses citoyens la plénitude de droits, et l'a rendu l'égal de la nation ; il reste à assurer à la nation le même droit en face des autres peuples avant que de réaliser la troisième période, qui doit assurer à chaque individu les mêmes droits par rapport à l'humanité entière. De même que le citoyen polonais pouvait repousser les préten-

tions qui se fondaient sur les nécessités politiques, sur les opinions, sur les théories, en s'appuyant seulement sur ses sentiments; de même un jour l'individu pourra défendre la vérité contre l'humanité tout entière.

C'est sur les bases de ce système que l'auteur fonde la nécessité où s'est trouvée la Pologne de mourir pour accomplir le sacrifice. Selon lui, la force de l'homme, la spontanéité d'une âme qui s'élève au-dessus de l'humanité est contrariée par les forces de ses ennemis et par ses propres faiblesses. De là la nécessité d'une élimination : c'est par cette expression toute mathématique que notre philosophe définit le sacrifice, fait dont la philosophie n'a pu jusqu'à présent se rendre un compte exact. Il regarde la question humanitaire comme un problème mathématique qui marche à sa solution en éliminant certains termes, en les *sacrifiant*. Bref, la nationalité slave, création divine, force appelée à réaliser un jour une grande vérité, marche vers un but humanitaire. Vous voyez de nouveau comment, en ce point, la philosophie polonaise touche à la poésie de Garczynski.

Nous avons plus d'une fois appelé votre attention sur l'importance des *faits* en matière d'opinions et de formules philosophiques. Nous avons dit qu'une théorie ne peut pas même se formuler exactement si elle ne trouve dans l'humanité des éléments historiques sur lesquels elle puisse s'appuyer. Négative ou positive, toute théorie cherche sa base sur la terre, dans l'histoire, dans les sociétés humaines. Notre philosophe fait remarquer que la théorie négative, la

théorie la plus complète du matérialisme politique et du système destructif, a été donnée par un Polonais, le comte Adam Gurowski. Cet apostat s'est trouvé dans la nécessité de chercher sa base dans l'histoire russe. Voici les points principaux de son système : Dans toute lutte politique, il s'agit de tuer ou de se faire tuer : l'issue de la lutte détermine les droits et les devoirs. Ce qu'on appelle morale et religion n'est qu'une vaine formule : c'est la force qui fait tout. L'empire russe, ayant vaincu tant de nationalités, a constaté l'existence de cette force ; cela suffit pour justifier sa conduite. Malheur aux vaincus ! La force est proportionnée à l'étendue du territoire et à la masse de la population. L'empire russe possède le plus vaste territoire et la plus grande population ; donc il est en droit de dicter les lois à l'Europe. Enfin, le gouvernement russe possède l'habileté : il a eu l'habileté de s'emparer du gouvernement spirituel et de devenir ainsi pouvoir religieux. Il est donc le seul fort, et par conséquent le seul rationnel, le seul sage.

Notre philosophe trouve dans le phénomène de cette apostasie, la plus grande après celle de Judas, une preuve de la vitalité du principe trahi, cette apostasie n'étant que le dernier effort de l'esprit du mal, du passé, qui se sent vaincu et succombe en maudissant l'avenir.

La même idée est exprimée d'une manière dramatique dans le poëme de Garczynski : vous y verrez l'enthousiasme d'un poëte patriote aux prises avec le raisonnement d'un apostat philosophe.

---



## SOIXANTE-TREIZIÈME LEÇON.

---

Suite du poëme de Garczynski. — Un apostat populaire. — Dernier mot de Garczynski. — Garczynski considéré comme un des plus grands poëtes nationaux. — Ce qui fait le caractère de la poésie nationale polonaise. — Le Messianisme. — Du sacrifice, d'après François Baader. Théorie des philosophes polonais. — L'incarnation d'une idée divine dans un homme est l'essence du Messianisme.

---

Mardi, 28 juin 1842.

La réaction de la terre contre l'esprit, c'est-à-dire la réaction de tous les intérêts et de toutes les passions du passé et de l'égoïsme contre la pensée de l'avenir, nous l'avons appelée apostasie. Elle a été prédite par plusieurs poëtes polonais, mais particulièrement par Etienne Garczynski, avant d'être comprise par les philosophes comme une condition logique du développement de la vie nationale.

Vous vous rappelez cette scène populaire du poëme : une cohue d'hommes du peuple qui, grâce à un chant national, se trouvent unis de cœur, d'esprit et d'âme, prêts à se lever et à marcher comme

un seul homme. Nous avons laissé notre jeune Polonais absorbé dans ses méditations. Il se félicite d'avoir trouvé à la porte de ce cabaret le secret de l'avenir, d'avoir découvert la source d'où découle cette force qui réunit, qui donne la vie.

Cette scène finit par une apostasie, par une réaction. Un paysan étranger entre dans le cabaret. C'est un Polonais; mais ses cheveux roux, son nez retroussé, son regard vif et assuré annoncent, selon l'opinion populaire, un homme dangereux. Il est gai, spirituel et effronté. Il ne porte plus la casaque de paysan, il s'est affublé d'une espèce d'habit allemand, usé et râpé : c'est un Polonais dénationalisé. De peur de scandaliser cette assemblée inspirée d'un saint enthousiasme, il n'ose pas l'attaquer de front. Il dissimule, il prend part aux conversations et aux amusements; peu à peu il essaie des plaisanteries, des épigrammes, des calembours : ce genre d'esprit bas et vulgaire capte l'admiration de la populace. Il parvient ainsi à amortir l'enthousiasme. Il essaie alors de la chanson, et s'adressant de préférence aux jeunes gens : « Vive la joie ! s'écrie-t-il ; il nous faut des chansons de table, des chansons à boire ! » On l'écoute, on l'admire, on lui demande d'où il vient. « A quoi bon cette question ? répond-il. Maintenant ce n'est pas la mode de demander à un homme son nom et son origine. Là où la terre est fertile, là où le roi aime à protéger son peuple, où les prêtres n'exigent plus la dîme, où les tribunaux rendent la justice au peuple aussi bien qu'aux gentilshommes, là est ma maison, ma famille, ma patrie. »

C'est un petit résumé de la philosophie matérialiste exprimée dans quatre vers populaires :

- « . . . . . Gdzie dobrze, urodzajna niwa,
- » Pop ma litość, król z ludem przyjaźń zobopólną,
- » Gdzie wszystko myśleć wolno, wszystko mówić wolno,
- » A sędzia ubogiemu sprawiedliwość przyzna,
- » Tam kraj mój — moje imię — rodzina — ojczyzna ! »

Les paysans, stupéfaits, demandent s'il existe une pareille terre sous le ciel.

« Qu'en savez-vous, répond-il, vous qui croupissez dans l'ignorance en travaillant pour vos seigneurs et en nourrissant vos prêtres ! » Et là-dessus il entonne une nouvelle chansonnette, un fabliau où sont racontés les exploits d'un rat qui s'est fait curé, qui appelle les catholiques à la messe en donnant des coups de queue sur la cloche, qui reçoit les hommages du peuple, etc. Cette chanson fait rire tout le monde ; mais elle trahit le secret de l'étranger. On s'aperçoit à son langage, dont toutes les expressions, quoique populaires, sont méditées et choisies, on s'aperçoit que cet homme vient du duché de Brandebourg, de *Zgorzelica*. Du moment où il se mit à attaquer la religion du pays, les vieillards reconnurent la trahison. Ils s'en aperçurent un peu tard, comme il arrive toujours aux vieillards. Tout le monde s'emporte contre cet étranger ; lui, il prend la fuite.

Témoin de cette scène, le jeune philosophe se sent frappé dans l'âme ; il rougit en reconnaissant en ce paysan de Brandebourg sa propre caricature. En effet, le paysan ne faisait autre chose dans le cabaret que ce qu'il faisait lui-même dans la sphère de la

métaphysique et de la philosophie. Le philosophe a honte de lui-même, il voit l'abîme où il était tombé; il s'emporte contre cette espèce de tentateur, il veut le punir. Mais l'homme mystérieux a déjà disparu.

Ici l'apostasie et le matérialisme apparaissent sous une forme populaire. Cette scène qui, certes, est beaucoup plus belle et beaucoup plus profonde que la scène de cabaret où se trouve Faust, fait penser notre Polonais et achève de le transformer. Il désavoue ses théories immorales; il rejette les livres, il veut se corriger. Mais il s'aperçoit qu'il n'a fait jusqu'à présent que rêver et discuter: il a vu le paysan agir; alors il sent qu'il faut agir, que c'est dans l'action qu'il trouvera la solution de tous les problèmes. Il va à Varsovie, il entre dans la conspiration qui devait y éclater lors du couronnement de Nicolas en 1829.

Dans des conciliabules de conspirateurs, il rencontre de nouveau l'homme mystérieux, qui s'y présente comme homme d'État, pour paralyser les mouvements des patriotes. Cet inconnu leur explique en historien la marche historique de la Pologne, ce qu'il y a de naturel et de nécessaire dans son affaiblissement, et l'impossibilité de rétablir tout d'un coup ce que les siècles ont ruiné par un long travail. En homme d'État, il fait le tableau politique de l'Europe, et démontre comme quoi la Pologne ne devait rien attendre de l'étranger, c'est-à-dire de la France. Il réussit, cette fois encore, à arrêter l'élan des conspirateurs.

Dans une autre circonstance, l'homme mystérieux

apparaît de nouveau, mais cette fois comme un homme inspiré, comme un initié à la théosophie et à la théologie. Il s'attaque à la source des idées religieuses ; il veut porter le dernier coup aux espérances religieuses et philosophiques de la Pologne. Le tentateur montrait au Sauveur la ville de Jérusalem et lui faisait voir les grandeurs de l'univers ; cet homme aussi transporte notre jeune Polonais dans les châteaux et les maisons de Pologne. Il l'introduit auprès d'un seigneur polonais, patriote, mais orgueilleux, qui fait mourir sa fille parce qu'elle veut épouser un homme sans fortune ; et après lui avoir montré avec une terrible vérité cette scène de douleur, il lui demande si cet homme peut combattre pour l'égalité sur la terre. Dans un autre endroit, il lui fait voir une fête brillante où de graves hommes d'État perdent leur temps à discuter des articles insignifiants de je ne sais quelle charte constitutionnelle, et où des généraux s'épuisent en distinctions vécilleuses sur le point d'honneur. A ces hommes-là, qui dissèquent ainsi les cadavres, c'est-à-dire la formule stérile, sera-t-il possible de s'enflammer pour une cause qui n'apparaît que comme un sentiment ? Enfin, comme dit le poète, semblable à *un rat des tombeaux*, il veut s'introduire dans la poitrine de l'enthousiaste pour lui ravir l'âme ; son but est de l'empêcher, non pas de raisonner et de méditer, mais d'agir :

» Bądź co bądź — ja od czynów odstraszyć go muszę ! »

Nous voyons la donnée philosophique du poème, savoir : que c'est l'action seule qui, en définitive,

résout les problèmes. Ici finit ce grand et beau poème dont la dernière partie n'a pas été achevée, et où le poète devait encore faire voir l'homme mystérieux employant la dernière ressource, la violence, pour étouffer l'enthousiasme.

Garczynski, le premier de tous les poètes que nous avons analysés, s'annonce comme ayant reçu une mission. Il n'écrit pas comme artiste, ni comme poète; il sent qu'il doit commencer une lutte. C'est pour cela que, dans son *Histoire de Wenceslas*, il raconte longuement les événements de sa propre vie, qu'il parle des rêves de sa mère; ce n'est pas pour occuper le public de sa propre individualité, c'est pour montrer qu'il n'y a que les hommes chargés d'une mission spéciale qui peuvent entreprendre une grande tâche.

Dans ses rêves mystérieux, la mère du poète vit son fils lutter contre un oiseau monstrueux qui chassait devant lui les hommes et les animaux; le jeune homme lança contre lui un trait et le blessa à mort. L'aigle en tombant frappa encore son vainqueur et le blessa mortellement.

Le poète aurait détruit toute illusion et toute poésie, et n'aurait fait qu'une froide allégorie s'il avait longuement expliqué ce rêve. Son poème sert de commentaire: la philosophie matérialiste y est représentée sous un emblème qui est celui des ennemis de la Pologne. La poésie, l'enthousiasme étaient appelés à combattre le monstre par ses propres armes et à lui porter le coup mortel.

Étienne Garczynski a prédit ici son sort; il est

mort dans la lutte sans résoudre le problème. Ce problème, d'après notre poète, consiste à mettre d'accord l'enthousiasme et l'intelligence : l'enthousiasme qui crée des espérances, et l'intelligence qui les brise à chaque moment ; cet enthousiasme qui cherche l'avenir, et cette intelligence qui l'enchaîne perpétuellement au présent, qui, en examinant l'enthousiasme, « voit son œil s'obscurcir et se couvrir de larmes comme les regards qui fixent le soleil. » La condition de cet accord futur est le développement d'une grande nationalité, car une nationalité est quelque chose de positif, de matériel ; elle répond par son existence aux exigences de la philosophie positive, et comme elle ne peut pas vivre ni agir sans être animée d'enthousiasme, sa vitalité, une fois comprise et raisonnée, devra résoudre la grande question de la lutte entre les sentiments et la pensée. Cette question résolue donnera à l'homme le sentiment de sa force créatrice. Celui qui sortira vainqueur de cette lutte cessera de combattre, de travailler, il se sentira créateur ; une flamme divine descendra sur son cœur comme sur un autel, pour ne plus cesser de brûler. » C'est le dernier mot de Garczynski :

« . . . . . Kto tę walkę uczucia i myśli  
 » Zakończył — ten nie walczy — chce, myśli i tworzy,  
 » Jako w ołtarzu w nim się obudził Duch Boży. »

Garczynski est, de tous les poètes que nous avons analysés, le plus Polonais. D'après l'idée que nous avons donnée des tendances nationales des peuples, l'histoire littéraire classera un jour les écrivains russes, bohèmes et polonais dans des catégories qui

pourraient maintenant étonner les lecteurs. Nous avons déjà dit, par exemple, que le plus grand des écrivains artistes et compositeurs, Stanislas Trembecki, appartient à la Russie et qu'il peut être rangé parmi les écrivains de l'époque de Catherine. Zukowski, au contraire, appartient par son caractère à l'école des poètes lithuaniens. Puchkin est tantôt Russe proprement dit, quelquefois même Moskowite, tantôt Européen. Kollar est le seul qui soit véritablement Bohême : chanteur du passé, acceptant le présent avec résignation, n'osant presque pas penser à l'avenir. Parmi les poètes polonais, Goszczynski est très souvent Russe. Les sentiments et le ton qui dominent dans ses poésies le rangent entre Dierzawin et Puchkin ; il est quelquefois même plus Moskowite que Puchkin (je parle ici du ton de ses poésies, car pour ses sentiments patriotiques, ils sont assez connus). Bogdan Zaleski est, sans contredit, le plus grand de tous les écrivains slaves ; il a, pour ainsi dire, lancé un bouquet de strophes pour clore le spectacle poétique slave : il fera pour toujours le désespoir de tous les hommes qui voudraient faire de l'art pour l'art, il en a épuisé toutes les ressources. La variété des rythmes, ce qu'il y a de plus éclatant dans le coloris, ce qu'il y a de plus délicat dans les nuances, tout y a été mis en œuvre avec une habileté consommée.

Qu'est-ce qui fera donc le caractère de la poésie nationale polonaise ? C'est l'esprit messianique. La littérature, la philosophie et la poésie polonaises sont messianiques ; et c'est parce que toutes les poésies



de Garczynski sont empreintes de ce caractère, que je le regarde comme le plus Polonais. C'est également à ce souffle du Messianisme que Zalewski doit ce qu'il a produit de plus élevé : son poème de l'*Esprit des steppes* et celui de la *Sainte Famille*.

Que doit-on comprendre par Messianisme ? Quel droit la Pologne a-t-elle de prétendre à une mission messianique ? Quel sera le caractère de cette mission ? Pour éclaircir ces questions, nous devons faire appel à la philosophie polonaise, que nous avons vue, de même que la poésie, aboutir au Messianisme.

Les trois points cardinaux de cette philosophie, dont nous avons trouvé les rudiments dans les poèmes, dans l'histoire et dans les écrits des hommes d'État de Pologne, sont ceux-ci :

Premièrement, nécessité d'un *sacrifice*. On ne peut commencer non seulement aucune action, mais même aucun travail fécond de la pensée, sans un sacrifice préalable.

Secondement, mission chrétienne de la nation polonaise, nécessité de mourir et de renaitre.

Troisièmement, universalité, tendance humanitaire de ce Messianisme.

Parmi les étrangers, les philosophes catholiques sont les seuls qui se soient occupés de l'explication du sacrifice : Hegel n'en a donné qu'une théorie vague ; la plus élevée et la plus profonde est celle de François Baader.

Baader dit que tout ce qui respire, tout ce qui agit, tout ce qui vit, ne peut se nourrir que de la vie ; une plante désorganisée, un cadavre putréfié ne

peuvent plus servir de nourriture à personne. De même, un individu qui meurt de sa mort naturelle, qui, après avoir employé toute sa vie à défendre et à développer sa personnalité terrestre, arrive au terme où cette individualité est dévorée par l'universalité, c'est-à-dire à la mort, un tel individu n'entre plus dans la vie commune comme élément nutritif. Mais si, possesseur de toutes ses forces, rempli de toute sa vie, il se dévoue; s'il jette à la société cette vie comme un aliment, alors tout ce qu'il possède de vitalité, tout ce qui devait l'animer pendant une longue série d'années, toute cette force s'infuse dans la société comme pour alimenter sa vie morale.

Baader explique l'influence du sacrifice, non par le bruit que fait un grand événement, mais par une action des plus immédiates et des plus positives, par l'immission dans le sein de la société d'une force plus pénétrante et plus active que celle de l'électricité et du magnétisme.

La théorie des philosophes polonais est différente. Voici comment ils expliquent la nécessité absolue des sacrifices.

Toutes les querelles entre les hommes et les nations viennent de leur égoïsme. Le *moi* et l'égoïsme de l'un lutte contre le *moi* et l'égoïsme de l'autre. Tout le monde prétend chercher la vérité; mais comment la trouver sans nier d'abord son propre égoïsme, sa propre individualité? Il faut donc faire abstraction de sa propre cause, de son individualité, de son *moi*, pour déterminer le juste ou l'injuste d'une affaire. Le peuple exprime cette pensée en

disant proverbiallement : « Personne ne peut être juge dans sa propre cause, » à moins de s'oublier complètement lui-même. C'est en faisant le sacrifice de tous les intérêts temporels que le Christianisme a été fondé par le Sauveur et les martyrs, dans la grande association qui s'appelle l'Église. Mais le Christianisme n'est pas encore représenté par aucune nationalité.

La question de la mission des nations est pour la première fois posée dans la philosophie moderne. Il est assez remarquable que le protestantisme, qui sacrifia la puissance spirituelle à la puissance temporelle, a nié les missions des nationalités, et leur obligation de s'unir ensemble par la vie chrétienne.

Les philosophes, entre autres signes de la mission qu'ils reconnaissent à la Pologne de représenter le Christianisme dans la politique, observent qu'elle a accepté le baptême en masse. Sa conversion ne fut pas une série de conversions individuelles, mais un fait unique et instantané; ayant accepté le Christianisme comme nation, elle doit le développer par des faits nationaux.

Le travail intérieur de la nation qui a fait surgir les auteurs de ces poésies et de ces théories philosophiques doit avoir été bien extraordinaire. Nos auteurs, tous soldats et exilés, hommes d'action, n'ont touché qu'en passant, pour ainsi dire, les questions qui nous occupent, et se trouvent cependant voguer de conserve avec ce qu'il y a de plus hardi dans la philosophie moderne actuelle : MM. Buchez, Schelling, Pierre Leroux et autres.

M. Buchez, philosophe catholique (méthode lo-

gique) attaque la doctrine du salut individuel. Selon lui, le devoir d'un chrétien est de faire le salut de ses prochains ; il a même étendu ce devoir au prochain en général, à toute l'humanité. Mais comme l'esprit humain, en suivant sa marche ordinaire, doit passer par une particularité avant d'arriver à la généralité, la philosophie polonaise a établi en principe l'obligation de sauver ses compatriotes.

Schelling, le plus grand de tous les philosophes allemands, professe maintenant à Berlin une doctrine dont nous trouvons les éléments dans les poètes polonais. Schelling prétend que le Christianisme n'a parcouru que deux phases de sa carrière. La première époque, qu'il appelle l'époque de saint Pierre, époque de foi robuste, implicite, synthétique, a duré jusqu'au VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle. Vint ensuite l'époque de saint Paul, celle des discussions et des doctrines, qui embrasse les derniers temps du moyen âge et le protestantisme. Maintenant, d'après Schelling, nous allons voir arriver l'époque de Saint-Jean, le règne de l'enthousiasme et de l'amour. Il y a quelques mois seulement que cette doctrine a été émise ; mais elle est vieille pour nous : dans les ouvrages polonais du célèbre auteur d'*Iridion*, elle a été développée poétiquement en symboles.

M. Pierre Leroux a entrevu la nécessité d'établir la politique sur des bases religieuses. La France, d'après lui, n'est pas seulement une *nation* dans le sens païen de ce terme, la France est une religion. Longtemps avant M. Pierre Leroux, les poètes et les philosophes polonais ont dit la même

chose de leur nation, sans prétendre cependant établir la Pologne comme une religion, mais en soutenant que la question polonaise comprend nécessairement toutes les questions politiques sociales et religieuses.

M. Pierre Leroux, tout en niant la divinité du Christ et sa résurrection, accorde cependant à la doctrine chrétienne un caractère divin.

Nous ne discuterons pas ici la théorie de M. Pierre Leroux. Nous observerons que s'il nie la résurrection, il nie l'Évangile. Saint Paul le met dans un dilemme terrible en disant que si la résurrection n'a pas eu lieu, toute notre religion n'est qu'une fantasmagorie.

M. Pierre Leroux reconnaît le caractère divin dans ce qu'il appelle l'exaltation ?

Vous rappelez-vous maintenant ce que nous avons dit de l'exaltation ? Vous rappelez-vous que toute l'histoire de la nation polonaise n'est mue que par ce seul ressort, que tous ses grands hommes, dans les grands moments de leurs actions, n'étaient que des hommes exaltés ? Le caractère divin que la philosophie est maintenant obligée à reconnaître dans l'exaltation sanctifie l'histoire de la Pologne.

Mais ce Messianisme, proclamé et accepté comme national par la philosophie et par la littérature slavo-polonaises, de quelle manière se révélera-t-il ? Devons-nous nous attendre à voir une école philosophique se produire dans les pays polonais ? Croit-on qu'on apportera une doctrine polonaise dans l'Occident ? Ou bien cette nation serait-elle appelée à formuler

dans quelques phrases les extraits de ses pensées et de ses sentiments? Non, telle n'est pas la mission de la nation polonaise.

Dans l'antiquité, la Grèce a formulé et produit des doctrines; Rome en a accepté quelques unes et a établi de véritables écoles pratiques. Les Romains étaient plus sincèrement et plus fièrement stoïciens que Zénon lui-même; parmi les proconsuls et les poètes romains, il y avait des épicuriens mieux développés que ne le fut Épicure. Et cependant ces doctrines et ces écoles n'ont fondé rien de durable.

Le peuple d'Israël ne pouvait pas se produire à Athènes, ni à Rome, avec des doctrines: il n'avait pas mission d'y établir des écoles; il n'a produit que le *Fils de l'homme*.

Les doctrines ne fondent rien; ce ne sont que des manières de voir de certains individus. Les écoles ne durent pas longtemps; elles n'expriment que la manière de voir de certaines associations. Une doctrine aussitôt qu'elle est formulée est une chose morte. Ce qui ne peut pas se formuler, ce qui est, ce qui dure, ce qui agit, c'est l'homme lui-même, c'est l'incarnation du Verbe. Un tel homme a été pressenti et prédit par les poètes: « Cet homme, dont l'oreille devinatrice reconnaîtra, au milieu d'innombrables bruits, le roulement du char fatidique, qui en devinera la direction, aura la force de s'y élancer, d'en occuper le siège, et passera sur des générations comme le Destin :

- « Który śród głosów mylnych, śród wrzasków tysiąca,
- » Uchem duszy rozpozna przeznaczeń kół grzmienie,
- » Wskoczy w rydwan wyroków i zajmie siedzenie,
- » I po czasie przejedzie jako przeznaczenie. »

Je regrette de ne pouvoir vous citer encore ici des extraits d'Amerling, philosophe bohême qui, par les recherches profondes dans l'histoire naturelle, est arrivé aux mêmes résultats. C'est en scrutant ce qu'il appelle le germe de la nationalité slave, qu'il a reconnu la nécessité d'une mission nouvelle, d'une mission nationale, et la nécessité d'un *homme-nation*.

## SOIXANTE-QUATORZIÈME LEÇON

---

L'idée du Messianisme polonais, question slave, est en même temps une question européenne. — Résumé de l'histoire des peuples slaves au point de vue de l'esprit de chaque nationalité. — Le ton russe. — Le ton polonais affaibli depuis le moyen âge. — Le ton de Napoléon supérieur au ton russe. — Différence entre la régénération future annoncée par les philosophes de l'Occident et la régénération attendue par les Polonais. — Questions que doit résoudre le Messianisme polonais. — Quelques phrases des écrivains polonais sur l'homme à mission suprême, objet de l'attente de la poésie et de la philosophie messianiques.

---

Vendredi, 1<sup>er</sup> juillet 1842.

La question du Messianisme posée par la philosophie polonaise est une question éminemment slave; elle est en même temps une question européenne.

La philosophie russe n'a jusqu'à présent rien formulé pour l'avenir, et si elle promet au peuple la puissance et le bien-être matériel, elle ne fait qu'imiter



en cela le langage de tous les gouvernements. Il est vrai que quelques publicistes russes, effrayés de l'affaiblissement du pouvoir dans l'Europe, rattachent toutes leurs idées matérialistes à un centre commun, au pouvoir qui gouverne la Russie. C'est le seul côté original de la philosophie politique russe; elle veut s'ériger en maîtresse de tout ce qu'il y a de matériel en Europe; elle voudrait absorber toutes les idées de l'école du XVIII<sup>e</sup> siècle et des écoles modernes fondées sur le matérialisme.

La science bohême ou tchèque est parvenue à reconnaître la nécessité d'une mission nationale; elle s'est arrêtée là.

Chez les Polonais, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, la même nécessité était pressentie; plus tard, elle fut vaguement exprimée comme un vœu par les poètes; devenant de plus en plus claire, et pour ainsi dire palpable, elle est maintenant formulée par les philosophes: le Messianisme polonais va plus loin que la science bohême, et reconnaît à sa nation une mission qui doit être représentée par un homme.

Pour comprendre maintenant, et le caractère de ce Messianisme, et le rôle que doivent jouer dans ce vaste drame, selon les idées polonaises, les nationalités européennes, nous résumerons l'histoire des peuples slaves, en la dégageant de toutes les formules politiques. Considérons les esprits des peuples slaves.

D'après le dogme que j'appellerai slave, tant il est populaire et en même temps conforme à notre philosophie, les âmes des hommes et des peuples ne diffèrent les unes des autres que par le degré de

leur développement. Ce développement, favorisé ou contrarié par des circonstances, dépend, après tout, de leur propre volonté.

L'âme du peuple bohême a été d'abord remuée par l'influence de l'Europe et agitée du côté de l'intelligence, organe qui prit chez le peuple bohême un développement anormal et absorba toutes ses facultés. La Bohême, trop tôt éveillée (du temps des sectaires hussites), épuisa sa vie dans des luttes contre l'Europe et succomba. Elle a cruellement expié ses fautes par ses malheurs : elle se résigna la première à son sort ; la première elle oublia tout égoïsme national ; elle désavoua l'ancien orgueil des grands de la Bohême qui se rappelaient toujours d'avoir donné des souverains à l'Empire germanique ; elle chercha à effacer la limite qui séparait sa nationalité de celles des Polonais et des Russes. Ce généreux désintéressement, ce sacrifice de son égoïsme valut à la Bohême l'honneur d'être reconnue par les Russes et par les Polonais comme leur aînée dans la sphère scientifique.

L'âme du peuple russe résista longtemps à l'influence des Huns, des Normands et d'autres peuples conquérants. La Russie, toujours concentrée dans des communes indépendantes et dans des principautés faiblement attachées aux grands-duchés de Nowogorod et de Kiew, n'avait pas d'existence politique. Pour la réveiller de ce sommeil, la Providence envoya la terreur : les Mongols. Gengis-Khan, qui appartient à l'histoire slave, et par conséquent à

l'histoire de l'Europe, est venu exercer dans ce pays sa redoutable mission. Après avoir jeûné et prié, consulté durant plusieurs jours et plusieurs nuits les esprits de ces contrées, il descendit du sommet des montagnes de l'Asie, se dressa vers l'Occident et s'annonça comme devant exercer la vengeance du ciel. Il prononça alors d'une voix infernale son *halla* tartare qui fit trembler l'Asie et l'Europe. À son approche la terreur glaçait toutes les âmes. Le cri mongol exerçait une espèce de fascination sur les âmes; les armes tombaient d'entre les mains des soldats, les rois fuyaient au loin pour ne pas entendre le cri des Tartares.

Les grands-ducs de Moskou, longtemps esclaves des Mongols, réussirent à pénétrer le secret de la force de leurs mattres, ils saisirent la note mongole. Ils poussèrent à leur tour ce *halla*, et à leur tour firent frémir le duché de Moskou et les provinces limitrophes.

Ce n'est pas la phrase, ce n'est pas le sens d'une sentence qui agit sur les peuples. Le sens n'est pour ainsi dire qu'un souffle de l'esprit; c'est le ton qui lui donne sa forme, sa chair, qui le rend vivant. C'est le ton qui fait la chanson: tout le monde connaît ce proverbe populaire. La même phrase, qui prononcé par un général entraînerait toute son armée, répétée par un enfant, vous ferait rire. Le ton est une condition essentielle de la vie. Il ne peut sortir que du fond d'une âme supérieure à celles dont elle doit déterminer le mouvement.

Permettez-moi, pour vous expliquer ce que j'en-

tends par le ton, de vous raconter une anecdote insignifiante qui pourra cependant éclairer la question.

Lors de l'ouverture de la campagne de 1812, pendant la retraite de l'armée russe, un officier russe malade reposait dans une maison. Un détachement de gardes russes y arrive et commence le pillage. L'hôte réclame la protection de l'officier; celui-ci envoie des ordres, les soldats s'en moquent. L'officier prie le maître de la maison de l'approcher de la fenêtre de manière à ce qu'il puisse se faire entendre des soldats; on le transporte et alors il pousse un seul cri. Il tire du fond de sa poitrine cette note laissée en tradition aux czars russes, et qu'ils paraissent avoir le pouvoir de transférer à leurs subordonnés. Ce cri glace de terreur tous les soldats qui l'ont entendu; ils obéissent comme des machines. L'officier les fait venir vers lui, les punit de sa main débile et leur défend de s'éloigner de son lit. Ceux des soldats qui n'avaient pas entendu cet ordre prononcé de vive voix continuèrent à piller la maison. Voilà ce que j'appelle le ton russe.

Le langage polonais, éclos sous la chaleur lente du Christianisme, s'énonçait d'une autre manière. Il y avait dans le ton des Polonais quelque chose qui ressemblait au ton de la royauté française du moyen âge, au ton de la chevalerie. Mais le moyen âge fut arrêté dans son cours, et l'Europe prit une autre direction. Alors le ton chrétien des Polonais commença à faiblir; il se conservait néanmoins, mais

il était loin d'atteindre le degré de puissance du ton russe. Les soldats russes se moquent des officiers polonais, lesquels, d'après eux, au lieu de commander aux soldats, *les prient d'avoir la bonté de faire feu*. Les soldats ont raison. La vérité, si elle était franchement réalisée, devrait avoir la même puissance que possède le despotisme; la vérité et l'amour peuvent exercer la même force que la colère et la haine.

Nous avons comparé, dans le temps, le ton de Dierzawin avec celui des poètes polonais de son époque, et nous avons reconnu la supériorité du ton du poète russe. Parmi tous les poètes polonais, cette énergie russe, cette force qui glace de terreur, ne se voit que dans les poèmes du célèbre patriote et écrivain Goszczynski : c'est pourquoi il paraît appartenir à la Russie.

Alors que la Pologne avait faibli, que toute l'Europe n'avait rien à opposer à la Russie, Napoléon est venu et émit une note plus forte que celle de la Russie : c'était le ton d'un homme puissant par l'enthousiasme. Cette note fut comprise par la Pologne.

En Russie, on cherche à imiter l'accent et les gestes impératifs des souverains russes. Les généraux et les officiers russes ont l'habitude de contrefaire la voix rauque et réellement terrifiante des membres de la famille de Romanow. En France, on se souvient de l'impression que faisait sur le public la voix de quelques terroristes français, la voie aiguë et stridente d'un Couthon ou d'un Marat, par exemple, qui ressemblait au cliquetis d'un serpent à son-

nettes. La voix de Napoléon n'avait rien de semblable, rien de rauque ni de strident. Personne n'a jamais entendu une voix comparable à la sienne : c'était la voix d'un esprit libre, maître de son corps.

Il n'y avait pas, dans les pays slaves, de force qui pût faire contre-poids à la Russie. La terreur avait fondé en Russie un empire trop fort pour être renversé par un enthousiasme national, polonais ou bohême. L'enthousiasme qui devait ébranler cet empire de la terreur est venu de l'Occident.

Revenons maintenant à la question du Messianisme.

Vous savez déjà que la Pologne poétique et littéraire, qui peut être regardée comme l'organe de la Pologne politique, attend une époque, un avenir, un nouvel état de choses. Cette attente correspond à celle de tous les peuples de l'Europe. La grande divergence d'opinions entre la Pologne et toutes les philosophies de l'Occident consiste, comme nous l'avons dit dernièrement, en ce que la philosophie européenne croit que le progrès des lumières, que l'établissement de quelque nouvelle doctrine, que la propagation de certaines opinions doit amener un état de choses nouveau et heureux, et que la Pologne, au contraire, croit qu'on ne peut attendre ce résultat que d'un individu, d'une personnalité.

Lequel de ces deux systèmes aurait pour lui le plus de chances si on les discutait philosophiquement ?

Dans l'histoire il n'y a pas d'exemple, jusqu'à présent, d'une amélioration, d'une institution amélioratrice fondée par une opinion quelconque, d'une

réforme vivante et positive (nous ne parlons pas ici des protestations et des négations, mais de réformes positives); qu'il n'y a pas, disons-nous, d'exemple d'une seule de ces réformes fondées sur une école, sur un enseignement, dont l'humanité soit redevable aux progrès successifs et lents des lumières. Au contraire, la plus vaste et la plus universelle de toutes les institutions, le Christianisme, est sortie d'une nationalité spéciale; elle a été représentée par un individu divin.

L'enseignement de l'histoire est donc pour l'idée polonaise. Quelques philosophes français, et entre autres M. Pierre Leroux, espèrent que la connaissance approfondie de la philosophie des Indous et des Orientaux donnera enfin à l'Europe le mot de l'énigme. La renaissance, dit M. Pierre Leroux, a démolé le moyen âge; la philosophie des Indous, ses mythes profonds une fois expliqués, démoliront le Christianisme, ou du moins ce qu'il y a d'humain dans le Christianisme, suivant M. Pierre Leroux.

Ce philosophe condamne le monde à attendre encore pendant je ne sais combien de siècles une solution dont nous ne trouvons pas un seul élément.

Ce qu'il y a de plus rationnel, c'est l'espoir d'une mission individuelle. Mais il est aujourd'hui plus difficile que jamais de persuader les hommes de la nécessité d'une telle mission. Toutes les armes d'une logique qui voudrait être universelle se briseraient contre les logiques spéciales des individus. Rien ne blesse autant l'orgueil des hommes que de reconnaître dans son prochain un être supérieur.

Dès le moyen âge, toutes les philosophies, toutes les doctrines n'ont tendu qu'à démolir les grandes individualités sur la terre et même dans la sphère des idées. Calvin, en niant la présence réelle dans l'Eucharistie, inventa la guillotine. Ce mot de Baader est très profond. Calvin coupait, en idée, la tête au chef de l'Église, et inventait ainsi un gouvernement acéphale. Rien ne serait plus doux pour l'orgueil de chaque homme que de se trouver dans un État acéphale. On est d'accord sur la nécessité de confier à un seul homme le commandement d'une armée, on ne conçoit pas une entreprise militaire qui ne serait pas dirigée par la volonté d'un individu. On sait qu'un orchestre, cette armée d'harmonie, ne peut marcher sans obéir aux mouvements d'un seul chef : et l'on croit, malgré cela, ou plutôt on s'efforce de croire que les plus grands problèmes de l'humanité, politiques et sociaux, pourraient être résolus et réalisés par une masse acéphale, c'est-à-dire par des individualités quelconques ! La défiance que l'on a des individus vient surtout de l'insuffisance qu'on leur a jusqu'à présent reconnue ; mais cette défiance serait fatale si on l'acceptait comme un dogme. D'où viennent, en effet, les hésitations et les incertitudes des individus, sinon de ce qu'aucun n'est parvenu à saisir une vérité qui fût commune à tout le monde.

D'où pourrait-on attendre cette vérité, si ce n'est d'une âme extraordinaire et élevée par son propre mérite au-dessus de l'humanité.

Je crois donc que la philosophie et la littérature polonaise ont grandement raison d'espérer pour l'hu-



manité la venue d'un médiateur, comme anciennement l'espéraient les prophètes du peuple d'Israël et même les prophètes des Latins et des Grecs. Je crois que cette opinion, la plus rationnelle de toutes, est susceptible d'être prouvée logiquement.

Quelles seront maintenant les conditions du Messianisme ? Sera-t-il seulement polonais ? Non. Les poètes et les philosophes lui assignent une action plus vaste. C'est à tort que les philosophes que nous avons dernièrement commentés parlent de cette époque future comme devant amener la destruction de la Russie, qui, suivant eux, deviendrait une province de la Pologne. Les poètes, il me semble, s'élèvent à un point de vue supérieur ; ils disent que les *conquêtes* et les *provinces* sont des mots qui doivent être rayés du dictionnaire de l'avenir, mots empruntés au paganisme. Que la Russie reste grande et forte ! à condition de reconnaître ce qui constitue la grandeur et la force vraies.

Le Messianisme peut seul résoudre la plus ancienne et la plus grave de toutes les questions : celle du peuple d'Israël. Ce n'est pas sans raison que ce peuple a choisi la Pologne comme sa patrie. Peuple le plus spiritualiste de la terre, capable de comprendre ce qu'il y a de plus sublime dans l'humanité, mais arrêté dans son développement, impuissant à accomplir sa destinée, peuple dégradé, il n'a cependant cessé d'espérer son Messie : cette attente n'a pas été probablement sans influence sur le caractère du Messianisme polonais. Ces deux questions se lient ensemble. De même que plusieurs écrivains polonais

« Vous êtes les enfants de David, d'où doit sortir le salut. Révérez votre patrie, non pas à la manière des païens, mais comme vous révérez la très sainte Vierge, qui enfanta le Verbe.

» (A la Pologne). La Providence ne t'a pas envoyé jusqu'à présent le Médiateur (*Posrednik*) qui pût comprendre ton être national tout entier, et exposer les conditions et le but de ton existence. »

Brodzinski appelle l'attention sur certaines dates.

« Les jours du mois de novembre sont pleins de mystère. Le peuple d'Israël y célèbre la fête de la sortie de l'arche après le déluge, la délivrance miraculeuse de Jonas, la délivrance de Joseph ; les chrétiens se préparent à la célébration de la Nativité ; nous y célébrons la fête de saint André, premier disciple de Jésus-Christ et, d'après nos traditions, premier apôtre des Slaves. Ce fut la veille de Saint-André que le peuple polonais arbora de nouveau la croix du Christ.

» La mission de Moïse, la mission de Jésus-Christ ont été précédées par les massacres des innocents. Comprenez-vous maintenant ce que signifie le martyre des enfants de votre pays ? Mères polonaises, soyez attentives ! Que toute âme polonaise veille et espère (*Wszelka żywa duszo polska pragnij i czuwaj*), car vous ne savez pas le moment de l'appel. Appliquez l'oreille à l'herbe qui pousse à vos pieds ; demandez au souffle du vent ce qu'il vous annonce ! »

## TABLE DES SOMMAIRES.

---

<p><b>CINQUANTE ET UNIÈME LEÇON.</b> — Littérature russe depuis Lomonosof jusqu'à Karamsin. — Histoire de l'empire russe; Catherine I<sup>re</sup>; Mienshtchikof; Pierre II. — Les Dolgorouki remplacent Mienshtchikof au gouvernement de l'empire. — Leur marche politique contraire au système de Pierre le Grand. — Essai d'une charte constitutionnelle. — Parti des étrangers à Pétersbourg. — Anne, duchesse de Courlande, proclamée impératrice. — Chute des Dolgorouki. — Biren; minorité d'Iwan. — Les princes allemands entrent dans la sphère de la politique russe; Antoine Ulrich, duc de Brunswick-Lunébourg. — Chute de Biren; Munnich. — Lestocq et la czarine Élisabeth. — Réaction contre le parti étranger. — La littérature russe devient en faveur à la cour. . . . .</p>	1
<p><b>CINQUANTE-DEUXIÈME LEÇON.</b> — La diplomatie devient le caractère du XVIII<sup>e</sup> siècle. — Frédéric le Grand et son système d'arrondissement. — Le chancelier russe Bestouf et sa politique. — Les familles Poniatowski, Czartoryski et Potocki en Pologne. — Politique de la famille Czartoryski. — Histoire de Rulhières. — Côté poétique de l'histoire de la Pologne d'alors. — Causes de la misère et de l'oppression du peuple. — Causes principales de la révolte des Cosaques polonais. . . . .</p>	20
<p><b>CINQUANTE-TROISIÈME LEÇON.</b> — La seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle est l'époque de la renaissance des littératures du Nord. — Catherine II et Stanislas-Auguste Poniatowski. — Carte géographique de la littérature slave. — Naruszewicz et Dierzawin. — Poésies de Dierzawin; son ode à Dieu. — Ce que signifie <i>Duch</i> chez les Slaves. — Première trace du sentiment de dignité personnelle chez les Slaves. — Dierzawin, comme <i>homme d'esprit</i>, tombe dans le mauvais goût. — D'où viennent l'ignoble et le gauche dans les écrivains slaves. — Qu'est-ce que <i>l'esprit</i>, un <i>homme d'esprit</i>? . . . . .</p>	42

- CINQUANTE-QUATRIÈME LEÇON. — De la poésie lyrique. — Influence de la musique sur la poésie. — Différence entre la verve, la chaleur oratoire et l'inspiration lyrique. — Histoire de Pologne sous Stanislas-Auguste Poniatowski. — Réforme politique accomplie par les princes Czartoryski. — Stérilité de leurs travaux. — Faiblesse du roi Stanislas-Auguste. — Double influence du XVIII<sup>e</sup> siècle sur les hommes politiques de la Pologne. — Commencement de l'histoire moderne polonaise. — Confédération de Bar; son idée exprimée dans la proclamation de l'évêque Soltyk. — Reproches que l'on peut faire aux princes Czartoryski et au roi Stanislas-Auguste. . . . . 64
- CINQUANTE-CINQUIÈME LEÇON. — Confédération de Bar, suite. — Caractère des chefs confédérés. — La Russie se tire victorieuse de sa position critique. — Sa flotte triomphe sur la mer de Marmara. — La chute des confédérés fait époque dans la politique européenne. — La Russie, la Prusse et l'Autriche ont senti qu'une nouvelle idée surgissait en Pologne. — Le moine Marc représentant de cette idée. . . . . 75
- CINQUANTE-SIXIÈME LEÇON. — Du mouvement moral à la cour de Pétersbourg; suite. — Coup d'œil sur les événements qui se passèrent depuis Élisabeth. — Panin; ses idées et ses efforts pour faire entrer le gouvernement russe dans la voie constitutionnelle. — Pierre III favorable aux réformes. — Catherine II. — Les Orloff deviennent maîtres du pouvoir. — Analogie entre la faction de Panin en Russie et celle des Czartoryski en Pologne. — La cour de Pétersbourg s'humanise; enthousiasme qui en résulte parmi les Russes. — Sentiment d'indépendance chez les Russes bien différent du sentiment de liberté chez les Polonais. — De la littérature polonaise de l'époque de la Confédération de Bar. — Commencement de la poésie lyrique: Wernyhora; le père Marc. . . . . 87
- CINQUANTE-SEPTIÈME LEÇON. — Etat de la littérature en Pologne après le premier démembrement. — On cherche le salut de la république dans l'instruction. — Classe des hommes lettrés. — Ignace Krasicki; ses satires. — La satire n'est pas dans le caractère slave. — Des différentes directions que prend le *Duch*. ou esprit humain, vient le caractère des différents peuples. — Trembecki. — Organisation de l'instruction publique en Pologne,

- 1773 — La première violation des lois vitales de la république s'accomplit par la sanction du premier démembrement de la Pologne. . . . . 103
- CINQUANTE-HUITIÈME LEÇON. — La littérature, du temps de Catherine et de Stanislas-Auguste, sauve les classes civilisées en Russie et en Pologne. — Comment les mœurs et les langues étrangères se sont introduites dans les classes supérieures des pays slaves. — La civilisation et la barbarie. — Réforme politique de la Pologne. — La grande assemblée nationale ou la grande diète. — Hérité du trône; seconde violation de la loi constitutive de la république. — Constitution du 3 mai; son idée de rendre égaux tous les membres de la république. — La Prusse, la Russie, l'Autriche se coalisent contre la Pologne. — Lien mystérieux qui unit la France et la Pologne. — Récapitulation de l'histoire symbolique de l'ancienne Pologne. . . . 117
- CINQUANTE-NEUVIÈME LEÇON. — Esquisse de l'histoire russe : l'autocratie est l'idée génératrice de l'empire de Russie. — Caractère de la race finnoise. — Qu'est-ce que l'Europe pourra opposer à la puissance des czars? — D'où faut-il attendre la force pour vaincre l'esprit russe? — L'idée de la Pologne pentelle de nouveau s'incarner? — Coup d'œil sur le continent slave. — Aperçu des changements qu'y a produits la civilisation matérielle. — Comparaison de la force de l'esprit à celle de la vapeur. . . . . 133
- SOIXANTIÈME LEÇON. — Caractère des écrivains polonais à la fin du règne de Stanislas-Auguste. — Triste fin des auteurs de cette époque. — Triomphe de la Russie. — Dierzawin représentant, comme poète, l'idée impériale russe : son ode sur la prise de Varsovie et son apostrophe à la Révolution française. — La Pologne manquant d'un sentiment assez fort pour résister au mouvement russe. — Kilinski, un des chefs de l'insurrection à Varsovie : ses mémoires. — Qu'est-ce que la trahison? — Traités littéraires en Pologne. . . . . 147
- SOIXANTE ET UNIÈME LEÇON. — Karpinski, ses poésies. — Il manque du caractère national polonais. — Vie intérieure de la Pologne sous la domination russe. — Chez les Polonais, les réformes portaient, jusqu'à présent, d'une idée politique; chez les Russes, d'une idée religieuse. — Travail des sectes en Russie:

— Tentatives de transformation de la commune, en Pologne.	
— Principaux réformateurs. — Pourquoi ils n'ont pas réussi. . . . .	159
SOIXANTE-DEUXIÈME LEÇON. — Le poète Julien Niemcewicz. — La Pologne dans le pays et la Pologne dans l'exil. — Les légions polonaises, leur chant. — Questions résolues par les faits: le patriotisme, le civisme, l'égalité. . . . .	176
SOIXANTE-TROISIÈME LEÇON. — Histoire de Russie, suite. — Paul I <sup>er</sup> . Il embrasse les opinions des royalistes contre la Révolution française. — Système légitimiste du comte Joseph de Maistre. — Le général Souwarof envoyé contre la France. — Le général Dombrowski et les légions polonaises en Italie. — L'empereur Paul cesse de croire aux systèmes légitimistes et à la bonne foi de leurs représentants. Il est poussé d'instinct vers Bonaparte. — Conspiration contre l'empereur Paul ; sa fin tragique. Avènement d'Alexandre. — La Pologne suit instinctivement Napoléon comme représentant de sa propre idée nationale. — Napoléon et le XVIII <sup>e</sup> siècle. . . . .	188
SOIXANTE-QUATRIÈME LEÇON. — Littérature polonaise, sibérienne. — Description de la Sibérie. — Mémoires du général polonais Kopec. — Sentiment de la force nationale. — Lien mystérieux qui unit tous les individus de la même nation. . . . .	204
SOIXANTE-CINQUIÈME LEÇON. — Suite des mémoires du général Kopec. — Le chamanisme, l'aurore boréale et le lever du soleil en Sibérie d'après un anonyme polonais. — Influence morale qu'exerce la Sibérie sur les Polonais. . . . .	219
SOIXANTE-SIXIÈME LEÇON. — Effet produit en Pologne par la pacification générale de l'Europe. — Les hommes politiques inclinent vers l'empereur Alexandre. — Caractère d'Alexandre. — Le prince Adam Czartoryski. — Après les victoires d'Iéna et d'Auerstaedt, les légions polonaises se retrouvent sur le territoire national. — Traité de Tilsitt. — Napoléon se refuse à décider, en faveur d'Alexandre, de l'avenir de la Pologne. — Le duché de Varsovie. — Les partis politiques disparaissent en Pologne. — Les légionnaires et les politiques de la Pologne se reprochent mutuellement leur exaltation. — Qu'est-ce que l'exaltation politique ? — La race slave, et surtout la nation polonaise, sont destinées à devenir la base d'une société nouvelle. — Quels sont les hommes sympathiques et antipathiques à la Pologne ? . . . . .	232

- SOIXANTE-SEPTIÈME LEÇON. — Le duché de Varsovie ; son esprit national sous l'influence de Napoléon. — Les publicistes et les hommes de la vieille Pologne contraires à l'enthousiasme pour Napoléon. — Le prince Joseph Poniatowski représentant des sentiments et des tendances de la nouvelle Pologne. — Littérature polonaise du duché de Varsovie : Kosmian , Wenzyk. — Poètes militaires de l'époque napoléonienne : Godebski , Reklewski , Gorecki. — Campagne de 1812 : chute de Napoléon ; la Pologne toujours fidèle. — Haute destinée de Napoléon éclaircie par son action morale sur les peuples slaves et sur les divers peuples de l'Europe. — De Napoléon commence une évolution morale et politique. . . . . 247
- SOIXANTE-HUITIÈME LEÇON. — De la littérature russe. — Deux sortes de parenté littéraire : l'une d'après la lettre, l'autre d'après l'esprit. — Nécessité d'étudier l'histoire littéraire d'après l'esprit et de la rattacher aux mouvements moraux se produisant dans des pays divers. — Réaction slave contre l'esprit dominant à Pétersbourg ; Martinistes de Moskou. — Caractère des littérateurs russes Dimitrieff, Dierzawin et Karamzin en présence du mouvement moral. — Congrès de Vienne ; la question polonaise bouleverse toutes les combinaisons qui y sont proposées et confond tous les systèmes. — La *Sainte-Alliance*, près de se rompre par le désaccord des souverains, se resserre à la réapparition de Napoléon. — Haine contre la France seul lien des monarques ; enthousiasme commun seul lien entre la Pologne et la France. . . . . 262
- SOIXANTE-NEUVIÈME LEÇON. — Le poète russe Batiuchkof. — Le sentiment religieux s'éveille dans les poètes de la Pologne et de la Russie. — Chagrin et hésitation de l'empereur Alexandre après le congrès de Vienne. — Madame Krüdner et les mystiques. — Les Martinistes appelés au gouvernement ; Galitzin. — Opposition littéraire contre le gouvernement russe. — Puchkin. — Une véritable révolution se trame. — Impuissance de la conspiration basée sur une idée négative, sur la haine. — La littérature russe, incapable de faire un pas en avant, s'arrête avec Puchkin. . . . . 277
- SOIXANTE-DIXIÈME LEÇON. — Opinion du prince Wiazemski sur la littérature russe. — Cause de sa stérilité. — Vitalité de la littérature polonaise. — Casimir Brodzinski ; son explication scien-

tifique de l'histoire de la Pologne. Philosophes polonais : Wronski. — Son ouvrage intitulé : <i>Le secret politique de Napoléon</i> . — Son <i>Prodrome du Messianisme</i> . — Réfutation de cette idée de Wronski, que la France a terminé sa mission politique. — Destinées des nations en rapport avec leur caractère religieux. . . . .	297
SOIXANTE ET ONZIÈME LEÇON. — Premiers essais de la littérature polonaise nationale; son caractère. — Antoine Malczewski et son poème : <i>Marie</i> . — La poésie et la philosophie polonaises ont les mêmes tendances. — Étienne Garczynski; son poème philosophique : <i>Histoire de Wenceslas</i> . — Son idée fondamentale est que toute force réside dans l'esprit, dans le génie . . . .	310
SOIXANTE-DOUZIÈME LEÇON. — Suite du poème de Garczynski. — Le développement anormal de l'intelligence contraire à l'essor de l'âme. — La philosophie polonaise marchant vers la même vérité. — Antoine Bukaty et son écrit philosophique : <i>l'Apothéose et l'apostasie</i> , d'après l'histoire de la Pologne. . . . .	328
SOIXANTE-TREIZIÈME LEÇON. — Suite du poème de Garczynski. — Un apostat populaire. — Dernier mot de Garczynski. — Garczynski considéré comme un des plus grands poètes nationaux. — Ce qui fait le caractère de la poésie nationale polonaise. — Le Messianisme. — Du sacrifice d'après François Baader. Théorie des philosophes polonais. — L'incarnation d'une idée divine dans un homme est l'essence du Messianisme. . . . .	341
SOIXANTE-QUATORZIÈME LEÇON. — L'idée du Messianisme polonais, question slave, est en même temps une question européenne. — Résumé de l'histoire des peuples slaves au point de vue de l'esprit de chaque nationalité. — Le ton russe. — Le ton polonais affaibli depuis le moyen âge. — Le ton de Napoléon supérieur au ton russe. — Différence entre la régénération future annoncée par les philosophes de l'Occident et la régénération attendue par les Polonais. — Questions que doit résoudre le Messianisme polonais. — Quelques phrases des écrivains polonais sur l'homme à mission suprême, objet de l'attente de la poésie et de la philosophie messianiques . . . . .	356



## ERRATA.

### PREMIER VOLUME.

Pag. Lignes.

- 25 28 *Au lieu de* : la personne du prince, *supprimez la virgule.*  
25 30 — n'intéresse le poète qu'autant qu'il peut, *lisez* :  
n'intéressent le poète qu'autant qu'ils peuvent.  
30 17 — des pouvoirs réels légaux, *lisez* : des pouvoirs  
réels, légaux.  
38 14 — du Slave, *lisez* : du slave.  
56 17-18 — notre prochain cours, *lisez* : une autre partie de  
ce cours.  
59 3 — Bohémien, *lisez* : Zigane.  
62 7 — Volhonie, *lisez* : Volhynie.  
63 2 — d'Elbe, *lisez* : de l'Elbe.  
80 3 — des Slaves, *lisez* : des savants.  
81 6 — Szafariek, *lisez* : Szafarzyk.  
126 20 — enlevée, *lisez* : enlevé.  
131 1 — Szafarik, *lisez* : Szafarzyk.  
180 17 — du marquis, *lisez* : du margrave  
184 3 — Swiatoslow, *lisez* : Swiatoslaw.  
189 10 — des Holog, *lisez* : d'Oleg.  
197 30 — de l'existence, *lisez* : du monde surnaturel.  
252 31 — de Lacons, *lisez* : des Lacons.  
284 26-27 — en un grand manteau qui couvre, *lisez* : un grand  
manteau capable de couvrir.  
294 6 — une triple poignée, *lisez* : un triple pommeau.  
294 20 — Au nom de Dieu, inconnu, *lisez* : Au nom de  
Dieu ! inconnu.  
330 22 — Illuriens, *lisez* : Illyriens.  
345 7 — Chez les Slaves du Nord, *lisez* : Chez les Slaves  
de l'Occident.  
347 21 — Resan, *lisez* : Riazan.

Pag. Lignes.

355	13	—	<i>Au lieu de</i> : des Batou, <i>lisez</i> : de Battou.
357	16	—	du régnifère, <i>lisez</i> : du renne.
»	17	—	des régnifères, <i>lisez</i> : des rennes.
»	21	—	des régnifères, <i>lisez</i> : des rennes.
364	18	—	ils ne connaissent, <i>lisez</i> : il ne connaît.
397	17	—	on n'a vu, <i>lisez</i> : on n'avait vu.

## DEUXIÈME VOLUME.

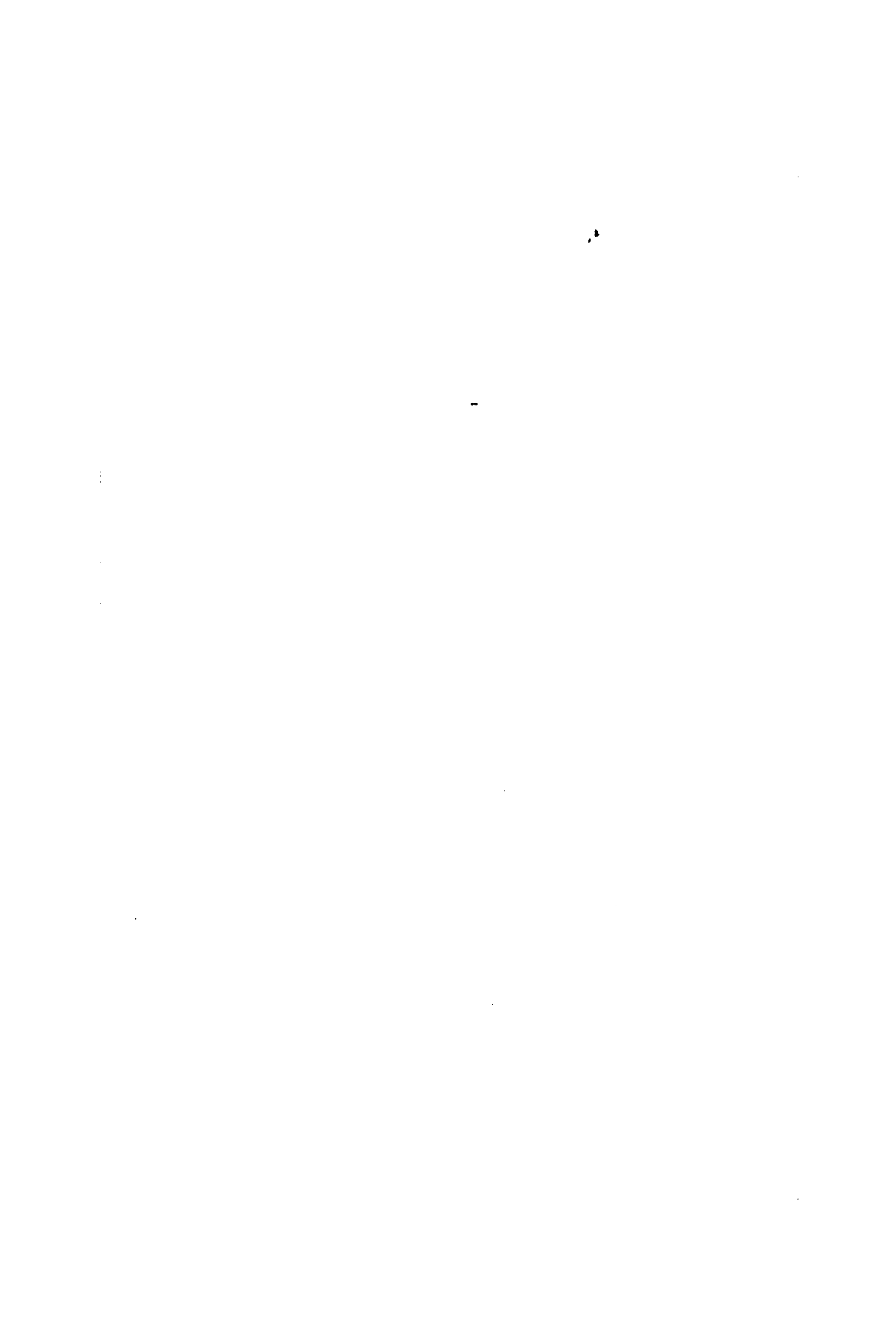
16	3	—	Somm. La Prusse, <i>ajoutez</i> : occidentale.
39	}	—	Au titre. Sécularisation du Brandebourg, <i>lisez</i> :
42			sécularisation du prince de Brandebourg.
40			29
42	27	—	on n'a vu, <i>lisez</i> : on n'avait vu.
58	22	—	du XIV, <i>lisez</i> : du XVI.
120	31	—	Lipsius, Ovius, <i>lisez</i> : Lipse, Jove.
137	1	—	tout monde, <i>lisez</i> : tout le monde.
185	6	—	qu'on appelait mystères, <i>lisez</i> : sous le nom de mystères.
243	9	—	prêt d'attaquer, <i>lisez</i> : près d'attaquer.
257	21	—	pour, <i>ajoutez</i> : vous donner.
290	27	—	Nissus, <i>lisez</i> : Ninus.
307	16	—	un monde nouveau, <i>ajoutez</i> : d'existence.
390	6	—	s'y prenaient, <i>lisez</i> : s'y prêtaient.

## TROISIÈME VOLUME.

45	9	—	âme slave, <i>lisez</i> : âme mongole.
75	3	—	Somm. Mer Noire, <i>lisez</i> : mer de Marmara.
104	4	—	d'une catastrophe, <i>lisez</i> : de cette catastrophe.
122	17	—	souverain, <i>lisez</i> : protecteur.

SM

748









JUN 12 1963



